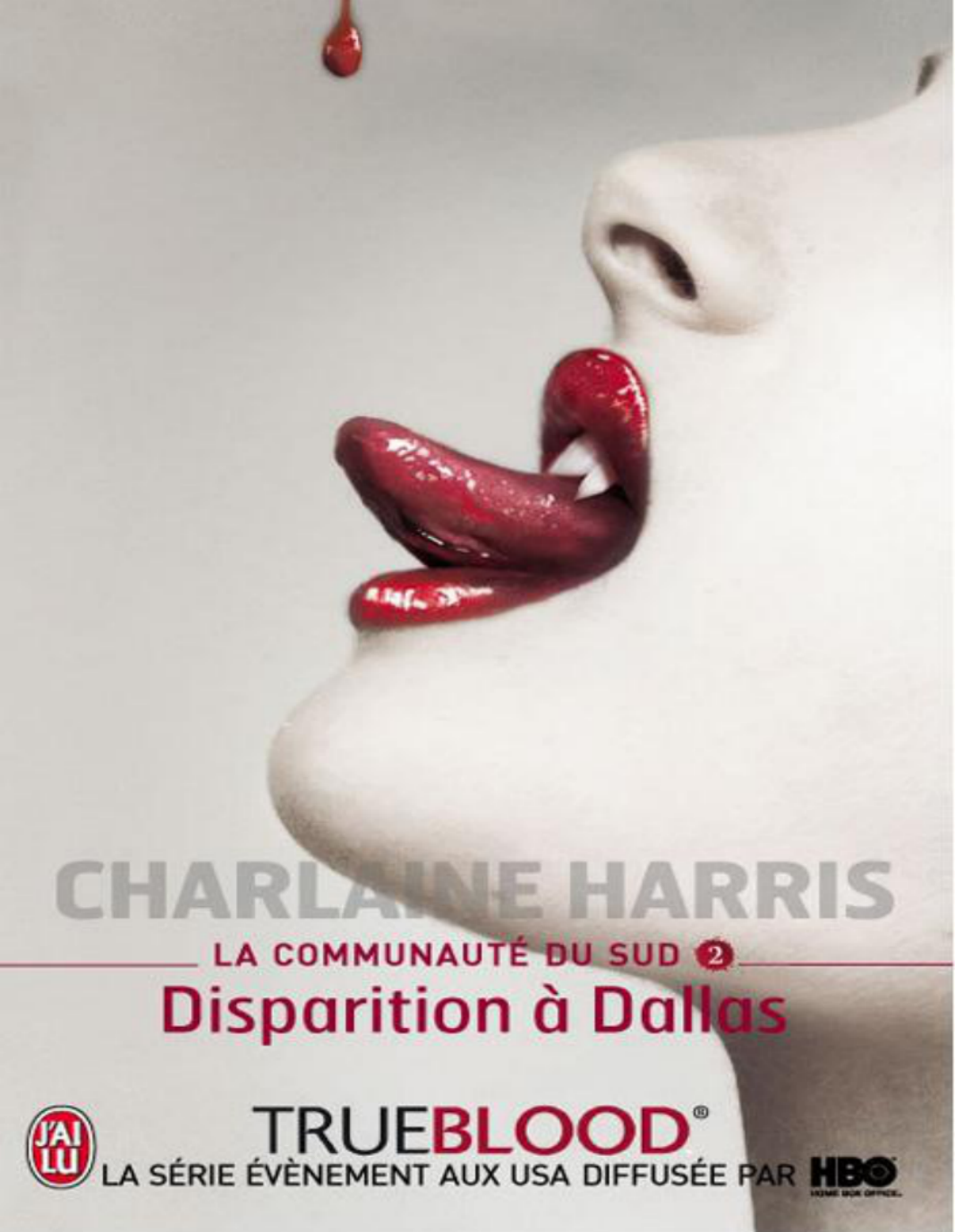


Disparition à Dallas

Harris, Charlaine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD 2

Disparition à Dallas



TRUEBLOOD®

LA SÉRIE ÉVÈNEMENT AUX USA DIFFUSÉE PAR

HBO
HOME BOX OFFICE

CHARLAINE HARRIS

_____LA COMMUNAUTE DU SUD 2_____

Disparition à Dallas

Traduit de l'américain
Par Frédérique Le Boucher



REV.2 – 02/2012

Andy Bellefleur en tenait une bonne. Ce n'était pourtant pas son genre. Et je sais de quoi je parle : je connais tous les piliers de bar de Bon Temps par leur petit nom (après quelques années à travailler comme serveuse *Chez Merlotte*, plus besoin de faire les présentations). Mais Andy Bellefleur, honorable représentant des forces de l'ordre locales et Bontempoïse pure souche, ne s'était jamais mis dans un état pareil. *Chez Merlotte*, en tout cas. Et j'aurais bien voulu savoir ce qui nous valait cette petite entorse à la règle.

On n'était pas précisément intimes, Andy et moi, et je ne me voyais pas vraiment lui poser directement la question. Mais j'avais d'autres moyens de satisfaire ma curiosité. Pourquoi m'en priver ? Bon, en général, j'essaie au maximum de ne pas abuser de mon « handicap » ou de mon « don » (appelez ça comme vous voulez. Disons que j'ai une technique un peu spéciale pour découvrir certaines choses qui me concernent, moi ou ceux qui me sont proches). Cependant, parfois, la tentation est trop forte.

J'ai donc levé la barrière mentale qui me protège des pensées des gens. Je n'aurais pas dû.

Le matin même, Andy avait arrêté un violeur. Le type avait entraîné la fille de ses voisins dans les bois pour abuser d'elle. Une gamine de dix ans. La gosse se trouvait à l'hôpital, et le violeur à l'ombre. Mais le mal était fait. Ça m'a retournée. J'en avais presque les larmes aux yeux – j'avais eu affaire à un type de ce genre dans mon enfance, moi aussi.

Andy m'en est devenu plus sympathique, tout à coup.

— Andy Bellefleur, file-moi tes clés !

Il s'est tourné vers moi. À voir sa tête, il était clair qu'il ne comprenait pas un traître mot de ce que je lui disais. Au bout d'un moment (le temps que le sens de ma phrase pénètre son cerveau embrumé), Andy s'est mis à fouiller dans les poches de son pantalon et a fini par me tendre un gros trousseau de clés. J'ai poussé un énième whisky-Coca devant lui, en lui disant : « C'est pour moi », avant d'aller au bout du bar téléphoner à sa sœur pour la prévenir.

Les Bellefleur vivaient dans une vieille maison qui datait de la guerre de Sécession, dans la plus belle rue du quartier le plus chic de Bon Temps. Sur Magnolia Creek Road, toutes les maisons donnent sur la partie du parc qui est traversée par la rivière, avec, ça et là, quelques ponts plus ou moins décoratifs réservés aux piétons. La maison des Bellefleur n'était pas la seule de Magnolia Creek Road à dater du XIX^e siècle, mais les autres n'étaient pas aussi décrépies. Le fait est que Portia, avec son salaire d'avocate, et Andy, qui ne devait pas gagner une fortune en tant que flic, n'avaient pas les moyens de la

restaurer. Et cela faisait déjà un bon moment que le magot familial, qui aurait pu servir à entretenir une telle propriété, avait été dilapidé. Mais Caroline, leur grand-mère, refusait obstinément de vendre.

Portia a répondu à la deuxième sonnerie.

— Portia ? C'est Sookie Stackhouse.

J'étais obligée d'élever la voix pour couvrir le boucan du bar.

— Vous devez être à votre travail ?

— Oui. Andy est assis devant moi et il est rond comme une queue de pelle. J'ai pris ses clés. Vous pouvez venir le chercher ?

— Andy a trop bu ? Ça ne lui ressemble pas. J'arrive tout de suite. Je serai là dans dix minutes.

Et elle a raccroché.

— T'es une chic fille, Sookie, a lâché subitement Andy – comme quoi la vie est pleine de surprises !

Il venait de finir son verre. Je le lui ai enlevé, en espérant qu'il n'allait pas en commander un autre.

— Merci, Andy. Tu es plutôt un chic type, toi aussi.

— Il est où, ton... ton p'tit copain ?

— Ici, a répondu une voix glaciale.

J'ai souri à Bill par-dessus la tête dodelinante d'Andy (qui avait visiblement de plus en plus de mal à la porter). Brun aux yeux noirs, Bill Compton mesurait un mètre quatre-vingt-dix. Il avait la carrure et la musculature d'un type qui a des années de travail manuel derrière lui. Il avait d'abord aidé son père à la ferme, puis avait repris l'exploitation familiale, avant de partir pour la guerre. La guerre de Sécession, je veux dire.

— Hé ! B.V. !

Bill a levé la main pour saluer Ralph. Le mari de Charlsie Tooten l'appelait toujours « Bill le Vampire » (d'où « B.V. ») sans que B.V. y trouve rien à redire.

— Bonsoir, monsieur le Vampire, a lancé en passant mon frère Jason.

Jason n'avait pas exactement accueilli Bill à bras ouverts dans la famille. Cependant, il avait complètement changé d'attitude à son égard, ces derniers temps. J'espérais que cela durerait.

— Bill, t'es pas si mal pour un suceur de sang, a déclaré Andy en faisant pivoter son tabouret pour regarder le « suceur de sang » en question.

J'ai révisé mon estimation à la hausse : Andy était encore plus soûl que je ne l'avais pensé. Il avait toujours eu du mal à avaler que le gouvernement ait accepté d'intégrer les vampires à la société américaine, et ce brusque revirement trahissait une alcoolémie qui aurait fait exploser le ballon, si ses propres services l'avaient interpellé pour l'obliger à souffler dedans.

— Merci, lui a répondu sèchement Bill. Tu n'es pas mal non plus pour un Bellefleur.

Il s'est penché pour m'embrasser. Ses lèvres étaient aussi froides que sa voix, mais je m'y étais habituée – tout comme je m'étais habituée à ne pas entendre de battements de cœur quand je posais la tête sur son torse.

— Bonsoir, mon amour, a-t-il murmuré.

J'ai fait glisser un verre de sang de synthèse – du B négatif *made in Japan* – le long du comptoir. Il l'a vidé d'un trait et s'est passé la langue sur les lèvres. Ses joues ont aussitôt repris des couleurs.

Je lui ai demandé ce qu'avait donné sa réunion (il avait passé la majeure partie de la nuit à Shreveport).

— Je te raconterai ça plus tard.

J'espérais que ses histoires de boulot seraient moins déprimantes que celles d'Andy.

— OK. Dis, j'aimerais bien que tu aides Portia à embarquer Andy dans sa voiture. Tiens ! La voilà, justement.

J'ai désigné la porte d'un signe de tête.

Pour une fois, Portia n'arborait pas l'uniforme tailleur-mocassins-bleu-marine-chemisier-blanc qui constituait sa tenue de travail. Elle l'avait troqué contre un jean et un tee-shirt. Portia était aussi carrée que son frère. Encore une chance qu'elle ait les cheveux longs ! De beaux cheveux épais, avec de jolis reflets auburn. Le soin qu'elle apportait à sa coiffure prouvait qu'elle n'avait pas encore tout à fait renoncé à séduire, d'ailleurs. Elle a fendu la foule, se frayant un chemin à travers la clientèle plutôt agitée du bar d'un pas martial.

— Eh bien, pour être éméché, il est éméché ! a-t-elle dit en jugeant son frère d'un œil réprobateur.

Elle ignorait ostensiblement Bill. Elle était toujours mal à l'aise en sa présence.

— Ça ne lui arrive pas souvent, a-t-elle poursuivi. Mais quand il décide de se soûler, il ne fait pas les choses à moitié !

— Portia, Bill peut vous aider à porter Andy jusqu'à votre voiture, si vous voulez.

C'était juste une proposition. Andy étant plus grand que Portia, elle n'était manifestement pas de taille à le transporter toute seule.

— Je pense pouvoir me débrouiller, m'a-t-elle répondu d'un ton ferme, en évitant toujours de regarder Bill, qui levait vers moi un regard interrogateur.

Je l'ai laissée passer un bras autour des épaules de son frère pour tenter de le faire descendre de son tabouret. Mais elle eut beau se démener, Andy resta juché sur son perchoir. Elle chercha Sam Merlotte des yeux. Pas très grand et du genre fil de fer, Sam n'en est pas moins étonnamment costaud pour son gabarit. Et je ne dis pas ça

parce que c'est mon patron.

J'ai quand même préféré préciser à Portia que ce n'était pas la peine d'insister.

— Il y a une petite fête au country club, ce soir. Sam tient le bar. Vous feriez mieux de laisser Bill vous donner un coup de main.

— D'accord, a finalement dit l'avocate bon teint, les yeux rivés au contreplaqué du comptoir. Merci beaucoup.

En moins de trois secondes, Bill avait soulevé Andy et se dirigeait avec lui vers la sortie. À les voir traîner par terre comme ça, on aurait cru que les jambes d'Andy étaient en caoutchouc. Ralph Tooten s'est précipité pour ouvrir la porte, et Bill a pu transporter Andy jusqu'au parking d'une seule traite.

— Merci, Sookie. Sa note est réglée ? m'a demandé Portia.

J'ai hoché la tête.

— Parfait.

Elle a plaqué ses mains sur le comptoir, comme pour donner le signal du départ, et a rejoint Bill devant la porte de *Chez Merlotte* (après avoir dû endurer, au passage, tout un tas de conseils bien intentionnés, généreusement prodigués par des mecs à peu près aussi lucides que son frère).

Voilà comment la vieille Buick de l'inspecteur Andy Bellefleur s'est retrouvée à stationner sur le parking de *Chez Merlotte* toute la nuit et une partie du lendemain. Par la suite, Andy devait jurer que le véhicule était vide quand il en était sorti pour entrer dans le bar. Il affirma aussi sous serment qu'il avait été tellement bouleversé par tout ce qui s'était passé au poste, ce matin-là, qu'il avait oublié de fermer la portière.

Pourtant, à un moment donné, entre 20 heures, quand Andy avait débarqué *Chez Merlotte*, et 10 heures le lendemain matin, lorsque j'y suis arrivée pour ouvrir le bar, la voiture d'Andy s'était trouvé un nouveau passager.

Un passager qui allait être à l'origine de bien des déboires pour le malheureux inspecteur Bellefleur.

Et pour cause : il était raide mort.

Je n'aurais pas dû être là. Comme j'étais de nuit, la veille, j'étais censée être encore de nuit le lendemain. Mais Bill voulait que je l'accompagne à Shreveport, et il m'avait demandé si je pouvais me faire remplacer. Sam n'avait pas dit non. Alors, j'avais appelé Arlène. Normalement, elle avait sa journée. Mais comme elle nous envoyait toujours les gros pourboires qu'on se faisait la nuit, elle avait accepté de venir à 17 heures.

Logiquement, Andy aurait dû récupérer sa voiture avant d'aller travailler. Mais avec la gueule de bois carabinée qu'il se coltinait, il

avait préféré se faire conduire directement au commissariat par sa sœur. Portia lui avait dit qu'elle passerait le chercher à midi. Ils iraient déjeuner ensemble *Chez Merlotte*. Comme ça, il pourrait reprendre sa voiture en même temps.

La Buick et son macabre passager avaient donc dû patienter beaucoup plus longtemps que prévu.

J'avais eu mes six heures de sommeil et j'étais en pleine forme. Ce n'est pas évident de sortir avec un vampire, quand, comme moi, on est plutôt du matin. Après la fermeture, j'étais rentrée à la maison avec Bill vers 1 heure. On avait pris ensemble un bon bain chaud (et fait quelques autres petites choses pas désagréables), mais j'avais tout de même réussi à me coucher un peu avant 3 heures. Il n'était pas loin de 9 heures quand je m'étais levée. Quant à Bill, ça faisait déjà un bon moment qu'il était retourné sous terre.

J'avais bu quelques verres d'eau et de jus d'orange, en ingurgitant des comprimés multivitaminés surdosés en fer : mon petit déjeuner habituel depuis que Bill était entré dans ma vie, apportant avec lui (en plus de pas mal d'amour, d'aventure et de passion) la menace permanente de l'anémie. Le temps s'était un peu rafraîchi (Dieu merci !) et j'étais assise sur la véranda, vêtue de mon gilet et de mon pantalon noirs de serveuse, que je mettais quand il ne faisait pas assez chaud pour enfiler un short. Ma chemisette blanche portait le nom du bar brodé sur le revers de la poche de poitrine.

Tout en parcourant le journal, je me disais que, déjà, la pelouse poussait au ralenti. Quelques feuilles commençaient à donner des signes de faiblesse.

L'été a toujours du mal à passer la main, en Louisiane. Même dans le Nord de l'État. On dirait que l'automne commence à contrecœur, comme s'il était prêt à baisser les bras au premier redoux pour laisser de nouveau place à la chaleur torride de juillet. Mais je l'avais à l'œil et, ce matin-là, j'avais repéré des preuves irréfutables de son arrivée.

Qui dit automne et hiver dit nuits plus longues et, par conséquent, plus de temps avec Bill. Plus d'heures de sommeil, aussi. J'étais donc de bonne humeur en allant au boulot. En voyant la Buick garée toute seule sur le parking, en face du bar, j'ai repensé à la cuite qu'Andy s'était prise la veille et je dois avouer que j'ai rigolé en pensant à l'état dans lequel il devait être, au réveil. Juste au moment où j'allais faire le tour pour me garer derrière le bâtiment, sur le parking réservé au personnel, j'ai remarqué que la porte de la Buick était entrebâillée, ce qui devait sûrement maintenir la lumière intérieure allumée. Andy risquait de se retrouver avec une batterie à plat, non ? Ça n'allait sans doute pas arranger son mal de tête s'il devait aller au bar appeler la dépanneuse pour faire remorquer sa

voiture...

Je me suis donc garée le long de la Buick et je suis sortie rapidement, en laissant le moteur tourner (excès d'optimisme caractérisé de ma part, comme la suite devait le prouver). J'ai donné un coup de hanche pour fermer la portière de la Buick. Elle a résisté. Alors, j'ai poussé plus fort, en attendant le petit « clic » qui me permettrait de regagner ma voiture. Mais, cette fois encore, la portière a refusé de se fermer. Énervée, je l'ai ouverte pour voir ce qui bloquait. C'est alors qu'une odeur a envahi le parking, une odeur épouvantable. J'ai senti mon petit déjeuner me remonter dans la gorge. Je reconnaissais cette puanteur. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur de la Buick en portant la main à ma bouche (ce qui ne changeait rien à l'odeur, d'ailleurs).

— Oh, la vache ! Oh, merde !

Lafayette, le cuisinier de *Chez Merlotte*, avait été jeté sur la banquette arrière. Il était nu comme un ver. C'était son pied, un pied aux ongles rouge écarlate, qui empêchait la portière de se fermer. Et c'était le cadavre de Lafayette qui empestait à une lieue à la ronde.

J'ai reculé précipitamment, sauté dans ma voiture et fait le tour du bar, la main scotchée au klaxon. Sam est sorti comme une fusée par la porte de service, un tablier autour des reins. J'ai coupé le moteur, et je suis sortie si vite de ma voiture que je ne m'en suis même pas rendu compte avant de réaliser que j'étais dans les bras de mon patron et que je me cramponnais à lui comme à une bouée de sauvetage.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé la voix de Sam à mon oreille.

J'ai reculé d'un pas pour le regarder (pas besoin de pencher la tête en arrière, vu sa taille). Ses cheveux d'un beau blond cuivré brillaient au soleil. Ses yeux, aussi bleus qu'un ciel d'été, paraissaient étrangement sombres : l'appréhension dilatait ses pupilles.

J'ai lâché :

— C'est Lafayette.

Et je me suis mise à pleurer. C'était ridicule et ça ne servait à rien, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Il est... dans... dans la voiture d'Andy Bellefleur, ai-je chevroté bêtement. M... mort.

J'ai senti les bras de Sam se resserrer dans mon dos. Il m'a de nouveau attirée contre lui.

— Je suis désolé que tu aies vu ça, Sookie, m'a-t-il dit. On va appeler la police. Pauvre Lafayette !

Bon, tenir les fourneaux *Chez Merlotte* ne nécessite pas précisément des talents de cordon-bleu, vu qu'il n'y a que des hamburgers et du poulet-frites à la carte. Le personnel change donc très souvent. Mais Lafayette était resté plus longtemps que les autres.

Ça m'avait plutôt étonnée, d'ailleurs. Lafayette était homo – homo dans le genre plutôt voyant, avec maquillage et vernis à ongles. Dans le Nord de la Louisiane, les gens ne sont pas aussi tolérants qu'à La Nouvelle-Orléans, et j'imagine que Lafayette, gay, et noir par-dessus le marché, avait dû en souffrir doublement. Pourtant, en dépit (ou à cause) de ces difficultés, il avait toujours le sourire, et comme il avait oublié d'être bête, qu'il était bourré de malice et qu'il n'avait pas la langue dans sa poche, il ne ratait jamais l'occasion de raconter une blague ou de jouer des tours pendables pour épater la galerie. Sans compter qu'il était vraiment bon cuisinier. Il avait une sauce spéciale dont il nappait ses hamburgers, et les clients réclamaient régulièrement des « hamburgers Lafayette » comme on commande des tournedos Rossini.

— Il avait de la famille, ici ?

J'avais à peu près réussi à me calmer et à parler sans trémolos dans la voix.

Soudain gênés de nous sentir si proches, Sam et moi nous sommes brusquement séparés et nous sommes dirigés vers son bureau.

— Il avait un cousin, m'a répondu Sam, tout en appelant le 911. S'il vous plaît, pouvez-vous venir au bar *Chez Merlotte*, sur Hummingbird Road ? Il y a un cadavre dans une voiture sur le parking. Oui, juste devant le bar. Oh ! Et vous devriez prévenir Andy Bellefleur. C'est sa voiture.

Même de l'endroit où j'étais, j'ai entendu le type s'étrangler au bout du fil.

C'est à ce moment-là que Danielle et Holly, les serveuses du matin, ont poussé la porte de service en riant. Toutes deux divorcées et âgées d'environ vingt-cinq ans, Danielle Gray et Holly Cleary semblaient ravies de bosser *Chez Merlotte*. Elles étaient amies d'enfance et, tant qu'elles pouvaient travailler ensemble, je crois bien que n'importe quel boulot aurait fait l'affaire. Je ne les connaissais pas plus que ça. Pourtant, on avait à peu près le même âge, ça aurait pu nous rapprocher. Mais il était clair qu'elles tenaient à rester entre elles et n'avaient manifestement besoin de personne.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? s'est inquiétée Danielle en voyant ma mine lugubre.

— Que fait la voiture d'Andy Bellefleur devant la porte ? a aussitôt enchaîné Holly.

Je me suis alors souvenue qu'elle était sortie avec Andy Bellefleur pendant un temps. Holly avait des cheveux blonds assez courts qui faisaient comme des pétales autour de son visage. Elle avait aussi l'une des plus belles peaux que j'aie jamais vues.

— Il a dormi dedans ?

Je lui ai répondu d'un ton imperturbable :

— Lui, non. Mais quelqu'un d'autre, oui.

— Qui ça ?

— Lafayette.

— Andy a laissé un pédé black dormir dans sa voiture ?

Ça, c'était du Holly tout craché !

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? a demandé Danielle, la plus dégoûdée des deux.

— On ne sait pas encore, lui a répondu Sam. La police arrive.

— Attends. Tu veux dire que... qu'il est... mort ? a repris Danielle en détachant chaque mot, avec une sorte de lenteur circonspecte.

— Oui. C'est très exactement ce qu'il veut dire, ai-je répondu.

— Bon. On est censés ouvrir dans une heure, a annoncé Holly, les mains sur les hanches. Comment va-t-on faire ? En supposant que la police nous autorise à ouvrir le bar, qui va cuisiner ? Les gens vont vouloir déjeuner.

— Tu as raison, il faut que je m'organise, a dit Sam. Même si, à mon avis, on est bons pour rester fermés jusqu'en fin d'après-midi.

Il nous a laissées dans le couloir et est retourné dans son bureau pour passer quelques coups de fil aux cuisiniers de sa connaissance.

C'était bizarre de continuer comme si de rien n'était, comme si Lafayette allait arriver d'une minute à l'autre, avec une nouvelle anecdote à nous raconter, ainsi qu'il l'avait fait quelques jours plus tôt, avec cette histoire de soirée à laquelle il était allé.

On n'a pas tardé à entendre les sirènes hurler dans la rue. Il y a eu des crissements de pneus sur le gravier du parking. On avait à peine eu le temps de placer les chaises, de dresser les tables et de préparer des couverts roulés dans des serviettes que la police était déjà là.

Chez Merlotte se trouve en dehors des limites de la ville proprement dite. C'était donc au shérif du comté, Bud Dearborn, de prendre l'affaire en main. Bud, qui avait été un grand ami de mon père, avait les cheveux gris, une tête de pékinois et les yeux d'un brun sombre. Quand il est apparu sur le seuil du bar, il portait de grosses bottes en caoutchouc et une casquette de base-ball – il devait travailler à la ferme quand on l'avait appelé. Il était accompagné d'Alcee Beck, le seul inspecteur noir de toute la police du comté. Alcee avait la peau si noire que par comparaison, sa chemise semblait d'une blancheur étincelante. Son nœud de cravate était impeccable et son costume paraissait sortir du pressing. Ses chaussures brillaient tellement qu'on aurait pu se voir dedans.

À eux deux, Bud et Alcee faisaient marcher la police du comté... ou, du moins, les plus importants rouages qui permettaient à la machine (administrative, judiciaire, financière, et j'en passe) de fonctionner. Mike Spencer, directeur des pompes funèbres et coroner

du comté, avait le bras long, lui aussi, et la mainmise sur les affaires locales. C'était un bon copain de Bud. J'étais prête à parier qu'il était déjà sur le parking, en train de prononcer le décès du malheureux Lafayette.

— Qui a trouvé le corps ? a demandé Bud.

— Moi, ai-je répondu.

Bud et Alcee ont légèrement dévié leur trajectoire dans ma direction.

— Est-ce qu'on peut t'emprunter ton bureau, Sam ? a repris Bud.

Sans attendre de réponse, il a désigné la pièce du menton pour m'inviter à y entrer.

— Bien sûr, a répondu sèchement mon patron, mis devant le fait accompli. Ça va aller, Sookie ?

— Oui. Merci, Sam.

Je n'en étais pas très sûre, mais il n'y avait rien que Sam puisse changer à la situation sans risquer de s'attirer de sérieux ennuis, et cela n'aurait pas servi à grand-chose. Bud m'a fait signe de m'asseoir. J'ai refusé d'un signe de tête tandis qu'Alcee et lui s'installaient. Bud s'est bien sûr approprié le grand fauteuil de Sam, et Alcee a dû se contenter de la moins inconfortable des chaises, celle à laquelle il restait encore un bout de rembourrage au milieu.

— Dis-nous quand tu as vu Lafayette vivant pour la dernière fois, m'a ordonné Bud.

J'ai réfléchi.

— Il ne travaillait pas hier soir. C'est Antony qui était de service, Antony Bolivar.

— Qui est-ce ? a demandé Alcee en fronçant les sourcils. Ce nom-là ne me dit rien.

— C'est un copain de Bill. Il passait dans le coin et il avait besoin de boulot. Comme il avait de l'expérience...

Il avait bossé dans un petit resto pendant la crise de 1929.

— Tu veux dire que le cuistot de *Chez Merlotte* est un vampire ?

— Et alors ?

Je sentais déjà mes lèvres se serrer. Je savais que ma colère se voyait comme le nez au milieu de la figure. Je faisais de mon mieux pour ne pas lire dans leurs pensées. Je voulais m'efforcer de rester en dehors de tout ça. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire : les pensées de Bud Dearborn étaient gérables, mais Alcee projetait ce qu'il avait dans la tête à des kilomètres. Un vrai phare ! En cet instant, il irradiait le dégoût et l'effroi.

Durant les mois qui avaient précédé ma rencontre avec Bill, avant que je ne me rende compte de l'importance qu'il accordait à mon handicap (ou à mon « don », comme il préférait le nommer), j'avais tout fait pour me prouver à moi-même, et aux autres, que je ne

pouvais pas réellement lire dans les pensées. Mais depuis que Bill m'avait libérée de la prison dans laquelle je m'étais moi-même enfermée, je m'étais entraînée et j'avais tenté quelques petites expériences. Pour lui, j'avais mis des mots sur des choses que je ressentais depuis des années. Il en ressortait que certaines personnes, comme Alcee, envoyaient des messages clairs et puissants. En revanche, la plupart des gens étaient plutôt inconstants dans leurs « émissions », comme Bud Dearborn. Tout dépendait de la violence des émotions qu'ils ressentaient, de la clarté de leurs pensées et aussi du temps qu'il faisait, d'après ce que j'avais cru comprendre. Certains avaient un vrai boubier sous le crâne : impossible de savoir ce qui leur passait par la tête. Je parvenais à discerner leur état d'esprit, à la rigueur, mais pas plus.

Bizarrement, si je touchais les gens pendant que j'essayais de lire dans leurs pensées, l'image devenait plus nette – un peu comme quand on se branche sur le câble au lieu d'avoir une antenne extérieure. Et j'avais découvert que si « j'envoyais » des images relaxantes à quelqu'un, je pouvais me faufiler dans son esprit comme une anguille.

Je ne voulais surtout pas me faufiler dans l'esprit d'Alcee Beck. Pourtant, malgré moi, je commençais à avoir une vision assez précise des réflexions qu'il était en train de se faire : les superstitions qui se réveillaient en lui en apprenant qu'un vampire travaillait chez Sam Merlotte ; la répulsion qu'il éprouvait en comprenant que c'était moi, la fille qui sortait avec un vampire ; sa profonde conviction qu'en affichant son homosexualité, Lafayette avait porté tort à toute la communauté noire... Alcee se disait aussi qu'il fallait avoir une sacrée dent contre Andy Bellefleur pour balancer le cadavre d'un homo noir dans sa voiture. Il se demandait si Lafayette avait le SIDA, si le virus pouvait contaminer la banquette et s'y installer à demeure d'une façon ou d'une autre. Il l'aurait revendue, cette bagnole, si ç'avait été la sienne.

Si j'avais touché Alcee, je suis sûre que j'aurais obtenu son numéro de téléphone et la taille de soutien-gorge de sa femme.

Bud Dearborn me regardait bizarrement.

— Vous m'avez parlé ?

— Ouais. Je t'ai demandé si tu avais vu Lafayette ici, dans la soirée. Est-ce qu'il est venu boire un verre ?

— Il n'est jamais venu au bar en tant que client.

D'ailleurs, en y réfléchissant bien, je n'avais jamais vu Lafayette boire un verre. Je me rendis compte aussi, pour la première fois, que si la clientèle était plutôt métissée à midi, le soir, les clients étaient presque exclusivement blancs.

— Où est-ce qu'il passait son temps libre, alors ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Dans toutes les histoires qu'il nous racontait, Lafayette changeait toujours les noms des lieux et des gens pour protéger leur vie privée.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Dans la voiture d'Andy Bellefleur, mort.

Bud a levé les yeux au ciel.

— Vivant, Sookie ! Vivant !

— Mmm... il y a trois jours. Il était encore là quand j'ai pris mon service. On s'est dit bonjour. Oh ! Et il m'a parlé d'une soirée...

J'ai essayé de me souvenir des mots exacts qu'il avait employés.

— Il m'a dit qu'il était allé dans une baraque où ça partouzaït dans tous les coins.

À ce stade de mon récit, les deux flics ont ouvert de grands yeux.

— En tout cas, c'est ce qu'il a prétendu. Quant à savoir si c'est vrai...

Je revoyais encore l'expression de Lafayette quand il m'avait raconté ça, la mine d'oie blanche effarouchée qu'il avait prise en posant le doigt sur ses lèvres pour me faire comprendre que c'était top secret.

— Et tu ne t'es pas dit qu'on ne pouvait pas laisser faire des choses pareilles sans réagir ?

Bud Dearborn n'en croyait pas ses oreilles.

— C'était une soirée privée. En quoi est-ce que ça me concernait ?

Mais, à voir leur tête, il était clair qu'il était tout bonnement impossible que ce genre de soirée ait lieu à l'intérieur de leur circonscription. Ils me fusillaient tous les deux du regard.

Bud m'a demandé, les lèvres pincées :

— Lafayette a-t-il mentionné l'usage de drogues lors de cette... réunion ?

— Non. Je ne me souviens pas qu'il m'ait dit quoi que ce soit là-dessus.

— Et elle était organisée au domicile d'un Blanc ou d'un Noir, cette soirée ?

— D'un Blanc.

J'ai aussitôt regretté de ne pas avoir joué les innocentes. Mais je me rappelais que Lafayette avait été très impressionné par cette maison, et pas parce qu'elle était immense et tape-à-l'œil. Pour quelle raison, alors ? Bah ! Qu'est-ce qui n'aurait pas impressionné un type qui était né et avait grandi dans la misère ? En tout cas, j'étais sûre qu'il avait parlé de Blancs, parce qu'il avait dit : « Et ces tableaux aux murs ! Tous, là, à te regarder, blancs comme des lys, avec leur sourire de crocodile. » Je n'ai pas estimé utile de rapporter ce commentaire aux flics (qui, pour leur part, n'ont pas jugé bon de pousser l'interrogatoire plus loin).

Après leur avoir expliqué pourquoi la voiture d'Andy se trouvait

sur le parking, j'ai quitté le bureau de Sam et regagné mon poste derrière le comptoir. Je n'avais pas envie de voir ce qui se passait dehors et il n'y avait aucun client à servir en salle, puisque la police avait établi un périmètre de sécurité qui ceinturait tout le bâtiment.

Sam passait en revue les bouteilles derrière le bar, en les époussetant au passage, tandis que Holly et Danielle s'étaient installées à une table dans la zone fumeurs pour que Danielle puisse fumer une cigarette.

— Alors ? a demandé Sam.

— Rien de bien méchant. Ils n'ont pas eu l'air d'apprécier quand je leur ai dit qu'Antony travaillait ici et que Lafayette se vantait d'avoir été invité à cette fameuse soirée, l'autre jour. Tu sais, cette histoire de partouze.

Sam a hoché la tête.

— Il m'en a parlé aussi. Ça a dû le marquer. À condition que ça ait réellement eu lieu, évidemment...

— Tu crois que Lafayette a tout inventé ?

— Je ne pense pas qu'il y ait des masses de soirées multiraciales et bisexuelles à Bon Temps.

Je lui ai gentiment fait remarquer que c'était tout simplement parce que personne ne l'y avait jamais invité, tout en me demandant si je savais vraiment ce qui se passait dans notre bonne petite ville. Pourtant, si quelqu'un était bien placé pour le savoir, c'était moi : j'avais toutes les informations que je voulais à ma disposition. Je n'avais qu'à me baisser pour les ramasser – façon de parler.

Je me suis éclairci la gorge avant d'ajouter :

— Enfin, je suppose que mon invitation s'est perdue dans le courrier aussi.

— Tu penses que Lafayette serait venu ici hier soir pour nous reparler de cette soirée ?

J'ai haussé les épaules.

— Il pouvait tout aussi bien avoir rendez-vous sur le parking. *Chez Merlotte* est plutôt connu, dans le secteur. Est-ce qu'il avait touché sa paye ?

C'était la fin de la semaine, le moment où Sam nous remettait nos enveloppes, d'ordinaire.

— Non. Peut-être qu'il venait pour ça. Pourtant, je devais le payer le lendemain. C'est-à-dire aujourd'hui...

— Je me demande qui avait invité Lafayette à cette petite sauterie.

— Bonne question.

— Tu ne crois tout de même pas qu'il aurait été assez bête pour essayer de faire chanter quelqu'un, hein ?

Sam s'était mis à astiquer le faux bois du bar avec un chiffon

propre. Le comptoir brillait déjà comme un miroir, mais j'avais souvent remarqué qu'il n'aimait pas se retrouver les bras ballants, à ne rien faire.

— Non, je ne pense pas, a-t-il répondu après un long moment de réflexion. En tout cas, ils n'ont pas invité la bonne personne, ça, c'est certain. Lafayette ne connaissait pas le mot discrétion. Non seulement il nous a dit qu'il était allé à cette soirée – et je parie qu'il n'était pas censé souffler un mot là-dessus –, mais il avait toujours tendance à en rajouter ou à en faire un peu trop. Trop au goût des autres... participants, peut-être.

— Tu veux dire qu'il aurait pu essayer de maintenir le contact avec eux ? Leur adresser des clins d'œil complices en public, par exemple ?

— Un truc dans ce genre-là.

— Si tu fais l'amour avec quelqu'un ou que tu le vois coucher avec d'autres, je suppose que tu dois te sentir sur un pied d'égalité avec lui, non ? Ça crée des liens...

Je n'avais pas une expérience très étendue dans ce domaine et j'avais dit ça d'un ton plutôt dubitatif.

Sam a hoché la tête.

— Si Lafayette voulait quelque chose, c'était bien se faire accepter.

Là-dessus, il n'y avait pas à hésiter. Lafayette était prêt à tout pour se faire aimer.

On n'a pas pu rouvrir avant 16 h 30. Inutile de dire qu'on se barbaît sérieusement, et depuis un bon moment déjà. On avait rangé la réserve, nettoyé le bureau de Sam, fait plusieurs parties de poker (Sam avait gagné cinq dollars et de la ferraille), et on était plutôt désœuvrés. Alors, quand Terry Bellefleur a poussé la porte de service, on n'était pas mécontents de le voir.

Terry faisait souvent office de bouche-trou au bar ou derrière les fourneaux, *Chez Merlotte*. La cinquantaine bien sonnée, Terry était un ancien du Vietnam. Il avait le visage salement amoché et, d'après ma copine Arlène, ce n'était rien à côté des cicatrices qu'il avait sur le corps. Ça ressort plus sur la peau des roux (bon, c'est vrai qu'avec tous les cheveux blancs qui gagnaient du terrain à vitesse grand V sur son crâne, il fallait encore le savoir qu'il était roux, Terry.)

Je l'aimais bien, moi, ce type. Il essayait toujours de me faire plaisir. Sauf quand il était dans une de ses mauvaises passes. Il ne fallait pas énerver Terry Bellefleur lorsqu'il était de mauvaise humeur. D'ailleurs, personne ne s'y serait risqué. Les nuits qui précédaient ces jours fatidiques étaient invariablement peuplées d'affreux cauchemars. Ses voisins pouvaient en témoigner : ils l'entendaient hurler pendant des heures.

Je ne lisais jamais, absolument jamais, dans les pensées de Terry.

Il avait l'air bien, ce jour-là. Il ne jetait pas de regards de bête traquée autour de lui, et ses épaules ne trahissaient pas cette tension presque palpable qui l'habitait par moments.

— Ça va, ma jolie ? m'a-t-il demandé en me tapotant le bras.

— Oui, merci, Terry, ça va. Je suis juste triste pour Lafayette.

— Ouais, c'était pas un mauvais bougre...

Venant de Terry, c'était un sacré compliment.

— Faisait son boulot, toujours à l'heure, laissait la cuisine nickel, jamais un mot plus haut que l'autre...

La perfection, pour Terry. Peut-être qu'il y parviendrait un jour. Il n'avait pas de plus grande ambition.

— Et puis, voilà qu'on le retrouve mort dans la voiture d'Andy.

— J'ai bien peur qu'elle soit un peu... un peu...

Je cherchais le mot le plus neutre possible.

— Ça partira au lavage.

Terry avait manifestement hâte de changer de sujet. Mais, comme il était bien placé pour en savoir plus, étant un cousin éloigné d'Andy, je lui ai demandé :

— Est-ce qu'Andy t'a dit ce qui était arrivé à Lafayette ?

— D'après lui, il aurait eu la nuque brisée et... il y aurait des marques... des preuves qu'on l'aurait... esquiné.

Il a détourné les yeux. « Esquinté », dans la bouche de Terry, désignait quelque chose de violent et de sexuel.

— Oh ! C'est horrible !

Danielle et Holly s'étaient approchées derrière moi, et Sam, qui allait déposer un sac-poubelle dans le bac à ordures extérieur, s'était figé à mi-chemin.

— Il n'avait pas l'air si... enfin, je veux dire, la voiture n'était pas si...

— Sale ?

— Oui.

— Andy croit qu'il a été tué ailleurs et transporté après.

— Beurk ! a fait Holly en portant la main à sa bouche. Arrêtez, là, c'est trop pour moi !

Terry a jeté un coup d'œil aux deux filles par-dessus mon épaule. Il ne les avait jamais portées dans son cœur, ni l'une ni l'autre, sans que j'aie jamais su pourquoi (ni cherché à le savoir, d'ailleurs. J'essaie de ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, surtout depuis que je peux un peu mieux me contrôler). Terry a gardé le regard braqué sur elles et, au bout d'un moment, je les ai entendues s'éloigner.

— Portia est venue chercher Andy, hier ? a-t-il repris après leur départ.

— Oui. Je l'ai appelée. Il n'était pas en état de conduire. Mais, maintenant, il doit m'en vouloir de ne pas l'avoir laissé prendre sa voiture.

Décidément, je ne serais jamais dans les petits papiers d'Andy Bellefleur.

— Elle n'a pas eu du mal à le trimbaler toute seule ?

— Bill lui a donné un coup de main.

— Bill ? Le vampire ? Ton homme ?

— Oui.

— J'espère qu'il ne lui a pas fait peur.

Il a dit ça comme s'il ne se rappelait plus que j'étais là. J'ai senti mes mâchoires se crisper.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi Bill aurait terrorisé Portia Bellefleur.

Quelque chose dans ma façon de parler a dû arracher Terry à ses réflexions.

— Portia n'est pas aussi solide qu'on le croit, a-t-il rétorqué. Toi, par contre, t'es une vraie crème en apparence, mais à l'intérieur il y a un pitbull qui sommeille.

— Je me demande si je dois me sentir flattée ou si je dois te mettre mon poing dans la figure.

— Qu'est-ce que je disais ? Combien de bonnes femmes – ou de mecs, d'ailleurs – oseraient balancer un truc pareil à un taré dans mon

genre ?

Il a souri (un sourire à la *Scream*, avec ses cicatrices). J'ignorais que Terry était parfaitement conscient de la sale réputation qu'il avait. Du moins, jusqu'à maintenant.

Je me suis dressée sur la pointe des pieds et je l'ai embrassé sur sa joue balafrée pour bien lui montrer qu'il ne me faisait pas peur. En retombant sur mes talons, je me suis rendu compte que ce n'était pas tout à fait vrai. En certaines circonstances, non seulement je me méfierais sérieusement de ce rescapé de *Voyage au bout de l'enfer*, mais je pourrais même en avoir une trouille bleue.

Terry a décroché un des tabliers blancs pendus sur le côté du comptoir, l'a noué autour de sa taille et s'est dirigé en silence vers la cuisine. On s'est tous remis au boulot. Ma journée de travail était presque terminée, puisque je devais partir à 18 heures. Le temps de me préparer, et je pourrais accompagner Bill à Shreveport. Je ne trouvais pas ça très normal de faire payer Sam pour la journée que j'avais passée à jouer aux cartes en attendant de pouvoir bosser, mais, après tout, ranger la réserve et nettoyer son bureau, ça n'avait pas été une partie de plaisir non plus.

La police a enfin rouvert le parking, et les clients ont débarqué en masse. Andy et Portia étaient parmi les premiers, et j'ai vu Terry se pencher par le passe-plat pour leur faire un signe avec sa cuillère en bois. Ils l'ont salué d'un geste de la main. Je me suis demandé quel était leur degré de parenté. Ils n'étaient pas cousins germains, ça, j'en étais sûre. Bon, c'est vrai qu'ici, on peut se dégoter des cousins, des oncles et des tantes sans qu'il y ait besoin du moindre lien de sang. Après la mort de mes parents, dans la crue qui avait emporté leur voiture sur un pont, la meilleure amie de ma mère s'était efforcée de venir chez ma grand-mère une ou deux fois par semaine avec un petit cadeau pour moi : je l'avais appelée tante Patty toute ma vie.

J'essayais de répondre aux questions des clients quand je le pouvais, tout en servant des hamburgers, des salades, du poulet-frites et de la bière. Les commandes se succédaient à un rythme infernal. Lorsque j'ai regardé la pendule, il était l'heure de partir. J'ai croisé ma remplaçante dans les toilettes. Arlène avait remonté sa chevelure flamboyante (d'un rouge plus vif d'au moins deux teintes, ce mois-ci) en un échafaudage de boucles qui cascadaient artistiquement derrière sa tête, et son pantalon moulant faisait savoir au monde entier qu'elle avait perdu trois kilos. Arlène avait déjà eu quatre maris et allait quotidiennement à la pêche au cinquième.

On a discuté du meurtre deux minutes, puis je lui ai fait un compte rendu rapide de mon service, avant de passer en coup de vent prendre mon sac dans le bureau de Sam et de filer par la porte de service.

Il ne faisait pas encore tout à fait nuit quand je me suis garée devant chez moi. C'est une maison ancienne située dans une clairière, à cinq cents mètres d'une petite route peu fréquentée. Une partie du bâtiment date de plus de cent quarante ans, mais la maison a été tant de fois remaniée, on y a ajouté tant de parties au cours des années, qu'elle n'a aucun cachet particulier. Ce n'est qu'une vieille ferme, de toute façon. C'est ma grand-mère, Adèle Hale Stackhouse, qui me l'a léguée, et j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Bill m'avait bien proposé d'emménager chez lui, juste de l'autre côté du cimetière, mais je renâclais à l'idée de désertir mon territoire.

J'ai enlevé ma tenue de serveuse en deux temps, trois mouvements, puis j'ai ouvert l'armoire. Puisque nous allions rendre visite aux vampires de Shreveport, Bill me demanderait sûrement de faire un petit effort vestimentaire. J'avais du mal à comprendre pourquoi, vu qu'il ne supportait pas que qui que ce soit me drague. Mais il voulait toujours que je sois sur mon trente et un quand j'allais au *Fangtasia* (un bar tenu par des vampires qui tourne essentiellement avec une clientèle de touristes).

Les hommes !

Comme je n'arrivais pas à me décider, j'ai filé sous la douche. Penser au *Fangtasia* me rendait toujours nerveuse. Les vampires auxquels l'établissement appartenait faisaient partie de l'organisation qui était à la tête de leur communauté. Quand ils avaient découvert mes étranges facultés, j'étais devenue pour eux une marchandise intéressante. Seule l'entrée remarquée de Bill au sein de leur « gouvernement » (les vampires formaient une société parallèle autonome) avait garanti ma sécurité, c'est-à-dire mon droit de vivre où j'en avais envie et de faire le boulot que je voulais. En échange, j'étais tout de même obligée de me présenter quand on me convoquait et de mettre mes dons de télépathe à leur service – les vampires à tendance politique modérée avaient besoin de techniques douces (plus douces, en tout cas, que leurs précédentes méthodes : torture et terrorisme généralisé).

L'eau chaude m'a immédiatement fait du bien, et je me suis détendue en la laissant couler dans mon dos.

— Je peux venir ?

— Bon sang, Bill !

Le cœur battant à cent à l'heure, je me suis appuyée contre la paroi de la douche pour me reprendre.

— Désolé, mon amour. Tu n'as pas entendu la porte de la salle de bains s'ouvrir ?

— Non ! Pourquoi est-ce que tu ne peux pas crier : « Chérie, je suis rentré », ou un truc de ce genre ?

— Désolé, a-t-il répété sur un ton qui manquait singulièrement de conviction. Tu veux que je te frotte le dos ?

— Non, merci. Je ne suis pas d'humeur !

Ça l'a fait rire (du coup, j'ai pu voir que ses dents de vampire étaient rétractées), et il a refermé le rideau de douche.

Quand je suis sortie de la salle de bains, pudiquement enroulée dans une serviette, il était allongé sur mon lit, ses chaussures bien rangées sur le petit tapis, au pied de la table de chevet. Il portait une chemise bleu nuit, un pantalon droit et des chaussettes bleues assorties à sa chemise. Il s'était brossé les cheveux en arrière. Avec ses longues pattes, ça lui donnait un petit air rétro.

Il avait le front haut, d'épais sourcils et un long nez fin. Sa bouche ressemblait à celle des statues grecques – celles que j'ai vues dans les films, du moins. Il était mort à la fin de la guerre de Sécession (ou « la guerre de l'Aggression nordiste », comme l'appelait ma grand-mère).

— Quel est le programme pour ce soir ? ai-je demandé. On y va pour le plaisir ou pour les affaires ?

— Être avec toi est toujours un plaisir, mon amour, a susurré Bill.

Pas la peine d'essayer de noyer le poisson : ça ne marche pas avec moi.

— Pourquoi cette virée à Shreveport ?

— On nous a convoqués.

— Qui, « on » ?

— Éric, évidemment.

Depuis que Bill s'était présenté aux élections et avait été nommé au poste d'investigateur de la cinquième zone, il était à l'entière disposition d'Éric – et sous sa protection. Ce qui signifiait, m'avait expliqué Bill, que quiconque s'attaquait à lui aurait affaire à Éric et que, pour Éric, tout ce qui appartenait à Bill était sacré. Y compris moi. Je n'étais pas ravie de faire partie des possessions de Bill, mais ça pouvait avoir ses avantages.

J'ai fait la grimace.

— Sookie, tu as passé un marché avec Éric.

— Oui, je sais.

— Tu dois tenir parole.

— J'en ai bien l'intention.

— Pourquoi ne mettrais-tu pas ton jean moulant ?

Ce n'était pas du vrai denim, mais une espèce de tissu stretch couleur jean. Bill m'aimait bien dedans, au point que je m'étais déjà demandé plus d'une fois s'il ne se faisait pas son petit fantasme Britney Spears. Cela dit, comme je savais pertinemment que ce jean m'allait très bien, je l'ai enfilé sans discuter et j'ai mis un petit haut à manches courtes décolleté qui se boutonnait devant. Et juste pour

faire preuve d'un minimum d'indépendance (il ne fallait quand même pas qu'il oublie que je n'avais pas besoin de lui et que je faisais ce que je voulais), j'ai relevé mes cheveux en une queue de cheval haut perchée. J'ai caché l'élastique avec un ruban bleu attaché par des épingles et je me suis maquillée. Bill a bien regardé deux ou trois fois sa montre, mais j'ai pris mon temps. S'il tenait tant que ça à ce que j'impressionne ses copains vampires, il pouvait bien poireauter un peu.

On était dans la voiture, en route pour Shreveport, quand Bill m'a annoncé qu'il venait de monter une nouvelle boîte.

Pour ne rien vous cacher, je m'étais déjà interrogée sur les revenus de Bill. Manifestement, il ne roulait pas sur l'or. Il n'était pas pauvre non plus, d'ailleurs. Mais il ne semblait pas travailler. Ou alors, il le faisait pendant les nuits qu'on ne passait pas ensemble.

Je me doutais bien qu'un vampire de sa trempe pouvait s'enrichir facilement. Après tout, à partir du moment où vous pouvez contrôler plus ou moins les pensées des gens, il n'est pas très difficile de les persuader de se délester de leur argent, de leurs actions ou des bons tuyaux qu'ils ont pour les faire fructifier. Allez accuser un vampire d'extorsion de fonds ! En plus, avant que les vampires aient acquis une existence légale, ils n'avaient pas d'impôts à payer. Même le gouvernement américain devait bien admettre qu'on ne pouvait pas imposer les morts ! En revanche, si on leur donnait des droits, s'était-on dit au Congrès, si on leur donnait le droit de vote, notamment, on pouvait les obliger à payer des impôts.

Quand les Japonais avaient lancé sur le marché leur sang de synthèse, qui permettait aux vampires de « vivre » sans avoir besoin de sang humain, les vampires avaient fait leur *coming out* (ils étaient sortis du cercueil, en quelque sorte). « Vous voyez bien que nous ne sommes pas les prédateurs du genre humain, pouvaient-ils dire. Nous ne sommes plus une menace pour vous. »

Mais je savais que Bill ne prenait vraiment son pied qu'en buvant mon sang. Il avait beau suivre presque religieusement son régime à base de FloWital (la marque la plus connue de sang de synthèse), pour lui, rien ne remplaçait le plaisir de me planter ses crocs dans le cou. Il pouvait descendre sans problème son demi de A positif dans un bar bondé, mais s'il avait l'intention de se taper ses vingt-cinq centilitres de Sookie Stackhouse, on avait sacrément intérêt à faire ça en privé. Et pas seulement pour ne pas pétrifier d'horreur quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la clientèle (le un pour cent restant faisant, bien entendu, partie des accros à l'hémoglobine) : le pouvoir érotique d'un verre de FloWital étant passablement limité, l'effet n'était pas vraiment le même...

— Et c'est quoi, ce nouveau business ?

— J'ai acheté une partie de la galerie du centre commercial au bord de la nationale, celui où il y a *LaLaurie*[\[1\]](#).

— À qui ?

— À l'origine, le terrain appartenait aux Bellefleur. Ils en ont confié la gestion à Sid Matt Lancaster, qui s'est chargé du projet de valorisation pour eux.

Sid Matt Lancaster avait défendu mon frère quelque temps plus tôt. Il arpentait tous les prétoires du comté depuis des lustres et il avait le bras long (bien plus long que Portia ne l'aurait jamais, en tout cas).

— Les Bellefleur vont être contents. Ça faisait plus de deux ans qu'ils essayaient de le refourguer. Et Dieu sait qu'ils ont besoin d'argent ! Tu as acheté le terrain ? Ça représente quoi comme surface ?

— Pas plus d'un demi-hectare. Mais c'est un bon emplacement, m'a répondu Bill avec une assurance de promoteur immobilier confirmé que je ne lui connaissais pas.

— C'est la partie de la galerie où il y a *LaLaurie*, un salon de coiffure et *Tara's Togs* ?

Mis à part le country club, *LaLaurie* était le seul établissement de toute la région qui pouvait avoir quelques prétentions au titre de restaurant. C'était le genre d'endroit où vous emmeniez votre femme pour célébrer vos noces d'argent ; votre patron, si vous briguez une promotion ; ou une fille, si vous teniez absolument à lui en mettre plein la vue. Mais j'avais entendu dire que le commerce battait de l'aile.

Je n'avais aucune idée de la façon dont on gérait une affaire, ni de la manière dont on effectuait des transactions commerciales. Quand on a tout juste réussi à se maintenir la tête hors de l'eau toute sa vie, ce n'est pas le genre de questions qu'on se pose. Si mes parents n'avaient pas eu la bonne idée de trouver un peu de pétrole sur leurs terres et de mettre de côté l'argent qu'ils en avaient tiré avant que le gisement ne soit épuisé, on n'aurait eu que nos yeux pour pleurer, Jason, Granny et moi. Par deux fois au moins, on avait failli vendre la maison de mes parents, rien que pour entretenir celle de Granny et payer les impôts. Il fallait bien nous élever, et elle était toute seule.

— Et alors ? Comment ça marche ? Tu es le propriétaire des murs et les trois boutiques te paient un loyer ?

Bill a hoché la tête avant d'ajouter :

— Donc, maintenant, si tu veux te faire coiffer, tu n'as plus qu'à aller au salon de coiffure de la galerie.

Je n'avais jamais mis les pieds chez un coiffeur. Quand j'avais des fourches, j'allais chez Arlène, et elle m'égalisait les pointes.

Je lui ai jeté un coup d'œil.

— Pourquoi ? Tu trouves que je suis mal coiffée ?

— Non, non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, s'est empressé de répondre Bill. Seulement, si tu avais envie de... d'une manucure ou de... d'un brushing...

À la façon dont il prononçait « manucure », on aurait cru qu'il parlait une langue étrangère. J'ai réprimé un sourire.

— Et, a-t-il enchaîné, invite qui tu veux chez *LaLaurie*. C'est moi qui régale.

Cette fois, je me suis tournée vers lui et je lui ai lancé un regard noir.

— Tara est au courant : si tu vas t'habiller chez elle, tout sera directement porté sur mon compte, a-t-il poursuivi.

La colère me montait au nez. Je sentais que j'étais sur le point d'exploser.

— Donc, en d'autres termes, ai-je répondu, en me félicitant intérieurement de mon calme apparent, ils savent qu'ils doivent satisfaire le moindre désir de la poule du patron.

Bill a dû se rendre compte qu'il venait de faire une gaffe.

— Oh ! Sookie, je...

Ah, non, il ne s'en tirerait pas comme ça ! Mon ego en avait pris un coup. J'étais blessée dans mon orgueil. Je ne me fâche pas souvent, mais quand ça m'arrive, je ne fais pas dans la dentelle.

— Tu ne peux donc pas m'envoyer des fleurs, comme n'importe quel autre petit copain ? Ou des chocolats ? Tu sais que j'adore ça, les chocolats. Ou même un petit chat ou un foulard, est-ce que je sais, moi ?

— J'avais justement l'intention de t'offrir quelque chose... a-t-il commencé.

— Tu me donnes l'impression d'être une femme entretenue. En tout cas, c'est à coup sûr celle que tu as donnée à tous les gens qui bossent dans ces magasins !

Pour ce que je pouvais en voir à la lueur du tableau de bord, Bill semblait perplexe. On venait juste de passer le rond-point du lac Mimosa et j'apercevais les bois touffus, du côté de la route qui donnait sur le lac, dans la lumière des phares.

C'est à ce moment-là que le moteur s'est mis à tousser. Deux secondes après, il calait et la voiture s'arrêtait net. C'était un signe.

Bill aurait sûrement verrouillé les portières s'il avait deviné ce que j'allais faire, parce qu'il a eu l'air carrément scié quand j'ai bondi hors de la bagnole et que je me suis dirigée au pas de charge vers le bas-côté.

— Sookie, reviens ici tout de suite !

Il était fou de rage, maintenant. Sans même daigner jeter un coup

d'œil par-dessus mon épaule, je me suis enfoncée dans les bois.

Je savais pertinemment que si Bill voulait vraiment que je retourne dans la voiture, je retournerais dans la voiture : il était vingt fois plus fort et plus rapide que moi. Après quelques secondes de plongée dans l'obscurité totale, j'ai presque regretté qu'il ne m'ait pas rattrapée. Mais mon ego s'est rebiffé, et j'ai compris que j'avais pris la bonne décision. Bill ne paraissait pas très bien saisir la nature exacte de notre relation, et j'avais la ferme intention de lui mettre les points sur les i. Il pouvait toujours aller voir à Shreveport si j'y étais et se débrouiller pour expliquer mon absence à son chef. Ça lui apprendrait !

— Sookie ! a-t-il crié du bord de la route. Je vais aller à la station-service la plus proche pour essayer de trouver un mécanicien.

J'ai marmonné dans ma barbe :

— Eh bien, bonne chance !

Une station-service avec un mécanicien à plein temps ouverte la nuit ? Il devait se croire encore dans les années cinquante, ma parole ! Ou sur une autre planète !

— Tu te comportes comme une gamine, Sookie, a-t-il repris. Je pourrais venir te chercher si je le voulais, tu le sais. Mais je ne vais pas perdre mon temps à ça. Quand tu te seras calmée, tu n'auras qu'à revenir à la voiture et t'enfermer à l'intérieur. J'y vais.

Monsieur avait sa fierté, lui aussi.

À mon grand soulagement (teinté d'inquiétude, tout de même), j'ai entendu ses pas s'éloigner. Vu la cadence, il avait mis le turbo. Zut ! Mais il était vraiment parti !

Bah ! De toute façon, il serait revenu dans quelques minutes, j'en étais certaine. Il ne me restait plus qu'à veiller à ne pas m'aventurer trop loin, sous peine de me retrouver dans le lac.

C'est qu'il faisait drôlement noir, sous les pins ! La lune n'était pas encore pleine, et les arbres faisaient de grandes flaqes d'ombre qui se détachaient nettement dans la clarté opalescente.

J'ai fait demi-tour vers la route. Puis j'ai respiré un bon coup et j'ai commencé à marcher en direction de Bon Temps, c'est-à-dire en sens inverse de Bill. Je me demandais combien de kilomètres on avait parcourus avant notre petite conversation dans la voiture. Pas tant que ça, me disais-je pour me remonter le moral, tout en me félicitant d'avoir mis des chaussures à talons plats, et non des escarpins à hauts talons. Je n'avais pas pris de pull et, sur la portion de peau que mon petit haut laissait exposée à l'air, j'avais déjà la chair de poule. J'ai commencé à me mettre à courir gentiment, façon joggeuse du dimanche. Il n'y avait pas de lampadaires le long de la route, et si la lune n'avait pas été aussi claire, j'aurais vraiment eu la frousse.

J'étais justement en train de me dire que le meurtrier de Lafayette

rôdait toujours dans les parages quand j'ai entendu des pas dans les bois.

Je me suis arrêtée. Les bruits de pas ont cessé aussitôt.

Je préférerais en avoir le cœur net :

— OK. On ne va pas jouer au chat et à la souris. Qui est là ? Si je dois y passer, autant en finir tout de suite.

C'est alors qu'une femme est sortie du bois. À ses côtés se tenait un gros sanglier. Ses défenses luisaient dans l'ombre. Dans sa main droite, la femme tenait une sorte de bâton avec un truc au bout.

— Super ! ai-je marmonné en sourdine. Il ne manquait plus que ça !

La femme était aussi terrifiante que le sanglier, si ce n'est plus. J'étais sûre que ce n'était pas une vampire, parce que je captais un esprit en activité, mais elle n'était pas humaine non plus et le signal qu'elle émettait n'était pas très net. Je pouvais quand même percevoir la tonalité générale de ses pensées. La situation l'amusait !

Ça ne me disait rien qui vaille.

J'espérais que le sanglier était de bonne humeur. On en voyait rarement à Bon Temps. Il arrivait parfois qu'un chasseur en repère un, mais il était exceptionnel qu'il en ramène un spécimen. C'était le genre d'événement qui lui valait sa photo dans le journal. En tout cas, ce sanglier dégageait une puanteur abominable.

Je ne savais pas trop à qui m'adresser. Après tout, rien ne me garantissait que le sanglier était un animal. Il pouvait très bien s'agir d'un changeling. C'était l'une des choses que j'avais apprises au cours de ces derniers mois : si les vampires, que l'on avait longtemps pris pour des êtres imaginaires, existaient réellement, ils n'étaient pas les seuls. D'autres créatures, que les humains avaient toujours considérées comme tout droit sorties du cerveau embrumé des auteurs de fiction, étaient bel et bien de ce monde.

Comme j'étais nerveuse, j'ai adressé un grand sourire à la femme. Elle avait une longue crinière de cheveux sombres – de couleur indéterminée dans l'obscurité – et ne portait presque rien. Elle n'avait sur le dos qu'une sorte de large chemise de nuit assez courte, toute déchirée et tachée. Elle était pieds nus.

Elle m'a rendu mon sourire. Pour ne pas hurler, j'ai souri de plus belle, à en avoir mal aux mâchoires.

— Je ne vais pas te manger, m'a-t-elle annoncé.

— Ravie de vous l'entendre dire ! Et votre petit copain ?

— Oh ! Le sanglier ?

On aurait dit qu'elle venait de se rendre compte de sa présence. Elle s'est penchée pour lui gratter le cou comme on caresse un gentil chien. Les terribles défenses sont montées et descendues dans un hochement de tête qui ressemblait à un acquiescement.

— Il fera ce que je lui dirai de faire, a déclaré la femme d'un air détaché.

Pas besoin de traducteur pour percevoir la menace. J'ai essayé de paraître aussi détendue qu'elle, tout en jetant un regard circulaire autour de moi, à la recherche d'un arbre auquel je pourrais grimper en cas de besoin. Mais ceux qui se trouvaient à proximité n'avaient pas de branches assez basses pour que je puisse m'y hisser. C'étaient ce genre de pins qu'on faisait pousser par millions, dans le coin, pour le bois de charpente. Les branches commencent à environ cinq mètres du sol.

J'aurais dû y penser plus tôt : la voiture de Bill ne s'était pas arrêtée par hasard. Et notre dispute elle-même n'était peut-être pas une coïncidence.

— Vous vouliez me parler de quelque chose ?

En reportant mon attention sur la femme, je me suis aperçue qu'elle s'était approchée de plusieurs mètres. Je n'avais rien vu. Je distinguais mieux son visage, à présent, ce qui ne me rassurait pas du tout. Une tache sombre ourlait ses lèvres, et quand elle a ouvert la bouche, j'ai remarqué que le bas de ses dents était tout aussi noir.

— Je vois que vous avez déjà dîné.

Je me serais giflée.

— Mmm... tu es le nouvel animal familier de Bill ?

— Oui.

Je n'étais pas vraiment d'accord avec elle sur la terminologie, mais je n'étais pas en position de protester. Après avoir fait ce notable effort pour me montrer raisonnable, j'ai ajouté :

— Et il ne serait pas content du tout s'il m'arrivait quelque chose.

— Comme si la colère d'un vampire allait m'impressionner ! a-t-elle lâché d'un ton sarcastique.

— Euh... excusez-moi de vous demander ça, mais... vous êtes quoi, au juste ?

Elle m'a de nouveau souri. J'en frémis encore.

— Inutile de t'excuser. Je suis une ménade.

C'était un truc grec. Je ne savais pas trop quoi au juste, mais c'était une créature sauvage, femelle, qui vivait dans la nature, si mes souvenirs étaient exacts.

— Très intéressant, ai-je répondu en souriant de toutes mes dents. Et vous êtes là ce soir pour...

— Transmettre un message à Éric Northman, m'a-t-elle annoncé en se rapprochant encore davantage.

Cette fois, je l'ai vue faire. Le sanglier suivait le mouvement en grognant comme si une corde invisible les reliait. L'odeur qui s'en dégageait était... indescriptible. Sa courte queue style balai-brosse se balançait en un va-et-vient incessant qui avait quelque chose de

brusque et d'impatient.

— Et quel est ce message ?

J'ai relevé les yeux vers elle... et j'ai aussitôt tourné les talons pour prendre mes jambes à mon cou. Si je n'avais pas eu de sang de vampire dans les veines, jamais je n'aurais pu réagir à temps : j'aurais reçu le coup en pleine figure et en pleine poitrine. J'ai eu très exactement l'impression qu'un fou furieux d'une force colossale me balançait un râteau entre les omoplates et que les pointes se plantaient bien profondément dans ma chair pour me labourer jusqu'aux reins.

Sous la violence du choc, j'ai basculé et suis tombée face contre terre. J'ai entendu son rire derrière moi, suivi du grognement du sanglier. Puis le silence s'est installé, et j'ai compris qu'elle était partie. Je suis restée prostrée, à pleurer toutes les larmes de mon corps, pendant une ou deux minutes. Je retenais mes cris, haletant comme une femme en train d'accoucher pour tenter de maîtriser ma douleur. J'avais le dos en feu et j'étais folle de rage.

Je n'étais donc qu'un fax ambulante pour cette garce, cette... ménade ou je ne sais quoi ! Je me suis mise à ramper sur le sol, dans la poussière et les aiguilles de pin, m'écorchant sur les brindilles rugueuses et les cailloux tranchants. Je tremblais des pieds à la tête de douleur et de rage. Plus j'avais, plus je sentais la colère monter en moi. Je me suis traînée par terre, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une loque sanguinolente même plus bonne à tuer. Je me dirigeais vers la voiture, pensant que c'était là que Bill aurait le plus de chances de me trouver. J'y étais presque quand je me suis dit que ce n'était peut-être pas une si brillante idée de me retrouver à découvert.

Dans mon esprit, « route » voulait dire « aide potentielle », mais il suffisait d'y réfléchir un peu pour se rendre compte que c'était une illusion. Tous les gens que l'on rencontrait la nuit, par hasard, n'étaient pas forcément de bons Samaritains. Je venais d'en faire la cruelle expérience. Et si je tombais sur une autre créature ? Une créature affamée, par exemple ? L'odeur de mon sang pouvait attirer des prédateurs. Il paraît que les requins sont capables de détecter la moindre goutte de sang à des kilomètres. Et qu'est-ce qui ressemble plus à un requin, version terre ferme, qu'un vampire ?

J'ai donc repris ma reptation en m'éloignant de la chaussée, où j'aurais fait une proie trop visible, pour me diriger vers les bois. Mourir sur la route comme un chien écrasé manquait singulièrement de panache ou, pour le moins, de dignité.

J'espérais que la douleur finirait par s'atténuer, mais elle augmentait de plus en plus et je n'arrivais pas à m'empêcher de pleurer. Je réussissais juste à ne pas sangloter : mieux valait éviter d'attirer l'attention. Mais des gémissements m'échappaient malgré

moi, et je ne parvenais pas à réprimer mes tremblements.

J'étais si obnubilée par mes efforts pour faire le moins de bruit possible que j'ai failli rater Bill. Il longeait la route, en fouillant les bois des yeux. À sa façon de marcher, j'ai deviné qu'il était sur ses gardes. Il avait senti le danger.

— Bill...

J'avais murmuré mais, pour un vampire, c'était presque un cri. Bill s'est instantanément figé et s'est mis à scruter l'ombre des futaies.

— Ici.

J'ai dû retenir un sanglot, puis j'ai ajouté dans un souffle :

— Attention !

J'étais peut-être un appât. Au clair de lune, je parvenais à discerner le visage de Bill. Il était dénué de toute expression, mais j'étais sûre que, tout comme moi, Bill était en train d'évaluer les risques. Il fallait que l'un de nous se décide à bouger. J'ai réalisé que, si je réussissais à sortir de l'obscurité du sous-bois, Bill aurait au moins l'avantage de voir son agresseur arriver, si jamais une attaque se préparait.

J'ai allongé les bras, agrippé des poignées d'herbe à pleines mains et j'ai tiré. Absolument incapable de me mettre à quatre pattes, je ne pouvais que ramper avec une lenteur accablante. J'ai essayé de pousser avec mes pieds, mais, si peu qu'aient été sollicités mes muscles dorsaux, une douleur fulgurante m'a transpercée. J'évitais de regarder Bill : la fureur qui devait déformer ses traits risquait de m'attendrir. Sa colère était presque palpable.

— Qui t'a fait ça, Sookie ? m'a-t-il demandé à voix basse.

— Mets-moi dans la voiture et fichons le camp d'ici, je t'en prie.

Je sentais mes forces s'amenuiser. Il ne fallait pas traîner.

— Si je fais trop de bruit, elle va revenir.

Cette seule pensée me faisait frémir.

— Conduis-moi auprès d'Éric, ai-je ajouté en essayant de maîtriser le chevrottement de ma voix. Elle a dit que c'était un message pour Éric Northman.

Bill s'est accroupi.

— Je vais devoir te porter, m'a-t-il prévenue avec douceur.

— Oh, non ! Il doit y avoir un autre moyen.

Mais je savais bien que non. Bill n'a pas hésité une seconde. Il a passé un bras sous mes épaules, a glissé l'autre entre mes jambes, et je me suis retrouvée sur son épaule.

J'en ai hurlé. J'ai néanmoins essayé de retenir mes sanglots pour ne pas l'empêcher d'entendre la ménade, si celle-ci approchait. La tentative n'a pas été très concluante. Bill s'est mis à courir le long de la route vers la voiture. Le moteur tournait déjà au ralenti. Il a ouvert la portière arrière et s'est efforcé de m'installer aussi délicatement que

possible sur la banquette de la Cadillac. Peine perdue.

— C'est elle, ai-je dit quand je me suis sentie de nouveau capable d'énoncer deux mots intelligibles. C'est elle qui a provoqué la panne et qui m'a fait sortir de la voiture. Je me demande même si elle n'est pas à l'origine de notre dispute.

— On en parlera plus tard, m'a-t-il répondu.

Il filait déjà en direction de Shreveport, pied au plancher. Quant à moi, je me cramponnais au rembourrage de la banquette pour ne pas crier.

Tout ce que je me rappelle, c'est que ce maudit trajet a bien duré un siècle.

Je ne sais comment, Bill a réussi à me transporter jusqu'à l'entrée privée du *Fangtasia*. Il a donné un grand coup de pied dans la porte.

— C'est quoi, ce boucan ? a grommelé Pam en ouvrant.

C'était une jolie vampire blonde que j'avais déjà vue une fois ou deux.

— Oh, Bill ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Mmm... mais elle saigne ! s'est-elle ensuite écriée en se pouléchant les babines.

— Va chercher Éric, a ordonné Bill.

— Il était là il y a une...

Mais Bill ne l'a pas laissée finir. Il est passé droit devant elle d'un pas conquérant, tel un guerrier de retour de la chasse avec son gibier sanguinolent sur l'épaule. Mais je me sentais tellement mal qu'il aurait tout aussi bien pu m'exhiber sur la piste de danse ou me jeter sur le bar devant tous les clients. Au lieu de cela, il est entré comme un boulet de canon dans le bureau d'Éric.

— C'est ta faute ! lui a-t-il lancé.

Il m'a secouée comme pour attirer son attention, ce qui m'a fait gémir. Je voyais mal comment Éric aurait pu me rater, étant donné que j'étais la seule femme en sang dans son bureau (un jour maigre pour lui, j' imagine).

J'aurais bien aimé m'évanouir, tomber pour de bon dans les pommes. Mais non. J'étais juste un fardeau balancé sur l'épaule de Bill, un gros sac de douleur.

J'ai craché entre mes dents :

— Va te faire voir !

— Quoi ?

— Va te faire voir !

— Il faut la coucher sur le canapé, a décrété Éric. Laisse-moi faire... Oui, comme ça, sur le ventre.

J'ai senti une deuxième paire de mains m'empoigner les chevilles, puis Bill se contorsionner sous moi, et tous deux m'ont installée avec précaution sur le large canapé qu'Éric venait juste d'acheter (il avait l'odeur caractéristique du cuir neuf).

— Pam, va chercher le médecin, a ordonné Éric.

J'ai entendu des pas s'éloigner, et Éric s'est accroupi pour se mettre à ma hauteur – et ce n'était pas une mince affaire pour un homme aussi grand et baraqué, un type qui ressemblait très exactement à ce qu'il était : un ex-Viking.

— Que t'est-il arrivé ?

Je l'ai fusillé du regard. J'étais tellement hors de moi que j'avais du mal à parler.

— Je suis censée être un message à ton intention, ai-je répondu dans un murmure à peine audible. Une femme, dans les bois, a provoqué la panne de la voiture. Puis elle est venue vers moi avec son espèce de cochon sauvage.

— Un porc ?

Éric n'aurait pas eu l'air plus ahuri si je lui avais dit qu'elle se promenait avec un canari dans le nez.

— Un énorme sanglier, en fait. Elle a dit qu'elle voulait te transmettre un message. J'ai juste eu le temps de protéger mon visage, mais elle m'a frappée dans le dos. Ensuite, elle est partie.

— Ton visage ! Elle a voulu te défigurer ! s'est écrié Bill avec emportement.

J'ai vu ses poings se serrer le long de ses cuisses, et il a commencé à arpenter le bureau de long en large.

— Éric, a-t-il repris, les plaies de Sookie ne sont pas si profondes. Qu'est-ce qu'elle a ?

— Sookie, à quoi ressemblait cette femme ? a demandé Éric avec douceur.

Son visage était tout près du mien. Ses épais cheveux blonds me frôlaient presque la joue.

— Elle avait l'air d'une folle, voilà à quoi elle ressemblait. Et elle t'a appelé Éric Northman.

— C'est le nom dont j'use ces derniers temps dans mes rapports avec les humains. Par « folle », qu'entends-tu au juste ?

— Ses vêtements étaient déchirés, et elle avait du sang autour des lèvres et sur les dents, comme si elle venait de dévorer un animal. Et elle portait une sorte de bâton avec un truc au bout. Elle avait les cheveux longs, tout emmêlés... À ce propos, mes cheveux... dans mon dos.

— Oui, je vois.

Il s'est efforcé de décoller les longues mèches que le sang faisait adhérer à mes plaies en coagulant.

Pam est revenue avec le médecin. Si j'avais cru qu'Éric parlait d'un médecin normal, du genre stéthoscope et abaisse-langue, je m'étais trompée. Ce docteur-là avait à peine besoin de se pencher pour me regarder dans les yeux. Pendant que la naine en question

m'examinait, Bill, penché au-dessus d'elle, suivait les opérations avec une tension qui trahissait une angoisse bien réelle.

La naine portait une tunique et un pantalon blancs, comme tous les médecins de n'importe quel hôpital standard (enfin, comme les toubibs normaux, avant qu'ils ne se mettent à porter du vert, du bleu ou je ne sais quelle couleur fantaisiste qui leur passait par la tête). On ne lui voyait que le nez au milieu de la figure. Elle avait le teint très mat et des cheveux d'un brun mordoré incroyablement épais, presque crépus tant ils étaient frisés. Elle les avait fait couper très court (quand on a une pareille tignasse, question coiffure, on n'a pas vraiment le choix). Elle me faisait un peu penser à un hobbit. Peut-être que c'en était un, après tout – ma conception de la réalité s'était singulièrement assouplie au cours des derniers mois.

Dès que j'ai réussi à reprendre suffisamment mes esprits pour être capable d'aligner deux pensées cohérentes, je lui ai demandé :

— Quel genre de docteur êtes-vous, exactement ?

— Du genre qui soigne, m'a-t-elle répondu d'une voix étonnamment grave. Vous avez été empoisonnée.

— Alors, c'est pour ça que je n'arrête pas de me dire que je vais mourir, ai-je marmonné.

— Et dans très peu de temps, oui.

— Merci pour les encouragements, doc. Et qu'est-ce que vous comptez faire pour remédier à ça ?

— Nous n'avons pas vraiment le choix. Avez-vous déjà entendu parler des dragons de Komodo ? Leur gueule grouille de bactéries. Eh bien, les blessures de ménades sont tout aussi toxiques. Le dragon de Komodo mord ses proies et se contente de les suivre en attendant que les bactéries fassent le travail pour lui. Quand elles en ont fini, vous n'êtes déjà plus qu'à l'état de cadavre : son dîner est prêt. Quant aux ménades, les souffrances prolongées de leurs victimes ne rendent le jeu que plus attrayant à leurs yeux. J'ignore si les dragons de Komodo y trouvent le même plaisir.

Merci pour la leçon de sciences naturelles, doc.

— Et qu'est-ce que vous pouvez faire ? ai-je insisté, les dents serrées.

— Je peux désinfecter les plaies, mais le poison sera toujours dans vos veines. Il faut vous faire une transfusion complète : vous vider de votre sang pour le changer intégralement. C'est un boulot pour les vampires.

Ce brave docteur semblait absolument ravi à la perspective d'une si fructueuse collaboration. Tout le monde allait se donner la main pour travailler sur la bête. Moi, en l'occurrence.

La naine s'est tournée vers les vampires, qui assistaient à la scène derrière elle.

— Si l'un d'entre vous avale une seule goutte de ce sang empoisonné, il le paiera très cher. Par comparaison, une morsure de dragon de Komodo ne serait qu'une simple formalité pour vous, les enfants, a-t-elle ajouté, avec un bon gros rire d'instructeur des marines lâchant la plaisanterie du jour pour dérider son commando avant l'assaut.

Je l'aurais tuée. J'avais le visage inondé de larmes tant je souffrais.

— Donc, a-t-elle repris, quand j'en aurai fini, chacun de vous lui fera une prise de sang à tour de rôle. Quelques centilitres, pas plus. Ensuite, je lui ferai la transfusion.

— De sang humain, ai-je précisé.

Je tenais à ce que ce soit bien clair. J'avais déjà reçu du sang de Bill, une fois pour survivre à des blessures multiples, et une autre fois à la suite d'une espèce d'examen, disons. J'avais aussi reçu du sang d'un autre vampire par accident, si bizarre que ça puisse paraître. J'avais immédiatement constaté des changements chez moi, des changements que je ne voulais pas accentuer en prenant une nouvelle dose. Le sang de vampire était devenu la nouvelle drogue à la mode chez les *people*, mais je la leur laissais sans regret.

— Si Éric peut faire jouer ses relations pour l'obtenir... m'a répondu la naine d'un ton détaché. La transfusion pourra être, sans problème, pour moitié synthétique. Au fait, je suis le Dr Ludwig.

— J'aurai le sang. On lui doit bien ça, ai-je entendu Éric affirmer, à mon grand soulagement. De quel groupe sanguin es-tu, Sookie ?

— O positif.

Encore une chance que mon sang soit si commun !

— Ça ne devrait poser aucune difficulté, m'a-t-il assuré. Tu peux t'en occuper, Pam ?

Il y a eu un nouveau bruit de pas dans la pièce. Le Dr Ludwig s'est soudain penché sur moi et a commencé à me lécher le dos. J'ai hurlé.

— Elle est médecin, Sookie, a dit Bill pour me raisonner. C'est sa façon de te soigner.

— Mais elle va s'empoisonner ! ai-je protesté, tentant d'invoquer un argument qui ne paraisse pas trop discriminatoire.

Franchement, je n'avais aucune envie de me faire lécher le dos, pas plus par une naine que par un vampire d'un mètre quatre-vingt-dix.

— C'est une guérisseuse, Sookie, est intervenu Éric d'un ton réprobateur. Tu dois accepter son traitement.

— Oh, bon, d'accord ! ai-je dit, sans même prendre la peine de cacher mon mécontentement. Au fait, je n'ai pas encore eu droit à des excuses de ta part, je crois.

Le sentiment de profonde injustice que j'éprouvais l'emportait désormais largement sur toute notion de prudence ou de simple instinct de survie.

— Je suis désolé que ce soit tombé sur toi.

J'ai réussi à tourner la tête pour lui lancer un regard noir.

— Ça ne suffit pas.

Je n'avais même plus conscience de prendre des risques. Je m'accrochais à cette conversation comme à une bouée de sauvetage.

— Angélique Sookie, toi qui es la beauté et la grâce incarnées, pardonne-moi. Je suis accablé à l'idée que cette ménade malfaisante et démoniaque ait pu oser violenter ce corps parfait et voluptueux qui est le tien, dans l'intention de faire parvenir un message à mon indigne et misérable personne.

— Je préfère ça.

J'aurais sans doute pu davantage apprécier les regrets d'Éric si je n'avais pas été étourdie de douleur en même temps (le traitement du bon Dr Ludwig ne ressemblait pas précisément à une séance de massage relaxant). Des excuses se devaient d'être soit sincères, soit, à défaut, recherchées. Comme Éric n'avait pas de cœur (littéralement), il pouvait bien s'efforcer de me distraire avec de belles paroles.

— Je suppose que le sens de ce message est une déclaration de guerre contre toi ? lui ai-je demandé pour essayer par tous les moyens d'oublier les agissements douteux de ce brave Dr Ludwig.

Je transpirais de partout. La douleur était devenue absolument insupportable. Les larmes coulaient sans discontinuer sur mes joues sans que je puisse les retenir. La pièce avait pris une drôle de teinte jaunâtre. Tout me paraissait étrangement mouvant, comme sur un bateau. Ça me donnait la nausée.

Éric a eu l'air surpris.

— Non, pas exactement, a-t-il murmuré d'un ton mystérieux, avant d'interpeller sa collaboratrice. Pam ?

— Ça arrive, a-t-elle affirmé.

— Commencez maintenant, a demandé Bill. Elle est en train de changer de couleur.

Je me suis vaguement demandé de quelle couleur je devenais. Je ne parvenais plus à garder la tête relevée, comme je m'étais efforcée de le faire jusqu'à maintenant pour avoir l'air plus alerte. J'ai posé ma joue sur le canapé. Ma propre sueur m'a immédiatement scotchée au cuir. La sensation de brûlure que provoquaient les griffures dans mon dos et qui se répandait dans mon corps tout entier s'est encore accrue, et j'ai crié parce que je ne pouvais tout simplement pas m'en empêcher. La naine a sauté à bas du canapé pour examiner mes yeux.

Elle a secoué la tête.

— Oui, si tant est que ça serve encore à quelque chose, a-t-elle

maugréé avec une moue dubitative.

Mais, déjà, sa voix ne me parvenait plus que de très loin. Elle avait une grosse seringue à la main. La dernière chose que j'ai vue fut le visage d'Éric qui se rapprochait. J'ai eu l'impression qu'il me faisait un clin d'œil. Puis, tout à coup, ce fut le noir complet.

Ouvrir les yeux m'a demandé un effort colossal. L'espace d'une seconde, je me suis dit que je devais avoir passé la nuit dans une voiture ou sur un banc public : j'avais mal partout et je me sentais franchement comateuse. Pam était assise par terre, à un mètre du canapé, ses yeux bleus rivés sur moi.

— Ça a marché, m'a-t-elle aussitôt annoncé. Le Dr Ludwig avait raison.

J'ai grommelé :

— Super.

— Ça aurait été dommage de perdre le matériel avant d'avoir eu le temps de l'utiliser, m'a-t-elle répondu (plus pragmatique, tu meurs). Mais, bon, les humains qui travaillent pour nous ne manquent pas, et pour la plupart, ils sont faciles à remplacer. En fait, ils sont pratiquement interchangeables.

— Merci pour l'info, Pam.

J'étais d'une humeur massacrante et sale comme un pou. À croire qu'on m'avait plongée dans un bain de sueur et roulée dans la boue. Je me sentais toute gluante. Même mes dents collaient.

— De rien, m'a-t-elle répondu en esquissant un sourire.

Tiens ! Pam aurait donc le sens de l'humour. Les vampires ne sont pourtant pas réputés pour ça. Je n'ai jamais entendu parler d'un vampire reconverti dans le comique et, en général, nos blagues les laissent plutôt froids (ah ah ah !). Certaines des leurs, en revanche, peuvent vous donner des cauchemars pendant des semaines...

— Que s'est-il passé ?

Pam a noué ses longs doigts fins autour de ses genoux.

— On a suivi les instructions du Dr Ludwig à la lettre, chacun notre tour, Bill, Éric, Chow et moi. Et quand tu n'as plus eu une goutte de sang dans les veines, elle a commencé la transfusion.

Heureusement que j'avais perdu connaissance avant ces prises de sang ! Bill me suçait toujours le sang quand on faisait l'amour, et c'était pour moi le summum des stimulants érotiques. Alors, un pareil défilé ! Dieu seul savait comment j'aurais réagi...

— Qui est Chow ?

— Essaie de t'asseoir, pour voir, m'a conseillé Pam. Chow est notre nouveau barman. Il fait un tabac au bar.

— Ah, bon ?

— C'est à cause de ses tatouages, a précisé Pam d'un ton qui la rendait presque humaine, pour une fois. Il est plutôt grand pour un Asiatique, et il est exceptionnellement bien pourvu... question tatouages.

Je n'étais pas franchement passionnée par le sujet. Mais, comme

je suis une fille bien élevée, j'ai fait semblant. En réalité, je me concentrais sur la façon dont mon corps réagissait tandis que je poussais sur mes mains pour me redresser. J'ai alors eu une petite faiblesse et me suis immobilisée. J'avais l'impression que les plaies de mon dos, qui venaient juste de se refermer, risquaient de se rouvrir au moindre faux mouvement. Pam m'a confirmé que c'était précisément le cas.

C'est à ce moment-là que j'ai remarqué que je ne portais plus mon haut. Ni mon soutien-gorge, d'ailleurs. J'avais toujours mon jean, mais il était dans un tel état de crasse qu'il aurait pu tenir tout seul.

— Ton tee-shirt était en lambeaux, alors on a préféré te l'enlever, m'a expliqué Pam, toujours aussi serviable, un large sourire aux lèvres. Puis on t'a prise sur nos genoux, l'un après l'autre. Tu as fait l'admiration de tous. Bill était furieux.

— Va au diable !

C'est tout ce j'ai trouvé à lui dire, sur le moment.

— « Au diable » ? Après tout, qui sait ? a-t-elle rétorqué. Je voulais juste te faire un compliment. Tu dois être très modeste, pour une humaine.

Elle s'est levée et est allée ouvrir un des placards encastrés dans les murs de la pièce. Il y avait des chemises pendues à l'intérieur – un stock de rechange pour Éric, je suppose. Pam en a sorti une et me l'a jetée. J'ai levé le bras pour l'attraper au vol. Bingo ! J'avais conservé toute ma motricité : le geste ne m'avait pas paru trop difficile à exécuter, et je n'avais ressenti aucune douleur.

— Il n'y aurait pas une douche quelque part, Pam ?

Je n'avais pas envie de passer une chemise d'un blanc aussi immaculé alors que j'avais la sensation de ne pas m'être lavée depuis quinze jours.

— Si, dans la réserve, à côté des toilettes du personnel.

L'endroit était très spartiate. Mais c'était une douche avec un savon et une serviette. Je n'en demandais pas davantage. Le problème, c'était que quand on en sortait, on se retrouvait au beau milieu de la réserve. Cela ne gênait sans doute pas beaucoup les vampires : ils ignoraient jusqu'au sens du mot « pudeur ». Mais je n'ai accepté d'y mettre les pieds que lorsque Pam m'a promis de monter la garde devant la porte. J'ai quand même eu besoin de son aide pour ôter mon jean, mes chaussures et mes chaussettes. Elle n'a pas eu l'air de trouver ça déplaisant, en particulier quand on en est arrivé au jean et à la culotte...

Sous la douche, j'ai dû procéder avec précaution et des trésors de douceur. En m'essuyant, je me suis rendu compte que je tremblais des pieds à la tête, comme si je sortais d'une grave maladie, du style

pneumonie ou grippe carabinée. En un sens, c'était un peu ça. Pam a entrebâillé la porte pour me passer un slip. J'ai été agréablement surprise qu'elle y ait pensé. Du moins, jusqu'à ce que je m'apprête à l'enfiler. Il était si petit et la dentelle si fine et si ajourée qu'on se demandait comment il pouvait encore mériter le nom de slip (enfin, il était blanc : ça aurait pu être pire). J'ai su que je commençais à aller mieux quand je me suis dit que j'aurais bien voulu me voir avec ça dans une glace.

Lorsque je suis sortie (pieds nus, en slip et en chemise blanche), Pam avait déjà mis mon jean et le reste de mes affaires dans un sac en plastique, qu'elle m'a tendu. Je suis retournée à pas lents dans le bureau d'Éric et j'ai fouillé dans mon sac à main pour récupérer ma brosse. Je commençais à me démêler les cheveux quand Bill est entré. Il m'a aussitôt pris la brosse des mains.

— Laisse-moi faire, mon amour, m'a-t-il tendrement murmuré. Comment te sens-tu ? Enlève donc cette chemise, que je jette un coup d'œil à ton dos.

Je me suis exécutée en espérant qu'il n'y avait pas de caméra de surveillance dans la pièce (même si, après le récit que Pam m'avait fait des « soins » un peu spéciaux qu'ils m'avaient tous si généreusement prodigués, il était peut-être un peu tard pour m'en inquiéter).

— Qu'est-ce que ça donne ? ai-je lancé par-dessus mon épaule.

— Il y aura des cicatrices.

— J'imagine.

Mais je préférerais avoir des cicatrices dans le dos plutôt que sur le visage. Et je préférerais avoir des cicatrices plutôt que d'être morte empoisonnée.

J'ai remis la chemise d'Éric, et Bill a commencé à me brosser les cheveux (un moment privilégié, pour lui). J'étais encore trop fragile pour rester longtemps debout, et j'ai été obligée de m'asseoir dans le fauteuil d'Éric. Bill s'est posté derrière moi pour continuer à me coiffer. J'en ai profité pour l'interroger :

— Alors, pourquoi moi ? Pourquoi cette furie m'a-t-elle choisie, moi ?

— Elle devait être à l'affût du premier vampire qui passait. Elle a eu de la chance que tu te sois trouvée avec moi : tu faisais une proie bien plus facile que prévu.

— C'est elle qui a provoqué notre dispute ?

— Non, je ne crois pas. C'était un concours de circonstances. D'ailleurs, je ne comprends toujours pas ce qui t'a pris.

— Écoute, je suis trop fatiguée pour te l'expliquer. On en discutera demain, d'accord ?

C'est à ce moment-là qu'Éric est revenu. Il était en compagnie d'un autre vampire. J'ai tout de suite compris que c'était Chow, et

pourquoi il attirait la clientèle. Je n'avais jamais vu de vampire asiatique avant, mais celui-ci était particulièrement... canon. Il était aussi intégralement couvert de tatouages (du moins, sur les parties de son corps que je pouvais voir), de ce style de dessins très élaborés qu'on dit prisés des yakuzas. En tout cas, qu'il ait ou non été un gangster quand il était encore humain, Chow n'avait assurément pas l'air commode. Il avait même l'air carrément sinistre. Moins d'une minute après leur arrivée, Pam passait la tête par la porte.

— Tout est bouclé, a-t-elle annoncé. Le Dr Ludwig est parti aussi.

Le Fangtasia avait donc fermé ses portes pour la nuit : il devait être 2 heures du matin. Tandis que Bill continuait à me broser les cheveux, j'ai soudain pris conscience du spectacle que je devrais offrir, assise dans ce fauteuil directorial, les mains sur les cuisses, aussi court vêtue. En outre, la blancheur de la chemise faisait ressortir mon bronzage. Mais, en y réfléchissant bien, je n'étais pas moins couverte qu'avec l'uniforme short-chemisette de *Chez Merlotte*. J'imagine que c'était l'absence de soutien-gorge qui me gênait. Surtout que je suis plutôt gâtée par la nature, de ce côté-là.

Bon. Que je sois en petite tenue ou pas, que tous ces gens en aient déjà vu bien plus qu'ils ne pouvaient en deviner à travers la chemise d'Éric ou non, ce n'était pas une raison pour oublier les bonnes manières que m'avait inculquées ma grand-mère.

— Vous m'avez sauvé la vie. Merci.

Ma voix n'était peut-être pas très chaleureuse, mais ma reconnaissance n'en était pas moins sincère. J'espérais qu'ils le sentiraient.

— Tout le plaisir était pour moi, a répondu Chow, d'un ton qui m'a semblé un rien railleur.

Il avait un léger accent (je ne connais pas assez les langues asiatiques pour pouvoir l'identifier précisément). J'étais sûre que Chow n'était pas son vrai nom, mais c'était ainsi que les autres vampires l'appelaient.

— Sans le poison, ç'aurait été parfait, a-t-il ajouté avec ce même petit air goguenard.

J'ai senti Bill se raidir derrière moi. Il a posé les mains sur mes épaules. Je les ai aussitôt couvertes des miennes – ce qui me permettait, en plus, de cacher mes seins.

— Ça aurait même valu la peine d'avaler le poison, a renchéri Éric.

Il a porté la main à sa bouche dans un geste d'appréciation, comme s'il louait le bouquet d'un grand cru. Beurk !

Pam m'a souri.

— On recommence quand tu veux, Sookie, m'a-t-elle proposé, enthousiaste.

Oh, génial ! Absolument génial !

— Merci à toi aussi, Bill, ai-je dit en posant la joue contre son bras.

— Trop honoré.

De toute évidence, il prenait sur lui pour garder son sang-froid.

— Vous vous êtes disputés, avant que Sookie ne fasse cette mauvaise rencontre ? a alors demandé Éric.

— Ça, ce sont nos affaires.

En voyant que je montais sur mes grands chevaux, Éric, Pam et Chow se sont adressés des petits sourires en coin. Ça ne m'a pas plu du tout.

— Au fait, pourquoi voulais-tu nous voir ce soir, Éric ? ai-je aussitôt enchaîné pour détourner la conversation.

— Tu te souviens de la promesse que tu m'as faite, Sookie ? Celle d'utiliser tes talents particuliers pour moi, en cas de besoin, à condition que je laisse la vie sauve aux humains concernés ?

— Bien sûr que je m'en souviens !

Je ne suis pas du genre à donner ma parole à la légère, surtout à des vampires.

— Depuis que Bill a été nommé investigateur de la cinquième zone, nous n'avons pas eu beaucoup de problèmes dans la région. Mais nos confrères de la sixième zone, au Texas, ont des petits soucis que tes dons pourraient peut-être contribuer à régler. Nous leur avons donc loué tes services.

On m'avait louée, comme on loue une tronçonneuse ou une paire de béquilles ? Je me suis demandé si les vampires de Dallas avaient versé une caution, au cas où le matériel serait endommagé.

— Je refuse d'aller là-bas sans Bill.

J'avais parlé d'un ton catégorique, en regardant Éric droit dans les yeux. À la légère pression des doigts de Bill sur mes épaules, j'ai compris que j'avais bien réagi.

— Il t'accompagnera. Nous avons négocié ferme, m'a dit Éric avec un sourire satisfait. Nous avons peur qu'ils veuillent te garder ou te tuer. Nous avons donc prévu d'emblée que quelqu'un t'escorterait, et qui serait plus à même de remplir ce rôle que Bill ? Si Bill rencontre un problème, nous t'enverrons un autre garde du corps immédiatement. Et les vampires de Dallas mettront à ta disposition une voiture et un chauffeur. Ils prendront aussi en charge tes repas et ton hébergement. Et, bien entendu, tu recevras de jolis honoraires. Bill en touchera un pourcentage.

— Alors que c'était moi qui ferais tout le boulot ?

— Vous vous arrangerez ensuite entre vous, a poursuivi Éric d'un ton doucereux.

— Pourquoi une ménade ?

Ma question les a tous pris de court. Ils avaient l'air complètement ahuris (un spectacle des plus insolites, chez les vampires).

J'ai précisé ma pensée :

— Les naïades sont les nymphes des rivières, les dryades celles des arbres. Alors, pourquoi une ménade ? Qu'est-ce que cette créature fabriquait dans les bois, à 20 heures, en Louisiane du Nord ? Je croyais que les ménades étaient des prêtresses du dieu Bacchus, des espèces de furies nymphomanes adeptes du culte dionysiaque ?

— Sookie ! Mais tu es pleine de ressources insoupçonnées ! s'est exclamé Éric.

Je n'ai pas jugé bon de lui dire que j'avais appris ça dans un polar. Autant lui laisser croire que je lisais le grec ancien dans le texte. Ça ne mangeait pas de pain.

— On prétend que le dieu prenait possession des ménades, tant et si bien qu'elles devenaient immortelles, ou peu s'en faut, a alors précisé Chow. Bacchus étant le dieu du vin, les bars sont les lieux de prédilection des ménades. Elles s'y intéressent même de si près qu'elles ne supportent pas que d'autres créatures de la nuit s'en mêlent. Pour elles, la violence qui résulte de la consommation d'alcool est une expression de leur culte, un hommage rendu à leur dieu. On les dit aussi attirées par toute autre manifestation de violence, de puissance et d'orgueil.

Ça me rappelait quelque chose... N'était-ce pas précisément mon orgueil blessé qui nous avait amenés à nous disputer, Bill et moi ?

— Le bruit courait qu'il y en avait une dans les parages, est intervenu Éric. Mais nous n'en savions pas plus, avant que Bill ne t'amène ici ce soir.

— Et alors ? Pourquoi m'a-t-elle attaquée ? Que veut-elle ?

— Un tribut, a répondu Pam. Du moins, c'est ce que nous pensons.

— Quel genre de tribut ?

Elle a haussé les épaules. Apparemment, je devrais me contenter de cette réponse.

— Et si vous n'obéissez pas ?

De nouveau, tous les regards se sont braqués sur moi. J'ai poussé un soupir exaspéré.

— Que va-t-elle faire si vous ne lui payez pas ce tribut ? ai-je insisté.

— Libérer sa folie destructrice.

Bill semblait vraiment inquiet. Ce n'était pas bon signe.

— Dans le bar ? *Chez Merlotte* ?

Cela dit, il y avait une foule d'autres bars dans la région.

Seigneur, ce que c'est agaçant, cette manie qu'ont les vampires de

se lancer des coups d'œil en silence !

— Ou chez l'un d'entre nous, a fini par dire Chow. C'est déjà arrivé. Le massacre de Halloween à Saint-Petersbourg, en 1876.

Ils ont tous hoché la tête avec solennité.

— J'y étais, a murmuré Éric. Nous avons dû nous y mettre à plus de vingt pour faire le ménage, puis pour planter un pieu dans le cœur de Gregory. C'était le tribut qu'exigeait Phryne, la ménade responsable de tout ce carnage.

Pour que les vampires suppriment l'un des leurs, il fallait vraiment que ce soit du sérieux. Un jour, Éric avait éliminé un autre vampire qui l'avait volé, et Bill m'avait raconté qu'il avait dû payer une grosse amende. À qui ? Bill ne l'avait pas précisé, et je ne lui avais pas posé la question. Il y a certains détails dont je me passe très bien.

— Vous allez donc payer un tribut à cette ménade ? ai-je demandé.

Ils se consultaient mentalement, je le sentais.

— Oui, a déclaré Éric. C'est préférable.

— J'imagine que les ménades ont la vie dure, a dit Bill d'un ton interrogateur.

— Oh, oui ! s'est exclamé Éric.

Et j'aurais juré qu'il frémissait.

Durant le trajet de retour, Bill et moi n'avons pas échangé un mot. J'avais pourtant plein de questions à lui poser. Mais j'étais morte de fatigue.

— Sam devrait être mis au courant, ai-je dit, comme on s'arrêtait devant chez moi.

Bill a fait le tour de la voiture pour venir me tenir la portière.

— Pour quelle raison, Sookie ?

Il m'a tendu la main, puis m'a donné le bras. Il avait bien vu que je ne tenais plus sur mes jambes.

— Parce que...

Je me suis interrompue. Même si Bill savait que Sam n'était pas humain, lui non plus, je n'avais pas vraiment envie de le lui rappeler. Cependant, Sam tenait un bar, et nous étions plus près de Bon Temps que de Shreveport quand cette espèce de furie sanguinaire m'était tombée dessus.

Comme pour faire écho à mes pensées, Bill a déclaré :

— Il tient un bar, d'accord. Mais ce n'est pas un vampire. En outre, la ménade a bien dit que le message était destiné à Éric.

Ce n'était pas faux.

— Tu t'inquiètes un peu trop pour Sam Merlotte à mon goût, Sookie, a-t-il ajouté.

Ça m'a clouée sur place.

— Tu es jaloux ?

Bill m'avait toujours à l'œil, surtout quand d'autres vampires de sa connaissance me regardaient avec... insistance, disons. Mais j'avais toujours cru qu'il défendait son territoire, en quelque sorte. Je ne savais pas comment prendre cette surprenante nouvelle. C'était la première fois qu'un homme était jaloux de l'attention que je portais à un autre.

Bill ne m'a pas répondu. Je lui ai trouvé un air un peu buté.

— Tiens, tiens, ai-je murmuré, en réprimant le petit sourire satisfait que je sentais pointer sur mes lèvres.

Bill m'a aidée à monter les marches de la véranda, puis à gagner ma chambre – celle dans laquelle ma grand-mère avait dormi pendant tant d'années.

Je suis allée dans la salle de bains me laver le visage et me brosser les dents. Quand j'en suis ressortie, j'avais toujours la chemise d'Éric.

— Enlève ça, m'a lancé Bill.

— Écoute, Bill, en temps normal, je serais chaude comme la braise, mais ce soir...

— C'est juste que je déteste te voir dans cette chemise.

Mon vampire était décidément de plus en plus jaloux. Voilà qui n'était pas désagréable... Par ailleurs, s'il poussait ce petit jeu un peu trop loin, ça risquait de devenir lassant.

— Oh, d'accord !

J'ai poussé un soupir qui a dû s'entendre de la cave au grenier et j'ai commencé à défaire les boutons un à un, lentement. Je savais que Bill avait les yeux rivés sur mes mains et je prenais tout mon temps, écartant les pans de la chemise au fur et à mesure. J'ai fini par l'envoyer valser à l'autre bout de la pièce et je suis restée là sans bouger, dans le slip en dentelle blanche de Pam.

Le bruit que Bill a fait en déglutissant valait tous les compliments de la terre. Sous son regard, je me suis sentie aussi belle qu'une déesse.

Peut-être que j'irais faire un petit tour à Ruston chez *Foxy Lingerie*, quand j'aurais ma journée. Ou peut-être que le magasin dans lequel Bill avait désormais un compte possédait un rayon lingerie ?

Ça n'a pas été facile d'expliquer à Sam que je devais aller à Dallas. Il avait été vraiment formidable lorsque j'avais perdu ma grand-mère, et depuis, ce n'était plus simplement mon boss. C'était un super ami, un super patron et (accessoirement, quand ça me prenait) un super fantasme. Je me suis contentée de lui dire que je voulais faire une pause, que j'avais besoin de vacances. Dieu sait que ça ne m'aurait pas fait de mal : je n'en avais jamais pris. Mais Sam a tout de suite vu

clair dans mon petit jeu. Et ce qu'il a vu ne lui a pas plu. Ses beaux yeux bleus sont devenus froids, son visage s'est changé en masque de pierre. C'est tout juste s'il ne s'est pas mordu la langue pour ne pas me dire le fond de sa pensée, à savoir que Bill n'aurait jamais dû accepter de me laisser aller à Dallas.

Sam n'avait qu'une vague idée des relations que j'entretenais avec les vampires, tout comme les vampires ignoraient qu'il était un changeling. Bill excepté. Et je m'efforçais de ne pas aborder le sujet avec ce dernier. Je ne tenais pas à ce qu'il ait Sam dans le collimateur. Il aurait pu voir en lui un rival, un intrus venu piétiner ses plates-bandes, ce que je voulais éviter à tout prix. Il vaut mieux ne pas se mettre Bill à dos. C'est un ennemi... redoutable.

Après m'avoir donné son accord, Sam s'est laissé retomber contre le dossier de son fauteuil en hochant la tête d'un air renfrogné. Son torse mince et musculeux disparaissait sous un large tee-shirt bleu à l'effigie de *Chez Merlotte*. Il était en jean, un vieux jean délavé qu'il portait avec des santiags en daim hors d'âge. Je m'étais assise en face de lui, de l'autre côté de son bureau, avec la porte fermée derrière moi. Je savais qu'on ne pouvait pas nous entendre avec le boucan du bar, le juke-box et les types éméchés qui braillaient. Mais quand vous abordez un sujet pareil, vous baissez la voix.

Je me suis penchée par-dessus le bureau. Sam m'a aussitôt imitée. J'ai posé la main sur son bras et j'ai lâché dans un souffle :

— Sam, il y a une ménade qui rôde sur la route de Shreveport.

Il est demeuré impassible pendant un moment, puis, tout à coup, il est parti d'un grand rire tonitruant.

Il a mis trois bonnes minutes à se reprendre. Trois minutes pendant lesquelles j'ai senti la moutarde me monter sérieusement au nez.

— Excuse-moi, excuse-moi, répétait-il, avant de se remettre à rire de plus belle.

Il a quitté son fauteuil et a fait le tour du bureau, en essayant de réprimer ses hoquets à grand-peine. Je me suis levée à mon tour.

— Je suis désolé, Sookie, a-t-il déclaré en me prenant par les épaules. Je n'ai jamais vu de ménades, mais j'ai entendu dire que c'étaient des créatures extrêmement dangereuses. Je me demande juste en quoi ça te concerne, cette histoire de ménade.

— Tu te sentiras concerné aussi, si tu avais dans le dos le petit souvenir qu'elle m'a laissé.

Il a changé de visage brusquement.

— Elle t'a attaquée ? Que s'est-il passé ?

Je lui ai tout raconté, en tentant d'éviter de tomber dans le mélo et en passant sous silence la technique de transfusion un peu particulière à laquelle j'avais eu droit. Il a quand même voulu voir

mes cicatrices. Alors, je me suis retournée et il a soulevé mon tee-shirt (jusqu'à la moitié du dos et sous le soutien-gorge : il ne faut pas exagérer). Il n'a pas pipé mot, puis, soudain, j'ai senti une sorte de frôlement et j'ai compris qu'il embrassait mes cicatrices. J'ai frissonné. Il a rabattu mon tee-shirt et m'a fait pivoter vers lui.

— Je suis vraiment désolé, a-t-il murmuré avec un accent d'une profonde sincérité.

Il ne riait plus, à présent. Il n'en avait même plus du tout envie. Il était si proche de moi que je pouvais sentir la chaleur de son corps.

J'ai pris une profonde inspiration, avant de lui expliquer :

— J'ai peur qu'elle s'en prenne à toi. Qu'est-ce que les ménades veulent comme tribut, Sam ?

— Quand mon père faisait le fier-à-bras, ma mère lui disait toujours de se méfier, qu'il finirait dévoré par une ménade.

Pendant un moment, j'ai cru qu'il se payait ma tête. Mais il était clair, à sa façon de me regarder, qu'il n'y songeait même pas.

— Les ménades n'aiment rien tant que réduire un homme fier à leur merci et le tailler en pièces. Littéralement.

— Beurk ! Et elles ne varient jamais leur menu ?

— Elles peuvent se rabattre sur le gros gibier. Les ours, les tigres, les trucs comme ça.

— Pas évident de dénicher un tigre en Louisiane ! Peut-être qu'on pourrait lui trouver un ours. J'imagine qu'elle le voudrait vivant...

Mais Sam ne semblait pas vraiment préoccupé par le problème. Il me regardait fixement. Et puis, patatras ! Il s'est penché vers moi et m'a embrassée.

J'aurais dû voir le coup venir.

Il dégageait une telle chaleur après Bill (aussi froid qu'une pierre tombale, blague à part) ! Ses lèvres étaient douces, son haleine brûlante. Notre baiser a été aussi enflammé qu'inattendu, avec cette sensation d'excitation que vous éprouvez quand on vous fait un cadeau dont vous ignoriez, avant de le recevoir, à quel point vous le désiriez. Ses bras m'ont plaquée contre lui, les miens se sont noués automatiquement autour de son cou, et nous nous sommes perdus dans l'intensité de notre étreinte... jusqu'à ce que je revienne sur terre.

Je me suis un peu écartée, et il a relevé lentement la tête.

— J'ai vraiment besoin de changer d'air quelque temps, ai-je dit en reprenant mon souffle.

— Pardon, Sookie, a-t-il murmuré. Ça faisait des années que j'attendais ça.

Hum, hum ! À partir de là, il y avait différentes façons de prendre la chose. Mais j'ai passé la première et j'ai oublié les voies de dégagement pour filer pleins gaz, sans dévier de ma trajectoire.

— Écoute, Sam, tu sais bien que je suis...

— Amoureuse de Bill.

Amoureuse, je n'en étais pas tout à fait sûre. Mais je l'aimais vraiment beaucoup, Bill, et je m'étais engagée vis-à-vis de lui. Alors, considérant que les choses étaient déjà assez compliquées comme ça, j'ai hoché la tête.

Je ne pouvais pas lire clairement dans les pensées de Sam, étant donné qu'il n'est pas humain à cent pour cent, mais il aurait fallu que je sois franchement nulle pour ne pas sentir les flots de frustration et de désir qui émanaient de lui.

— Ce que je voulais dire, ai-je repris, après être enfin parvenue à me détacher de son esprit, c'est que si cette ménade s'intéresse de près aux propriétaires de bar, comme Éric, *Chez Merlotte* – qui n'est pas précisément tenu par le genre de quidam moyen qu'on croise à tous les coins de rue – pourrait bien être à son goût. Alors, tu devrais faire attention à toi.

Sam a semblé touché que je prenne la peine de l'avertir. Il y aurait vu un encouragement que ça ne m'aurait pas étonnée...

— Merci, Sookie. La prochaine fois que je changerai d'apparence, je serai prudent.

Bon sang ! Je n'avais pas pensé à ça ! J'en suis retombée sur ma chaise.

— Oh, non ! Tu ne peux pas prendre un risque pareil !

— Dans quatre jours, ce sera la pleine lune, je n'aurai pas le choix. J'ai déjà demandé à Terry de me remplacer.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que j'avais un rendez-vous. Ne t'inquiète pas, il ne consulte pas le calendrier pour connaître la phase de la lune chaque fois que je l'appelle pour me remplacer.

— C'est déjà ça. Est-ce que la police est revenue pour Lafayette ?

— Non. Et j'ai engagé un nouveau cuisinier, un copain de Lafayette. Il s'appelle Khan.

— Comme dans Gengis Khan ?

— Comme dans Chaka Khan.

— Si tu veux. Il sait cuisiner, au moins ?

— Il s'est fait virer du *Langoustier*.

— Pour quelle raison ?

— Tempérament artistique, je crois, a répondu Sam, pince-sans-rire.

— J'ai bien peur qu'il n'ait pas beaucoup l'occasion de l'exprimer ici.

J'avais déjà la main sur la poignée de la porte. J'étais contente d'avoir eu cette brève conversation avec Sam. Ça avait permis de détendre un peu l'atmosphère après notre petite... entorse au règlement. On ne s'était encore jamais touchés au boulot. En fait, on

ne s'était embrassés qu'une fois, un jour où il me ramenait chez moi, après notre première et dernière soirée en tête à tête, il y avait quelques mois. Sam était mon patron, et s'embarquer dans une histoire avec son patron n'est jamais une très bonne idée. S'embarquer dans une histoire avec son patron quand on fréquente un vampire n'est pas une très bonne idée non plus. C'en est même une très mauvaise, à moins d'avoir des tendances suicidaires. Il fallait que Sam se trouve une copine. Et vite.

Quand je suis nerveuse, je souris toujours. Je souriais jusqu'aux oreilles lorsque j'ai lancé : « Il est temps de se remettre au boulot » avant de franchir le seuil de son bureau.

Ce qui s'était passé avec Sam m'avait un peu chamboulée. Mais j'ai refoulé illico toutes mes émotions pour me préparer psychologiquement à servir quelques bonnes dizaines de bières.

Dans la salle, j'ai retrouvé les clients habituels. Hoyt Fortenberry, un ami de mon frère, buvait un verre avec ses copains. L'agent Kevin Prior, que je voyais plus souvent en uniforme qu'en jean, était assis à une table. Il n'avait pas l'air de s'amuser du tout. À voir sa tête, il aurait nettement préféré être dans sa voiture de patrouille avec sa collègue, Kenya. Mon frère Jason a passé la porte en compagnie de sa nouvelle conquête, Liz Barrett. On la voyait de plus en plus fréquemment à son bras, ces temps-ci. Liz donnait l'impression de m'apprécier, mais elle n'essayait jamais de se faire bien voir : un bon point pour elle. Ma grand-mère aurait été contente de savoir que Jason sortait avec la même fille aussi régulièrement. Mon frère avait joué au play-boy pendant des années... jusqu'à ce qu'il n'ait plus trouvé de nouvelle partenaire. Après tout, il n'y avait pas une quantité inépuisable de femmes à Bon Temps et, même en étendant son terrain de chasse aux environs plus ou moins immédiats, cela faisait déjà un bon moment que Jason tapait dans les réserves. Il fallait bien laisser le temps faire son œuvre, histoire de renouveler le stock.

Et puis, Liz semblait prête à ignorer les petits problèmes que Jason avait eus avec la justice...

— Salut, sœurlette ! m'a-t-il lancé, jovial. Tu peux nous servir deux whiskies-Coca ?

— Avec plaisir.

Mise en confiance par cet accueil chaleureux, je me suis laissée aller. J'ai oublié de me barricader, si bien que j'ai intercepté les pensées de Liz pendant deux secondes. Deux secondes de trop. Elle espérait que Jason ne tarderait pas à lui passer la bague au doigt. Et le plus tôt serait le mieux : elle était presque sûre d'être enceinte.

Heureusement que j'avais des années de *self-control* derrière moi ! Je les ai servis, en me protégeant farouchement contre les autres pensées baladeuses que j'aurais pu capter par mégarde, et j'ai essayé

de réfléchir à l'attitude que je devais adopter. C'est ce qu'il y a de pire avec la télépathie : les trucs que les gens pensent mais ne disent pas sont précisément le genre de choses que personne (et surtout pas moi) n'a envie de savoir. Croyez-moi, parmi tous les secrets que j'ai surpris, aucun ne m'a rapporté quoi que ce soit, à part des ennuis.

Si Liz était enceinte, il ne fallait pas qu'elle boive d'alcool. C'était la dernière chose à faire. Et ce, quel que soit le père.

Je l'ai observée en douce. Elle a juste trempé ses lèvres dans son verre avant de le reposer, en veillant à cacher le niveau avec sa main. Elle a bavardé avec Jason une minute, puis Hoyt a interpellé mon frère et Jason a pivoté sur son tabouret pour se tourner vers son ancien copain de lycée. Liz a alors contemplé son cocktail, comme si elle était prête à le vider d'un trait. Avant qu'elle ne fasse une bêtise, je lui ai tendu un autre verre, rempli uniquement de Coca, et j'ai subtilisé le whisky-Coca discrètement.

Elle m'a regardée avec des yeux ronds.

— Ce n'est pas bon pour toi.

Je lui ai dit ça tout bas, pour que mon frère ne m'entende pas.

Liz est subitement devenue blême sous son beau bronzage.

— Tu es une fille raisonnable, Liz.

Je me creusais la cervelle pour trouver un moyen de lui expliquer mon geste. Je violais délibérément mon code de conduite personnel : ne jamais me laisser influencer par ce que je découvrais par accident dans l'esprit des gens.

— Tu sais que c'est pour ton bien, ai-je ajouté.

À ce moment-là, Jason s'est retourné, et un autre client m'a appelée à une des tables situées dans mon secteur. Comme je le rejoignais pour prendre sa commande, j'ai vu Portia Bellefleur s'encadrer dans la porte. Elle a scruté la salle enfumée comme si elle cherchait quelqu'un. À ma grande surprise, ce quelqu'un n'était autre que moi.

— Sookie, vous avez une minute ?

J'aurais pu compter les discussions que j'avais eues avec Portia Bellefleur sur une seule main (un seul doigt, même). Que pouvait-elle bien me vouloir ?

Je lui ai indiqué une place libre du menton.

— Asseyez-vous là. J'arrive.

— Bon. Autant boire quelque chose en attendant, alors. Vous avez du merlot ?

— Oui. Je vous apporte ça tout de suite.

Je lui ai préparé son ballon de rouge et je l'ai posé sur un plateau. Après avoir jeté un coup d'œil dans la salle pour m'assurer que tous mes clients étaient servis, j'ai rejoint Portia avec sa commande. Je me suis juste assise sur le bord de la table pour que tout le monde puisse

me voir, au cas où quelqu'un aurait voulu renouveler sa consommation. J'ai vérifié que l'élastique de ma queue de cheval n'avait pas glissé et je lui ai souri.

— Que puis-je faire pour vous ?

Elle avait l'air fascinée par son verre de vin. Elle le faisait osciller entre ses mains en regardant le liquide tourner à l'intérieur. Elle a bu une petite gorgée, puis l'a reposé sur le dessous de verre, bien au milieu.

— J'ai un service à vous demander.

Je n'étais pas surprise. Dans la mesure où je n'avais jamais échangé plus de deux phrases avec Portia Bellefleur, il était clair qu'elle ne venait pas m'inviter à dîner.

— Laissez-moi deviner : votre frère vous a envoyée me demander de lire dans les pensées des clients du bar, histoire de voir si je peux apprendre quelque chose sur cette fameuse partouze à laquelle Lafayette aurait participé. C'est ça ?

Comme si je ne l'avais pas vue venir, avec ses gros sabots !

Portia avait l'air plutôt mal à l'aise, mais je décelais une farouche détermination dans ses yeux sombres.

— Il n'aurait jamais fait appel à vous s'il ne se trouvait pas dans une situation aussi délicate, Sookie.

— Ça lui aurait écorché la bouche de me demander lui-même de l'aide. Et pour cause : il ne peut pas me sentir, bien qu'il n'y ait pas eu un seul jour où j'aie été désagréable avec lui depuis qu'il est venu au monde. Mais maintenant qu'il a vraiment besoin de moi, monsieur n'hésite pas à me demander un service.

Portia était en train de perdre sa pâleur distinguée au profit d'un rouge tomate fort peu seyant. D'accord, ce n'était pas très sympa de ma part de lui faire endosser la responsabilité de la mesquinerie de son frère, mais, après tout, elle avait accepté d'être sa messagère. Et on sait ce qui arrive aux messagers. Cela m'a rappelé le rôle que j'avais joué la veille. J'aurais peut-être dû m'estimer heureuse de m'en être sortie à si bon compte, finalement.

— Je n'étais pas d'accord, a-t-elle grommelé.

Elle trouvait humiliant de s'abaisser à demander une faveur à une simple serveuse. Une Stackhouse, qui plus est.

Personne n'aimait l'idée que je sois télépathe. Les gens craignaient par-dessus tout que je n'exerce mes talents sur eux. En revanche, ils m'auraient payée pour que je les utilise à leur profit. Et tout le monde se fichait bien de savoir ce que cela me faisait de passer les pensées (plutôt barbant, la plupart du temps, mais parfois franchement ignobles) de mes clients au crible pour glaner quelques précieuses informations.

— Vous avez probablement oublié que, récemment, Andy a arrêté

mon frère pour meurtre ?

Bon, il avait été obligé de le relâcher, c'est vrai. Mais quand même !

Si Portia s'était empourprée davantage, il aurait fallu appeler les pompiers.

— Soit. Faites comme si je n'avais rien dit, a-t-elle rétorqué en se drapant dans sa dignité. Nous n'avons pas besoin de l'aide d'une détraquée comme vous, de toute façon.

Portia s'était toujours montrée polie avec moi, à défaut d'être amicale. J'avais dû la piquer au vif.

— Écoutez-moi bien, Portia Bellefleur. Je vais faire ce que je peux. Et ce ne sera ni pour vous, ni pour votre frère, mais parce que j'aimais bien Lafayette. C'était un ami, et il a toujours été adorable avec moi. On ne peut pas en dire autant de vous, ni d'Andy.

— Je ne vous aime pas, Sookie.

— Pour ce que j'en ai à faire !

— Il y a un problème ? a demandé une voix glaciale dans mon dos.

C'était Bill. J'ai levé mes barrières mentales, mais je n'ai perçu qu'un vide reposant derrière moi. Les gens avaient de vraies ruches bourdonnantes à la place du cerveau, mais l'esprit de Bill était comme une grosse bulle d'air. Fabuleux ! Portia s'est levée si brusquement qu'elle a failli renverser sa chaise. À la seule idée de se trouver en présence d'un vampire, elle était déjà au bord de l'évanouissement. Alors, en voyant Bill si proche d'elle, elle avait dû avoir la trouille de sa vie.

— Portia était juste venue me demander un service.

Notre petit trio commençait à attirer l'attention, et j'avais essayé de prendre un ton aussi neutre que possible.

— Pour remercier les Bellefleur de toutes les gentilleses qu'ils ont eues pour toi, sans doute ? a fait Bill d'un ton sarcastique.

C'en était trop pour Portia. Elle a tourné les talons et traversé le bar au pas de charge. Bill l'a regardée partir avec une franche expression de satisfaction, puis il m'a serrée dans ses bras – ça me donnait toujours un peu l'impression d'être enlacée par un arbre.

— Les vampires de Dallas ont pris leurs dispositions, m'a-t-il annoncé. Pourrais-tu partir demain soir ?

— Et toi ?

— Je voyagerai dans mon cercueil, si tu veux bien t'occuper du déchargement à l'aéroport. Ensuite, on aura toute la nuit pour découvrir ce que les vampires de Dallas attendent de nous.

— Il va falloir que je loue un corbillard pour t'emmener à l'aéroport !

— Mais non, mon amour. Contente-toi de t'y rendre en taxi. Il

existe un service de transport exprès pour ça.

— Juste pour trimbaler les vampires d'un endroit à un autre pendant la journée ?

— Absolument. Ils ont une licence spéciale et un accord avec les douanes.

Il allait me falloir un petit moment pour me faire à cette idée.

— Tu veux un demi ? Sam a fait décongeler quelques bouteilles.

— Oui, s'il te plaît. O positif, si tu as.

O positif, mon groupe sanguin. Comme c'était mignon ! Je lui ai fait un grand sourire. Et pas mon sourire commercial habituel. Un vrai sourire, de ceux qui viennent du cœur. On avait beau se disputer (quel couple n'a pas ses petits problèmes ?), j'avais quand même une sacrée chance d'avoir un type comme lui dans ma vie. Je me demandais comment j'avais pu en embrasser un autre... Je me suis empressée de chasser cette pensée. On ne sait jamais.

Bill m'a rendu mon sourire (peut-être pas le spectacle le plus rassurant qui soit, étant donné qu'il était super content de me voir).

— Tu peux te libérer dans combien de temps ? a-t-il chuchoté en se penchant pour me parler à l'oreille.

J'ai consulté ma montre.

— Une demi-heure.

— Bon. Alors, je t'attends.

Il s'est assis à la table que Portia venait de libérer, et je lui ai apporté sa bouteille de sang synthétique.

Kevin est venu le saluer et a fini par s'asseoir pour discuter avec lui. Je n'ai pas pu m'approcher plus de deux ou trois fois pour saisir des bribes de leur conversation. Ils parlaient des faits divers qui avaient secoué notre petite ville, du prix de l'essence et des chances respectives des candidats au poste de shérif lors de la prochaine élection. Quoi de plus normal ? J'en rayonnais de fierté. Quand Bill avait commencé à fréquenter *Chez Merlotte*, l'atmosphère était plutôt tendue. Maintenant, les clients allaient et venaient comme si de rien n'était. Certains lui adressaient juste un signe en passant, d'autres allaient jusqu'à lui parler, mais personne n'en faisait une histoire. Les vampires avaient déjà assez de problèmes comme ça avec la loi, sans en avoir, en plus, avec les gens.

Quand Bill m'a raccompagnée à la maison, il avait l'air tout excité. Je ne voyais pas trop pourquoi, jusqu'à ce que je comprenne qu'il se faisait une joie d'aller à Dallas.

— Tu as des fourmis dans les jambes ? lui ai-je demandé, plutôt intriguée, mais aussi un peu inquiète qu'il ait la bougeotte.

— J'ai voyagé pendant des années, Sookie. Ces longs mois passés à Bon Temps ont été merveilleux, a-t-il aussitôt ajouté, en me tapotant affectueusement la main. Mais il est tout naturel que je me réjouisse

de rendre visite à mes semblables. Les vampires de Shreveport ont trop de pouvoir sur moi. Je ne peux pas vraiment me laisser aller, quand je suis avec eux.

— Est-ce que les vampires étaient aussi bien organisés, avant qu'ils ne s'affichent au grand jour ? Enfin, au grand jour, façon de parler...

En général, j'évitais de poser trop de questions sur le monde des vampires, car je ne savais jamais comment Bill réagirait. Mais, pour tout vous avouer, je mourais de curiosité.

— Pas de la même manière.

J'ai bien senti que ce n'était pas la peine d'insister : je n'en saurais pas plus. Ce qui ne m'a pas empêchée de pousser un soupir sonore. Monsieur faisait bien des mystères ! Les vampires avaient beau prétendre vouloir s'intégrer au mieux dans notre société, ils n'en avaient pas moins fixé certaines limites qu'on ne pouvait franchir ni dans un sens ni dans l'autre. Par exemple, aucun médecin n'avait le droit de les examiner, et ils ne pouvaient en aucun cas être appelés sous les drapeaux. D'ailleurs, il n'y avait pas un seul vampire dans l'armée. En échange, le gouvernement américain avait demandé à tous les vampires qui avaient embrassé la carrière médicale, à quelque niveau que ce soit, de rendre leur stéthoscope et leur blouse blanche : les gens auraient eu trop de mal à remettre leur vie (et leurs veines) entre les mains d'un professionnel de santé qui se nourrissait de sang humain... Cela étant, officiellement et aux yeux de la plupart des humains, le vampirisme n'était qu'une très violente réaction allergique à une combinaison variable de différents produits comprenant notamment l'ail et la lumière du jour.

Bien qu'étant humaine moi-même (encore que certains eussent sans doute pu y trouver à redire, vu mon « infirmité »), il ne fallait pas m'en conter. J'aurais été ravie de croire que Bill était effectivement affecté d'une maladie répertoriée. Malheureusement, je savais maintenant que les créatures qu'on s'était empressé de ranger parmi les mythes et légendes avaient une fâcheuse tendance à se révéler bel et bien réelles. Peut-être même y avait-il des « lutins au fond du jardin », comme le chantait ma grand-mère quand elle étendait le linge.

— Sookie ?

— Oui ?

— Tu as l'air bien songeuse.

— Je pensais juste à cette petite balade à Dallas. Au vol et tout ça. Il va falloir que tu me fasses un topo détaillé : à quelle heure je dois arriver à l'aéroport, quels vêtements je dois emporter...

Bill a commencé à réfléchir à la question pendant que la voiture s'engageait dans l'allée de la maison. Je savais qu'il prendrait mes

petites inquiétudes au sérieux. C'était une des qualités que j'appréciais chez lui.

— Avant que tu ne fasses ta valise, m'a-t-il dit un peu plus tard, je dois te parler de quelque chose.

— De quoi ?

J'étais plantée au milieu de ma chambre, devant mon armoire ouverte. Alarmée par la gravité avec laquelle il m'avait parlé, je me suis arrachée au dilemme vestimentaire qui me faisait face.

— De techniques de relaxation.

Je me suis tournée vers lui, les mains sur les hanches.

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Je vais te montrer, m'a-t-il susurré en me prenant dans ses bras façon Rhett Butler dans *Autant en emporte le vent*.

Malgré ma tenue – un pantalon en toile en guise de robe à crinoline –, il a réussi à me faire croire que j'étais la plus belle, la plus éblouissante, la plus inoubliable des Scarlett O'Hara. Il n'a même pas eu besoin de se coltiner l'escalier : le lit était à deux pas.

En général, Bill fait les choses en douceur. Et il prend son temps. À tel point que, parfois, j'ai envie de hurler avant même qu'on soit entrés dans le vif du sujet. Mais cette fois, sans doute à cause de l'excitation du voyage et de l'imminence du départ, il a accéléré le rythme. On a atteint le septième ciel au même moment et, comme on restait allongés l'un contre l'autre, dans cet état de stupeur béate qui suit l'amour, je me suis demandé ce que les vampires de Dallas allaient penser de notre petite association...

Je n'étais allée qu'une fois à Dallas, en terminale. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je n'en gardais pas un très bon souvenir. Je n'étais pas encore très douée pour me protéger des pensées parasites et j'ignorais que ma meilleure amie, Marianne, sortait avec un de mes copains dont j'étais éperdument amoureuse, un certain Dennis Bellange. Non seulement elle m'avait ignorée durant tout le voyage, mais elle ne l'avait pas quitté jusqu'au retour.

« Mais ça n'a rien à voir, me suis-je dit pour me raisonner. Tu y vas à la demande des vampires de Dallas. Ce n'est pas beau, ça ? On requiert tes services parce que tu es dotée de facultés exceptionnelles. » Il faudrait que je veille à ne pas parler de « handicap », comme j'étais souvent tentée de le faire. Après tout, j'avais appris à contrôler ma télépathie instinctive. Du moins avais-je gagné en précision. J'étais devenue plus sélective, plus active que passive. Et puis, j'avais Bill. Personne n'allait m'abandonner, cette fois.

Pourtant, je dois bien avouer qu'en repensant à cette première visite à Dallas, j'ai versé une petite larme avant de m'endormir.

Il faisait une chaleur d'enfer à Dallas, en particulier sur le tarmac. En fin de compte, l'automne n'avait tenté qu'une brève percée avant de capituler devant un retour en force de l'été. Des courants d'air torrides, charriant toutes les odeurs et tous les bruits de l'aéroport de Dallas-Fort Worth, semblaient s'être donné justement rendez-vous au pied de la rampe de déchargement de l'avion où je patientais. J'avais voyagé normalement, en classe touriste, mais Bill avait bénéficié d'un traitement spécial.

Je faisais le pied de grue, en secouant les pans de ma veste de tailleur pour essayer vainement de me rafraîchir, quand un prêtre s'est approché de moi.

Au début, je n'ai pas osé le repousser. Le respect de la soutane, sans doute. Dieu sait que je n'avais pourtant aucune envie de parler ! Je venais de prendre l'avion pour la première fois, et j'étais encore sous le coup de cette nouvelle expérience. Mais je n'étais pas au bout de mes peines, loin de là. L'aventure ne faisait que commencer, et j'étais un peu tendue à la perspective de ce qui m'attendait.

— Puis-je vous être utile ? m'a demandé le prêtre. Excusez-moi de vous aborder de manière aussi cavalière, mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer votre pénible situation, et si vous avez besoin d'aide, de soutien...

Il semblait débordant de compassion. Il avait aussi l'attitude des gens habitués à recevoir un bon accueil même lorsqu'ils s'adressent à de parfaits inconnus. Il avait cependant une coupe de cheveux que je trouvais bizarre pour un homme d'Église : ses cheveux châains étaient un peu trop longs et coiffés n'importe comment. Il arborait également une grosse moustache. Cela dit, je n'y ai pas fait très attention, sur le moment.

— Ma situation ?

Je ne l'avais pas vraiment écouté. Je venais d'apercevoir le cercueil en bois verni à la porte de l'avion. Bill était un incorrigible traditionaliste. Un cercueil en métal aurait pourtant été plus pratique pour le voyage. Des employés en uniforme le faisaient doucement glisser vers le sommet de la rampe – sans doute avaient-ils du matériel à roulettes prévu pour ça. La compagnie avait promis à Bill qu'il arriverait à destination sans une égratignure. Et les hommes en armes alignés derrière moi veillaient à ce qu'aucun fanatique ne se rue sur le cercueil pour faire sauter le couvercle. C'était un des extras dont Anubis Air faisait la pub. À la demande de Bill, j'avais également précisé qu'il devait être le premier à sortir de la soute.

Jusque-là, tout s'était bien passé.

J'ai levé les yeux vers le ciel. Les lumières de l'aéroport s'étaient

allumées quelques minutes auparavant. La tête de chacal noir sur la queue de l'appareil n'en paraissait que plus sauvage. J'ai consulté ma montre pour la énième fois.

— Oui, je suis vraiment navré.

J'ai lancé un regard distrait à mon voisin. Était-il monté dans l'avion à Bâton Rouge ? Son visage ne me disait rien. Mais j'avais été plutôt nerveuse durant tout le vol.

— Navré ? Pourquoi ?

Il a eu l'air abasourdi.

— Eh bien...

Il a hoché la tête en direction du cercueil qui descendait maintenant la rampe sur le tapis roulant.

— Votre deuil, a-t-il ajouté avec componction. Un être cher, sans doute ?

Il s'est encore rapproché.

— Euh... oui, ai-je bredouillé, à mi-chemin entre la perplexité et l'exaspération.

Qu'est-ce qu'il fichait là, celui-là ? La compagnie ne payait quand même pas un prêtre pour accueillir toutes les personnes qui accompagnaient un cercueil ! J'ai commencé à me poser des questions.

Lentement, prudemment, j'ai levé mes barrières mentales pour examiner les pensées de l'inconnu qui se tenait à mes côtés. Oui, je sais, je sais : violation de la vie privée. Mais je ne devais pas seulement veiller à ma propre sécurité. J'étais aussi responsable de celle de Bill.

Coïncidence : le prêtre (qui se trouvait être un puissant émetteur) pensait lui aussi à la tombée de la nuit. Avec nettement moins d'impatience que moi, cependant. Il l'appréhendait, même, et avec une anxiété croissante. Et il espérait que ses amis étaient bien là où ils étaient censés se trouver.

En m'efforçant de ne rien montrer de mes soupçons, j'ai de nouveau levé les yeux vers le ciel. Il ne restait qu'une faible lueur crépusculaire.

— Votre époux, peut-être ? a insisté le pot de colle à plastron amidonné, en refermant sa main sur mon bras.

Il commençait à devenir un peu effrayant, ce type. Je me suis tournée vers lui. Il observait les porteurs qui s'activaient dans la soute. Tous arboraient le logo d'Anubis Air sur leurs survêtements noir et argent. Son regard s'est ensuite porté sur les employés de l'aéroport qui se préparaient à charger le cercueil sur une espèce de long chariot capitonné. Il voulait... Que voulait-il exactement ? Il attendait quelque chose... que tous aient l'air occupés ailleurs... qu'ils ne le voient pas... pas faire quoi ?

— Non. Mon petit ami.

Je ne voulais pas éveiller ses soupçons. Et puis, ma grand-mère m'a appris la politesse. Mais elle ne m'a pas appris à être bête. J'ai discrètement ouvert mon sac pour prendre la bombe lacrymogène que Bill m'avait donnée pour parer à toute éventualité. Je l'ai cachée dans ma main, le bras ballant le long de ma jambe. J'ai voulu m'écarter du prêtre, mais il a immédiatement resserré son emprise sur mon bras. C'est à ce moment-là que le cercueil s'est brusquement ouvert.

Les deux employés qui l'accompagnaient se sont jetés à terre, puis se sont redressés précipitamment pour exécuter une profonde révérence. L'employé au sol qui guidait le chariot a lâché un « Merde ! » sonore avant de les imiter (un petit nouveau, je présume). Ce déballage d'obséquiosité faisait aussi partie des extras d'Anubis Air.

Le prêtre a crié un « Mon Dieu, aidez-moi ! » de circonstance. Mais au lieu de tomber à genoux, comme on aurait pu s'y attendre, il s'est porté d'un bond sur ma droite, m'a saisie par le bras qui tenait la bombe lacrymogène et a commencé à me tirer derrière lui.

Au début, j'ai cru qu'il essayait de me protéger du danger que représentait sans doute, à ses yeux, le cercueil ouvert. Et j'imagine que c'est l'impression que tout le monde a eue, car personne n'a bougé, pas même quand j'ai hurlé : « Lâchez-moi ! » à pleins poumons.

Le prêtre essayait à présent de courir, m'entraînant toujours à sa suite. Je freinais des deux pieds, les talons aiguilles plantés dans le bitume, et je me débattais en secouant le bras – je ne suis pas vraiment du genre à laisser quelqu'un m'emmener là où je n'ai pas envie d'aller. Pas sans me défendre, en tout cas.

— Bill !

Je commençais à avoir vraiment peur. Le prêtre n'était pas un colosse, mais il était tout de même plus grand et plus fort que moi. Et il était presque aussi têtu, apparemment : j'avais beau résister, centimètre par centimètre, la porte du terminal (celle sur laquelle une plaque indiquait « Réservé au personnel ») se rapprochait. Un vent chaud et sec venait de se lever. Si j'utilisais ma bombe, les produits chimiques me reviendraient en pleine figure.

Bill s'était redressé dans son cercueil et jetait à présent un regard circulaire autour de lui, en se passant la main dans les cheveux.

La porte de service s'est ouverte. Il y avait un homme derrière. Le prêtre avait donc des renforts...

— Bill !

J'ai senti un violent courant d'air autour de moi. Le prêtre m'a brusquement lâchée, s'est faufilé par la porte et a détalé comme un lapin. J'ai chancelé. Je serais probablement tombée si Bill ne m'avait pas rattrapée.

— Tiens, un revenant !

Je jouais la fille décontractée, mais je n'en menais pas large. J'ai tiré sur la veste de mon tailleur tout neuf et je me suis tournée vers Bill, un large sourire aux lèvres (bonne idée d'avoir pensé à me remettre du rouge à l'atterrissage). Puis j'ai jeté un coup d'œil dans la direction que le prêtre avait prise, tout en rangeant ma bombe lacrymogène dans mon sac.

— Ça va, Sookie ? s'est inquiété mon vampire préféré en se penchant pour m'embrasser, sans se soucier une seule seconde des regards et des murmures des passagers d'un autre vol qui venait d'arriver.

Le monde entier avait peut-être découvert, deux ans plus tôt, que, loin d'être des personnages légendaires destinés à faire le bonheur des amateurs de films d'horreur, les vampires cohabitaient avec nous depuis toujours, mais beaucoup de gens n'en avaient encore jamais vu en chair et en os. Bill les ignorait souverainement – il faut dire qu'il est très doué pour ignorer les choses qu'il n'estime pas dignes de son attention.

— Oui, oui, ça va, ai-je répondu d'un ton qui se voulait convaincant. Je me demande pourquoi il m'a agrippée comme ça.

— Il a peut-être cru que je te menaçais.

— Non, je ne pense pas. Il avait l'air de très bien savoir que je t'attendais et de tenir absolument à m'emmener avant que tu te réveilles.

— Voilà un problème qui mérite plus ample réflexion, s'est contenté de répondre Bill, très tranquille. En dehors de ça, comment s'est déroulée ta soirée ?

— Le vol ? Ça a été, ai-je répondu, laconique et boudeuse. Je me suis plutôt ennuyée.

— Rien d'anormal ?

Il s'était parfaitement rendu compte que sa réaction m'avait vexée. Je m'étais pratiquement fait kidnapper, et il s'en contrefichait. C'était tout juste s'il ne me parlait pas de la pluie et du beau temps !

— Vu que je n'avais jamais voyagé en avion avant, j'ignore ce que tu appelles « normal » en la matière, ai-je rétorqué, acerbe. Je dirais que tout s'est passé sans incident jusqu'à ce que le prêtre me saute dessus.

Bill a haussé les sourcils, avec cet air supérieur qu'il prend parfois et qui a le don de m'exaspérer. Il commençait à m'énerver franchement, et je lui ai dit le fond de ma pensée :

— Si ce type est curé, alors, moi, je suis le pape ! Qu'est-ce qu'il fabriquait à la descente de l'avion ? Pourquoi est-il venu me parler ? Ce qui est sûr, c'est qu'il attendait que tout le staff d'Anubis Air regarde ailleurs. Pour quoi faire ? Mystère et...

— On discutera de tout ça plus tard, m'a dit Bill d'un ton

pressant, en désignant du menton l'attroupement qui se formait autour de l'avion.

Et, sur ces paroles, il a tourné les talons. Il a foncé sur les employés d'Anubis Air, sans doute pour leur passer un savon parce qu'ils n'étaient pas venus à mon secours. Il parlait trop bas pour que je puisse l'entendre et il affichait un calme olympien, mais à voir la façon dont les types blêmissaient et dont ils se mettaient soudain à bafouiller en multipliant les courbettes, ce n'était pas trop difficile à deviner. Il est ensuite revenu vers moi, m'a pris par la taille et s'est dirigé vers le terminal.

— Livrez le cercueil à l'adresse indiquée sur le côté, a-t-il lancé par-dessus son épaule. J'ai réservé au *Silence Éternel*.

Le Silence Éternel était le seul complexe hôtelier de toute la région à avoir entrepris les coûteux travaux de rénovation nécessaires pour recevoir dignement la nouvelle clientèle des vampires. C'était l'un de ces « grands hôtels du centre pratiquement nés avec la ville », disait la brochure.

Bill s'est arrêté à mi-chemin du petit escalier qui débouchait sur le grand hall d'accueil des passagers.

— Maintenant, raconte-moi tout, m'a-t-il demandé.

J'ai levé les yeux vers lui et je me suis exécutée, lui relatant par le menu les événements survenus depuis mon arrivée. Il était vraiment d'une pâleur cadavérique. Il devait mourir de faim.

Il m'a ouvert la porte, et je me suis brusquement retrouvée plongée dans la bruyante agitation de l'un des plus grands aéroports internationaux du monde.

— Et tu n'as pas sondé son esprit ?

— Au début, j'étais distraite. J'étais trop occupée à me remettre du vol. Le temps que j'y pense, tu sortais déjà de ton cercueil, et il se faisait la malle. Pourtant, j'ai eu une drôle d'impression...

J'ai hésité. C'était un peu tiré par les cheveux, mon histoire, non ?

Bill attendait la suite sans rien dire. Il n'est pas du genre à perdre sa salive pour rien. Il ne me coupe jamais la parole et me laisse toujours aller au bout de mes arguments (une perle, je vous dis !).

On s'était immobilisés en même temps. Au bout d'une bonne minute de silence, j'ai fini par reprendre la parole.

— J'ai eu l'impression qu'il était là pour me kidnapper. Je sais, ça a l'air délirant. Qui aurait pu savoir que j'étais là ? Ou même qui j'étais tout court ? Surtout à Dallas ! Et qui pouvait être au courant de l'heure d'arrivée de mon vol ? Ça n'a pas de sens. C'est pourtant bel et bien l'impression que j'ai eue.

Bill m'a pris les mains. Les siennes étaient glacées.

J'ai levé la tête vers lui. Non pas qu'il soit si grand que ça, ou que je sois naine, mais il faut quand même que je lève les yeux pour le

regarder. C'est d'ailleurs un truc dont je suis assez fière : je peux le regarder droit dans les yeux sans succomber au fameux pouvoir des vampires. Pourtant, parfois, je voudrais bien que Bill puisse effacer ma mémoire ou changer une partie de mes souvenirs – celui de la ménade, par exemple. Ça ne me dérangerait pas d'oublier ce petit épisode de mon existence.

Bill était en train de réfléchir à ce que je venais de lui dire. À sa manière habituelle : en enregistrant les éléments intéressants en vue de futurs recoupements éventuels.

— Alors, comme ça, tu t'es ennuyée pendant le vol ? m'a-t-il demandé à brûle-pourpoint.

Maintenant que j'avais vidé mon sac, il estimait sans doute préférable de me changer les idées, ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort. Et puis, il me connaissait : il savait bien que j'avais joué les blasées parce que j'étais vexée.

J'ai bien dû lui avouer qu'en fait, voler était une sensation grisante. Et il n'a pas eu besoin de me supplier pour que je lui raconte mon épopée.

— J'ai d'abord vérifié que tu étais bien dans la soute. Après, je suis montée rejoindre ma place, et l'hôtesse nous a montré ce qu'il fallait faire en cas de crash. J'étais assise juste à côté d'une sortie de secours. Elle nous a dit de ne pas nous inquiéter si on pensait qu'on ne saurait jamais gérer une situation d'urgence, parce que le personnel de bord était là pour ça. Moi, je crois que je pourrais. Pas toi ? Gérer une situation d'urgence, je veux dire. Et puis, elle m'a apporté un magazine et un verre de jus d'orange.

En tant que barmaid, j'avais rarement l'occasion de me faire servir. J'avais adoré ça.

— Je suis persuadé que tu peux gérer n'importe quelle situation, Sookie. As-tu eu peur au moment du décollage ?

— Non, au contraire. Mais j'étais un peu tendue à cause de ce soir. En dehors de ça, c'était génial.

— Dommage que je n'aie pas pu partager ça avec toi ! a-t-il dit dans un murmure qui m'a enveloppée comme une caresse.

Il m'a serrée contre lui. J'ai chuchoté contre sa chemise en soie :

— Ce n'est pas grave.

Je le pensais presque.

— Tu sais l'effet que ça fait, quand on prend l'avion pour la première fois : c'est à la fois excitant et effrayant. Mais tout s'est bien passé... jusqu'à mon arrivée.

Je pouvais toujours râler et jouer les affranchies, j'étais drôlement contente que Bill se soit levé à temps pour me guider dans l'aéroport. Perdue au milieu de cette immense ruche, je me serais sentie dans la peau de la petite cousine de province qui débarque dans la grande

ville avec sa valise en carton.

On n'a pas reparlé du prêtre, mais je savais que Bill n'avait pas dit son dernier mot. Il m'a emmenée récupérer les bagages, puis nous nous sommes mis en quête d'un taxi. Il aurait très bien pu me laisser quelque part et s'en occuper tout seul, mais, comme il me l'a fait fort justement remarquer, il fallait que j'apprenne à me débrouiller seule, car il ne serait pas toujours là pour m'aider, surtout si, dans un futur plus ou moins proche, nos « affaires » nous amenaient à nous déplacer en plein jour.

Bien que l'aéroport soit bondé et rempli de gens chargés comme des baudets, qui semblaient tous être d'une humeur de chien et s'agitaient dans tous les sens, j'ai réussi à m'orienter en suivant les pancartes, avec quelques petits coups de coude coopératifs de Bill de temps à autre. J'avais pris la précaution de renforcer les boucliers mentaux dont je me protège dans les lieux trop fréquentés ou dans les endroits clos (les transports publics, notamment). C'était déjà assez dur comme ça de baigner dans cette atmosphère saturée de stress, je n'avais pas envie de supporter les petits malheurs privés des voyageurs par-dessus le marché. J'ai indiqué la station de taxis au porteur qui s'occupait de nos bagages (que Bill aurait pu facilement prendre sous un seul bras). On était dans la voiture et en route pour l'hôtel moins de trois quarts d'heure après que l'avion avait touché le tarmac. Les employés d'Anubis Air avaient promis à Bill qu'il trouverait son cercueil dans sa chambre dans les trois heures suivant l'atterrissage. Eh bien, on allait voir s'ils tenaient leur promesse. De toute façon, s'ils ne respectaient pas leurs engagements, on avait droit à un voyage gratuit, alors...

J'avais oublié l'immensité de Dallas. La densité de la circulation et les lumières de la ville m'impressionnaient. Tournée vers la vitre, je contemplais tout avec de grands yeux de gamine émerveillée. Quant à Bill, il me regardait avec un petit sourire indulgent plutôt agaçant.

— Tu es bien comme ça, Sookie. Ce tailleur te va comme un gant.

— Merci.

Ça m'a rassurée. Et flattée, il faut bien le dire. Bill avait tenu à ce que j'aie l'air « professionnelle ». Quand je lui avais demandé « professionnelle de quoi ? », il m'avait lancé un de ces regards ! Bref. Je portais donc un tailleur anthracite avec un chemisier blanc, des perles de culture aux oreilles, un sac en cuir noir et des escarpins à hauts talons assortis. J'avais même tiré mes cheveux en arrière pour me faire une coiffure tarabiscotée avec un accessoire que j'avais commandé à la télé. Arlène m'avait aidée. Selon moi, on ne pouvait pas faire plus professionnel comme look – dans le genre employée des pompes funèbres, mais bon, Bill avait l'air d'approuver. J'avais acheté la panoplie au grand complet chez *Tara's Togs* et mis le tout sur son

compte (ça rentrait bien dans les frais de représentation, non ?). Je ne pouvais donc pas me plaindre d'avoir dû faire des dépenses inutiles.

Évidemment, je me serais sentie beaucoup mieux dans ma tenue de *Chez Merlotte*. Et puis, avec mon uniforme de serveuse, j'aurais pu mettre mes Adidas, au lieu de ces maudits talons aiguilles.

Le taxi s'est garé devant l'hôtel, et le chauffeur est descendu pour sortir les bagages du coffre. J'avais pris des vêtements pour trois jours. Si tout se passait bien, je devais avoir accompli ma mission et être de retour à Bon Temps dès le lendemain soir. Mais il valait mieux ne pas trop compter là-dessus, aussi avais-je prévu quelques tenues de rechange, au cas où.

Je suis descendue de voiture pendant que Bill payait le chauffeur. Un chasseur de l'hôtel était déjà en train de charger les bagages sur un chariot. Il s'est tourné vers Bill.

— Bienvenue au *Silence Éternel*, monsieur. Je m'appelle Barry et je...

Bill s'est approché de la porte, et la lumière du hall de l'hôtel a éclairé son visage.

— ... je suis votre porteur, a achevé Barry d'une voix mal assurée. Je l'ai remercié pour lui laisser le temps de se reprendre.

Il ne devait pas avoir plus de dix-sept, dix-huit ans. Ses mains tremblaient un peu. J'ai abaissé mes barrières mentales pour savoir ce qui le perturbait tant.

À ma grande surprise, je me suis aperçue que Barry était également télépathe. Mais il en était encore au stade où j'en étais quand j'avais douze ou treize ans. Ce garçon était une véritable catastrophe ambulante ! Il était parfaitement incapable de se contrôler. Pour couronner le tout, il était en pleine phase de déni. J'étais partagée entre l'envie de le serrer dans mes bras et celle de le secouer comme un prunier. Puis je me suis rendu compte que je n'avais pas le droit de trahir son secret. J'ai détourné les yeux et je me suis balancée d'un pied sur l'autre, comme quelqu'un qui commence sérieusement à s'impatisser.

— Je vais vous suivre, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer, s'est-il empressé de marmonner.

Bill lui a souri. Barry a essayé de lui rendre son sourire sans grand succès, puis il s'est concentré sur son chariot et s'est occupé de la tâche pour laquelle il était payé. C'était sans doute Bill qui l'avait effrayé. Son apparence, du moins, puisque Barry ne pouvait pas lire dans ses pensées – l'attrait principal des vampires, à mon sens. Eh bien, il avait intérêt à s'endurcir, parce qu'il risquait d'avoir quelques petits problèmes s'il voulait travailler dans un hôtel spécialement aménagé pour les vampires et qu'il perdait ses moyens chaque fois qu'il en arrivait un !

Pour certaines personnes, tous les vampires sont terrifiants. Pour moi, ça dépend du vampire. Je me souviens de la première fois que j'ai vu Bill. Je l'ai trouvé extrêmement différent, c'est vrai, mais il ne m'a pas vraiment effrayée.

Je n'aurais pas pu en dire autant de la vampire qui nous attendait dans le hall de l'hôtel. En voilà une qui vous donnait des frissons. Le pauvre Barry devait appeler sa mère chaque fois qu'il l'approchait ! Elle nous a abordés au moment où, après avoir signé le registre à la réception, Bill rangeait sa carte de crédit dans son portefeuille – à ce propos, essayez donc d'obtenir une carte bleue quand vous avez cent soixante ans. La croix et la bannière !

J'ai profité de ce que Bill tendait un pourboire à Barry pour me cacher derrière mon vampire, en espérant que notre charmante hôtesse ne me remarquerait pas. C'était une grande femme brune qui avait vraiment tout d'un cadavre ambulante.

— Bill Compton ? L'investigateur de Louisiane ?

Sa voix était aussi glaciale que celle de Bill, mais sans la moindre inflexion. Elle parlait d'un ton monocorde totalement désincarné : une vraie voix d'outre-tombe ! Ça devait faire belle lurette qu'elle était morte. Elle était blanche comme un linge et aussi plate qu'une planche à repasser. Sa longue robe bleue et or ne faisait rien pour améliorer les choses, au contraire : elle accentuait son extrême pâleur et sa silhouette longiligne dépourvue de formes. Sa tresse noire qui tombait pratiquement jusqu'à ses chevilles et le vert étincelant de ses yeux la rendaient plus étrange encore.

— Oui.

Les vampires ne se serrent pas la main. Bill et son homologue se sont regardés, puis ont échangé un léger signe de tête.

— C'est elle ?

Elle a dû agiter la main dans ma direction, parce que j'ai vaguement détecté une tache floue du coin de l'œil.

— Laissez-moi vous présenter ma compagne et collègue, Sookie Stackhouse, a répondu Bill en acquiesçant d'un hochement de tête.

La vampire a marqué une pause, puis a opiné du bonnet pour lui faire comprendre qu'elle avait bien saisi le sous-entendu. Puis elle s'est présentée à son tour.

— Je suis Isabeau de Belmont. Après avoir récupéré vos bagages et pris le temps de vous installer confortablement dans votre chambre, vous descendrez me rejoindre ici.

— Avant toute chose, il me faut du sang, lui a dit Bill.

Isabeau m'a jeté un bref coup d'œil interrogateur, visiblement étonnée que je ne subviennne pas aux besoins de mon compagnon. Elle s'est toutefois contentée de répondre :

— Il vous suffira d'appeler le *room service*.

Puis elle nous a congédiés d'un geste.

Quant à moi, misérable mortelle, il ne me resterait plus qu'à commander à la carte. Si j'en avais le temps, car, vu les délais impartis, il était clair que si je ne voulais pas expédier mon repas, je ferais mieux d'attendre que mes « affaires » aient été réglées pour dîner.

Une fois terminés les échanges de civilités avec le garçon d'étage et les bagages posés au milieu de la chambre, assez grande pour contenir un lit double et un cercueil, le silence, dans le salon (on nous avait réservé une suite), est vite devenu insupportable. Il y avait bien un minibar rempli de PurSang, mais je me doutais que ce soir Bill n'allait pas se contenter de ces ersatz industriels...

— Il faut que je téléphone, Sookie.

On en avait déjà discuté, avant le départ.

— Oui, bien sûr.

Mais je n'ai pas pu le regarder et j'ai quitté la pièce en refermant la porte derrière moi. D'accord, il était obligé d'en saigner une autre pour que je puisse garder mes forces en prévision de la soirée, mais ce n'était pas parce que je comprenais le problème que j'approuvais la solution. Même si on en avait parlé et que j'avais accepté (accord donné au forceps, soit dit en passant), ce n'était pas une raison pour assister à la scène et jouir du spectacle. Quelques minutes plus tard, on a frappé à la porte de la suite, et j'ai entendu Bill faire entrer quelqu'un (son dîner sur pattes, je présume). Il y a eu quelques chuchotements, suivis d'un gémissement étouffé.

Malheureusement pour ma tension, qui s'élevait dangereusement, j'avais trop de bon sens (et peut-être encore un reste de dignité) pour balancer ma brosse à cheveux ou une de ces fichues chaussures à talon contre le mur mitoyen. À la place, j'ai défait ma valise et commencé à ranger mes produits de toilette dans la salle de bains.

Peu de temps après, j'ai de nouveau entendu la porte de la suite s'ouvrir et se refermer. Bill a alors frappé à celle de la chambre avant d'entrer. Il avait les joues fraîches et roses, les traits parfaitement détendus. Encore plus efficace qu'un soin en institut de beauté, cette petite rasade de sang frais !

— Prête ? m'a-t-il demandé.

C'est alors que j'ai brusquement pris conscience de ce qui m'attendait. Je me préparais à sortir pour remplir un contrat : mon premier vrai boulot pour les vampires. J'ai été prise de sueurs froides. Si jamais j'échouais, ma vie ne tiendrait plus qu'à un fil, et Bill pourrait sous peu avoir l'air encore plus mort qu'il ne l'était déjà. J'ai hoché la tête, la gorge serrée.

— Ne prends pas ton sac.

— Pourquoi ?

J'ai examiné l'objet en question avec des yeux ronds. Il était très bien, ce sac ! Il était tout neuf et il avait coûté à Bill un prix astronomique.

— On peut cacher des choses dans un sac, m'a-t-il expliqué.

— Des choses comme des pieux, ai-je supposé.

— Tu n'as qu'à mettre la clé de la chambre dans ta poche, a-t-il repris en me tendant le petit rectangle en plastique. Tu en as une, au moins ?

— Non.

Pourquoi croyez-vous que les créateurs de mode créent aussi leur ligne de maroquinerie ?

— Eh bien, glisse-la dans tes sous-vêtements.

J'ai soulevé ma jupe pour que Bill se rende très exactement compte de la surface de tissu dont je disposais pour caser la clé. Je dois dire que, quand j'ai vu sa tête, je n'ai pas regretté mon geste.

— C'est... euh... ça doit être... ce qu'on appelle un string ? a balbutié mon vampire préféré d'un ton soudain préoccupé.

— Ça doit être ça, oui. Je n'ai pas jugé utile de pousser le « look professionnel » jusqu'aux sous-vêtements.

— Ah !

À voir son expression abasourdie, on en serait presque venu à douter de ses facultés mentales. Il faut préciser que, depuis que j'avais vu l'effet qu'avait eu sur lui le slip en dentelle blanche de Pam, j'avais fait un petit tour au rayon lingerie, chez *Tara's Togs*...

J'ai coincé le petit rectangle en plastique sous la lanière qui barrait ma hanche droite.

— Oh ! Je ne pense pas que ça tiendra, a dit Bill en fixant sur la clé de grands yeux brillants. Il faut pourtant que tu l'aies sur toi, si jamais on se trouvait séparés.

J'ai décalé le rectangle vers le bas.

— Sookie ! Tu ne pourras jamais l'attraper là en cas d'urgence !

J'ai fait la grimace, ce qui a semblé tirer Bill de sa transe lubrique.

— Euh... il faut y aller, a-t-il décrété.

— Bon... puisque tu insistes.

Et j'ai lissé ma jupe de tailleur sage sur mon sous-vêtement, qui l'était nettement moins.

Il m'a lancé un regard plein de rancune (allez savoir pourquoi !), puis a tapoté ses poches comme le font tous les hommes pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié : geste étonnamment humain pour un vampire. Ça m'a touchée plus que je ne saurais l'expliquer. On s'est ensuite adressé un petit hochement de tête façon commando, avant de marcher d'un même pas vers l'ascenseur. Isabeau de Belmont devait déjà nous attendre, et quelque chose me disait qu'elle n'en avait pas

vraiment l'habitude...

La vampire sans âge (à laquelle on n'aurait pas donné plus de trente-huit ans) qui patientait dans le hall ressemblait à s'y méprendre à une statue. Au sein de l'hôtel, Isabeau n'avait pas besoin de jouer la comédie : elle était libre de se comporter en vampire, ce qui impliquait une propension à l'immobilité à durée illimitée. Les gens – les humains, s'entend – s'agitent tout le temps. Ils se sentent obligés d'avoir l'air affairés, actifs, tendus vers un objectif précis. Les vampires, eux, peuvent se contenter d'occuper l'espace sans avoir à justifier leur présence.

Lorsque nous sommes sortis de l'ascenseur, Isabeau était toujours à l'endroit où nous l'avions laissé, exactement à la même place. À la voir aussi figée, on aurait presque été tenté de se servir d'elle comme portemanteau (ce qu'on aurait amèrement regretté par la suite, à mon avis).

Quand nous sommes arrivés à moins de deux mètres d'elle, elle a tourné les yeux vers nous, tel un automate. Puis, comme si quelqu'un venait d'appuyer sur le bouton de mise en marche, elle a tendu le bras vers la droite.

— Suivez-moi, nous a-t-elle ordonné en se dirigeant vers la sortie.

Elle semblait glisser sur le sol. Barry a juste eu le temps d'ouvrir la porte devant elle. Il a quand même eu la présence d'esprit de baisser les yeux sur son passage – tout ce que vous avez entendu dire sur le pouvoir du regard des vampires est absolument vrai.

Comme on pouvait s'y attendre, Isabeau ne se déplaçait qu'en limousine à vitres teintées, avec toutes les options dernier cri. Bizarrement, elle a attendu que j'aie bouclé ma ceinture pour demander au chauffeur de démarrer. Bill et elle ne se sont pas donné cette peine. On s'est retrouvés immédiatement plongés dans la circulation de Dallas, au milieu d'une large avenue. Isabeau était plutôt du genre silencieux. Néanmoins, après cinq bonnes minutes de trajet, elle a daigné sortir de son mutisme.

On était en train de tourner à gauche quand elle a pointé un long doigt décharné vers la droite.

— Le dépôt des livres scolaires du Texas, a-t-elle annoncé d'une voix sépulcrale.

J'ai alors compris qu'elle avait reçu l'ordre de me montrer les hauts lieux touristiques de la capitale, avec commentaire à la clé. Intéressant... J'ai tourné les yeux dans la direction indiquée et observé avec curiosité le grand bâtiment en briques rouges. Je m'étais attendue à quelque chose de plus impressionnant.

Par la suite ont défilé la tour de La Réunion avec sa boule illuminée, l'hôtel de ville en pyramide inversée, le syndicat d'initiative (un vrai château de conte de fées)... Bref, j'ai eu droit à une véritable

visite guidée.

La limousine a bientôt quitté le quartier des affaires pour une partie plus résidentielle de la ville. Les premiers bâtiments que j'ai vus restaient de taille modeste et conservaient des lignes très géométriques, mais, progressivement, ils ont laissé place à des maisons de plus en plus grandes et tarabiscotées. Notre destination n'a pas tardé à se profiler dans le pare-brise : un énorme édifice en forme de fer à cheval, planté au milieu d'une minuscule parcelle de gazon. Même dans le noir, la disproportion entre la pelouse et le bâtiment frisait le ridicule.

À ce moment-là, j'ai regretté que la visite de la ville n'ait pas duré un peu plus longtemps, voire beaucoup plus longtemps.

Le chauffeur s'est garé dans la rue, en face du manoir – c'est en tout cas ce à quoi cette énorme bâtisse me faisait penser. Bill est descendu et m'a tenu la portière. Je suis restée un instant plantée sur le trottoir. Je n'étais pas vraiment pressée d'honorer mon contrat, encore moins de mettre les pieds dans ce nid de vipères. C'est que cette baraque était remplie de vampires ! Je le sentais, tout comme je pouvais sentir la présence des humains. La différence, c'était qu'au lieu de percevoir les flux de pensées qui trahissaient l'activité mentale des gens, je détectais des... Comment expliquer ça ? Il y avait des vides dans l'espace, à l'intérieur de la maison. Chaque vide représentait un vampire. Ils s'inscrivaient en creux, en quelque sorte.

J'ai suivi Isabeau, qui se dirigeait déjà vers la porte d'entrée. Ce n'est que sur le seuil que j'ai perçu une trace d'énergie psychique à l'intérieur.

Le perron s'est éclairé, et j'ai aperçu les pierres couleur crème des murs. Je savais qu'on avait allumé la lumière à mon intention : les vampires voient aussi bien dans le noir qu'un humain en plein jour, et avec une bien meilleure acuité. J'avais eu plusieurs fois l'occasion de m'en rendre compte avec Bill. Isabeau s'est approchée de l'épais vantail en bois logé au creux d'un renforcement, succession d'arches en plein cintre de taille décroissante. Une jolie couronne de fleurs séchées cachait le judas. Très humaine, cette déco. Et une habile manière de ne pas se faire remarquer... De fait, rien dans l'aspect extérieur de cette maison ne la distinguait de celles devant lesquelles on était passés. Rien ne laissait deviner qu'elle abritait des vampires.

Mais ils étaient bel et bien là. Et en force. Tout en suivant Isabeau à l'intérieur, j'ai fait le décompte : deux dans le hall, au moins quatre dans la pièce principale et bien six ou sept dans la cuisine, laquelle semblait avoir été conçue pour préparer de véritables banquets. Il était clair que le premier propriétaire de cette maison, celui qui l'avait fait construire, n'était pas un vampire – à part entreposer un réfrigérateur pour stocker ses bouteilles de sang de synthèse et un micro-ondes pour

les réchauffer, que voulez-vous qu'un vampire fasse d'une cuisine ?

Devant l'évier, un grand type efflanqué – un humain – faisait la vaisselle. Peut-être y avait-il des domestiques humains à demeure, finalement. Il s'est à moitié retourné quand nous sommes entrés dans la pièce. Il portait des lunettes et il a hoché la tête en me regardant passer. Mais Isabeau nous entraînait déjà dans ce qui semblait être la salle à manger, et je n'ai pas eu le temps de répondre à son salut.

Bill était tendu. Je ne pouvais peut-être pas lire dans ses pensées, mais je le connaissais assez pour décoder son attitude. Il se tenait très droit, les épaules rejetées en arrière dans une posture un peu crispée. Aucun vampire n'est parfaitement décontracté quand il pénètre sur le territoire d'un de ses semblables. Les vampires ont autant de règlements et de lois que n'importe quelle autre communauté organisée. Ils s'arrangent seulement pour les tenir secrets.

Je n'ai pas tardé à repérer le leader. Il était assis en compagnie d'autres vampires à la longue table qui trônait au centre de l'immense pièce. Il avait tout d'un gangster. Du moins, c'est l'impression que j'ai eue de prime abord, avant que je ne me rende compte qu'il s'était soigneusement déguisé. Il avait pris soin de se cacher derrière ce masque parce qu'il était... bizarre. Ses cheveux blonds gominés étaient peignés en arrière. Son visage était mince et dénué de toute expression. Ses lunettes aux verres fumés posées sur le bout de son nez n'étaient que pur camouflage. Il portait une chemise sous un costume en polyester rayé noir et blanc. Sa peau était livide (oui, je sais, c'est évident) et parsemée de taches de rousseur. Ses yeux étaient dépourvus de cils, et ses sourcils à peine visibles.

— Bill Compton ? a demandé le gangster à lunettes noires.

— Stan Davis ? a répondu Bill.

— Oui. Bienvenue à Dallas.

Il avait un léger accent. *Il s'appelait Stanislas Davidovitch dans une autre vie.* Cette information inattendue m'est venue à l'esprit sans que je sache d'où elle sortait, et je me suis empressée de la chasser. Si l'un des vampires s'apercevait que je pouvais capter une pensée perdue dans la vacuité de leur esprit, je serais exsangue avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait.

J'ai enfoui ma peur au plus profond de moi, tandis que, derrière les verres fumés, les yeux décolorés de Stan Davis me détaillaient de la tête aux pieds.

— Bel emballage.

Je suppose que ce commentaire était censé être élogieux. Une espèce de petite claque dans le dos de son futur meilleur copain Bill, j'imagine.

Bill s'est contenté de hocher la tête en silence.

Les vampires ne se montrent jamais très loquaces. En tout cas, ils

se passent très bien des formules de politesse et autres civilités dont les humains usent en de telles circonstances. Un humain, dans la position de Stan Davis, aurait demandé à Bill comment allait Éric (le supérieur de Bill et donc l'homologue de Stan en Louisiane) ; il l'aurait discrètement menacé, au cas où je n'aurais pas été à la hauteur de ses espérances, et nous aurait peut-être présentés aux principaux vampires présents. Pas Stan Davis. Il a levé la main, et un jeune vampire ténébreux au type latino a quitté la pièce. Il n'a pas tardé à revenir avec une fille qu'il tenait fermement par le bras. Quand elle m'a vue, la fille s'est mise à hurler et à se débattre pour essayer d'échapper à l'emprise de son gardien.

— Aidez-moi ! s'est-elle égosillée. Je vous en supplie, aidez-moi !

Pas de doute, j'avais affaire à une idiote. Qu'aurais-je pu faire pour l'aider dans une baraque bourrée de vampires ? Cet appel au secours était parfaitement ridicule. C'est ce que je me suis répété plusieurs fois de suite, à toute vitesse, pour réussir à garder mon sang-froid et à exécuter, sans scrupules, la tâche qu'on m'avait confiée.

J'ai planté mes yeux dans les siens et j'ai porté un doigt à mes lèvres pour lui faire signe de se taire. Dès qu'elle a réussi à capter mon message, elle a obéi. Non que j'ai le pouvoir hypnotique des vampires. C'est juste que j'ai exactement le physique familial et réconfortant de la brave fille qui fait un job sous-payé dans une petite ville du Sud : blonde, jeune et bronzée. Il se peut que je n'ai pas l'air très maligne, même si cela ne reflète pas la réalité. Mais à partir du moment où vous êtes blonde, jolie et où vous faites un boulot peu reluisant, vous êtes forcément niaise (les blagues de blondes, ça vous dit quelque chose ?).

Je me suis tournée vers Stan Davis, soulagée d'avoir Bill derrière moi pour me soutenir.

— Monsieur Davis, vous devez bien être conscient que j'ai besoin d'un peu plus d'intimité pour interroger cette fille. J'aimerais également savoir ce que vous cherchez.

La fille a éclaté en longs sanglots déchirants... et carrément énervants, étant donné les circonstances.

Les yeux délavés de Davis se sont rivés aux miens. Pas pour m'hypnotiser, ni pour me soumettre à sa volonté. Juste pour m'examiner de plus près.

— Je croyais que votre compagnon connaissait les termes de mon accord avec son chef de zone, a répondu Stan Davis.

OK. Message reçu. Je n'étais même pas digne de son mépris : on ne méprise pas une humaine. Que j'aie seulement osé lui adresser la parole était aussi incongru qu'aurait pu l'être la supplique d'un hamburger sur pattes s'adressant au P.D.G. de *McDo*. Néanmoins, il fallait bien que je sache où j'allais.

— Il est parfaitement clair que vous avez rempli toutes les conditions posées par la cinquième zone, ai-je insisté en essayant d'empêcher ma voix de chevroter. Et, en échange, je peux vous assurer que je vais faire de mon mieux. Mais si j'ignore ce que je cherche, je ne peux pas savoir dans quelle direction aller.

— Nous voulons retrouver l'un de nos frères, a-t-il fini par lâcher, après un long silence pesant.

Je me suis efforcée de ne rien laisser paraître de ma stupeur.

Comme je l'ai déjà dit, certains vampires, comme Bill, vivent seuls. D'autres préfèrent la sécurité d'une vie en communauté, d'un « nid », selon l'expression consacrée dans leur jargon. Ceux qui ont partagé le même nid pendant un certain temps se donnent du « frère » ou du « sœur » entre eux. Certains nids subsistent pendant plusieurs dizaines d'années. Il y en a même un, à La Nouvelle-Orléans, qui a duré plus de deux siècles. Je savais, pour l'avoir appris de la bouche de Bill avant notre départ de Louisiane, que les vampires de Dallas appartenaient à un nid extrêmement important.

Je n'ai pas inventé la poudre, mais même une misérable humaine comme moi pouvait comprendre que, pour un vampire aussi puissant que Stan Davis, perdre un de ses « frères » n'était pas seulement surprenant, mais aussi franchement humiliant. Or, les vampires aiment être humiliés à peu près autant que les humains.

— Pourriez-vous me donner des détails, s'il vous plaît ? ai-je demandé de mon ton le plus neutre.

— Cela fait cinq jours que notre frère Farrell n'a pas regagné le nid, a répondu Stan Davis.

Je me doutais qu'ils avaient déjà fait leur enquête, passé au crible les terrains de chasse de prédilection du disparu et interrogé tous les vampires de Dallas pour retrouver la trace du dénommé Farrell. Pourtant, comme tout humain l'aurait fait à ma place, je ne pouvais manquer de poser la question. Mais lorsque j'ai ouvert la bouche, Bill m'a discrètement touchée dans le dos. Comme je jetais un petit coup d'œil derrière moi, il a secoué la tête. Stan Davis aurait probablement pris ma question comme une insulte. J'ai aussitôt changé mon fusil d'épaule.

— Cette fille a donc un lien avec Farrell ?

Elle s'était calmée, mais tremblait toujours comme une feuille. Le vampire ténébreux qui la tenait par le bras semblait être la seule chose qui l'empêchait de s'effondrer.

— Elle travaille dans le club où Farrell a été vu pour la dernière fois. C'est un de nos établissements : *La Chauve-Souris*.

Les vampires ont une nette propension à investir dans les pubs et dans les discothèques, étant donné que ce genre d'entreprises ne fonctionnent à plein régime que la nuit. Et puis, une piste bondée de

vampires, a tout de même une autre allure qu'une laverie automatique ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec une rangée de types blafards aux dents longues alignés devant des tambours de machine à laver !

Au cours des deux dernières années, les bars de vampires (ou « vamp'bars », comme disaient les branchés) étaient devenus les endroits les plus prisés des noctambules. Les malheureux humains accros aux vampires qui hantaient les vamp'bars et les vamp'clubs, souvent déguisés et grimés à l'image de leurs idoles dans l'espoir d'attirer leur attention, se multipliaient de façon alarmante. Les touristes accouraient par centaines pour les voir, eux et leurs modèles. Par conséquent, ces lieux, fréquentés par une faune un rien malsaine, n'étaient pas des plus sûrs, notamment pour ceux qui y travaillaient.

J'ai lancé un regard au vampire latino, en lui désignant une des chaises autour de la table. Il a poussé la fille et l'a obligée à s'asseoir. Je me suis penchée vers elle, prête à entrer dans son esprit. Elle n'avait pas la moindre protection mentale. J'ai fermé les yeux.

Elle s'appelait Bethany et avait vingt et un ans. Elle s'était toujours considérée comme l'enfant terrible de la famille, la brebis galeuse. Elle ne savait pas vraiment où elle mettait les pieds quand elle avait postulé pour un emploi de serveuse à *La Chauve-Souris*. Mais pour elle, obtenir ce travail dans un vamp'club, c'était l'acte de révolte suprême, sa plus belle victoire de rebelle, l'initiative la plus subversive qu'elle ait prise de toute sa vie. Une initiative qui pourrait bien, un jour, l'écourter de façon radicale, sa vie...

J'ai relevé les yeux vers Stan Davis.

— Nous sommes bien d'accord : si elle me donne les informations que vous cherchez, elle repartira libre et sans qu'il lui soit fait aucun mal.

Je savais que je prenais un risque. Après tout, Davis avait déjà mentionné le contrat qu'il avait passé avec Éric, ce qui signifiait qu'il entendait s'y conformer. Mais j'avais besoin d'en être sûre.

J'ai entendu un soupir excédé derrière moi et surpris une lueur meurtrière dans les prunelles de Stan Davis.

— Oui, a-t-il craché, ses canines à moitié sorties. Nous sommes d'accord sur ce point.

Nos regards sont restés rivés l'un à l'autre un instant. Nous savions tous les deux que, moins de deux ans auparavant, les vampires de Dallas auraient enlevé Bethany et l'auraient torturée jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la dernière miette d'information qu'ils auraient pu lui arracher (et quelques-unes qu'elle aurait inventées juste pour faire cesser la douleur).

L'intégration des vampires dans la société américaine et la révélation publique de leur existence avaient certes eu beaucoup

d'avantages pour eux. Mais il y avait aussi un prix à payer. Le prix de mes services, par exemple.

— À quoi ressemble Farrell ?

— À un cow-boy, a répondu Stan Davis sans la moindre touche d'humour. Il porte toujours un jean, une chemise fermée par des bouton-pression en fausse nacre et ces espèces de lacets qui font office de cravate.

Les vampires de Dallas ne semblaient pas très au fait de la mode. Peut-être que j'aurais pu garder mon uniforme de serveuse, finalement.

— Yeux ? Cheveux ?

— Il a les cheveux bruns grisonnants et les yeux marron. Une mâchoire inférieure proéminente. Il mesure environ... un mètre... quatre-vingt-cinq...

Il avait manifestement dû faire une conversion.

— Vous lui donneriez entre trente-huit et quarante ans, a-t-il poursuivi. Il n'a ni barbe ni moustache et il est plutôt maigre.

— Accepteriez-vous que je m'isole avec Bethany dans un endroit plus... privé ?

J'ai essayé de lui sourire, de jouer la fille qui veut se rendre agréable.

Stan Davis a agité la main, presque trop vite pour que je puisse apercevoir son geste, et en une fraction de seconde, tous les vampires présents ont disparu. Tous, sauf Bill et lui, bien entendu. Je n'avais pas besoin de regarder Bill pour savoir qu'il se tenait debout, adossé au mur, prêt à intervenir à la moindre alerte. J'ai pris une profonde inspiration. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Comment ça va, Bethany ? ai-je demandé à la fille, en m'efforçant de prendre un ton bienveillant.

— Comment savez-vous mon nom ? s'est-elle écriée, affolée, en se redressant brusquement sur son siège.

Elle était assise sur une chaise à roulettes. D'un coup de pied, je l'ai fait tourner pour la diriger face à celle dans laquelle je prenais place. Stan présidait toujours, en bout de table. Je pouvais l'apercevoir du coin de l'œil, derrière moi, sur ma gauche.

— Je sais pas mal de choses sur toi, Bethany, ai-je repris d'une voix qui se voulait chaleureuse, avec un petit côté paternaliste censé la rassurer.

J'ai alors commencé à piocher des pensées au hasard dans son esprit, comme on cueille des pommes sur un arbre.

— Tu avais un chien baptisé Ouaf quand tu étais petite, et ta mère fait les meilleurs gâteaux à la noix de coco du monde. Un jour, ton père a tellement perdu au poker que tu as dû mettre ta Playstation au clou pour l'aider à rembourser ses dettes de jeu, sans que ta mère

s'en rende compte.

Elle était bouche bée.

— C'est dingue ! s'est-elle exclamée. Vous êtes aussi calée que le médium de la télé, celui de la pub !

Pendant un instant, elle avait complètement oublié le danger qu'elle courait.

— Je ne suis pas médium, Bethany. Je suis télépathe, ai-je rectifié un peu sèchement. Ça veut dire que je peux lire dans tes pensées. Même celles dont tu n'as absolument pas conscience. Maintenant, je vais t'aider à te détendre, puis tu vas essayer de te souvenir de cette fameuse soirée où tu travaillais au bar. Pas hier, mais il y a cinq jours.

J'ai consulté Stan du regard. Il a hoché la tête en silence.

— Mais je ne pensais pas du tout aux gâteaux de ma mère ! a protesté Bethany, encore sous le choc de mes révélations.

J'ai réprimé un soupir.

— Tu ne t'en es peut-être pas aperçue, mais tu y as bel et bien pensé. Ça t'a traversé l'esprit quand tu as regardé cette vampire très pâle, Isabeau. Son visage était si blanc que ça t'a rappelé le glaçage des gâteaux de ta mère. Et, du coup, tu as repensé à ton chien qui te manquait tellement, puis à tes parents auxquels tu t'es dit que tu devais manquer aussi.

Les mots étaient à peine sortis de ma bouche que j'ai compris que j'avais commis une erreur. Et ça n'a pas raté : elle s'est remise à pleurer.

— Mais... mais alors ? Qu'est-ce... qu'est-ce que vous me voulez ? a-t-elle bégayé entre deux reniflements sonores.

— Je suis là pour t'aider à te souvenir, Bethany.

— Mais vous avez dit que vous n'étiez pas médium.

— Et je ne le suis pas.

Vraiment ? Par moments, je me demande s'il n'y a pas un peu de ça dans mon « don » (puisque c'est ainsi que les vampires considèrent mon infirmité de naissance. Quant à moi, j'y avais toujours vu une malédiction, jusqu'à ce que je rencontre Bill).

— En touchant des objets, les médiums parviennent à obtenir des informations sur leurs propriétaires. Certains ont des visions du passé ou de l'avenir. D'autres communiquent avec les morts. Moi, je suis télépathe. Je lis dans les pensées des gens. Théoriquement, il n'est pas impossible que je puisse aussi leur en envoyer, mais je n'ai encore jamais essayé.

Maintenant que j'avais rencontré un confrère – le jeune Barry –, l'idée me paraissait tentante. Mais j'y réfléchirais plus tard. Il fallait d'abord que je me concentre sur l'affaire en cours.

Je n'aurais jamais envisagé de lire volontairement dans les pensées des gens, avant. Je passais même le plus clair de mon temps à

essayer de m'en empêcher par tous les moyens. Et ce, depuis que j'avais pris conscience de cette étrange particularité qui m'empoisonnait l'existence. Accepter d'en faire un métier représentait donc un sacré changement. Mais, pour l'instant, c'était mon boulot, et je n'avais pas intérêt à me tromper. Il y avait de fortes chances pour que la vie de Bethany dépende de ma réussite. Quant à la mienne, c'était quasiment garanti sur facture.

— Écoute, Bethany, voilà ce qu'on va faire : tu vas essayer de te rappeler cette soirée, et moi, je vais te suivre. Tu vas m'emmener dans tes souvenirs.

— Ça va faire mal ?

— Pas du tout.

— Et après ?

— Eh bien, après, tu partiras.

— Je pourrai rentrer chez moi ?

— Bien sûr.

Avec une mémoire légèrement revue et corrigée, de laquelle toute trace de cette charmante petite conversation serait effacée. Cadeau de la maison.

— Ils ne vont pas me tuer ?

— Certainement pas.

— Vous le jurez ?

— Je le jure, ai-je répondu en réussissant à lui sourire.

— Bon, alors... d'accord.

J'ai fait légèrement pivoter sa chaise pour qu'elle ne voie pas Stan par-dessus mon épaule. Je ne savais pas ce qu'il fabriquait dans mon dos, mais je ne croyais pas que le spectacle de son visage livide fût de nature à la détendre.

— Vous êtes jolie, vous savez, a-t-elle tout à coup murmuré.

— Merci, Bethany. Toi aussi, tu es jolie. Et puis, tutoie-moi, tu veux ? Sinon, j'ai l'impression que tu me prends pour l'inspecteur des impôts un jour de contrôle fiscal.

Ça l'a un peu déridée : je venais de marquer un point. C'est vrai qu'elle était jolie. Enfin, elle devait l'être, en temps normal. Elle avait une bouche un peu trop petite, mais certains hommes devaient trouver ça séduisant : ça donnait un peu l'impression qu'elle offrait ses lèvres en permanence, comme si elle réclamait un baiser. Elle avait une longue chevelure noire, épaisse et lisse. Elle était mince, mais un peu plate. Maintenant qu'une autre femme la regardait, elle pensait à ses vêtements froissés et à son maquillage qui avait coulé.

J'ai pris ses mains dans les miennes.

— Ne t'inquiète pas, tu es très bien comme ça, ai-je dit pour la rassurer. Maintenant, on va juste se tenir les mains une minute. Et je te jure que je n'essaie pas de te draguer.

Elle a pouffé, et j'ai senti la tension de ses doigts se relâcher. J'en ai profité pour entamer la séance.

À vrai dire, ce n'était pas vraiment nouveau pour moi. Bill m'avait encouragée à développer mes dons de télépathe et, au lieu d'essayer de les oublier ou d'éviter de les utiliser, je m'étais entraînée. Les serveurs du *Fangtasia* m'avaient servi de cobayes. J'avais notamment découvert que je pouvais hypnotiser les gens en un clin d'œil. Je n'en profitais pas pour les manipuler ou leur donner des instructions. Cela me permettait juste de me glisser dans leur esprit avec une facilité déconcertante. Lorsque vous pouvez lire dans les pensées des gens, vous savez ce qui les détend vraiment, si bien que les plonger dans une sorte de transe devient un vrai jeu d'enfant.

— Qu'est-ce que tu t'offres quand tu veux te faire un petit plaisir, Bethany ? ai-je demandé d'une voix douce. Est-ce que tu te paies un massage, de temps en temps ? Ou peut-être que tu aimes te faire faire une manucure ?

Tout en posant ces questions, je m'immisçais lentement dans son esprit. Il fallait que je choisisse le meilleur moyen pour atteindre mon but.

— Tu es chez le coiffeur, lui ai-je suggéré de cette même voix douce et monocorde. Et ton coiffeur préféré... Jerry, s'apprête à te laver les cheveux. Il les a d'abord soigneusement brossés, et maintenant, ils sont parfaitement démêlés. Il incline ta tête en arrière dans le bac et il les étale soigneusement. Il les trouve si beaux, si soyeux... Il compte bien prendre son temps pour les laver, les rincer, avant de te masser le cuir chevelu pour faire pénétrer la crème... Il adore s'occuper de tes cheveux. Ils sont si brillants, si épais. Il fait couler l'eau, qui ruisselle dans le bac comme une berceuse à ton oreille. Tu sens ses doigts se glisser dans tes cheveux. Après le shampoing, il te fait un masque pour les rendre encore plus beaux... L'eau coule ; tu sens ses doigts... Mmm ! Un vrai bonheur ! C'est tellement agréable d'être assise là et d'avoir quelqu'un qui ne s'occupe que de toi. Il n'y a personne et...

Aïe ! Une réaction de crainte. J'avais bêtement éveillé sa méfiance. Je me suis aussitôt rattrapée.

— Enfin, juste les clientes du salon et les autres coiffeurs. Ils sont tous très occupés. L'un d'eux s'active avec le séchoir, et tu entends à peine les murmures provenant des autres fauteuils. Tu ne perçois que les doigts de Jerry qui te massent, lentement, lentement...

Je ne sais pas ce qu'un hypnotiseur professionnel dirait de ma méthode, mais elle a marché (cette fois, du moins). Bethany avait l'esprit en paix, libre, vacant. Il ne me restait plus qu'à lui donner quelque chose à faire.

— Pendant que Jerry s'occupe de tes cheveux, on va aller se

promener du côté de cette fameuse nuit au club, ai-je poursuivi. Mais il va continuer à te masser, ne t'inquiète pas. Disons que tu te prépares pour aller travailler. Fais comme si je n'étais pas là. Tu entends ma voix, mais ce n'est pas plus qu'un murmure. Il vient sans doute d'un des fauteuils voisins. Tu ne comprends même pas ce que je dis, à moins que je ne t'appelle par ton prénom.

Il était temps, à présent, de plonger plus profondément dans la mémoire de Bethany.

Elle était dans son appartement. C'était un petit deux-pièces bien rangé qu'elle partageait avec une autre employée de *La Chauve-Souris*, une certaine Désirée Dumas. Vue à travers le regard de Bethany, Désirée semblait aussi superficielle que son nom de roman-photo : une sorte de sirène siliconée, un peu trop ronde et un peu trop blonde, mais fière de son pouvoir de séduction sur lequel elle n'avait, quant à elle, absolument aucun doute.

Suivre Bethany dans cette aventure revenait un peu à regarder un film – une très mauvaise série B. Elle avait presque une trop bonne mémoire : aucun détail ne lui échappait. En laissant de côté les épisodes les plus barbaques (comme sa dispute avec Désirée sur les mérites de différentes marques de mascara), voilà à quoi ressemblaient les souvenirs de Bethany : elle s'était préparée pour aller travailler et s'était rendue en voiture avec Désirée au club. Désirée travaillait dans la boutique cadeaux de *La Chauve-Souris*. Vêtue d'un bustier rouge lacé et de cuissardes noires, elle troquait des souvenirs à la sauce vampire contre de gros billets. Elle posait aussi avec de fausses canines pour les touristes, en échange d'un honnête pourboire. Bethany, elle, n'était qu'une simple serveuse. Ça faisait plus d'un an qu'elle guettait l'occasion de travailler à la boutique cadeaux. Elle ne se ferait pas de gros pourboires, comme Désirée, mais elle gagnerait quand même plus qu'au bar – le salaire de sa colocataire était nettement supérieur au sien. Et puis, au moins, elle pourrait s'asseoir lorsqu'il n'y aurait pas de clients. Pour l'heure, elle en était toujours au même point et ne pouvait que ronger son frein. Et envier Désirée. Ça n'avait aucun intérêt, mais je l'ai quand même dit à Stan, comme s'il s'agissait d'une information cruciale.

Je ne m'étais jamais immiscée si loin dans l'esprit de quelqu'un. J'essayais bien de trier les souvenirs de Bethany au fur et à mesure, mais je n'y arrivais pas. Bethany était parfaitement détendue, toujours dans son salon de coiffure. Elle avait une excellente mémoire visuelle et était aussi profondément plongée que moi dans cette soirée fatidique au club.

Dans son esprit, Bethany n'avait servi du sang de synthèse qu'à quatre vampires : une femme à la chevelure flamboyante, une petite Latino boulotte aux yeux de braise, un adolescent aux cheveux blonds

couvert de tatouages bizarres et un grand type brun à la mâchoire prognathe avec une *bolo tie*, la fameuse cravate de cow-boy que Stan avait comparée à un lacet. Enfin ! L'image de Farrell était donc imprimée dans le cerveau de Bethany. Mais il ne fallait surtout pas que je me laisse submerger par la surprise et la jubilation que j'éprouvais. Au contraire, je devais redoubler d'attention et diriger Bethany avec plus de fermeté.

Je me suis penchée vers elle et je lui ai murmuré à l'oreille :

— C'est lui, Bethany. Qu'a-t-il fait ? Essaie de te souvenir.

— Ah ! Lui ! s'est-elle exclamée d'une voix forte.

Je m'y attendais si peu que j'ai sursauté. Bethany s'était mentalement tournée vers Farrell pour l'examiner de plus près. Elle lui avait servi deux verres de O positif, et il lui avait laissé un joli pourboire.

Elle était si concentrée qu'elle fronçait les sourcils, focalisant toute son attention sur la question que je lui avais posée. Elle faisait vraiment des efforts et passait en revue tous les détails de la soirée en accéléré pour ne retenir que ceux qui concernaient le vampire que je lui avais désigné.

— Il est allé aux toilettes avec le jeune blond, a-t-elle dit très distinctement, comme si elle était consciente d'être soumise à un interrogatoire et tout à fait disposée à y répondre.

J'ai alors vu apparaître, dans son esprit, le vampire blond tatoué. L'évocation en était tellement précise que, si j'avais été douée pour le dessin, j'aurais pu faire son portrait.

Je l'ai aussitôt décrit à voix basse à l'intention de Stan :

— Un jeune vampire. Peut-être quinze ou seize ans. Cheveux blonds. Tatoué.

J'ai alors cru surprendre une lueur d'étonnement dans le regard de Stan. Mais je ne m'y suis pas attardée. J'avais déjà assez de choses à contrôler en même temps, entre le tri qu'il me fallait opérer parmi les souvenirs de Bethany, l'état second dans lequel je devais la maintenir, les ordres que je lui donnais pour la guider, le compte rendu que je faisais en simultanée... Un véritable exercice d'équilibriste. Mais il me semblait bien avoir vu une expression de surprise passer sur le visage du vampire. Bizarre...

— Tu es sûre que c'était un vampire, Bethany ?

— Il a vidé sa bouteille de sang, a-t-elle répondu sans ciller. Et puis, il était pâle comme un mort. Rien qu'à le regarder, il me filait la chair de poule. Oui, j'en suis sûre.

Et il avait entraîné Farrell dans les toilettes du club ? Ça me paraissait louche. Les vampires n'avaient aucune raison d'aller dans ce genre d'endroit, sauf s'ils voulaient coucher avec un humain ou lui sucer le sang, ou (le summum pour eux) les deux à la fois.

Je me suis de nouveau immergée dans l'esprit de Bethany, replongeant avec elle dans ses souvenirs. Elle servait d'autres clients. Je les ai dévisagés un à un. La plupart avaient tout du touriste de base : aucune inquiétude de ce côté-là. Pourtant, l'un d'eux me disait quelque chose. C'était un type plutôt basané avec une grosse moustache. J'ai jeté un coup d'œil à ses compagnons : un grand maigre avec des cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules, et une femme trapue avec la pire coupe de cheveux que j'aie vue depuis que le punk était passé de mode.

J'aurais bien posé deux ou trois questions à Stan, mais il fallait d'abord en finir avec Bethany.

J'ai repris ma voix douceuse d'hôtesse de l'air pour lui demander :

— Est-ce que tu l'as vu ressortir des toilettes, Bethany ? Celui qui ressemblait à un cow-boy, je veux dire.

Elle n'a pas répondu tout de suite.

— Non. Je ne l'ai pas revu.

J'ai cherché des blancs dans sa mémoire, mais je n'ai rien trouvé. Et elle se donnait du mal, pourtant. Je sentais les efforts qu'elle faisait pour tenter de retrouver une image de Farrell qu'elle aurait oubliée. Des efforts d'ailleurs trop intenses pour qu'elle reste longtemps dans l'état second dans lequel je l'avais plongée. Je commençais à perdre le contrôle. Il fallait faire vite.

— Et le petit blond, Bethany ? L'ado couvert de tatouages ?

Elle a réfléchi un moment. Elle était presque lucide, maintenant.

— Je ne l'ai pas revu non plus.

C'est alors que quelque chose lui est passé par la tête : un nom. J'ai réagi aussitôt, de peur qu'elle l'oublie. Mais j'ai essayé de parler toujours aussi doucement, calmement, pour ne pas l'effrayer.

— C'était quoi, ça, Bethany ?

— Rien ! Rien !

Elle avait les yeux grands ouverts, à présent. Sa petite séance au salon de coiffure était terminée. Ma technique n'était pas encore très au point.

Elle cherchait à protéger quelqu'un. Elle ne voulait pas qu'il lui arrive ce qu'elle avait enduré. Dommage pour elle ! Elle s'efforçait avec tant de force de chasser ce nom de son esprit qu'elle ne cessait de le répéter. Autant dire qu'elle me l'a donné. Je ne comprenais pas bien pourquoi elle pensait que cet homme savait quelque chose. Ce n'était pas très clair dans son esprit non plus. Pourtant, elle en était certaine. À quoi cela m'aurait-il servi de crier sur les toits que j'avais percé son secret, sinon à la stresser encore plus qu'elle ne l'était ? Elle aurait eu le sentiment d'avoir trahi ce type. Ce n'était tout de même pas sa faute. Alors, je lui ai adressé un grand sourire pour la rassurer, tout en

lançant à Stan :

— Elle peut y aller. J'ai tout enregistré.

J'ai eu le temps de voir le soulagement se peindre sur le visage de Bethany, avant de pivoter sur ma chaise pour me tourner vers Stan. Il savait que je mijotais quelque chose, j'en étais persuadée, mais il n'a rien dit.

C'est à ce moment-là qu'une jeune vampire est entrée dans la pièce. Elle ne s'était pas annoncée : il était clair qu'elle était attendue. Pourtant, Stan n'avait pas ouvert la bouche... C'était une fille qui devait avoir une vingtaine d'années quand elle avait troqué le sommier à lattes contre la planche en sapin. Un bon choix : Bethany se sentirait relativement rassurée avec elle. Stan aurait-il été compatissant ? La fille s'est penchée vers Bethany pour lui prendre la main, en souriant de toutes ses dents (ses canines étaient rétractées, heureusement).

— On va rentrer, d'accord ? lui a-t-elle gentiment proposé.

— Oh, génial ! s'est écriée Bethany. Euh... vous allez vraiment me reconduire chez moi, hein ? s'est-elle inquiétée.

Mais la revenante avait déjà rivé ses yeux clairs aux siens.

— Tu ne garderas aucun souvenir de ce qui s'est passé aujourd'hui, lui a-t-elle murmuré. Tu ne te rappelleras que la soirée à laquelle tu es allée.

— Une... soirée ? a bredouillé Bethany d'une voix pâteuse.

— Oui. Tu étais invitée à une soirée, souviens-toi. Une super soirée, a poursuivi la vampire en entraînant Bethany hors de la pièce. Tu as d'ailleurs rencontré un grand type brun plutôt pas mal. Tu es même sortie avec lui. Vous aviez un peu bu, mais...

J'espérais qu'elle lui laisserait un joli souvenir...

La porte ne s'était pas refermée que, déjà, Stan m'interrogeait :

— Alors ?

— Bethany croit que le videur de la boîte en sait davantage. Elle l'a vu entrer dans les toilettes juste après Farrell et le jeune vampire tatoué.

Au début, Stan n'a pas eu l'air de comprendre de qui je parlais (si les vampires devaient faire attention à tous les humains qui travaillent pour eux !). Ce que j'ignorais, moi – et je me voyais mal poser la question à Stan Davis, leader de la plus importante congrégation de vampires du Texas –, c'était si les vampires couchaient ensemble. Le sexe et le sang humain étaient si intimement liés, pour eux, que je voyais mal un vampire avoir ce genre de relation avec un autre mort-vivant. À moins que les vampires ne se sucent mutuellement le sang ? Quand l'existence d'un vampire était en jeu, je savais qu'un autre vampire pouvait lui donner son sang pour le sauver. Mais c'était un cas extrême, et je n'avais jamais entendu parler d'autres circonstances

où de telles « transfusions » se pratiquaient. Peut-être que je pourrais aborder le sujet avec Bill, un soir... sur l'oreiller.

— Donc, ce que vous avez découvert dans la tête de cette fille, c'est que Farrell est venu au club, qu'il s'est éclipsé aux toilettes avec un autre vampire, un adolescent blond tatoué aux cheveux blonds, a récapitulé Stan, et que l'homme chargé de la sécurité du club est entré dans les toilettes pendant que les deux vampires s'y trouvaient.

— Exact.

Il y a eu un long silence. Stan devait sans doute réfléchir aux dispositions qu'il convenait de prendre, au vu des derniers éléments qui venaient d'être portés à sa connaissance. Quant à moi, j'attendais patiemment, ravie de ne pas avoir à partager les tergiversations intérieures de mon « employeur ». Rien ne me parvenait de ses pensées, pas la moindre vision, pas même le plus vague aperçu.

De toute façon, il était extrêmement rare qu'on puisse avoir de tels flashes avec les vampires. Je n'avais appris que récemment que c'était possible, mais je n'en avais jamais eu avec Bill. Voilà pourquoi j'appréciais tant sa compagnie. Pour la première fois de ma vie, je pouvais avoir une relation normale avec un homme. Bon, d'accord, « normale » était peut-être excessif. Ce n'était pas vraiment un homme et il n'était pas vraiment vivant. Mais on ne peut pas tout avoir.

J'ai soudain senti la main de Bill sur mon épaule. À croire qu'il avait lu dans mes pensées... Ça m'a fait un bien fou. J'ai posé ma main sur la sienne, à défaut de pouvoir lui sauter au cou. Mieux valait éviter ce genre de démonstration d'affection devant Stan. Ça aurait pu lui donner soif...

— Nous ne connaissons pas le vampire qui accompagnait Farrell, a conclu Stan.

Tout ça pour ça ? C'était bien la peine d'avoir cogité si longtemps ! Quoi que... Peut-être Stan avait-il d'abord eu l'intention de me fournir de plus amples explications, avant de se raviser, estimant sans doute que j'étais trop bête pour comprendre. Je m'en fichais. En fait, il valait mieux pour moi qu'il me sous-estime. L'inverse aurait été beaucoup plus dangereux.

— Et qui est le videur de *La Chauve-Souris* ?

— Un humain qui se fait appeler Rambar, m'a répondu Stan avec une indéniable pointe de dégoût dans la voix. Il est fasciné par notre univers.

Rambar avait donc dégoté le job de ses rêves : il travaillait avec des vampires, pour des vampires et passait toutes ses nuits en compagnie de vampires. Pour quelqu'un qui vouait un culte aux revenants, il avait décroché la timbale.

— Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire quand un vampire commence à s'énervé ?

Pure curiosité de ma part, je l'avoue.

— Il n'est payé que pour s'occuper des humains. Force nous a été de constater qu'un vampire avait tendance à abuser de sa force.

Je vous laisse imaginer...

— Est-ce qu'on peut faire venir ce Rambar ici ?

— Il sera là dans quelques minutes.

Étonnant de la part de quelqu'un qui n'avait appelé personne, n'avait pas sorti son portable et n'avait apparemment appuyé sur aucun bouton. Stan pouvait probablement entrer en contact avec ses semblables à distance. Je n'avais jamais vu ça auparavant et j'étais sûre qu'Éric et Bill ne communiquaient pas mentalement. Stan avait sans doute un don particulier.

En attendant, Bill est venu s'asseoir à côté de moi et m'a pris la main. Ça m'a touchée. J'ai ressenti une grosse bouffée d'amour pour lui. Mais il fallait que je veille à rester calme et détendue : je devais garder toute mon énergie pour l'interrogatoire à venir. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de repenser à ce que Bethany m'avait involontairement appris. Je revoyais le décor de *La Chauve-Souris*, les clients au comptoir...

— Oh, non !

Les deux vampires se sont raidis, sur le qui-vive.

— Quoi, Sookie ? a demandé Bill.

Stan semblait sculpté dans la glace. Ses yeux étincelaient comme deux émeraudes brillant de mille feux.

Dans ma précipitation, je me suis mise à bafouiller :

— Le type qui... Le curé ! Celui qui s'est enfui à l'aéroport, celui qui m'a agrippée par le bras. Il était au bar !

Il était habillé différemment et, sur le moment, je n'avais pas fait le rapprochement. Mais à présent, j'en étais sûre.

— Je vois, a murmuré Bill.

Bill avait une mémoire infailible. Le visage de cet homme serait à jamais gravé dans son esprit, je pouvais compter sur lui.

— Je n'ai pas cru à son déguisement, à l'aéroport. Et maintenant que je sais qu'il était au club la nuit où Farrell a disparu...

Il y a eu un silence chargé d'électricité.

— Quoi qu'il en soit, cet homme, ce faux prêtre, n'aurait jamais pu emmener Farrell dans un endroit où il ne voulait pas aller, même avec l'aide de ses deux compagnons, a objecté Stan.

Je me suis mise à admirer mes mains et je n'ai pas soufflé mot. Je ne voulais pas être celle qui jetterait le pavé dans la mare. Bill, tout aussi prudent, n'a rien dit non plus. Finalement, c'est Stan Davis lui-même qui a mis les pieds dans le plat.

— D'après Bethany, quelqu'un accompagnait Farrell quand il est entré dans les toilettes du club. Un vampire que je ne connais pas.

J'ai hoché la tête, en regardant ailleurs.

— Ce vampire a donc dû participer à l'enlèvement de Farrell, a-t-il poursuivi.

— Est-ce que Farrell est gay ? ai-je demandé, comme si cette question venait juste de me traverser l'esprit.

— Il aime les hommes, oui, a confirmé Stan. Vous pensez que...

— Je ne pense rien du tout !

Et j'ai secoué la tête avec une emphase toute théâtrale pour bien lui montrer à quel point je ne pensais pas. Bill m'a broyé la main. Aïe !

Le silence est retombé, de plus en plus pesant. Heureusement, la jeune vampire qui avait raccompagné Bethany est revenue. Elle a fait entrer un homme, une armoire à glace que j'avais aperçue dans les souvenirs de Bethany. Il ne ressemblait pourtant pas à la vision qu'elle en avait. Il avait moins de muscles, plus de graisse et il était beaucoup moins séduisant qu'elle ne le voyait. Il avait même l'air plutôt négligé. Il n'en demeurait pas moins parfaitement identifiable : c'était bien Rambar (avec un nom pareil, j'aurais dû me douter qu'il aurait tout d'un Rambo de pacotille).

Dès le début, j'ai compris qu'il y avait quelque chose qui clochait. Il a pénétré dans la salle d'un pas alerte, un large sourire aux lèvres, attitude pour le moins étrange. N'importe quel homme sain d'esprit aurait eu la frousse de se retrouver mêlé à une embrouille qui concernait les vampires. Et ce, même avec une conscience blanche comme neige.

Je me suis levée et me suis dirigée vers Rambar. Il m'a regardée approcher avec une impatience fébrile. On aurait dit un chiot attendant une caresse de sa maîtresse.

— Salut ! ai-je dit en lui tendant la main.

J'ai lâché la sienne aussi vite que la correction m'y autorisait et j'ai reculé d'un pas.

Comme Stan levait vers moi un regard interrogateur, j'ai déclaré :

— Eh bien, pour avoir une case de vide, il a une case de vide !

— Mais encore ?

— Ça baigne, m'sieu Stan ? lui a lancé Rambar.

J'aurais mis ma tête à couper que personne n'avait jamais parlé sur ce ton à Stan Davis, du moins pas au cours des cinq cents dernières années.

— Je vais bien, Rambar. Et vous ?

Il faut reconnaître que Stan Davis savait faire preuve d'un stoïcisme admirable, à l'occasion.

— Oh, moi, vous savez, j'peux pas aller mieux, s'est écrié Rambar en secouant la tête avec un air émerveillé de gamin devant son premier sapin de Noël. Chuis l'fils de pute le plus veinard du monde – s'cusez, m'dame.

— Il n'y a pas de mal.

— Que lui est-il arrivé, Sookie ? s'est enquis Bill.

— On lui a brûlé le cerveau. Je ne vois pas comment expliquer ça autrement. J'ignore ce qu'on lui a fait exactement, parce que je n'ai jamais vu un truc pareil avant, mais quand j'essaie de lire dans ses pensées, je ne trouve rien qu'un gros trou. C'est comme si Rambar avait eu besoin de se faire enlever l'appendice et que le chirurgien lui avait enlevé tout l'intestin, et peut-être même le foie avec, juste pour être sûr. Vous savez, quand vous remplacez une partie de la mémoire de quelqu'un ?

J'ai balayé la pièce de la main pour montrer que j'inclus tous les vampires.

— Eh bien, quelqu'un a ôté un bon morceau de l'esprit de Rambar, mais n'a rien mis à la place. On pourrait dire qu'il a subi une sorte de lobotomie, ai-je ajouté, prise d'une subite inspiration.

Vu que je n'étais pas très douée à l'école, à cause de mon petit problème, je me réfugiais dans la lecture. Les livres me permettaient d'échapper à ma condition de « monstre ». J'ai toujours énormément lu. Je dois être ce qu'on appelle une autodidacte.

— Donc, tout ce que Rambar savait de la disparition de Farrell a été effacé ? m'a demandé Stan.

— Exactement. Ainsi que pas mal de composantes de sa personnalité et un tas d'autres souvenirs par-dessus le marché.

— Est-il toujours opérationnel ?

— Eh bien... euh... oui, je crois.

Je n'avais jamais vu un tel travail de sape, jamais même imaginé que c'était possible.

— Mais je ne sais pas s'il fera encore un videur très efficace, ai-je ajouté pour être tout à fait honnête.

— Étant donné qu'il a été molesté dans le cadre de son travail, nous allons nous occuper de lui. Peut-être pourra-t-il participer au nettoyage du club, après la fermeture.

À en juger par l'intonation qu'il avait adoptée, il était clair que Stan tenait à ce que je prenne bien note de cette preuve de son immense générosité. Les vampires aussi pouvaient faire preuve de compassion, ou, tout au moins, d'esprit de justice. Stan Davis voulait que je garde ça à l'esprit.

— Ça s'rait trop cool ! s'est écrié Rambar, rayonnant. Merci, m'sieu Stan.

— Reconduis-le chez lui, a ordonné Stan à l'intention de la vampire qui lui servait manifestement de larbin.

La fille est repartie sans un mot, le type lobotomisé attaché à ses pas comme un gentil toutou bien dressé.

— Qui a pu faire un tel massacre ? C'est du travail de boucher !

s'est exclamé Stan, probablement plus consterné par le mauvais usage qui avait été fait des pouvoirs des vampires que par l'état dans lequel ce « boucher » avait mis un misérable humain.

N'étant pas venu là en tant qu'investigateur, mais pour me protéger, Bill n'a pas jugé bon de répondre. C'est à ce moment-là qu'est entrée une grande femme rousse : la vampire que j'avais vue dans le club, non loin de Farrell, la nuit où il avait disparu.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal, le soir de la disparition de Farrell ?

Je ne m'étais pas embarrassée du protocole. La vampire n'a pas semblé apprécier. Elle a montré les crocs avec un grondement de molosse. La blancheur étincelante de ses canines formait un contraste violent avec le carmin de son rouge à lèvres longue tenue.

— Réponds ! a aboyé Stan.

La rousse a instantanément changé de visage, toute expression agressive quittant aussitôt ses traits comme si on les avait lissés au fer à repasser.

— Je ne m'en souviens pas, a-t-elle affirmé.

La mémoire infailible de Bill n'était donc pas une caractéristique des vampires, mais bel et bien un don qui lui était propre.

— Je ne me rappelle pas avoir vu Farrell plus d'une ou deux minutes, a-t-elle précisé.

Stan s'est tourné vers moi.

— Pouvez-vous faire à Rachel ce que vous avez fait à la serveuse de *La Chauve-Souris* ? m'a-t-il demandé.

— Non.

Peut-être avais-je répondu un petit peu trop vite, et d'un ton un peu trop catégorique.

— Je ne peux pas lire dans les pensées des vampires, ai-je précisé. Pour moi, l'esprit d'un vampire est comme une page blanche.

Bill a pris le relais.

— Vous rappelez-vous un garçon blond – l'un des nôtres – qui devait avoir environ seize ans ? a-t-il demandé à la vampire rousse. Il arborait d'étranges tatouages, paraît-il.

— Ah, oui ! s'est aussitôt exclamée Rachel. Ses tatouages dataient du temps des Romains, je crois. Ils étaient un peu primitifs, mais intéressants. Je me suis interrogée à son sujet, parce que je ne l'avais jamais vu dans le coin. Je veux dire qu'il n'est jamais venu demander à Stan son permis de chasse.

Tiens donc ! Les vampires de passage sur le territoire d'un des leurs étaient donc obligés de signaler leur présence. J'ai gardé ça en mémoire, à toutes fins utiles.

— Il était avec un humain ou, du moins, il s'est entretenu avec lui, a poursuivi la vampire à la chevelure flamboyante.

Elle portait un jean et un sweat-shirt vert qui me paraissait beaucoup trop chaud pour la saison. Mais les vampires se moquent bien de la température extérieure. Elle a jeté un coup d'œil à Stan, puis à Bill, qui lui a fait signe de continuer.

— C'était un homme aux cheveux noirs avec une moustache, si mes souvenirs sont bons, a-t-elle précisé avec un geste vague de la main qui signifiait clairement : « Ils se ressemblent tous. »

Après le départ de Rachel, Bill a demandé à Stan s'il y avait un ordinateur dans la maison. Stan a acquiescé en dévisageant Bill avec curiosité. Il a semblé encore plus intrigué quand Bill lui a demandé s'il pouvait l'utiliser, en s'excusant de ne pas avoir pris la peine d'apporter son portable. Stan a de nouveau hoché la tête. Sur le point de quitter la pièce, Bill s'est tourné vers moi.

— Ça va aller, Sookie ? s'est-il inquiété.

— Bien sûr, ai-je répondu en m'efforçant de prendre un ton serein.

Stan a renchéri :

— Elle ira très bien. Elle a encore d'autres gens à voir, de toute façon.

J'ai acquiescé, et Bill est sorti. J'ai souri à Stan (mon sourire de façade quand je suis stressée. Ce n'était pas ce qu'on peut appeler un sourire radieux, mais c'était quand même mieux que de hurler).

— Cela fait longtemps que vous êtes ensemble, Bill et vous ? m'a demandé Stan.

— Quelques mois.

Moins Stan en saurait sur nous, mieux cela vaudrait pour tout le monde.

— Vous vous plaisez en sa compagnie ?

— Oui.

— Vous l'aimez ?

Ça semblait l'amuser.

— Ça ne vous regarde pas, ai-je rétorqué avec un sourire jusqu'aux oreilles. Vous avez bien dit que j'avais encore des gens à voir ?

Employant la même technique qu'avec Bethany, j'ai tenu la main d'une demi-douzaine d'inconnus et passé au crible une demi-douzaine de cerveaux bourrés de pensées toutes plus rasoir les unes que les autres. Bethany avait manifestement été la plus observatrice. Les autres personnes présentes dans le club au même moment (dont une autre serveuse, le barman et un fangbanger, c'est-à-dire un humain qui prend plaisir à se faire mordre par des vampires) n'avaient que de vagues souvenirs sans intérêt et une très mauvaise mémoire. J'ai tout de même découvert que le barman volait de la marchandise au club pour la refourguer ensuite, et après son départ, j'ai conseillé à Stan de

le licencier, sous peine de se retrouver impliqué dans une sale affaire avec une enquête de police à la clé. Stan a semblé plus impressionné par cette information que je ne m'y attendais. Il n'aurait pas fallu non plus qu'il en vienne à ne plus pouvoir se passer de mes services...

Quand Bill est revenu, j'en avais presque terminé avec le dernier employé du club. Bill avait l'air content de lui. J'en ai déduit que ses recherches avaient abouti. Dernièrement, il avait passé le plus clair de son temps sur son ordinateur. Une nouvelle passion qui commençait à me taper sérieusement sur le système, entre parenthèses.

— Le vampire tatoué s'appelle Godric, a-t-il annoncé dès que Stan et moi avons été seuls avec lui dans la pièce. Mais depuis une centaine d'années, il est plus connu sous le nom de Godefroy. C'est un repentant.

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, j'étais sciée. En quelques minutes, Bill avait fait un superbe travail d'investigation.

Quant à Stan, il avait l'air atterré.

— Il s'est allié avec les radicaux, des humains antivampires. Et il a déjà programmé son suicide, m'a expliqué discrètement Bill, profitant du silence de Stan, visiblement absorbé dans de sombres réflexions. Ce Godefroy a l'intention de « s'offrir au soleil », comme ils disent. Il ne peut plus supporter l'existence qu'il mène en ce bas monde.

— Et il a décidé d'entraîner son petit copain avec lui ?

Godefroy aurait donc prévu d'exposer Farrell à la lumière du jour en même temps que lui ?

— Il nous a vendus à la Confrérie, a lâché Stan dans un souffle rauque.

« Vendus » est un mot qui fait franchement mélo, mais je n'ai même pas songé à ricaner quand Stan l'a prononcé. J'avais entendu parler de la Confrérie, sans toutefois avoir jamais rencontré un de ses membres. La Confrérie du Soleil était pour les vampires ce que le Ku Klux Klan avait été pour les Noirs. Le nombre de ses adeptes augmentait de jour en jour aux États-Unis.

Une fois de plus, je me retrouvais en eaux troubles. Et beaucoup trop loin des côtes, hélas, pour espérer rejoindre un jour la terre ferme à la nage...

Ça avait déplu à pas mal de gens de découvrir qu'ils partageaient la planète avec des vampires – bien qu'ils l'aient toujours fait sans le savoir. Il leur avait fallu un certain temps pour s'habituer à cette idée et pour admettre que les vampires étaient bel et bien réels. Or, ils n'avaient pas plus tôt admis leur existence que, déjà, ils n'avaient plus qu'un objectif : les exterminer. Et ils n'étaient pas plus regardants sur la méthode que n'importe quel vampire dissident quand il a repéré sa proie.

Aux yeux de leurs pairs, les vampires dissidents passaient pour d'incurables rétrogrades, des passésistes impénitents qui s'accrochaient désespérément à une époque révolue. Ils avaient à peu près autant envie de se faire connaître des humains que les humains avaient envie de les connaître. Les dissidents refusaient de boire le sang de synthèse qui constituait désormais le régime de base de la grande majorité des vampires. Ils ne voyaient d'avenir pour les leurs que dans un retour à une existence clandestine. Les dissidents massacraient les humains juste pour le plaisir. Les représailles dont étaient ensuite victimes leurs propres frères les arrangeaient : les dissidents voyaient dans la haine qu'éprouvaient les humains pour les vampires un excellent moyen de convaincre les intégrationnistes qu'il n'existait pour eux d'issue que dans un retour à leur mode de fonctionnement antérieur. En outre, les persécutions constituaient un excellent moyen de contrôle démographique et un système de sélection très performant...

Bill m'avait également appris qu'après de longues années passées parmi les hommes, certains vampires succombaient à une sorte de crise de conscience tardive – ou peut-être à un ennui « mortel ». Taraudés par de terribles et incessants remords, ou las de ne plus savoir quoi faire de leur vie, ils décidaient de « s'offrir au soleil », expression qu'employaient les repentants pour signifier qu'ils renonçaient à l'immortalité en refusant délibérément de regagner leur cercueil avant le lever du soleil.

Une fois de plus, je me retrouvais sur des chemins que je n'aurais jamais empruntés si je n'avais pas été... différente. Si je n'étais pas née avec cette maudite infirmité, jamais je n'aurais eu besoin de savoir tout ça. Jamais je n'aurais même imaginé que ça puisse exister, et jamais je ne me serais retrouvée avec un mort-vivant en guise de petit copain. Étant télépathe, mes relations avec les autres, en particulier les hommes, étaient un vrai casse-tête. Vous vous imaginez, vous, sortir avec un type dont vous pouvez lire les pensées ? Toutes les pensées ? Quand Bill avait croisé ma route, mon horizon s'était subitement dégagé. Le mot « bonheur » avait enfin pris un sens. J'avais vécu avec lui les plus beaux moments de ma brève existence. Il

n'en demeure pas moins que j'avais indubitablement eu plus de problèmes depuis que je le connaissais, autrement dit en l'espace de quelques mois, qu'au cours des vingt-cinq années que j'avais passées sur cette terre.

— Donc, vous pensez que Farrell est déjà mort ? ai-je demandé en m'efforçant de me concentrer sur le problème à l'ordre du jour.

Ce n'est pas vraiment le genre de question qu'on a envie de poser au « frère » de la victime, fût-il d'adoption, mais il fallait que je sache.

— Possible, m'a répondu Stan après un long silence.

— Peut-être qu'ils le retiennent quelque part, a suggéré Bill. En général, la Confrérie ne manque pas de convoquer la presse à ces petites... cérémonies.

Stan s'est contenté de regarder dans le vague pendant quelques minutes, puis il s'est brusquement levé.

— Le même homme se trouvait à la fois au club et à l'aéroport... a-t-il dit d'une voix songeuse, comme s'il se parlait à lui-même.

Il s'est alors mis à arpenter la pièce de long en large. Ça me rendait dingue de le voir faire les cent pas, d'autant plus que je ne pouvais pas lui demander d'arrêter. On était quand même chez lui, et c'était son « frère » qui avait disparu. Mais je n'ai jamais pu supporter longtemps les tensions en vase clos. Je préfère de beaucoup une bonne explosion à un suspense à rallonge. Et puis, j'étais fatiguée et j'avais hâte de rentrer me coucher.

— Bon, ai-je lancé d'un ton qui se voulait décidé. Et alors ? Comment ce type a-t-il su que je serais ici cette nuit ?

Vous pensiez qu'il n'y avait rien de pire qu'un vampire qui braque les yeux sur vous ? Que diriez-vous de deux vampires qui braquent les yeux sur vous ?

— Pour qu'il ait appris la date de votre arrivée, il faut... qu'il y ait eu une fuite, a fort justement raisonné Stan. Ce qui signifie que nous avons un traître dans cette maison.

L'orage grondait. Stan Davis répandait autour de lui une telle tension que l'atmosphère était saturée d'électricité. Il régnait soudain dans la pièce une chaleur étouffante. L'air était devenu irrespirable.

Contrairement à Stan Davis, qui semblait avoir un net penchant pour le mélodrame (son côté Al Capone d'opérette, sans doute), je n'ai aucun goût pour le tragique. Histoire de calmer les esprits, j'ai attrapé un des crayons et un bloc-notes qui traînaient sur la table et j'ai griffonné : « Et si vous étiez sur écoute ? » Ils m'ont tous les deux regardée comme si je venais de leur proposer un Big Mac. Les vampires, qui possèdent tous d'incroyables pouvoirs de toute sorte, oublient parfois que les humains ont développé quelques techniques de leur cru. Stan et Bill ont échangé un coup d'œil dubitatif, mais

aucun d'eux n'a semblé capable d'émettre la moindre suggestion.

Eh bien, moi, j'allais me mouiller – il fallait bien que quelqu'un se dévoue. Je n'avais vu faire ça que dans les films, mais je me suis dit que si quelqu'un avait collé un mouchard dans cette pièce, il avait été obligé d'agir vite, d'autant qu'il était probablement mort de trouille. Donc, le micro en question ne devait pas être très loin et pas très bien caché. J'ai enlevé ma veste et mes escarpins. Et comme, de toute façon, en tant qu'humaine, je n'avais aucune dignité à garder aux yeux de Stan Davis, je me suis mise à quatre pattes sous la table et j'ai commencé à la remonter sur toute sa longueur en poussant au passage les chaises à roulettes. Pour la énième fois de la journée, j'ai regretté de ne pas être en pantalon.

J'étais à moins de deux mètres de Stan quand j'ai repéré quelque chose de bizarre : une petite bosse noire sous le plateau en bois blond. Je l'ai examinée de près du mieux que j'ai pu. Ce n'était pas un vieux chewing-gum.

Maintenant que j'avais trouvé l'objet du délit, je ne savais plus trop quoi faire. Je suis sortie de ma cachette, un peu plus poussiéreuse qu'au départ, et j'ai émergé pile aux pieds de Stan. Il m'a tendu la main. Je l'ai prise de mauvaise grâce, et il m'a aidée à me relever. Il n'a pas tiré fort, mais je me suis brusquement retrouvée debout, nez à nez avec lui. Il était moins grand que je ne l'aurais pensé, et j'aurais nettement préféré ne pas avoir à le regarder dans les yeux, comme la situation m'y contraignait. J'ai posé l'index sur mes lèvres pour l'inciter à la discrétion, puis j'ai désigné la table.

Bill a quitté la pièce comme une fusée. Stan avait encore pâli, et ses yeux lançaient des éclairs. Quant à moi, je regardais désespérément ailleurs. Je ne tenais pas à voir son expression quand il prendrait pleinement conscience que quelqu'un avait posé un micro dans ce qui lui servait de salle de réunion. Il avait bel et bien été trahi, mais pas comme il l'avait imaginé.

Je me creusais les méninges, me demandant ce que je pouvais bien faire maintenant pour me rendre utile. En attendant, j'ai levé machinalement les mains pour redresser ma queue de cheval... que je n'avais pas. Quoique légèrement échevelée après mon parcours du combattant sous la table, j'arborais toujours mon chignon sophistiqué. Remettre un peu d'ordre dans ma coiffure m'a donné un excellent prétexte pour baisser la tête.

À mon grand soulagement, Bill n'a pas tardé à revenir avec Isabeau et le type à lunettes que j'avais vu faire la vaisselle dans la cuisine. Ce dernier avait une bassine remplie d'eau dans les mains.

— Je suis désolé, Stan, a soupiré Bill d'un ton de circonstance. Si j'en crois ce qu'on a appris ce soir, j'ai bien peur que Farrell soit déjà mort. Sookie et moi n'avons plus rien à faire ici, et si vous n'avez plus

besoin de nous, nous repartirons pour la Louisiane dès demain.

Pendant ce temps, Isabeau avait désigné d'un geste, à l'homme qui la suivait, l'endroit de la table devant lequel Stan se tenait. Le type a posé sa bassine dessus.

— Je ne vois aucune raison de vous retenir davantage, a répondu Stan d'une voix glaciale. Vous m'enverrez votre note. Votre chef de zone s'est montré très pointilleux à ce sujet. Il faudra que je le rencontre un jour.

Vu le ton qu'il avait employé, il était clair que cette entrevue future avec Éric risquait fort de ne pas être très cordiale. Stan n'avait pas l'air de le porter dans son cœur (façon de parler).

— Espèce d'imbécile ! s'est soudain écriée Isabeau. Tu as renversé mon verre.

Bill a passé brusquement la main sous la table pour arracher le mouchard et l'a jeté dans la bassine, qu'Isabeau a aussitôt remportée d'une démarche encore plus souple qu'à l'accoutumée pour ne pas la renverser. L'homme qui l'avait accompagnée est resté dans la pièce.

L'affaire avait été rondement menée. Stan se voyait ainsi débarrassé du mouchard simplement et en douceur. Et il n'était pas impossible que la personne chargée de l'espionner ait cru à la petite comédie improvisée qu'on lui avait jouée. Une fois le micro ôté, la tension est retombée. Stan lui-même paraissait presque moins effrayant.

— Isabeau m'a dit que vous aviez des raisons de croire que Farrell avait été enlevé par la Confrérie du Soleil, a déclaré l'homme à lunettes. Peut-être que cette jeune femme et moi-même pourrions aller au centre de la Confrérie demain pour essayer de savoir si une cérémonie quelconque se prépare.

Stan et Bill l'ont dévisagé en silence.

— Un couple paraîtra sans doute moins suspect, a reconnu Stan.

Bill s'est tourné vers moi.

— Sookie ?

— Il est clair qu'aucun d'entre vous ne peut y aller. Au pire, on pourra toujours faire un repérage des lieux.

Si je parvenais à en savoir un peu plus sur ce qui se passait au centre de la Confrérie, je réussirais peut-être à empêcher une attaque massive des vampires. Il était en effet évident qu'ils ne se rendraient pas au commissariat pour déclarer la disparition de Farrell et demander aux flics de passer le centre de la Confrérie au peigne fin. Quel que soit leur désir de respecter les lois de la société américaine, je savais que s'il était prouvé qu'un des vampires de Dallas était retenu captif au centre de la Confrérie, des humains allaient le payer de leur vie. On retrouverait bientôt des cadavres dans tous les coins de l'État. Si je pouvais éviter ça...

— Si ce vampire tatoué est effectivement un repentant, s'il a bien l'intention d'entraîner Farrell avec lui dans son projet de suicide et si le tout est organisé sous l'égide de la Confrérie du Soleil, alors ce faux prêtre qui a essayé de te kidnapper à l'aéroport doit travailler pour eux. Donc, maintenant, ils connaissent ton visage, m'a dit Bill. Tu vas être obligée de porter ta perruque.

Il m'a adressé un sourire satisfait. C'était lui qui avait eu l'idée de la perruque.

J'étais moins enthousiaste que lui. Une perruque par cette chaleur, quelle poisse ! Mais j'ai fait de mon mieux pour cacher mon irritation. Et puis, à tout prendre, je préférerais avoir la tête en feu plutôt que d'être démasquée. Il ne devait pas faire bon se balader avec l'étiquette « à la solde des vampires » au beau milieu d'un des centres de la Confrérie du Soleil.

— Il serait préférable que je n'y aille pas seule, ai-je reconnu, navrée de devoir exposer quelqu'un d'autre au danger.

— Cet humain est le familier habituel d'Isabeau, a précisé Stan en désignant négligemment l'homme qui se tenait avec nous dans la pièce.

Il a marqué une pause, sans doute mise à profit pour convoquer mentalement Isabeau ou un autre de ses sous-fifres, j'en étais sûre.

Et ça n'a pas manqué : dans la seconde qui a suivi, Isabeau a de nouveau passé la porte. Ça devait être drôlement pratique de pouvoir appeler les gens comme ça. Même pas besoin d'interphone ni de portable. Je me demandais jusqu'à quelle distance ce genre de message portait. Cela dit, heureusement que Bill ne pouvait pas en faire autant avec moi. J'aurais un peu eu l'impression d'être son esclave, la brave fille servile qu'on siffle et qui répond au doigt et à l'œil. Très peu pour moi ! Stan pouvait-il appeler des humains comme il appelait ses semblables ? Et était-ce de simples appels ou des ordres psychiques auxquels on était obligé de répondre ? À la réflexion, peut-être que je n'avais pas vraiment envie de savoir...

Le type à lunettes a réagi à l'apparition d'Isabeau comme un chien de chasse à l'approche du gibier.

Ou plutôt comme un homme affamé auquel on aurait servi un gros steak, mais qui doit attendre la fin du bénévolat avant de l'attaquer. J'espère bien que je ne fais pas cette tête-là quand Bill arrive *Chez Merlotte* !

— Isabeau, ton familier s'est porté volontaire pour accompagner Sookie au centre de la Confrérie du Soleil, lui a annoncé Stan. Crois-tu qu'il puisse faire un converti crédible ?

— Oui, a répondu Isabeau sans hésiter, en dardant son regard émeraude sur l'intéressé.

— Bien. Avant que je ne te libère, y a-t-il des visiteurs, ce soir ?

— Oui, un. Il vient de Californie.

— Où est-il ?

— Ici.

— Est-il entré dans cette pièce ?

Évidemment, Stan espérait que l'espion qui l'avait placé sur écoute était un étranger (un vampire ou un humain qui ne faisait pas partie de son entourage, du moins).

— Oui.

— Fais-le venir.

Trois minutes plus tard, Isabeau est revenue avec le vampire en question. Il devait faire au bas mot un mètre quatre-vingt-dix. C'était un solide gaillard imberbe, mais avec une belle crinière couleur de blé mûr attachée en queue de cheval. J'ai immédiatement baissé les yeux pour regarder mes chaussures et j'ai senti Bill se figer à côté de moi.

— Stan, voici Leif, a dit Isabeau.

— Bienvenue à Dallas, Leif, a répondu Stan. Désolé de ne pas vous avoir mieux accueilli, mais nous avons un petit problème, ce soir.

Je gardais les yeux obstinément rivés au plancher. J'aurais donné cher pour me retrouver seule avec Bill et lui demander ce qui se passait exactement. Parce que le fameux Leif s'appelait autant Leif que moi Paméla, et s'il venait de Californie, moi, je venais de Sibérie !

C'était Éric.

La main de Bill est soudain apparue dans mon champ de vision et s'est refermée sur la mienne. Il m'a serré légèrement les doigts et a passé le bras autour de ma taille pour que je puisse m'appuyer contre lui. J'en avais sacrément besoin !

— En quoi puis-je vous être utile ? a demandé Éric – enfin, Leif. Du moins pour le moment.

— Il semble que quelqu'un soit entré ici pour m'espionner.

C'était une façon assez évasive de présenter les choses. Manifestement, Stan ne tenait pas à ébruiter cette histoire de micro. Dans la mesure où il y avait sûrement un traître dans la maison, il n'avait probablement pas tort.

— Je ne suis qu'un simple visiteur et je n'ai, pour l'heure, aucun désaccord avec vous ni avec l'un des vôtres.

Le calme avec lequel Éric avait répondu à l'accusation à peine voilée de Stan était assez impressionnant. À plus forte raison quand on savait que sa présence ici n'était qu'une vaste supercherie sans doute destinée à jouer un rôle dans quelque mystérieuse lutte de pouvoir entre vampires rivaux.

— Excusez-moi.

C'est fou ce que ma voix semblait frêle et pitoyablement humaine, tout à coup.

Stan a eu l'air passablement irrité par cette interruption.

Dommage pour lui. Qu'il aille se faire voir !

— Le... euh... matériel en question n'a pas pu être mis en place aujourd'hui, puisqu'il devait fournir toutes les données sur notre vol à destination de Dallas.

J'essayais de prendre un ton susceptible de laisser entendre à tous que Stan y avait forcément déjà pensé avant moi. Lequel Stan posait sur moi un regard dénué de toute expression.

— Et, désolée, mais je suis vraiment épuisée, ai-je ajouté.

Au point où j'en étais, autant aller jusqu'au bout.

— Est-ce que Bill pourrait me raccompagner à l'hôtel, maintenant ?

— Isabeau va s'en charger, m'a répondu Stan, manifestement agacé par ces détails logistiques sans intérêt.

— Non, monsieur.

Les maigres sourcils de Stan Davis ont fait un bond au-dessus de ses lunettes de gangster de pacotille.

— Non ? a-t-il répété, comme s'il n'avait jamais entendu ce mot en sa présence.

— Non. Selon les termes de mon contrat, je ne peux pas me déplacer sans être accompagnée par un vampire de ma zone. Bill a été choisi pour cette mission. Je n'irai nulle part sans lui cette nuit.

Stan m'a dévisagée en silence. Je pouvais remercier le Ciel d'avoir trouvé le mouchard et de m'être rendue utile, sinon je crois que je n'aurais pas fait long feu sur le territoire de Stan Davis.

— Disparaissez, a-t-il finalement lâché.

Bill et moi ne nous sommes pas fait prier. De toute façon, on ne pouvait rien pour Éric, si Stan le soupçonnait, et plus on restait, plus on risquait de le compromettre. De nous deux, j'étais la plus susceptible de le trahir par un geste ou un mot malheureux qui n'aurait certainement pas échappé au regard d'aigle de Stan. Les vampires ont eu des siècles pour observer les humains, comme les prédateurs épient leurs proies pour mieux les piéger : il aurait remarqué le moindre détail suspect.

Isabeau est partie en même temps que nous, et nous sommes rentrés à l'hôtel dans sa limousine. Il y avait beaucoup moins de voitures dans les rues de Dallas que lorsqu'on était arrivés, en début de soirée. Il ne devait pas rester plus de deux heures avant le lever du jour. J'ai poliment remercié Isabeau quand la voiture s'est garée devant la porte du *Silence Eternel*.

— Mon humain viendra vous chercher à 15 heures, m'a-t-elle annoncé.

Réprimant *in extremis* un « Oui, mon général ! » et un claquement de talons, j'ai acquiescé.

— Au fait, comment s'appelle-t-il ?

— Hugo Ayres.

— OK.

Je savais déjà d'Hugo qu'il ne manquait pas de présence d'esprit. C'était plutôt rassurant. Bill m'a rejointe dans le hall quelques secondes plus tard. On a pris l'ascenseur ensemble.

— Tu as ta clé ? m'a-t-il demandé en arrivant devant la porte de la suite.

J'étais déjà à moitié endormie.

— Oui. Pourquoi ? ai-je marmonné.

— J'avais juste envie de te voir la récupérer.

Je me suis sentie de bien meilleure humeur, tout à coup.

— Peut-être que tu aimerais le faire toi-même ?

Un vampire aux allures de corsaire, avec une queue de cheval noire qui lui arrivait à la taille, a remonté le couloir, le bras passé autour d'une fille bien en chair qui secouait sa crinière de boucles rousses en riant. Bill a attendu qu'ils aient disparu dans une chambre, à quelques mètres de la nôtre, pour commencer à chercher la clé.

Il n'a pas mis longtemps à la trouver.

On n'avait pas franchi le seuil qu'il me soulevait pour me plaquer contre lui et m'embrassait à pleine bouche. On aurait sans doute dû discuter, reparler de tout ce qui s'était passé durant la nuit, mais je n'avais pas vraiment la tête à ça et, apparemment, lui non plus.

L'avantage des jupes, c'est qu'il suffit de les remonter et que, s'il n'y a qu'un slip en dessous, il faut moins d'une seconde pour se retrouver... opérationnelle, comme disait Stan. Déjà, ma veste de tailleur gisait par terre, mon chemisier blanc l'avait rejointe, et j'avais les bras noués autour du cou de Bill et les jambes autour de sa taille.

Bill s'était adossé au mur du salon et se débattait avec sa braguette quand on a frappé à la porte.

— Fichez le camp ! a aboyé Bill.

Je me suis frottée contre lui, et il a retenu son souffle. Il a enlevé une à une les épingles et autres accessoires qui retenaient mon chignon, puis a lentement passé la main dans mes cheveux.

— Il faut que je vous parle, a dit une voix familière, un peu étouffée par l'épaisseur de la porte.

— Oh, non ! ai-je gémi. Faites que ce ne soit pas Éric.

Le seul être au monde qu'on ne pouvait pas envoyer balader.

— C'est Éric, a insisté la voix.

J'ai dénoué mes jambes, et Bill m'a reposée doucement sur le sol. Folle de rage, je suis allée dans la chambre au pas de charge pour enfiler mon peignoir, un petit truc rose qui m'arrivait à mi-cuisses. Je n'allais tout de même pas me rhabiller !

Quand je suis revenue dans le salon, Éric félicitait Bill.

— Bravo à toi aussi, Sookie. Tu as été merveilleuse, s'est-il

empressé d'ajouter en me voyant pénétrer dans la pièce.

Il a jeté un regard entendu à ma tenue. J'ai levé les yeux vers lui, en le maudissant de ne pas être en train de pourrir au fond de la Red River, tout souriant qu'il était, avec sa crinière blonde, sa carrure de Viking et le reste.

— Oh ! Mille fois merci d'être venu jusque dans notre suite pour nous le dire, ai-je rétorqué, acerbe. Nous n'aurions pas pu nous endormir sans te savoir satisfait de nos services.

Non seulement il n'a pas perdu son sourire Colgate, mais ce dernier s'est même élargi.

— Ô mon Dieu ! s'est-il exclamé. Serais-je arrivé au mauvais moment ? Ceci serait-il à toi, Sookie, par hasard ?

Il balançait au bout de son doigt le string que Bill m'avait si prestement enlevé quelques minutes plus tôt.

— En un mot comme en cent, oui, lui a répondu Bill. Y a-t-il autre chose dont tu veuilles discuter avec nous, Éric ?

Je n'aurais pas été surprise de voir du givre sortir de la bouche de Bill.

— Nous n'en avons plus le temps, hélas, a dit Éric. L'aube est proche, et j'ai encore quelques petites affaires à régler avant de me coucher. Mais il faut qu'on se voie demain. Quand vous aurez appris ce que Stan attend exactement de vous, laissez-moi une note à la réception et nous conviendrons d'un rendez-vous.

Bill a hoché la tête.

— Bonne nuit, donc, a-t-il dit.

— Tu ne me proposes pas un dernier verre pour la route ?

Non, mais qu'est-ce qu'il croyait ? Il ne s'attendait pas qu'on lui passe sa canette de PurSang au micro-ondes, quand même ?

Mais ce n'était pas le minibar qu'Éric regardait. C'était moi. Je me suis sentie affreusement vulnérable dans mon peignoir rose, tout à coup.

Bill a préféré garder le silence. Un silence de plomb.

Ses yeux s'attardant sur moi jusqu'au dernier moment, Éric a franchi le seuil et refermé la porte derrière lui.

— Je suis sûre qu'il écoute derrière la porte, ai-je chuchoté, tandis que Bill dénouait la ceinture de mon peignoir.

— Eh bien, qu'il écoute ! a grommelé Bill d'une voix parfaitement audible, avant de passer aux choses sérieuses.

Quand je me suis réveillée, vers 13 heures, l'hôtel semblait plongé dans un profond silence. Et pour cause : la plupart de ses pensionnaires dormaient.

J'avais remarqué le service de sécurité, la veille : deux vampires montaient la garde à la porte du hall. Évidemment, de jour, ils

devaient se faire relayer. Mais je supposais que l'établissement était placé sous haute surveillance, ce qui expliquait, en partie, les prix exorbitants qu'il pratiquait. J'ai appelé le *room service* pour commander mon petit déjeuner (une grande première, pour moi). J'avais une faim de loup, d'autant que, fort logiquement, personne n'avait pensé à me proposer quoi que ce soit à manger, chez Stan.

Je m'étais déjà douchée quand le garçon d'étage a frappé à ma porte. J'ai d'abord jeté un coup d'œil par le judas – après ma tentative d'enlèvement à l'aéroport, j'étais sur mes gardes. Avant d'ouvrir, je suis allée chercher ma bombe lacrymogène et je l'ai gardée cachée derrière mon dos tandis que le jeune type traversait le salon pour déposer son plateau sur la table basse. S'il avait seulement esquissé un pas en direction de la porte derrière laquelle dormait Bill, je l'aurais gazé sans hésiter. Mais Arturo (c'était écrit sur sa veste) avait été bien briefé : ses yeux n'ont jamais quitté ma tasse. Cependant, même s'il ne me regardait pas directement, ça ne l'empêchait pas de penser à moi. J'aurais dû mettre un soutien-gorge...

Comme Bill me l'avait recommandé, je lui ai donné un bon pourboire. Puis j'ai tout mangé : la saucisse, les crêpes, le melon... Je n'en ai pas laissé une miette. Que c'était bon ! Le sirop d'érable avait vraiment le goût de sirop d'érable, pour une fois. Et on avait l'impression que les fruits venaient d'être cueillis.

Il était temps de me préparer pour ma petite visite au centre de la Confrérie. Après m'être maquillée et m'être lavé les dents, je me suis brossé les cheveux, puis je les ai relevés et plaqués sur mon crâne avec des épingles. Ensuite, j'ai sorti ma panoplie de camouflage : perruque brune courte passe-partout (j'avais pris Bill pour un fou quand il était revenu à la maison avec ce postiche sous le bras. Mais j'étais bien contente de l'avoir maintenant) et lunettes de soleil du même style que celles de Stan.

« Bon. Qu'est-ce qu'une fanatique porte pour se rendre à une assemblée de fanatiques ? » me suis-je demandé. D'après moi, les fanatiques étaient en général plutôt conservateurs, et leur tenue vestimentaire devait refléter leur étroitesse d'esprit. Soit parce qu'ils n'attachaient aucune importance aux fringues, soit parce que s'habiller branché ou, du moins, avec un minimum de recherche avait à leurs yeux quelque chose de sulfureux, voire de carrément diabolique. Si j'avais été à Bon Temps, je serais allée tout droit au supermarché du coin et j'en aurais eu pour mon argent. Mais j'étais en plein centre de Dallas, au troisième étage de l'un des hôtels les plus chers du Texas.

Que faire ? Oh, après tout, Bill ne m'avait-il pas dit que je pouvais appeler la réception si j'avais besoin de quoi que ce soit ?

— Réception, a répondu une voix masculine qui essayait d'imiter le ton froid et feutré d'un vampire sans âge. Que puis-je pour vous ?

J'ai presque eu envie de lui dire d'arrêter sa comédie. Franchement, que voulez-vous faire d'une copie quand vous avez l'original à deux pas ?

— Bonjour. Ici Sookie Stackhouse, chambre 314. J'ai besoin d'une longue jupe en jean, taille trente-huit, d'un chemisier à fleurs ou d'un petit haut en jersey à manches courtes dans des tons pastel, même taille, et d'une paire de ballerines assorties, pointure trente-sept.

— Bien, madame, a répondu le réceptionniste – après un léger temps d'arrêt, tout de même. Quand voulez-vous que je fasse monter ces articles dans votre chambre ?

— Rapidement.

Waouh ! C'était vraiment amusant. J'ai décidé de forcer un peu la dose.

— En fait, le plus vite possible.

Je commençais à prendre le coup. C'était génial de vivre aux frais de la princesse. J'adorais ça !

En attendant ma livraison, j'ai regardé les informations. C'était la même chanson que dans toutes les autres grandes villes : problèmes de circulation, problèmes de banlieue, problèmes d'insécurité...

— Le corps d'une femme a été découvert ce matin dans les poubelles d'un grand hôtel, disait le présentateur avec une gravité de circonstance.

Il a incurvé la bouche, les commissures tombantes, pour souligner le sérieux de l'affaire.

— Le corps de Bethany Rogers, une jeune femme de vingt et un ans, a été retrouvé derrière le *Silence Éternel*, établissement du centre-ville connu pour être le premier hôtel de Dallas à accueillir les morts-vivants. Bethany Rogers a été tuée d'une balle dans la tête. La police parle d'une exécution en règle. L'inspecteur Tawny Kelner a déclaré à notre reporter que, pour l'heure, plusieurs pistes étaient à l'étude.

Sur l'écran, le visage faussement tragique du présentateur a laissé place au visage réellement sinistre de l'inspecteur. C'était une petite femme d'une quarantaine d'années, avec une longue tresse dans le dos. La caméra a reculé pour inclure le reporter : un homme brun, guère plus grand que l'inspecteur, en costume très classe.

— Inspecteur Kelner, est-il vrai que Bethany Rogers travaillait dans un établissement de nuit tenu par des vampires ? a-t-il demandé.

— C'est exact. Cependant, ce n'était pas une entraîneuse, mais une simple serveuse. Elle ne travaillait là-bas que depuis quelques mois, a précisé l'inspecteur.

— Mais le lieu où l'on a retrouvé le corps n'incrimine-t-il pas plus ou moins directement les vampires ?

Le reporter se montrait un peu trop partial, à mon goût.

— Au contraire. Je pense que le corps a été déposé là pour

envoyer un avertissement aux vampires, a objecté Kelner. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Elle s'était subitement refermée comme une huître. À croire qu'elle regrettait d'en avoir autant dit.

— Bien sûr, inspecteur, a répondu le reporter, manifestement déstabilisé. Donc, Tom, a-t-il enchaîné en se tournant vers la caméra, comme s'il s'adressait directement au présentateur du journal, il est possible qu'il s'agisse d'une nouvelle provocation de la part des vampires.

Pardon ?

Le présentateur, qui s'était parfaitement rendu compte que le reporter disait n'importe quoi, s'est empressé d'embrayer sur un autre sujet d'actualité.

Pauvre Bethany ! Je retenais mes larmes. Avais-je seulement le droit de pleurer sa mort, vu le rôle que j'avais joué la veille ? Je me demandais ce qui lui était arrivé quand elle avait quitté la maison de Stan, la nuit précédente. S'il n'y avait pas de marques de dents sur son corps, il était presque certain que son assassin n'était pas un vampire.

Déprimée, je me suis redressée pour chercher un crayon dans mon sac, posé au pied du canapé. J'ai fini par dénicher un stylo. Je m'en suis servie pour me gratter sous ma perruque. Malgré l'air conditionné de la suite, ça me démangeait déjà. Environ une demi-heure plus tard, on a frappé à la porte. J'ai de nouveau regardé par le judas. C'était encore Arturo. Il portait tout un tas de vêtements sur le bras.

— Nous rendrons à la boutique ceux dont vous ne voulez pas, m'a-t-il dit en me tendant le tout.

Il évitait manifestement de regarder ma perruque. Je l'ai remercié et je lui ai donné un pourboire royal (c'est fou ce que ces petites habitudes se prennent vite !), puis je l'ai congédié.

L'heure du rendez-vous approchait. J'ai enlevé mon peignoir et j'ai examiné ce qu'Arturo m'avait apporté. Un chemisier couleur pêche à fleurs beiges... Ça irait. Mais la jupe... Hum ! Il n'en avait pas trouvé en jean, apparemment. Les deux modèles qu'on lui avait donnés étaient en coton kaki. Bon. Je ferais avec. J'en ai enfilé une. Elle était trop moulante pour l'effet recherché. Il avait bien fait de m'en proposer une autre. Celle-ci était toute simple, droite et fonctionnelle : parfaite pour l'image que je voulais donner. J'ai chaussé les ballerines beiges, remis mes perles aux oreilles, et j'étais prête. J'avais même un vieux sac en paille façon cabas pour compléter l'ensemble. Malheureusement (j'ai honte de le dire), c'était le mien. Mais il allait à merveille avec ma tenue.

Ainsi parée, je suis sortie dans le couloir désert. Dans ce décor feutré – absence totale de miroirs et de fenêtres, pénombre ménagée

par de discrets éclairages, épaisse moquette rouge sang et tissu assorti sur les murs –, j'avais l'impression de marcher à l'intérieur d'un tombeau.

Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes dès que j'ai effleuré le bouton d'appel, et je suis descendue au rez-de-chaussée. J'étais toute seule dans la cabine, et il n'y avait même pas de musique d'ambiance ! Le *Silence Éternel* méritait bien son nom.

Des vigiles armés montaient la garde dans le hall. Ils regardaient la porte d'entrée de l'hôtel, qui était manifestement verrouillée. Un écran placé de chaque côté permettait de surveiller le trottoir, et un autre offrait un panorama plus large sur la rue.

Sur le coup, j'ai cru à un assaut imminent des forces de police ou quelque chose de ce genre et je me suis figée, le cœur battant. Mais, après quelques secondes de calme absolu, j'ai compris que ce devait être le mode de fonctionnement habituel de l'hôtel. C'était même sans doute la raison pour laquelle les vampires venaient ici et dans d'autres établissements spécialisés similaires. Personne ne pouvait franchir la porte de l'hôtel sans être identifié au préalable. Personne ne pouvait emprunter l'ascenseur sans l'accord des gardes. Personne ne pouvait accéder aux chambres où, vulnérables et plongés dans leur sommeil séculaire, les vampires dormaient.

Les agents de sécurité en faction, deux colosses en livrée noire, portaient des armes qui m'ont paru énormes. Mais bon, je ne suis pas habituée aux armes à feu. Ils m'ont jeté un morne coup d'œil au passage, avant de reprendre leur surveillance de l'entrée.

Même le personnel de la réception était armé. On pouvait voir des revolvers accrochés derrière le comptoir. Je me suis demandé jusqu'où ils étaient capables d'aller pour protéger leurs clients. Seraient-ils vraiment prêts à tuer d'autres êtres humains ? À éliminer des vivants pour défendre des morts ? Comment ce genre d'homicide serait-il considéré par la loi ? Beau procès en perspective !

Un homme blond très mince, au nez chaussé de lunettes, était assis dans l'un des fauteuils capitonnés du hall. Il devait avoir environ trente ans. Il portait un costume d'été kaki en coton, un polo blanc, une cravate noire classique, une ceinture noire et des mocassins noirs. Pas de doute, il s'agissait du plongeur de la veille.

— Hugo Ayres ?

Il s'est levé d'un bond, comme s'il était monté sur ressort, et m'a serré la main.

— Vous êtes Sookie ? Mais... vos... Hier, vous étiez blonde...

— Je le suis toujours. C'est une perruque.

— Ah ! Ça fait très naturel.

— Tant mieux. On y va ?

— Ma voiture est garée devant l'hôtel.

Il a posé la main dans mon dos pour m'orienter dans la bonne direction. Comme si j'avais pu rater la porte ! Mais j'ai apprécié sa courtoisie.

— Depuis quand fréquentez-vous Isabeau ? lui ai-je demandé pendant qu'on attachait nos ceintures dans sa Chevrolet Caprice.

— Ah ! Hum... Ça doit faire presque un an.

Il avait de grandes mains avec des taches de rousseur. Je l'aurais très bien vu vivre dans un pavillon de banlieue avec une femme qui se faisait un brushing tous les matins et trois charmantes petites têtes blondes à son image.

— Vous êtes divorcé ?

J'avais lancé ça sans réfléchir, et je m'en suis voulu quand j'ai vu la douleur crispier ses traits.

— Oui. Le divorce a été prononcé très récemment.

— Je suis désolée.

J'ai préféré changer de sujet et lui ai demandé s'il avait des enfants. À vrai dire, je lisais assez clairement dans son esprit pour savoir qu'il avait une petite fille. Mais je ne parvenais pas à découvrir son nom, ni son âge.

— Est-il vrai que vous pouvez lire dans les pensées ? m'a-t-il soudain demandé.

— Oui, c'est vrai.

— Pas étonnant que les vampires vous trouvent si intéressante.

— En effet, ça contribue sans doute beaucoup à l'attrait que j'ai à leurs yeux, lui ai-je répondu d'un ton parfaitement détaché. Parlez-moi un peu de vous. Qu'est-ce que vous exercez comme métier, le jour ?

— Je suis avocat.

— Pas étonnant que les vampires vous trouvent si intéressant.

— Je suppose que je n'ai que ce que je mérite, a admis Hugo après un silence prolongé (le temps d'accuser le coup, je présume).

— Laissez tomber. Essayons plutôt de nous trouver une couverture crédible.

— Est-ce que nous ne pourrions pas être frère et sœur ?

— Pourquoi pas ? J'en ai vu qui se ressemblaient moins que nous. Mais je crois qu'il vaudrait mieux qu'on se fasse passer pour un couple. Ça permettrait d'expliquer nos lacunes, si jamais on était séparés et interrogés. Je ne dis pas que ça va arriver – je serais même la première surprise si ça se produisait –, mais en tant que frère et sœur, on serait censés tout savoir l'un de l'autre.

— Vous avez raison. Pourquoi ne pas dire que nous nous sommes rencontrés au temple ? Vous venez d'emménager à Dallas et je vous ai rencontrée à l'office du dimanche, au temple méthodiste Glen Craigie. C'est réellement ma paroisse, d'ailleurs.

— OK. Mais pour commencer, tutoyons-nous. Je sais bien qu'on est censés faire réac, mais il ne faut tout de même pas exagérer.

— Vous... Tu as raison.

— Et si j'étais... gérante d'un restaurant ?

Avec mon expérience du milieu chez Sam, je devais pouvoir me montrer convaincante dans le rôle, si on ne me posait pas de questions trop pointues.

Hugo a eu l'air étonné.

— Pourquoi pas ? Quant à moi, je ne suis pas très bon acteur : je préfère rester avocat.

— Pas de problème. Comment as-tu rencontré Isabeau ?

J'étais curieuse, pour ne rien vous cacher.

— Je défendais Stan. Ses voisins avaient porté plainte contre lui. Ils cherchaient à faire interdire la présence des vampires dans leur quartier. Ils ont perdu, bien entendu.

D'après ce que je percevais de ses pensées, Hugo avait des doutes quant à sa relation avec une vampire. Et il n'était pas tout à fait persuadé qu'il aurait dû gagner ce procès. En fait, il éprouvait des sentiments très ambivalents vis-à-vis d'Isabeau. Super ! Ça rendait cette mission encore plus angoissante qu'elle ne l'était déjà.

— Est-ce que c'est paru dans les journaux ? Je veux dire, a-t-on parlé de toi à l'occasion de ce procès ?

Il a eu l'air ennuyé.

— Bon sang ! Quelqu'un de la Confrérie pourrait reconnaître mon nom ou mon visage : ma photo a été publiée, au moment de l'affaire.

— Eh bien, ce n'est peut-être pas plus mal. Tu pourras toujours faire croire que tu as retourné ta veste. Qu'en approchant les vampires d'aussi près, tu as compris ton erreur.

Hugo a réfléchi à la question, en tambourinant des doigts sur le volant.

— D'accord, a-t-il finalement admis. Comme je te l'ai déjà dit, je ne suis pas doué pour la comédie, mais j'imagine que je saurai jouer cette carte-là.

Moi, c'est plutôt le contraire : je passe mon temps à jouer la comédie. Afficher un grand sourire en prenant la commande d'un client au moment même où il est en train de se dire que ça ne lui déplairait pas de vérifier si vous êtes une vraie blonde, ça vaut probablement un cours de théâtre à l'Actors Studio. Mais comme on ne peut pas en vouloir aux gens de ce qu'ils pensent – en général –, il vaut mieux apprendre à dépasser ça.

Je m'apprêtais à suggérer à l'avocat qu'il devrait me prendre la main, si les choses se gâtaient, pour que je puisse lire dans ses pensées et agir en conséquence, mais je me suis ravisée. Cette ambiguïté qui émanait de lui comme une eau de Cologne bon marché me donnait à

réfléchir. Il pouvait bien être accro à Isabeau (d'un point de vue sexuel), il pouvait même s'imaginer qu'il l'aimait (elle ou, peut-être, le danger qu'elle représentait), il ne me semblait pas, pour autant, lui être vraiment attaché cœur et âme.

Cette réflexion m'a amenée à une brève et assez inconfortable introspection : et moi, que ressentais-je vraiment pour Bill ? Mais ce n'était ni le lieu ni le moment de me poser la question. J'avais déjà découvert assez d'éléments perturbants dans la tête de mon partenaire pour me demander s'il était bien raisonnable de lui faire confiance pour la petite mission dont on nous avait chargés. Autant dire que j'étais à deux doigts de douter de ma sécurité en pareille compagnie. Je me demandais aussi ce qu'Hugo Ayres savait vraiment à mon sujet. Sans doute pas grand-chose. Il n'avait pas assisté à la séance de la veille, et Isabeau ne m'avait pas donné l'impression d'être particulièrement loquace.

La route à quatre voies, qui traversait une immense banlieue, était flanquée des fast-foods et des grandes chaînes de magasin habituels. Progressivement, les commerces ont cédé la place aux résidences, et le béton à la verdure urbaine. Pourtant, la circulation était toujours aussi infernale. Je me suis dit que je ne pourrais jamais vivre dans un endroit pareil et supporter ça tous les jours.

Hugo a ralenti et mis son clignotant. Il se préparait à entrer dans le parking d'un gigantesque temple. Le sanctuaire proprement dit s'élevait sur deux étages. Il était immense. À ma connaissance, seuls des baptistes pouvaient remplir un tel lieu de culte, et uniquement si toutes leurs congrégations étaient réunies. Une aile de plain-pied partait de chaque côté du corps de bâtiment. C'était une construction en briques peintes en blanc, aux fenêtres en verre teinté.

Une pelouse parfaitement entretenue, d'un vert surnaturel, entourait le tout. Une pancarte plantée dans le gazon indiquait : « Centre de la Confrérie du Soleil. » En dessous était écrit : « Seul Jésus s'est relevé d'entre les morts. »

— Pfff ! Ce truc dit n'importe quoi, ai-je grommelé en sortant de la voiture. Lazare aussi s'est relevé d'entre les morts. Pauvres nuls ! Même pas fichus de lire leur Bible correctement.

— Tu ferais mieux de changer d'attitude dès maintenant, m'a avertie Hugo en appuyant sur le bouton du verrouillage centralisé. Sinon, tu risques de laisser échapper une parole malheureuse. Ces gens-là ne plaisantent pas. Ils ont reconnu publiquement avoir livré deux vampires aux saigneurs et ont même revendiqué la responsabilité de cette action.

— Ils sont de mèche avec les saigneurs !

J'en avais la nausée. Les saigneurs exerçaient une activité fort peu recommandable dont ils avaient fait une véritable profession, une

profession à haut risque... Ils traquaient les vampires et, une fois qu'ils les avaient piégés, ils les ligotaient avec une chaîne d'argent et les vidaient de leur sang, qu'ils vendaient au marché noir. Le sang des vampires, devenu la nouvelle drogue à la mode, était très recherché.

— Ces gens, là-dedans, ont livré des vampires aux saigneurs !

Je n'arrivais pas à m'en remettre.

— C'est ce qu'un de leurs membres a dit, dans une interview parue en première page d'un quotidien à grand tirage. Évidemment, dès le lendemain, leur leader démentait l'information au journal télévisé. Mais, à mon avis, c'était pour sauver la face. La Confrérie supprime les vampires par tous les moyens possibles et imaginables. Pour elle, ils sont d'essence diabolique, une abomination, une manifestation du Malin. Pour lutter contre eux, ses adeptes sont prêts à tout. Si jamais tu prends leur défense, ils peuvent exercer sur toi d'insoutenables pressions. Essaie de t'en souvenir, chaque fois que tu ouvriras la bouche de l'autre côté de cette porte, a-t-il conclu d'un ton sinistre, en désignant l'entrée du temple du doigt.

— Vous aussi, monsieur l'Oiseau de Mauvais Augure.

Nous nous sommes dirigés à pas lents vers le bâtiment. Il y avait une dizaine d'autres véhicules sur le parking, de la vieille guimbarde cabossée à la voiture de luxe. J'avais un petit faible pour la Lexus blanche, si rutilante qu'elle aurait pu appartenir à un vampire.

— On dirait que ça rapporte de spéculer sur la haine, a commenté Hugo en regardant la Lexus.

— Et qui est le roi de ce château ?

— Un certain Steve Newlin.

— Je parie que c'est sa voiture.

— Ça expliquerait l'autocollant sur le pare-brise.

— J'ai hoché la tête. On pouvait y lire : « Vampires : plutôt morts que vivants ! » Et une réplique de pieu (enfin, je préférerais penser qu'il était factice) se balançait au rétroviseur intérieur.

L'endroit semblait bien animé pour un samedi après-midi. Des enfants s'amusaient sur des balançoires, des tourniquets et des toboggans dans une cour entourée de grilles. Ils jouaient sous la surveillance d'un adolescent qui avait l'air de s'ennuyer à cent sous de l'heure. Il levait de temps à autre un œil morne, avant de recommencer à se ronger les ongles. Il ne faisait pas aussi chaud que la veille (le retour annoncé de l'été n'avait été, en fait, qu'un baroud d'honneur, Dieu merci !), et la porte du centre était ouverte pour profiter au maximum de cette belle journée ensoleillée.

Hugo m'a pris la main. Sur le coup, j'ai sursauté, avant de comprendre qu'il s'efforçait de nous faire passer pour un jeune couple d'amoureux. Il n'était absolument pas attiré par moi, ce qui me convenait parfaitement. Après quelques secondes d'ajustement, on a

réussi à trouver une attitude à peu près naturelle. Ce contact physique ne faisait que renforcer celui que j'avais mentalement avec Hugo. Je savais donc qu'il était anxieux mais déterminé. Cependant, il éprouvait une sorte de dégoût à l'idée de me toucher, et cette répulsion était un peu trop violente pour ma tranquillité d'esprit. N'inspirer aucun désir était une chose, mais cette manifeste aversion me mettait mal à l'aise. Je sentais que ça cachait quelque chose, une façon de penser, certains principes...

Mais il y avait des gens qui venaient au-devant de nous, et j'ai dû rebrancher mes neurones sur la réalité. Avant même que j'y aie consciemment songé, mes lèvres dessinaient un sourire commercial depuis longtemps devenu automatique. Déjà, le couple d'un certain âge qui sortait du temple nous avait dépassés, après nous avoir adressé un signe de tête auquel Hugo et moi avions courtoisement répondu.

Il faisait frais dans la pénombre du bâtiment en briques blanches. La partie où nous nous trouvions avait dû abriter les classes de catéchisme, quand le temple accueillait encore des fidèles. Des plaques toutes neuves ornaient à présent les portes, de part et d'autre du long couloir : « Administration - publicité » et, plus perturbant, « Relations presse ».

Un peu plus loin devant nous, une femme d'une quarantaine d'années est sortie d'une autre pièce. En nous apercevant, elle s'est aussitôt tournée dans notre direction. Elle avait un air plutôt engageant, sympathique, même, avec ses courts cheveux châains, sa peau de pêche et son rouge à lèvres rose pâle assorti à son vernis à ongles. Sa lèvre inférieure était un peu boudeuse, ce qui lui donnait une certaine sensualité un peu provocante que ne démentaient pas ses lignes arrondies. Sa jupe en coton bleu marine et son chemisier rayé bleu et blanc étaient le parfait reflet de ma propre tenue, et je me suis intérieurement félicitée du choix de mon déguisement.

— Puis-je vous être utile ? nous a-t-elle demandé.

— Nous voudrions en savoir un peu plus sur la Confrérie, a répondu Hugo avec la même amabilité et la même sincérité dont paraissait faire preuve notre nouvelle amie.

Elle portait un badge sur la poitrine : « S. Newlin. »

— Ravie de vous accueillir parmi nous ! s'est-elle exclamée. Je suis Sarah Newlin, l'épouse du directeur du centre, Steve Newlin.

Elle a serré la main d'Hugo, mais pas la mienne. Je ne m'en suis pas formalisée outre mesure : certaines femmes trouvent ridicule de serrer la main des personnes de leur sexe.

Après les « enchanté de vous connaître » de rigueur, elle a agité une main impeccablement manucurée vers la porte à double battant au fond du couloir.

— Si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer où les

choses se passent, nous a-t-elle proposé avec un petit rire de gorge, comme si l'idée lui paraissait un peu farfelue.

Toutes les portes étaient ouvertes, et chaque pièce offrait le spectacle d'activités on ne peut plus licites. Si Newlin et compagnie détenaient des prisonniers ou dirigeaient des opérations occultes, ils devaient œuvrer dans une autre partie de l'édifice. Je regardais tout ce que je voyais avec attention, bien décidée à emmagasiner un maximum de renseignements. Mais, pour l'heure, l'intérieur de la Confrérie du Soleil était d'une propreté aussi aveuglante que l'extérieur, et les personnes qui y travaillaient n'avaient vraiment rien de sinistre ou de pervers.

Sarah marchait devant nous d'un pas alerte. Elle serrait un dossier contre son cœur et discutait avec nous par-dessus son épaule. Elle semblait avancer avec une élégance nonchalante, mais, en fait, j'avais du mal à suivre son rythme. Hugo et moi avons été obligés de nous lâcher la main et d'accélérer pour ne pas nous faire semer.

Le bâtiment était beaucoup plus vaste que je ne l'avais tout d'abord imaginé. On était entrés à l'une des extrémités de l'aile droite et on traversait à présent l'ancien temple, transformé en centre de conférences, pour pénétrer dans l'aile gauche. Ce bâtiment-ci comprenait moins de pièces, mais elles étaient nettement plus grandes. La plus proche du sanctuaire avait manifestement abrité le presbytère. À présent, il y avait une plaque sur la porte qui indiquait : « G. Steven Newlin, directeur. »

C'était la première porte fermée que je voyais depuis le début de la visite.

Sarah a frappé, puis, après avoir patienté un instant, est entrée dans la pièce. En nous voyant, l'homme grand et élancé assis au bureau s'est levé avec un sourire radieux, plein d'impatience enjouée. Sa tête semblait trop petite pour son corps. Il avait les yeux d'un bleu délavé, un nez en bec d'aigle et des cheveux du même châtain que sa femme, avec une touche poivre et sel très distinguée. Je ne sais pas bien quel portrait-robot j'aurais fait d'un fanatique, mais cet homme-là n'y ressemblait pas du tout. La vie semblait l'amuser follement, et je n'aurais pas été surprise qu'il soit un brin enclin à l'autodérision.

Il s'entretenait avec une grande femme aux cheveux gris. Elle portait un pantalon et un chemisier, mais on l'aurait mieux vue dans un tailleur de femme d'affaires. Elle arborait un maquillage assez effrayant, à moins que ce ne soit son expression qui la rendait si peu amène : elle semblait on ne peut plus mécontente. Était-ce à cause de notre irruption ?

— Que puis-je faire pour vous par cette belle journée ? a demandé Steve Newlin en nous invitant d'un geste à nous asseoir, Hugo et moi.

On a tous les deux pris place dans les fauteuils en cuir vert disposés face à lui, de l'autre côté de son bureau. Sans attendre d'y être conviée, Sarah s'est elle aussi assise, sur une chaise adossée au mur.

— Excuse-moi, Steve, a-t-elle dit à son mari, avant de se tourner vers nous. Puis-je vous offrir un café ? Un jus de fruits ?

On s'est consultés du regard, Hugo et moi, et on a secoué la tête en même temps.

— Chéri, voici... Oh ! Je ne vous ai même pas demandé votre nom !

Elle nous a lancé un regard contrit.

— Je m'appelle Hugo Ayres, et voici mon amie, Marguerite.

Marguerite ? Avait-il perdu la tête ? J'ai réussi à conserver mon sourire de façade, non sans effort. Puis j'ai aperçu un vase de marguerites sur une petite table, à côté de Sarah, et j'ai compris d'où lui venait cette subite inspiration. Nous avons commis une grosse erreur : nous aurions dû parler de tout ça avant et nous mettre d'accord. Si c'était bien la Confrérie qui avait placé Stan Davis sur écoute, ses dirigeants connaissaient forcément le nom de Sookie Stackhouse. Heureusement qu'Hugo y avait pensé ! Mais quand même, Marguerite !

— Le nom d'Hugo Ayres ne te dit pas quelque chose, Sarah ?

L'attitude de Steve Newlin reflétait la plus parfaite perplexité – front plissé, sourcils froncés, tête légèrement penchée sur le côté.

— Ayres ? a répété la femme aux cheveux gris. Au fait, je suis Polly Blythe, la responsable des événements de la Confrérie.

— Oh ! Polly, je suis désolée. Je manque à tous mes devoirs d'hôtesse, s'est exclamée Sarah, avant d'imiter la pose de son époux.

Soudain, son regard s'est éclairé, et elle a adressé un sourire rayonnant à son mari.

— N'était-ce pas un certain Ayres qui représentait les vampires dans le procès de University Park ?

— Absolument, a acquiescé Steve en se calant dans son fauteuil.

Il a croisé les jambes, fait un signe à quelqu'un qui passait dans le couloir et noué ses doigts autour de son genou.

— Voici une visite fort intéressante, monsieur Ayres. Serait-il possible que vous ayez découvert le revers de la médaille, si je puis dire ? Le côté sombre des vampires ?

Steve Newlin empestait la jubilation à plein nez, pire qu'un putois !

— C'est une façon assez juste de résumer... a commencé Hugo.

Mais Steve a continué sur sa lancée :

— Leur côté suceurs de sang ? Prédateurs des ténèbres ? Avez-vous fini par comprendre qu'ils voulaient tous nous soumettre à leurs

mœurs contre nature, nous bercer de fausses promesses afin de mieux nous exterminer ?

Je savais que je devais ouvrir des yeux comme des soucoupes. Sarah hochait la tête avec cette même attitude engageante qu'elle avait eu dès qu'elle nous avait abordés, cet air d'Américaine lambda pleine de bons sentiments qu'on croise à tous les coins de rue. Polly, en revanche, semblait sur le point d'atteindre une jouissance particulièrement perverse.

Toujours souriant, Steve poursuivait :

— Vous savez, la perspective d'une vie éternelle sur cette terre peut paraître alléchante, mais elle a un prix : celui de votre âme. En devenant vampire, vous la perdrez. Et quand nous vous attraperons – car nous vous attraperons, un jour ou l'autre, sans doute pas moi, bien sûr, mais peut-être mon fils ou ma petite-fille –, quand nous vous transpercerons le cœur avec un pieu avant de vous brûler, alors, vous connaîtrez vraiment l'enfer. Et vous n'aurez rien gagné à avoir retardé l'échéance. Vous savez, Dieu a prévu un coin spécial pour les vampires qui se sont servis des humains comme de Kleenex que l'on jette après les avoir utilisés...

Hou là ! Mais c'est qu'on s'enfonçait dans le glauque à la vitesse grand v ! Et ce que je recevais de l'esprit de Steve n'était qu'un perpétuel flux de jubilation satisfaite, le tout pimenté d'une bonne dose d'intelligence retorse. Pour lors, rien de concret, donc.

— Excuse-moi, Steve, est soudain intervenue une grosse voix grave.

J'ai tourné la tête et j'ai découvert un homme aux cheveux noirs coupés en brosse, plutôt séduisant, avec un corps de bodybuilder parfaitement entraîné. Il a souri à la cantonade, avec ce même air bienveillant qu'ils arboraient tous en permanence. Ça m'avait rassurée, au début. Maintenant, ça me donnait la chair de poule.

— Notre hôte te réclame, a poursuivi le nouveau venu.

— Oh, vraiment ? J'arrive dans une minute.

— Je préférerais que tu viennes maintenant. Je suis persuadé que tes invités ne t'en voudront pas de les faire attendre un peu, a insisté Monsieur Muscle en nous adressant un regard implorant.

L'image d'un endroit sombre et confiné a alors traversé l'esprit d'Hugo. Ce flash m'a paru bizarre.

— Je te rejoins dès que j'en ai fini avec nos amis, Gabby, lui a répondu Steve d'un ton ferme et sans réplique.

— C'est-à-dire que, Steve...

Gabby ne semblait pas prêt à céder aussi facilement. Mais une étincelle menaçante est soudain apparue dans les yeux de Steve tandis qu'il se redressait dans son fauteuil et décroisait les jambes. Gabby a reçu le message cinq sur cinq. Il a lancé à son interlocuteur

récalcitrant un coup d'œil qu'on aurait pu difficilement qualifier de dévoué, mais il a quitté la pièce.

Ce bref échange entre les deux hommes me paraissait prometteur. Je me suis demandé si Farrell était retenu quelque part dans les parages, derrière une porte verrouillée. Je me voyais déjà retourner chez Stan pour lui révéler l'endroit exact où était enfermé son « frère ». Ensuite...

Oh oh ! Ensuite, Stan viendrait attaquer la Confrérie du Soleil avec les autres membres de son clan, tuerait tous les adeptes, libérerait Farrell et...

Hugo s'est éclairci la gorge.

— Nous voulions juste savoir si vous aviez quelque chose à nous présenter qui nous donnerait une idée plus précise de vos activités. Un événement prochain auquel nous pourrions assister, par exemple.

Son ton n'exprimait qu'une simple curiosité, un intérêt somme toute assez modéré.

— Puisque, si j'ai bien compris, Mlle Blythe est justement chargée de l'organisation de telles manifestations, peut-être pourra-t-elle nous répondre.

J'ai surpris le coup d'œil incertain que Polly Blythe lançait à Steve. Mais ce dernier est resté de marbre. D'après ce que je pouvais capter de ses pensées, elle était ravie qu'on fasse appel à ses lumières.

— Eh bien, nous avons effectivement plusieurs événements en vue, nous a-t-elle annoncé. Aujourd'hui, nous organisons justement une veillée exceptionnelle qui sera suivie d'un rituel du soleil levant dominical.

— Voilà qui semble intéressant. Mais, quand vous parlez de « soleil levant », vous voulez dire que ça se passe vraiment à l'aube ?

J'essayais de paraître enthousiaste.

— Oh, oui, oui, absolument. Nous appelons les services météo avant, pour nous renseigner sur l'heure exacte du lever du soleil, a assuré Sarah en riant.

— C'est un office extrêmement édifiant. Vous ne l'oublierez pas de sitôt, a renchéri Steve.

— Mais quel genre d'office... Enfin, que se passe-t-il exactement ? s'est enquis Hugo.

— Vous aurez la manifestation du pouvoir de Dieu juste sous les yeux, lui a expliqué Steve, tout sourire.

Ça promettait !

— Oh, Hugo ! me suis-je écriée. Tu ne trouves pas ça fascinant ?

— Certainement. À quelle heure commence la veillée ?

— À 18 h 30. Nous tenons à ce que tous nos membres soient là avant « leur » lever.

J'ai eu un quart de seconde de perplexité, puis j'ai compris que

Steve voulait que tous les adeptes arrivent avant que les vampires ne se réveillent pour la nuit.

— Mais comment font les fidèles pour les éviter, en rentrant chez eux ? ai-je demandé.

— Oh, mais ils ne rentrent pas ! Vous n'avez pas dû participer à beaucoup de veillées dans votre jeunesse ! s'est exclamée Sarah. C'est très amusant. Tout le monde vient avec son sac de couchage. Nous dînons ensemble et faisons des tas de jeux très distrayants. Il y a aussi des lectures de la Bible et un sermon, bien sûr. Nous passons vraiment toute la nuit ensemble dans le temple.

Donc, pour Sarah, la Confrérie était bel et bien une église, au même titre que la congrégation baptiste ou méthodiste. Et j'aurais juré que c'était aussi le point de vue de tous les adeptes. Si le centre de la Confrérie ressemblait à un temple et fonctionnait comme un temple, alors c'était un temple, quel que soit son statut légal.

Contrairement à ce que pensait Sarah, j'avais participé à des veillées, quand j'étais adolescente, et j'avais vécu cette expérience comme une véritable punition. Imaginez une bande de jeunes enfermés dans une vieille baraque isolée toute la nuit, obligés de cohabiter dans une promiscuité quasi intime, sous la houlette d'une brochette de chaperons en soutane proposant films éducatifs, lectures et jeux tous plus débiles les uns que les autres, le tout avec provisions illimitées de bonbons et de gâteaux fournis par des mères angoissées. L'adolescente en pleine puberté que j'étais alors avait pourtant résisté au bombardement incessant d'hormones sexuelles (et aux pensées coupables et autres pulsions qu'elles engendraient) et enduré les hurlements, les blagues lamentables et les batailles de polochons de rigueur sans broncher. L'enfer, je vous dis !

Oui, mais ce sera différent, cette fois, me suis-je dit. Il s'agit d'adultes, et d'adultes venus défendre une cause, qui plus est. Oubliez les centaines de paquets de chips éclatés et les sacs à viande noués. Si on participe à cette soirée, Hugo et moi, on aura peut-être une petite chance de fouiller les bâtiments et de délivrer Farrell. Car j'étais sûre qu'il était enfermé là, à présent. J'étais même persuadée que le fameux rituel du soleil levant n'était autre que son sacrifice.

— Nous serions enchantés de vous compter parmi nous, a déclaré Polly. Ce n'est pas la nourriture qui manque, et nous avons largement assez de lits de camp.

Hugo et moi avons échangé un regard incertain.

— Pourquoi ne pas faire une petite visite du centre maintenant ? nous a suggéré Sarah, consciente de notre hésitation. Cela vous donnera le temps de réfléchir.

Si je comptais sur Hugo pour me décider, j'étais mal partie. Quand je lui ai pris la main, j'ai été submergée par un flot

d'incertitude. Hugo ne semblait vraiment pas près de se réconcilier avec lui-même. Une seule pensée s'est dégagée clairement de tout ce fatras : « Fichons le camp d'ici ! »

J'ai immédiatement revu mes plans, opérant un virage à 180°. Si Hugo en était déjà au stade où il ne souhaitait rien tant que prendre la tangente, nous n'avions plus rien à faire là. Les autres questions pourraient attendre.

Je lui ai aussitôt tendu la perche.

— Pourquoi ne pas rentrer directement chercher nos duvets et nos affaires de toilette, mon chéri ?

— Tu as raison. Et il faut qu'on donne à manger au chat, a immédiatement ajouté mon fidèle partenaire. Mais nous serons de retour à... 18 h 30, c'est bien cela ?

— Oh, j'y pense ! s'est écriée Sarah. Steve, n'avons-nous pas des sacs de couchage en réserve dans la salle du fond ? Tu sais, ceux que nous avons gardés après le départ de ce jeune couple qui a séjourné ici quelque temps.

— Absolument. Nous serions heureux de vous garder avec nous en attendant l'arrivée des autres fidèles, a renchéri Steve avec un sourire radieux.

J'ai tout de suite senti la menace sous-jacente et compris qu'il fallait déguerpir au plus vite. Pourtant, je n'avais toujours pas réussi à capter quoi que ce soit d'intéressant dans l'esprit des Newlin, qui n'offraient, à mes vaines tentatives de détection, qu'un infranchissable mur de détermination. Quant à Polly Blythe, elle semblait toujours jubiler. Maintenant qu'on avait manifestement éveillé leurs soupçons, je n'avais aucune envie de pousser mes investigations plus loin. Je n'avais qu'une hâte : quitter le centre sans perdre une seconde. Et si je parvenais à partir, je me jurais bien de ne jamais y remettre les pieds. J'abandonnerais séance tenante mon job de détecteur de pensées pour les vampires ; je me contenterais de mon tranquille petit emploi de serveuse et de dormir dans les bras de Bill aussi souvent que possible. Point à la ligne.

— Je suis désolée, mais nous devons vraiment nous en aller, ai-je insisté avec un peu plus de fermeté. Vous nous avez vraiment fait bon accueil et nous tenons à être des vôtres, ce soir. Mais nous avons quelques courses urgentes à faire avant cela. Vous savez ce que c'est : quand vous travaillez toute la semaine, il ne vous reste que le week-end pour régler toutes ces petites corvées qui s'accumulent sans qu'on s'en rende compte.

— Oh, mais elles seront encore là quand la veillée s'achèvera demain ! a protesté Steve, moqueur. Maintenant que vous êtes ici, il faut que vous restiez. Allez ! L'affaire est entendue.

Il semblait impossible de sortir de ce guêpier sans nous trahir.

Notre résistance serait vraiment devenue suspecte. Mais je n'avais pas l'intention de cracher le morceau, pas tant qu'il y avait encore un espoir, si minime soit-il, de nous échapper.

Nous avons tourné à gauche en sortant du bureau de Steve. Steve marchait derrière nous, Polly sur notre droite, et Sarah nous précédait. Chaque fois qu'on passait devant une porte, une voix s'élevait : « Steve, je peux te voir une minute ? » ou « Steve, Ted prétend qu'on doit changer l'édito de la dernière newsletter. Tu en penses quoi ? » Mais, en dehors d'un clin d'œil complice ou d'un signe de la main, je n'ai pas vu Steve Newlin fournir la moindre réponse concrète à ces demandes réitérées de ses collaborateurs. Et toujours cet inamovible sourire bienveillant.

Je me demandais combien de temps la machine continuerait à tourner, si Steve devait disparaître. Puis j'ai eu honte d'avoir pensé une chose pareille, parce que, dans mon esprit, « s'il devait disparaître » signifiait « s'il était tué ». De toute façon, je commençais à croire que Sarah ou Polly seraient ravies de prendre sa place, si l'occasion s'en présentait. Elles semblaient de la même trempe : mains de fer dans des gants de velours.

Tous ces bureaux paraissaient parfaitement ordinaires, et les tâches qu'on y effectuait on ne peut plus routinières et normales, comme celles qu'accomplit n'importe quel employé dans n'importe quelle entreprise standard (si tant est qu'on puisse considérer les bases sur lesquelles reposait cette organisation comme normales, évidemment). Rien ne différenciait ces gens de l'Américain moyen, si ce n'est qu'ils avaient l'air un peu plus « propres sur eux » et étaient presque trop bien élevés. Il y avait même des Noirs et des Hispaniques dans le staff, ce qui me paraissait plutôt étonnant, de la part d'employeurs aussi sectaires.

Mais, plus surprenant encore, ils avaient recruté une créature qui n'appartenait vraisemblablement pas au genre humain !

Une petite femme brune de type latino marchait au-devant de nous dans le hall et, quand son regard a croisé le mien, j'ai saisi au vol une signature mentale que je n'avais rencontrée qu'une fois : celle de Sam Merlotte. Comme Sam, cette femme était un changeling. Elle a écarquillé les yeux en percevant ma différence. J'ai essayé de capter son attention et, pendant une minute, nos regards sont restés rivés l'un à l'autre, tandis que je tentais de lui faire parvenir un message qu'elle s'efforçait par tous les moyens de ne pas recevoir.

— Vous ai-je dit que le temple que nous occupons actuellement avait été érigé dans les années soixante ? chantonait Sarah, alors que la petite femme brune s'éloignait dans un cliquetis précipité de talons.

Elle a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et, une fois encore, nos regards se sont croisés. Il y avait de la peur dans ses yeux. Quant

aux miens, ils devaient clignoter comme des enseignes lumineuses avec les mots « Au secours ! » en lettres de feu.

— N... non, ai-je bégayé.

— Encore quelques pas, et nous aurons fait le tour complet, a repris Sarah d'un ton encourageant.

Nous arrivions effectivement à la dernière porte, au bout du couloir. Celle qui lui faisait pendant, dans l'autre aile, donnait sur l'extérieur. Les deux ailes semblaient avoir été construites sur le même modèle, de part et d'autre du sanctuaire central.

— C'est vraiment immense, a commenté Hugo, faisant ainsi aimablement part de sa favorable impression à nos hôtes.

Quels qu'aient été ses sentiments antérieurs, il semblait à présent délivré de toutes les émotions contradictoires qui l'avaient si violemment tourmenté. En fait, il ne paraissait absolument plus concerné par ce qui se passait. Il fallait qu'il soit complètement autiste ou, pour le moins, totalement dépourvu d'intuition pour ne pas mesurer la gravité de la situation.

C'était bien ma veine ! J'étais tombée sur le type le plus bouché qui soit. Tout ce qui l'intéressait, c'était que Polly ouvre la dernière porte, la porte au fond du couloir, celle qui devait donner sur l'extérieur.

Mais je m'étais trompée. Cette porte-ci donnait sur un escalier, un escalier qui s'enfonçait dans le noir...

— Vous savez, je suis un peu claustrophobe, ai-je aussitôt prétendu.

Je me suis cramponnée au bras d'Hugo, en adressant à la ronde un petit sourire contrit qui se voulait attendrissant.

Le cœur d'Hugo battait comme un tambour annonçant la charge. Il était terrifié. Le simple fait de se retrouver au sommet de cet escalier lui faisait perdre tous ses moyens. Décidément, je ne comprenais rien à ce type... Surmontant la peur qui lui nouait le ventre, il m'a tapoté l'épaule avec commisération et a, à son tour, adressé un sourire confus à la cantonade.

— Je crois que nous ferions peut-être mieux d'y aller, a-t-il dit d'une voix faible.

— Oh, mais je suis persuadée que cette petite visite vous passionnera ! Nous avons un abri antiatomique, vous savez, a insisté Sarah. Une vraie petite maison, entièrement équipée, n'est-ce pas, Steve ?

Elle en riait presque. Personnellement, je ne voyais pas ce qu'un abri antiatomique avait de drôle.

— C'est fou tout ce qu'on peut trouver là-dessous ! a renchéri son mari.

Il avait toujours l'air aussi cordial, aussi décontracté, image parfaite de l'homme serein qui maîtrise la situation. Mais son regard, lui, avait changé : je n'y voyais plus rien de rassurant, bien au contraire. Il a avancé d'un pas, et comme il était derrière nous, j'ai été obligée d'en faire autant, sous peine de le sentir se coller à moi – ce dont je n'avais aucune envie.

— Allez ! a lancé Sarah avec enthousiasme. Je parie que Gabby est en bas. Steve en profitera pour régler ce petit problème qui semblait tant le contrarier tout à l'heure et, pendant ce temps, je vous montrerai l'abri.

Et elle a descendu l'escalier de cette même démarche élégante, mais étonnamment rapide, qu'elle avait adoptée dans le couloir, faisant onduler ses hanches d'une manière que j'aurais sans doute trouvée sexy si je n'avais pas été à deux doigts de hurler.

Polly nous a invités d'un geste à lui emboîter le pas. Nous n'avions pas franchement le choix. Hugo est passé en premier. Il semblait désormais se croire en sécurité. C'était clair dans son esprit. Sa première réaction d'appréhension s'était dissipée. Il paraissait s'être résigné à laisser les choses suivre leur cours, à voir venir. Du coup, son incertitude avait disparu, et sa peur avec elle. J'aurais bien aimé qu'il soit un peu plus facile à déchiffrer. De dépit, je me suis concentrée sur Steve Newlin. Mais je n'ai rien obtenu de ce côté-là non plus, hormis

cette inébranlable muraille d'autosatisfaction.

Plus on descendait, plus je ralentissais. Si Hugo était certain de remonter sain et sauf – après tout, on était entre gens civilisés, non ? se disait-il –, je n'en étais pas aussi sûre.

Hugo était intimement persuadé que rien ne pouvait lui arriver parce qu'il était le type même du bon Américain blanc de classe moyenne, bien élevé, bien éduqué, sensé et diplômé, comme l'étaient probablement tous ceux qui l'accompagnaient.

En ce qui me concernait, il se trompait. Étais-je sensée et civilisée ? J'en doutais fortement.

Encore une question qui, comme tant d'autres que je m'étais posées récemment, aurait mérité réflexion. Je l'ai gardée au chaud avec les précédentes, en me promettant de l'étudier dès que j'aurais un moment de liberté (si je ne l'avais pas perdue entre-temps, ma liberté, justement).

Il y avait une deuxième porte au pied des marches. Sarah a frappé trois coups secs, puis deux (j'ai enregistré ça machinalement. On ne sait jamais). Vu le nombre de claquements qui ont suivi, il devait y avoir un sacré nombre de serrures !

Monsieur Muscle nous a ouvert.

— Hé ! Mais vous m'avez amené des visiteurs ! s'est-il exclamé, rayonnant. Formidable !

Sa chemisette était impeccablement rentrée dans son pantalon bien repassé. Ses Nike étaient toutes neuves et aussi immaculées que ses vêtements. Il était rasé de près, à croire qu'il sortait de la salle de bains. J'étais prête à parier qu'il faisait ses cinquante pompes tous les matins. Il y avait dans tous ses gestes quelque chose d'énergique, d'électrique, presque, comme s'il s'était shooté à l'adrénaline.

J'ai essayé de détecter un signal de vie dans les environs immédiats, mais sans succès : j'étais trop stressée. Impossible de m'ouvrir aux vibrations ambiantes.

— Je suis content que tu sois là, Steve, a poursuivi Gabby. Pendant que Sarah fait visiter les lieux à nos invités, tu pourrais peut-être venir jeter un coup d'œil dans la... chambre d'amis.

Il désignait du menton la porte située à droite du petit couloir de béton. Il y en avait une autre en vis-à-vis et une au fond.

Je détestais cet endroit. Je m'étais prétendue claustrophobe pour ne pas avoir à descendre, mais maintenant qu'on m'y avait forcée, je réalisais que ce n'étaient pas des salades : j'étouffais vraiment. Cette odeur de moisi, cette lumière blême, ce béton partout... Brrr ! J'avais horreur de ça. Pas question de rester une seconde de plus emmurée dans ce bunker. Mes mains étaient moites, et j'avais l'impression d'avoir des semelles de plomb.

— Hugo, ai-je chuchoté. Je veux m'en aller.

Ma voix avait un authentique accent désespéré.

— Marguerite ne se sent vraiment pas bien, a plaidé Hugo d'un air embarrassé. Si ça ne vous dérange pas, nous allons remonter et vous attendre en haut.

J'ai fait immédiatement demi-tour et... me suis retrouvée nez à nez avec Steve. Il ne souriait plus du tout, à présent.

— Et moi, je pense que vous devriez m'attendre dans la pièce à côté jusqu'à ce que j'en aie terminé avec Gabby, a-t-il rétorqué. Ensuite, nous aurons ensemble une petite conversation.

À sa façon de parler, il était clair qu'il ne tolérerait aucune objection. Sarah a ouvert la porte qu'il pointait du doigt, révélant une pièce carrée aux murs et au sol nus, avec, pour tout mobilier, deux chaises et deux lits de camp.

— Non, non, je ne peux pas ! me suis-je écriée, affolée.

Et, sans trop savoir ce que je faisais, j'ai poussé Steve de toutes mes forces. En dépit de sa haute taille et quoiqu'il fût bien campé sur ses deux jambes, il a chancelé. J'en ai profité pour me faufiler dans l'escalier aussi vite que j'ai pu. Mais une main s'est refermée sur ma cheville, et je suis tombée. On m'a ensuite tirée violemment en arrière. J'ai senti le bord de chaque marche, sur le visage, la poitrine, les côtes, le ventre, les genoux... C'était si douloureux que j'ai failli vomir.

— Ben alors, ma p'tite dame, on ne tient plus debout ? a fait Gabby en ricanant et en m'aidant à me relever.

— Mais qu'est-ce que... Comment osez-vous ? a balbutié Hugo, manifestement choqué. Nous venons ici pour nous joindre à vous, et c'est la façon dont vous nous traitez ?

— Oh, arrête ton cirque ! lui a conseillé Gabby en me tordant le bras derrière le dos.

J'en ai eu le souffle coupé. Avant que j'aie réussi à reprendre vraiment mes esprits, il m'a propulsée d'une main dans la pièce, m'arrachant ma perruque de l'autre. J'ai crié à Hugo de résister, mais cet imbécile m'a benoîtement emboîté le pas.

Bientôt, la porte s'est refermée derrière lui, et nous nous sommes retrouvés tous les deux prisonniers. En entendant le claquement sec du verrou, j'ai compris que la comédie était bel et bien finie.

— Mon Dieu, Sookie, s'est écrié Hugo, mais tu as la pommette entaillée !

— Sans blague ! ai-je maugréé faiblement.

— Es-tu blessée ?

— Penses-tu ! J'ai juste deux ou trois os fracturés, pas plus.

— Ça ne t'enlève rien de ton mordant, en tout cas.

Hugo aurait bien voulu se mettre en colère contre moi. Ça l'aurait soulagé. Je le percevais nettement, mais je ne comprenais pas

pourquoi.

Allongée sur un des lits de camp, un bras sur les yeux, j'ai essayé de m'isoler. J'avais besoin de réfléchir. Il ne semblait pas se passer grand-chose de l'autre côté de la porte. J'ai cru entendre une autre porte s'ouvrir, un bruit de voix étouffées, mais rien d'autre. Ces murs avaient été conçus pour résister à une explosion nucléaire : tranquillité assurée !

— Tu as une montre ? ai-je demandé à mon compagnon de cellule.

— Oui. Il est 17 h 30.

Encore deux bonnes heures avant le réveil des vampires.

J'ai laissé le silence s'installer. Quand j'ai été sûre qu'Hugo s'était plongé dans ses pensées, j'ai levé mes barrières mentales et j'ai tendu l'oreille pour écouter ce qu'il se disait.

Ce n'était pas censé se passer comme ça... Je n'aime pas ça... Ça va sûrement s'arranger... Je me demande comment on va faire pour aller aux toilettes... Et Isabeau ? Peut-être qu'elle n'en saura rien... J'aurais dû m'en douter après cette fille, hier... Comment vais-je pouvoir me sortir de là sans compromettre ma carrière d'avocat ? Si je commence à prendre mes distances dès demain, peut-être que je pourrai me désengager en douceur...

J'appuyais mon bras de toutes mes forces sur mes yeux, jusqu'à en avoir mal, pour m'empêcher de sauter sur la première chaise venue et de lui fracasser le crâne. Je n'en avais pas encore appris assez. J'avais un sacré atout en main, cependant : il ne savait vraisemblablement pas comment fonctionnait mon don. Les membres de la Confrérie non plus, d'ailleurs. Sinon, jamais ils ne m'auraient enfermée avec lui.

À moins qu'Hugo Ayres n'ait pas de valeur pour eux... En tout cas, une chose était certaine : il n'en aurait plus aucune pour les vampires. J'avais hâte de voir la réaction d'Isabeau quand je lui annoncerais que son petit ami était un traître.

Rien que de l'imaginer, ça a suffi à me couper mes envies de meurtre. À la réflexion, assister aux représailles ne me tentait pas. Ça promettait d'être saignant ! Un spectacle pareil me rendrait malade. Je n'en dormirais pas pendant des semaines.

N'empêche qu'il ne l'aurait pas volé.

Mais à qui cet avocat véreux avait-il donc vendu son âme ?

Il n'y avait pas trente-six façons de le savoir.

Je me suis redressée avec peine pour m'adosser contre le mur. Je ne me faisais pas trop de souci pour ma petite santé, je savais que je m'en remettrais, mais pour le moment, je souffrais le martyre. J'avais tellement mal à la joue que je n'aurais pas été étonnée d'avoir la pommette en miettes. Je sentais tout le côté gauche de mon visage

enfler à la vitesse grand v. Encore une chance que mes tibias aient tenu bon ! Je pourrais toujours m'enfuir, à la première occasion. C'était l'essentiel.

Une fois bien calée dans une position aussi confortable que possible (tout est relatif), j'ai attaqué bille en tête.

— Alors, Hugo, ça fait combien de temps que tu vis dans la peau d'un traître ?

Il est devenu écarlate.

— Traître à qui ? À Isabeau ou à l'espèce humaine ?

— À toi de choisir.

— J'ai trahi l'espèce humaine en acceptant de représenter les vampires au tribunal. Si j'avais eu la plus petite idée de ce qu'ils étaient vraiment... J'ai pris l'affaire parce que je pensais que c'était un défi intéressant à relever, légalement parlant. J'ai toujours été un ardent défenseur des droits civiques et j'étais convaincu que les vampires avaient les mêmes droits que les autres.

Maître Ayres ouvrait les vannes : pas besoin de le pousser, il allait cracher le morceau tout seul. Je me suis contentée d'approuver :

— Évidemment.

— À l'époque, a poursuivi Hugo, j'estimais que leur interdire de vivre là où bon leur semblait, c'était renier les principes fondateurs qui ont présidé à la naissance même des États-Unis d'Amérique.

Il avait l'air amer, blasé, revenu de tout.

Il n'avait encore rien vu.

— Tu sais quoi, Sookie ? a-t-il enchaîné, lancé dans sa plaidoirie. Les vampires ne sont même pas américains. Ils ne sont ni noirs, ni jaunes, ni latinos. Ils ne sont ni catholiques ni protestants, ni démocrates ni républicains. Ce sont seulement des vampires. Ils n'ont pas de race, pas de religion, pas de nationalité. Ce sont des vampires, un point, c'est tout.

Et alors ? Voilà ce qui arrivait quand on condamnait une minorité à la clandestinité pendant des siècles.

— Au moment du procès, je me disais que si Stan Davis voulait vivre dans Green Valley Road ou dans le Bronx, c'était son droit le plus strict, en tant qu'Américain. Alors, je l'ai défendu contre l'association qu'avaient constituée ses voisins pour l'attaquer en justice. Et j'ai gagné. C'est comme ça que j'ai rencontré Isabeau. Une nuit, je suis rentré avec elle. Je me flattais de mon courage, de mon audace. Je bravais les préjugés, piétinais toutes les conventions. J'étais un libre-penseur que son ouverture d'esprit plaçait bien au-dessus de la masse.

Je le regardais sans ciller, sans piper mot.

— Comme tu le sais, le sexe avec les vampires est... exceptionnel. Rien ne peut l'égaliser. Chez moi, c'est vite devenu une obsession. Pire,

une nécessité. Je ne pouvais plus me passer d'Isabeau. Mon cabinet en a pâti. Je ne voyais plus mes clients que l'après-midi parce que je ne parvenais pas à me lever le matin. Je refusais de quitter Isabeau avant l'aube.

J'avais l'impression d'entendre la confession d'un alcoolique. Hugo était devenu accro au sexe version vampire. Je trouvais l'idée fascinante et répugnante à la fois.

— J'ai commencé à négliger mes dossiers pour faire tous les petits boulots qu'Isabeau me proposait. Ce mois-ci, elle m'a baladé de maison en maison. J'ai fait le ménage, la vaisselle, le jardin... tout ce qui me permettait de rester auprès d'elle. Quand elle m'a demandé d'apporter cette bassine d'eau dans la salle de réunion, j'ai exulté. Non parce que j'étais heureux d'exécuter pour elle une tâche aussi insignifiante – je suis avocat, nom d'un chien ! –, mais parce que la Confrérie m'avait appelé pour me demander si je pouvais lui fournir des informations sur les activités des vampires de Dallas.

« Au moment où elle m'a contacté, j'étais très en colère contre Isabeau. Nous nous étions disputés à propos de la façon dont elle me traitait. Elle m'avait vraiment mis hors de moi. J'étais donc tout disposé à écouter les membres de la Confrérie. J'avais entendu ton nom prononcé au cours d'une conversation entre Stan et Isabeau, et je le leur ai communiqué. Ils ont quelqu'un qui travaille chez Anubis Air. Ce type a repéré le vol de Bill, et ils ont essayé de te kidnapper à l'aéroport. Ils voulaient découvrir pourquoi les vampires avaient besoin de toi et ce qu'ils feraient pour te récupérer.

« Quand je suis entré dans la salle avec la bassine, Stan ou Bill t'a appelée par ton prénom, et j'ai compris que leur tentative d'enlèvement avait échoué. Je me suis dit que je détenais une information cruciale pour eux, quelque chose qui pourrait compenser la perte du mouchard que j'avais placé sous la table.

— Non seulement tu as trahi Isabeau, mais tu m'as trahie, moi, bien que je sois une humaine, comme toi.

— Oui.

Il gardait les yeux baissés.

— Et Bethany Rogers ?

— La serveuse ?

Il essayait de gagner du temps.

— La serveuse assassinée, oui.

— Ils l'ont emmenée, a-t-il soupiré en secouant la tête, comme s'il se disait : « Non, non. Ils n'ont pas pu faire une chose pareille. » Je savais que Bethany était la seule personne à avoir vu Farrell avec Godefroy, et je le leur avais dit. Quand je me suis levé, cet après-midi, et que j'ai entendu à la radio qu'elle avait été retrouvée morte, je n'arrivais pas à le croire.

— Ils l'ont enlevée lorsqu'elle est sortie de chez Stan, ai-je deviné. Parce qu'on leur avait dit qu'elle était le seul témoin oculaire de l'histoire.

— Oui.

— C'est toi qui les as appelés, hier soir, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suis sorti dans le jardin et je leur ai téléphoné avec mon portable. J'ai pris un très gros risque : tu sais à quel point les vampires ont l'ouïe fine. Mais je l'ai fait.

Il tentait de se convaincre qu'il avait accompli là un acte de bravoure : dénoncer la pauvre Bethany qui avait fini avec une balle dans la tête, à côté des poubelles.

— Elle a été tuée après ton coup de fil, parce que tu l'as trahie.

— Oui, je... j'ai regardé le journal télévisé.

— Devine qui a fait ça, Hugo.

— Je... je ne sais pas.

— Mais si, voyons ! Elle était le seul témoin véritablement dangereux, et sa mort est censée servir de leçon aux vampires, une façon comme une autre de leur dire : « Voilà ce qui arrive à ceux qui travaillent pour vous. » Que crois-tu qu'ils vont faire de toi, maintenant, Hugo ?

— Mais je les ai aidés ! a-t-il protesté, visiblement pris de court.

— Qui le sait, à part eux ?

— Personne.

— Alors, qu'est-ce qui les empêche de donner une deuxième leçon aux vampires en tuant Hugo Ayres, l'avocat qui a pris la défense de Stan Davis, celui qui lui a permis de s'installer à Dallas ?

Il en est resté bouche bée.

— Si tu es si important que ça pour eux, comment se fait-il que tu sois enfermé avec moi dans ce trou ? ai-je ajouté pour bien enfoncer le clou.

— Parce que, jusqu'à présent, tu ignorais le rôle que j'avais joué dans cette affaire, a-t-il objecté, et qu'il n'était pas impossible que tu me fournisses d'autres renseignements que nous aurions pu utiliser contre les vampires.

— Donc, maintenant que je sais ce que tu as fait, ils vont te laisser sortir, hein ? Pourquoi n'essaies-tu pas, pour voir ? Je ne te retiens pas : je préfère largement être seule qu'en si mauvaise compagnie.

À ce moment-là, une petite lucarne s'est ouverte dans la porte. Un visage désormais familier s'y est encadré.

— Alors ? Comment ça va, les tourtereaux ? a demandé Gabby, hilare.

— Sookie a besoin de voir un médecin au plus vite ! a déclaré Hugo d'un ton de reproche, comme s'il était réellement indigné de

l'accueil qu'on nous avait réservé. Elle ne dit rien, mais je suis sûr qu'elle souffre. Sa pommette est probablement fracturée. Et elle est au courant de mes accointances avec la Confrérie. Alors, vous feriez mieux de me laisser sortir.

Ma parole, il n'avait toujours pas compris ! Il y croyait encore ! Je ne savais pas ce qu'il espérait, mais j'ai joué de mon mieux le rôle de victime qu'il m'avait attribué – ça n'a pas été trop difficile, vu l'état dans lequel j'étais.

— Tu sais quoi ? J'ai une petite idée, a répondu Gabby. J'commence à m'ennuyer ferme au fond de ce trou à rats et j crois pas que Sarah ou Steve, ou même la vieille Polly, soient près de redescendre. Tu sais qu'on a un autre prisonnier, ici, Hugo. Et je suis sûr qu'il serait content d'te voir. Farrell. Ça te dit quelque chose ? Tu l'as rencontré au Q.G. des démons des ténèbres, je crois.

— Oui.

Hugo n'avait pas l'air ravi du tour que prenait la conversation.

— Tu sais que c'est une tantouze ? Un suceur de sang pédé ? Vu qu'on est littéralement six pieds sous terre, ici, il s'est réveillé en avance, figure-toi. Alors, j'me suis dit que tu pourrais le distraire un peu pendant que je m'occupe de cette chienne de collabo.

Le sourire qu'il m'a adressé à ce moment-là m'a retourné l'estomac. Une foule de petites reparties spirituelles me sont passées par la tête. Monsieur Muscle les aurait appréciées, j'en étais persuadée. Mais j'ai renoncé au plaisir relatif qu'elles m'auraient procuré. Ce n'était pas le moment de gaspiller mon énergie : le pire était encore à venir.

J'ai dû faire un effort colossal pour réussir à me lever. Je n'avais peut-être pas la jambe cassée, mais mon genou gauche était violet et tout enflé. J'étais pourtant bien décidée à me défendre. Je me suis alors demandé si, en unissant nos forces, Hugo et moi, on ne pourrait pas réussir à déséquilibrer Gabby quand il ouvrirait la porte. Mais, dès qu'il l'a entrebâillée, j'ai vu que Monsieur Muscle avait un revolver dans la main droite et, dans la gauche, un long truc noir pas très engageant qui ressemblait fort à une matraque électrique.

J'ai crié :

— Farrell !

S'il était effectivement réveillé, il m'entendrait malgré l'épaisseur des murs : c'était un vampire.

Gabby a sursauté.

— Oui ? a répondu une voix caverneuse qui semblait provenir du fond du couloir.

J'ai perçu un cliquetis caractéristique : évidemment, ils avaient été obligés de l'enchaîner. Sinon, il aurait pu défoncer la porte ou l'arracher de ses gonds.

— C'est Stan qui nous env...

Gabby m'a frappée à la volée du dos de la main en beuglant :

— La ferme !

Ma tête a heurté le mur. J'ai émis un drôle de bruit, à mi-chemin entre le cri et le gémissement.

À présent, Gabby braquait son arme sur Hugo, tout en tenant sa matraque à deux doigts de mon visage.

— Avance, l'avocaillon. Et m'approche pas, compris ?

Le front ruisselant de sueur, Hugo est passé devant Gabby pour sortir dans le couloir. J'étais sonnée et j'avais du mal à me concentrer. J'ai pourtant remarqué qu'à un moment donné, quand il ouvrirait à Hugo la porte de son nouveau cachot, Gabby se retrouverait assez loin de moi. Juste au moment où je me disais qu'il était temps de tenter ma chance, il a ordonné à Hugo de fermer ma cellule et, malgré mes signes de tête désespérés, Hugo a obéi.

Je ne sais même pas s'il m'a vue. Il s'était complètement replié sur lui-même. Tout s'effondrait autour de lui. Il ne savait plus où il en était. J'avais fait de mon mieux en prévenant Farrell que c'était Stan qui nous envoyait. Ça laisserait à Hugo une certaine marge de manœuvre. Mais il semblait trop terrifié, trop écoeuré ou trop bourrelé de remords pour en profiter. Étant donné la façon dont il nous avait trahis, je m'étonnais d'avoir pris la peine de le protéger. Peut-être que si je n'avais pas vu sa petite fille dans ses pensées...

— Pense à ta fille, Hugo ! ai-je lancé pour le sortir de sa torpeur.

Son visage s'est encadré dans la lucarne encore ouverte, un visage blême et torturé, puis il a disparu. J'ai entendu la porte du fond s'ouvrir, un cliquetis de chaînes, le grincement des gonds mal huilés et le claquement sec du verrou : Gabby avait enfermé Hugo dans la cellule de Farrell.

J'ai commencé à prendre de profondes inspirations, de plus en plus rapides sous l'emprise du stress, jusqu'à frôler l'hyperventilation. Ensuite, j'ai attrapé une des deux chaises (des sièges en plastique moulé orange sur structure métallique, du genre de ceux sur lesquels vous vous êtes assis des millions de fois dans les salles d'attente ou les cantines de votre enfance). Je la tenais façon dompteur, avec les pieds vers l'avant. C'était la seule technique de défense qui m'était venue à l'esprit. Puis j'ai pensé à Bill. Mais ça faisait trop mal. Alors, j'ai pensé à Jason. J'aurais voulu qu'il soit avec moi. Ça faisait bien longtemps que mon frère ne m'avait pas manqué à ce point.

La porte s'est ouverte, et Gabby est entré dans la cellule avec un sourire jusqu'aux oreilles. Un sourire malsain. Un sourire qui laissait suinter toute la noirceur qu'il avait en lui. Le sourire d'un type qui allait se payer du bon temps.

— Tu crois qu'tu m'fais peur avec ta malheureuse chaise ? a-t-il

raillé, goguenard.

Je n'avais pas envie de discuter, encore moins d'écouter les vipères qui sifflaient sous son crâne. Je me suis barricadée derrière mes barrières mentales et j'ai rassemblé mes dernières forces.

Il avait rangé son revolver dans son étui, mais gardé sa matraque à la main. Mais il était tellement sûr de l'emporter, maintenant, qu'il l'a glissée sans hésiter dans la gaine en cuir qu'il portait à la ceinture. Il s'est alors saisi des pieds de la chaise et s'est mis à la secouer en tous sens, espérant sans doute me faire lâcher prise.

C'est à ce moment-là que j'ai chargé.

J'ai failli réussir. Il ne s'attendait pas à la violence de ma réaction. Mais, à la dernière seconde, il a fait basculer la chaise en travers de la porte, me bloquant le passage. Haletant, empourpré jusqu'au cou, il s'est adossé au mur pour reprendre son souffle.

— Salope ! a-t-il craché entre ses dents.

Et il s'est rué sur moi. Je n'ai rien vu quand il a sorti sa matraque. Il a dû passer le bras sur le côté pour me toucher à l'épaule.

Contrairement à ce qu'il escomptait, je ne me suis pas évanouie. Mais je suis tombée à genoux. Je me demandais toujours ce qui m'était arrivé quand il s'est jeté sur moi. J'ai basculé sur le dos.

Je ne pouvais peut-être plus bouger, mais je pouvais encore serrer les jambes et crier. Je ne m'en suis pas privée.

— La ferme ! a-t-il hurlé, fou de rage.

Maintenant que j'avais un contact physique avec lui, je lisais dans ses pensées à livre ouvert. Il voulait effectivement que je perde connaissance. Il voulait me violer pendant que je serais inconsciente. En fait, c'était son truc, son idéal en matière de sexe.

— Tu préfères les filles quand elles sont dans les pommes, hein ? ai-je raillé.

Il a glissé sa main droite entre nos torses moites pour déchirer mon chemisier.

Au même instant, j'ai entendu Hugo hurler. Comme si ça pouvait l'aider ! J'ai mordu Gabby à l'épaule.

Il m'a traitée de « salope » une fois de plus (ça commençait à sentir le réchauffé). Il avait ouvert sa braguette et se débattait avec ma jupe. Je me suis félicitée de l'avoir choisie longue.

— Tu as peur qu'elles se plaignent, si elles sont lucides ? lui ai-je lancé.

Il m'a de nouveau insultée, et je me suis remise à crier :

— Dégage ! Lâche-moi ! Lâche-moi !

La décharge électrique ne m'avait paralysée que provisoirement et, à force de me débattre, j'avais fini par libérer mes bras. Tout en hurlant à pleins poumons, j'ai plaqué violemment mes mains sur ses oreilles.

Il s'est redressé brusquement, avec un rugissement de fauve blessé, et s'est pris la tête entre les mains. Il dégageait une telle rage que j'avais l'impression d'être emportée par un torrent de fureur. C'est alors que j'ai compris : il allait me tuer. Quelles que puissent être les représailles auxquelles il s'exposait, il allait me tuer. J'ai voulu rouler sur le côté, mais j'avais les jambes coincées sous lui. Puis, soudain, j'ai levé les yeux et j'ai vu sa main droite se refermer, son bras se plier et son poing reculer pour prendre de l'élan, un poing aussi énorme qu'un rocher. Avec la certitude de regarder la mort en face, j'ai suivi la trajectoire de cette massue qui descendait vers mon visage. Je savais que quand elle atteindrait son but, tout serait fini pour moi.

Le sort en a décidé autrement.

Tout à coup, la braguette ouverte et le sexe à l'air, Gabby a été soulevé de terre, tel un pantin dont on aurait brusquement tiré les fils. Son poing n'a frappé que le vide. Il s'est vainement débattu, en battant des pieds comme un gamin qui pique sa crise parce qu'on l'arrache à ses jouets.

Un homme plutôt petit tenait Gabby par la ceinture. Non, pas un homme : un adolescent. Un vieil adolescent.

Blond et torse nu, il était couvert de tatouages, des signes cabalistiques d'un bleu turquoise délavé. Gabby braillait, enrageait, gesticulait, mais le garçon blond ne bougeait pas. Le visage dépourvu de toute expression, il a attendu en silence que Gabby se taise enfin, puis il l'a ceinturé. Tablette de chocolat ou pas, Monsieur Muscle s'est plié en deux de douleur.

Le garçon m'a jeté un regard morne. Mon chemisier et mon soutien-gorge étaient déchirés. Manifestement, ça le laissait froid.

— Êtes-vous grièvement blessée ? m'a-t-il demandé d'un ton bourru, comme à contrecœur.

Eh bien ! Je m'étais peut-être dégoté un sauveur, mais un sauveur pas très enthousiaste.

Je me suis levée (ce qui tenait déjà de l'exploit, croyez-moi). Il m'a fallu un bon moment pour y parvenir. Je tremblais de tout mon corps. Une fois debout, je me suis retrouvée nez à nez avec le garçon tatoué (littéralement : on était à peu près de la même taille). À l'échelle humaine, on lui aurait donné seize ans. Il était impossible de savoir depuis combien de temps il se trimbalait avec ce corps d'adolescent. Il devait être plus vieux que Stan, plus vieux même qu'Isabeau. Son anglais était parfait, mais il avait un fort accent que je n'arrivais pas à identifier. Peut-être sa langue maternelle n'était-elle plus parlée aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on doit se sentir seul, quand on est le dernier être sur terre à employer une langue morte !

— Je vais m'en tirer. Merci.

J'ai essayé de refermer mon chemisier – il restait deux ou trois

boutons –, mais j'avais les mains en compote. De toute façon, ma nudité ne gênait que moi : il ne me regardait même pas.

— Mais, Godefroy, a soufflé Gabby, elle a essayé de s'échapper !

Godefroy l'a secoué, tel un maître tirant sur la laisse d'un chien agité, et Gabby s'est immédiatement calmé. Godefroy devait déjà avoir une dent contre lui pour le traiter comme ça. Deux dents, même. Une chance pour Gabby qu'il n'ait pas décidé de s'en servir...

C'était donc bien le vampire que Bethany avait vu au club en compagnie de Farrell, le vampire dont elle était la seule à se souvenir. La pauvre Bethany qui ne se souviendrait plus jamais de rien.

— Que comptez-vous faire, au juste ? lui ai-je demandé en m'efforçant de prendre un air détaché.

Il a cligné des yeux : il n'en avait pas la moindre idée.

Je n'osais pas trop le regarder, mais ses tatouages me fascinaient. On les lui avait probablement faits des siècles auparavant. J'aurais parié que plus personne ne savait ce que ces étranges symboles signifiaient depuis belle lurette. Un chercheur aurait sans doute donné tout ce qu'il possédait pour en voir de semblables. Quelle veinarde je faisais ! J'allais pouvoir les admirer gratuitement.

— S'il vous plaît, laissez-moi partir, ai-je repris, d'un ton que j'espérais plus digne qu'implorant. Ils veulent me tuer.

— Mais vous frayez avec les vampires, a-t-il rétorqué de sa voix morne et désincarnée.

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi pour me donner le temps de réfléchir.

— Euh... ai-je bredouillé d'un ton hésitant. Vous êtes bien un vampire vous-même, non ?

— Oui, mais demain, j'expierai mes péchés publiquement, m'a-t-il répondu. À l'aube, je m'offrirai au soleil. Pour la première fois depuis plus de mille ans, je verrai le jour se lever. Alors, Dieu m'apparaîtra.

D'accord, d'accord. Je voyais le problème.

— C'est votre choix, ai-je commenté avec toute la diplomatie dont j'étais capable. Mais moi, je n'ai pas choisi. Je ne veux pas mourir.

J'ai cru voir Gabby s'agiter et j'ai baissé les yeux vers son visage. Il était bleu. Godefroy le serrait beaucoup trop fort. Je me suis demandé si je devais le prévenir.

— Mais vous frayez avec les vampires, a répété Godefroy, d'un ton accusateur, cette fois.

J'ai relevé les yeux. En voyant son expression, j'ai compris qu'à l'avenir, je ferais mieux de ne pas me laisser distraire. Je me suis défendue comme je l'ai pu.

— Je suis amoureuse.

— D'un vampire ?

— Oui. Il s'appelle Bill Compton.

— Les vampires sont damnés. Ils devraient tous s'offrir au soleil. C'est une engeance malfaisante, corrompue, une gangrène qui ronge le monde.

— Et ces gens-là ? ai-je répliqué en pointant le doigt vers le plafond pour désigner la Confrérie. Vous pensez qu'ils valent mieux que vous ?

Godefroy a tout à coup eu l'air d'un ado terriblement malheureux et très mal dans sa peau. C'est alors que je l'ai vraiment regardé. Son visage était hâve, ses joues creuses et parcheminées, sa peau si pâle qu'elle en devenait presque transparente. Ses cheveux formaient presque un halo autour de sa tête tant ils étaient électriques, et ses yeux, enfoncés dans leurs orbites cavernueuses, ressemblaient à des billes bleues : il était mort de faim.

— Eux sont humains, au moins. Ce sont des créatures de Dieu, a-t-il répondu. Les vampires sont des suppôts de Satan.

— Vous vous êtes pourtant montré plus humain avec moi que cet homme-là.

Qui était mort, comme je venais de le constater. J'ai réprimé un tressaillement et reporté toute mon attention sur Godefroy : il tenait mon destin entre ses mains. Il était nettement plus important pour moi que Gabby, qui n'avait plus aucun pouvoir sur moi.

— Mais nous suçons le sang des innocents ! a protesté Godefroy, ses yeux presque translucides rivés aux miens.

— Qui peut prétendre être innocent ?

Question purement rhétorique de ma part, je l'avoue. Tout en la posant, je me suis dit que je devais ressembler à Ponce Pilate demandant : « Qu'est-ce que la vérité ? », alors qu'il le savait très bien.

— Les enfants.

— Oh ! Vous... vous en preniez aux enfants ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de porter la main à ma bouche.

— Oui, j'en ai massacré des centaines.

Que voulez-vous répondre à ça ? Je suis restée un long moment sans voix, incapable d'articuler le moindre mot. Godefroy me regardait tristement, sans bouger, le corps de Gabby pendant, inerte, oublié, sur son bras replié.

— Qu'est-ce qui vous a fait arrêter ?

— Rien. Rien ne pourra jamais m'arrêter, hormis la mort.

— Oh ! Je suis... je suis vraiment désolée.

C'est tout ce que j'ai trouvé à lui dire. Il souffrait, c'était évident. Il endurait même un véritable martyre. J'avais réellement de la peine pour lui. Pourtant, s'il avait été humain, je n'aurais même pas réfléchi deux secondes avant de le condamner à la chaise électrique.

— Il reste combien de temps d'ici la tombée de la nuit ?

Je sais que ce n'est pas glorieux, mais j'avais préféré changer de

sujet, faute de mieux.

Il ne portait pas de montre, bien sûr. Il n'en avait pas besoin. Il ne s'était réveillé que parce qu'il était sous terre et, probablement, parce qu'il était très vieux.

— Approximativement une heure.

— Je vous en prie, laissez-moi partir. Avec votre aide, je pourrai sortir d'ici.

— Vous allez avertir les vampires. Ils attaqueront le centre. Ils m'empêcheront de m'offrir au soleil.

— Mais pourquoi voulez-vous attendre l'aube ? ai-je rétorqué (il m'énervait, à la fin !). Allez-y ! Faites-le maintenant !

Il a semblé pétrifié de stupeur. Il en a lâché Gabby, qui est tombé sur le sol avec un bruit mat de chair écrasée. Godefroy ne lui a même pas jeté un coup d'œil.

— La cérémonie est prévue à l'aube. De nombreux fidèles y sont conviés, m'a-t-il expliqué. Farrell doit lui aussi s'offrir au soleil en même temps que moi.

— Mais moi, quel rôle suis-je censée jouer là-dedans ?

Il a haussé les épaules.

— Sarah voulait voir si Stan Davis vous échangerait contre un des siens. Mais Steve a d'autres projets : dans sa vision des choses, vous devez être enchaînée à Farrell. Vous brûlerez ensemble.

J'en suis restée muette un instant. Ce qui m'étonnait le plus n'était pas que Steve Newlin ait eu une telle idée, mais qu'il ait pu penser qu'elle obtiendrait l'aval des adeptes de sa secte. Ce type était encore plus atteint que je n'aurais pu l'imaginer.

— Et vous pensez que ça va plaire aux gens de voir une jeune femme condamnée sans autre forme de procès et brûlée vive, par-dessus le marché ? Vous croyez que c'est leur conception d'une cérémonie religieuse ? Et vous êtes toujours persuadé que ceux qui me réservent ce triste sort sont guidés par la foi ?

Là, j'ai eu l'impression que le coup portait. Ses convictions se lézardaient.

— Cela paraît peut-être extrême, a-t-il admis. Mais Steve estime que ce sera une démonstration éloquente.

— Ah ! Pour être une démonstration éloquente, ce sera une démonstration éloquente ! Ça prouvera qu'il est fou à lier. Je sais que ce monde est plein d'ordures et de vampires qui ne valent pas mieux que lui, mais je ne crois pas que la majorité des citoyens de ce pays, ou même seulement du Texas, d'ailleurs, seraient édifiés par le spectacle d'une femme hurlant de douleur pendant que son corps carbonisé se tord dans les flammes.

L'argument a semblé le perturber profondément. Je voyais bien qu'il s'était déjà fait ces réflexions, mais qu'il les avait refoulées,

s'interdisant toute considération qui aurait pu ébranler sa résolution.

— Ils ont appelé les médias, a-t-il protesté, telle la future mariée obligée d'épouser un fiancé sur lequel elle a soudain des doutes (*mais les faire-part ont été envoyés, maman !*).

— Le contraire m'aurait étonné. Mais ce sera la fin de leur organisation, je peux vous le garantir ! Je vous le répète : si vous voulez vraiment prouver quelque chose, proclamer haut et fort « pardon » à la face de Dieu, sortez de ce temple dès maintenant et immolez-vous sur la pelouse. Il n'y aura peut-être aucun humain pour vous voir, mais Dieu, lui, vous verra, je vous assure. Et c'est le seul regard qui devrait vous importer.

— Mais ils ont confectionné une robe blanche spécialement pour moi, a-t-il objecté (*mais, maman, j'ai déjà acheté la robe !*).

— La belle affaire ! Si on en vient à parler chiffons, c'est que votre détermination n'est pas bien solide. Je parie qu'au dernier moment, vous allez vous dégonfler.

Holà ! J'avais carrément perdu mon but de vue, moi ! Les mots n'avaient pas passé mes lèvres que je les regrettais déjà.

— Vous verrez, a-t-il répliqué sèchement. Vous verrez.

— Non, merci. Encore moins si je dois être ficelée à Farrell pour assister au spectacle. Je n'ai rien d'un suppôt de Satan et je n'ai aucune envie de mourir.

— Quand êtes-vous allée à l'église pour la dernière fois ?

Il me lançait un défi.

— Il n'y a pas une semaine. Et j'ai communiqué, si vous voulez tout savoir.

Je n'ai jamais été aussi contente d'être pratiquante. J'aurais été incapable de mentir là-dessus.

— Oh !

Il était clair que ça lui en bouchait un coin.

— Vous voyez !

Je n'allais tout de même pas me laisser brûler vive ! J'aimais trop la vie. J'aurais donné n'importe quoi pour être dans les bras de Bill en cet instant. J'en avais tellement envie que le couvercle de son cercueil aurait dû sauter tout seul sous la pression. Si seulement j'avais pu l'avertir...

— Venez, a murmuré Godefroy en me tendant la main.

Je ne me suis pas fait prier : il aurait pu se raviser, surtout après cette interminable valse-hésitation. J'ai enjambé sans ciller le cadavre de Gabby et j'ai suivi Godefroy dans le couloir.

Il y avait un silence inquiétant du côté de la cellule de Farrell. Mais, pour ne rien vous cacher, j'étais bien trop horrifiée par ce qui avait dû s'y passer pour chercher à en avoir le cœur net. Je me disais que si je réussissais à m'en sortir, je pourrais toujours revenir délivrer

Hugo et Farrell.

Sans l'aide de Godefroy, jamais je ne serais parvenue à monter l'escalier. De la main gauche, il a tapé une combinaison sur un petit clavier à hauteur du verrou, puis a poussé la porte.

— Je n'ai pratiquement pas quitté le sous-sol depuis que je suis ici, m'a-t-il expliqué.

Quand on a débouché dans le couloir du rez-de-chaussée, la voie était libre. Mais, à tout moment, quelqu'un pouvait sortir de l'un des bureaux. Godefroy ne paraissait pas s'en inquiéter. Moi, si. Et c'était moi qui risquais ma peau, pas lui.

J'ai tendu l'oreille. Sans résultat. Apparemment, tout le staff était rentré se préparer pour la veillée, et les participants n'étaient pas encore arrivés. La plupart des portes étaient fermées, et il régnait dans le couloir une pénombre que Godefroy semblait supporter (la clarté qui provenait des fenêtres des rares bureaux encore ouverts était manifestement trop faible pour le déranger. Il ne grimaçait pas, en tout cas).

On a accéléré le pas – on a essayé, du moins : ma jambe gauche ne se montrait pas très coopérative. Je n'étais pas tout à fait sûre des intentions de Godefroy, et le suspense devenait difficilement supportable. Vers quelle porte se dirigeait-il ? Je croisais les doigts pour que ce ne soit pas vers celle de Steve. « Si seulement il pouvait ouvrir celle qui donne sur l'arrière du temple ! priaais-je intérieurement. Si je réussis à arriver jusque-là, je suis sauvée. » J'ignorais ce que je ferais une fois dehors, mais il y avait une chose dont j'étais certaine : être dehors serait déjà beaucoup mieux qu'être dedans.

Alors qu'on passait devant l'avant-dernier bureau (celui dont était sortie la petite Latino), qui était ouvert et désert, la porte du bureau de Steve s'est entrebâillée. Dans un même réflexe, nous nous sommes tous les deux figés sur place. Le bras que Godefroy avait passé autour de ma taille pour me soutenir s'est resserré comme un étau. Polly est apparue dans le couloir, le visage tourné vers l'intérieur de la pièce. Nous étions à moins de deux mètres d'elle.

— ... le feu, disait-elle.

— Oh ! Je pense que nous en aurons assez, lui a répondu la voix flûtée de Sarah. Si tout le monde retournait son carton d'invitation, nous pourrions prévoir en conséquence. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi les gens ne répondent pas. C'est faire preuve d'un tel manque de courtoisie et de respect pour le travail fourni ! Nous nous sommes donné tant de mal pour tout organiser. La moindre des choses serait de nous dire s'ils viennent ou non !

Seigneur ! Ces charmantes hôtesse B.C.B.G. se préparaient à faire brûler des gens, et tout ce qui les préoccupait, c'étaient des problèmes

d'étiquette !

Polly commençait à se détourner. D'une seconde à l'autre, elle allait nous voir. À l'instant même où cette pensée me traversait l'esprit, Godefroy m'a poussée dans le bureau vide.

— Godefroy ! Mais qu'est-ce que vous faites ici ? s'est exclamée Polly.

Elle n'avait pas l'air effrayée, mais elle était manifestement mécontente, un peu comme si elle avait trouvé le jardinier en train de prendre l'apéritif dans son salon.

— Je venais voir si je pouvais faire quelque chose pour vous aider.

— Mais est-ce qu'il n'est pas un peu tôt pour vous ?

— Je suis très vieux, a dit Godefroy. Les vieux n'ont pas besoin d'autant de sommeil que les jeunes.

Polly s'est esclaffée.

— Sarah ! a-t-elle appelé d'un ton joyeux. Godefroy est réveillé.

La voix de Sarah m'a paru plus proche quand elle lui a répondu.

— Oh ! Bonjour, Godefroy ! s'est-elle écriée avec son habituel enjouement. N'êtes-vous pas impatient ? Si, si, j'imagine !

Ces deux femmes s'adressaient à un vampire de plus de mille ans comme à un enfant de dix ans qui prépare son goûter d'anniversaire.

— Votre robe est prête, a poursuivi Sarah, tout excitée. Il n'y a plus qu'à attendre le grand moment. À vos marques, prêt, partez !

— Et si j'avais changé d'avis ? a suggéré Godefroy.

Il y a eu un long silence. Je retenais ma respiration. Plus la discussion durait, plus la tombée de la nuit approchait, plus mes chances de m'en sortir augmentaient, me disais-je pour me calmer.

Si seulement j'avais pu téléphoner... J'ai jeté un coup d'œil derrière moi. Il y avait bien un téléphone sur la table, mais le bouton correspondant à cette ligne n'allait-il pas s'allumer dans tous les autres bureaux, si je décrochais ? De toute façon, ça ferait trop de bruit pour le moment : apparemment, tout le monde était devenu muet, dans le couloir.

— Changé d'avis ? a finalement répété Polly. Dites-moi que je rêve !

De toute évidence, cette possibilité ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Et, à en juger par le ton exaspéré qu'elle prenait, ce n'était pas vraiment une bonne surprise.

— C'est vous qui êtes venu nous voir, vous vous rappelez ? Vous nous avez raconté votre existence tout entière consacrée au péché, vous nous avez parlé de la honte que vous éprouviez à l'idée d'avoir tué des enfants... Tout cela a-t-il changé ?

— Non...

Godefroy semblait plus songeur qu'autre chose.

— Rien de tout cela n'a changé, a-t-il reconnu. Mais je ne vois pas pourquoi on sacrifierait un être humain pour expier mes fautes. Je pense également que Farrell devrait être libre de choisir et de faire lui-même la paix avec Dieu à sa façon. Nous ne devrions pas l'obliger à s'immoler.

— Il faut que Steve revienne ici de toute urgence, a dit Polly à mi-voix, probablement à l'intention de Sarah.

De fait, après ça, je n'ai plus entendu que Polly. J'en ai déduit que Sarah était partie. Pourtant, je n'avais pas entendu de pas. Elle devait être retournée dans le bureau.

C'est alors qu'un des boutons du téléphone s'est allumé. Bingo ! Sarah était toujours là, en train d'appeler son mari. Heureusement que je n'avais pas essayé de passer un coup de fil ! Mais peut-être que je pourrais téléphoner un peu plus tard, quand ils seraient tous occupés avec Godefroy.

Polly s'efforçait toujours de le raisonner. Quant à Godefroy, il ne disait pas grand-chose, et je n'avais pas la moindre idée de ce qui pouvait bien lui passer par la tête. J'étais à sa merci, plaquée contre le mur, et je ne pouvais que prier pour qu'on ne découvre pas ma cachette, pour que personne ne descende au sous-sol et ne donne l'alerte, pour que Godefroy ne retourne pas une nouvelle fois sa veste.

Mentalement, je lançais des s.o.s. désespérés. Si seulement j'avais pu appeler au secours comme ça, par télépathie !

C'est alors que j'ai eu une idée. Mes jambes tremblaient toujours et, avec mes blessures au genou et au visage, j'endurais un vrai calvaire. Mais je me suis forcée à respirer lentement pour recouvrer mon sang-froid. Peut-être que je pouvais effectivement appeler quelqu'un à l'aide : Barry, le groom de l'hôtel. Il était télépathe, comme moi. Il devait pouvoir capter mon message. D'accord, je n'avais jamais tenté l'expérience avant, pour la bonne raison que je n'avais jamais rencontré d'autres télépathes, mais c'était l'occasion ou jamais.

Pour commencer, je devais le localiser. Avec un peu de chance, il était à son travail. C'était à peu près à cette heure-là qu'on était arrivés à Dallas, Bill et moi. J'ai essayé de visualiser l'endroit où je me trouvais (j'avais drôlement eu du nez en étudiant la carte avec Hugo, avant de venir). Le centre de la Confrérie était situé quelque part au sud-ouest du *Silence Éternel*...

J'explorais là de nouveaux territoires et je jouais quitte ou double : ma vie en dépendait. J'ai essayé de rassembler toute mon énergie psychique en une sorte de balle que je pourrais lancer à Barry. Pendant un quart de seconde, je me suis trouvée franchement ridicule. Mais il s'agissait d'échapper à une bande de fanatiques sanguinaires complètement déjantés : ridicule ou pas, j'étais prête à tenter

n'importe quoi. J'ai pensé de toutes mes forces à Barry. C'est difficile à expliquer, mais j'y suis arrivée : je me suis projetée dans son esprit.

— *Barry ! Barry ! Barry ! Barry ! Barry ! Barry ! Barry...*

— *Qu'est-ce qui se passe ?*

Il était complètement paniqué. Il ne lui était jamais arrivé un truc pareil.

— *À moi non plus, ça ne m'est jamais arrivé.*

J'espérais que ça le rassurerait. Mais je n'avais pas le temps de vérifier. J'ai enchaîné aussitôt :

— *Je suis dans des sales draps et j'ai besoin...*

— *C'est qui ?*

Eh bien... euh... oui, évidemment, il fallait que je me présente. Idiote, va !

— *Sookie. La fille qui est arrivée hier soir. La suite du troisième.*

— *La blonde avec des gros seins ? Oups ! Pardon.*

Au moins, il s'était excusé. Et puis, jamais je n'avais été plus contente d'être aussi facilement identifiable.

— *C'est ça. La blonde avec des gros seins. Et un petit copain pas très commode.*

— *Je vois. Alors, c'est quoi, le problème ?*

Bon. Ça peut avoir l'air simple, à première vue, mais c'était moins évident qu'il n'y paraît. Nous ne communiquons pas avec des mots, plutôt avec des émotions qu'on s'envoyait par images interposées.

J'ai réfléchi à la façon de décrire la situation... puis j'ai paré au plus pressé.

— *Préviens mon vampire dès qu'il se réveillera.*

— *Et après ?*

— *Dis-lui que je suis en danger. Danger, danger, danger, danger, danger, danger, danger, danger, danger, danger, danger, danger...*

— *OK, j'ai saisi. Où ça ?*

— *Église.*

C'était le seul équivalent que j'avais trouvé pour la Confrérie du Soleil. Je ne voyais pas d'autre moyen de lui transmettre l'information.

— *Il sait où c'est ?*

— *Oui. Dis-lui : l'escalier. Au bas de l'escalier.*

— *Je suis pas sûr que je délire pas, là. Il y a vraiment quelqu'un dans ma tête ?*

— *Oui. Je suis là. Je t'en prie, aide-moi. Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi...*

Je le sentais en proie à une foule d'émotions contradictoires. Il était tout excité de savoir qu'il n'était pas le seul télépathe sur terre, qu'il existait d'autres personnes comme lui. Mais il avait une peur

bleue de parler à un vampire. Il était terrifié à l'idée que ses employeurs puissent découvrir qu'il avait « un truc bizarre qui lui rongerait le cerveau ». Et il était surtout épouvanté par cette part de lui-même qu'il ne parvenait pas à maîtriser et qui le harcelait depuis toujours, faisant de lui un incompris et, à ses yeux, un véritable infirme.

Je savais ce qu'il ressentait. J'étais passée par là.

— *C'est normal, Barry. Je comprends. Je ne te demanderais pas ça si je ne risquais pas ma peau.*

L'effroi qui l'a saisi à ce moment-là était encore plus terrible que toutes les peurs qui le hantaient. Ma vie dépendait de lui : il était horrifié par la responsabilité qui lui tombait dessus. Je n'aurais jamais dû lui dire une chose pareille.

Il s'est brusquement renfermé, se protégeant derrière un fragile bouclier, sorte de brume mentale dont il s'est servi pour m'éloigner.

J'étais mal partie : j'avais perdu tout contact avec lui, et rien ne me garantissait qu'il allait transmettre mon message.

Pendant que je me concentrais sur Barry, les choses avaient évolué dans le couloir. Quand j'ai recommencé à tendre l'oreille, Steve était revenu. Lui aussi essayait de raisonner Godefroy.

— Allons, Godefroy ! Si tu ne voulais pas le faire, tu n'avais qu'à le dire. Tu t'es engagé et, par là même, tu nous as tous impliqués dans cette affaire. C'est à ta demande que nous avons organisé cette cérémonie, Godefroy. Jamais nous n'avons mis ta parole en doute. Jamais nous n'avons seulement envisagé que tu puisses revenir sur ta décision. Imagine la déception de tous ces gens si tu te ravises. Pense à l'espoir que tu as fait naître en eux : à travers toi, ils viennent voir une manifestation de la puissance de Dieu. Vis-à-vis de Lui aussi, tu t'es engagé. Ne l'oublie pas, Godefroy.

Apparemment, Godefroy avait d'autres préoccupations.

— Mais qu'allez-vous faire de Farrell et des deux humains, Hugo et la femme blonde ?

— Farrell est un vampire, a répondu Steve d'un ton ferme. Hugo et la femme blonde sont des humains inféodés aux vampires. Eux aussi devront affronter le châtimement de Dieu. Ils ont fait le choix de lier leur sort à celui des vampires. Qu'ils les accompagnent donc dans la mort !

— J'ai mené une existence de crime et de débauche. J'ai reconnu ma dépravation passée, j'ai fait pénitence et j'ai demandé pardon à Dieu de mes péchés. Je sais que quand je mourrai, mon âme ira au Ciel. Mais Farrell n'a pas conscience du mal qu'il a fait, a objecté Godefroy. Les deux humains non plus. Ils n'ont pas eu le temps de se repentir. Si vous les tuez, vous les condamnez aux affres de l'enfer.

— Bon. Godefroy, je pense que nous devrions avoir une petite conversation, a déclaré Steve.

Sa patience semblait sérieusement entamée.

— Rentrons dans mon bureau, a-t-il ajouté d'un ton résolu.

Et, soudain, j'ai compris. Godefroy n'avait pas eu d'autre objectif depuis le début : m'ouvrir la voie, entraîner Steve et ses acolytes à l'écart pour faciliter ma fuite. J'ai entendu des bruits de pas, puis Godefroy qui murmurait poliment :

— Après vous.

Il voulait passer le dernier pour pouvoir fermer la porte derrière lui. Intérieurement, je l'ai béni.

J'ai jeté un coup d'œil dans le couloir. Le bureau de Steve était effectivement fermé. Je suis sortie à pas de loup de ma cachette, j'ai pris à gauche et me suis dirigée vers la porte qui donnait sur le sanctuaire. J'ai tourné la poignée avec précaution. Les gonds n'ont même pas grincé. Les vitraux laissaient passer juste assez de lumière pour que je traverse la nef sans risquer de buter dans les bancs.

Soudain, des voix se sont élevées derrière moi, des voix de plus en plus fortes. Elles provenaient vraisemblablement de gens qui arrivaient de l'aile opposée. Les lumières du sanctuaire se sont allumées, et j'ai plongé sous la rangée de bancs la plus proche. Une petite famille a alors fait son apparition. La fillette pleurnichait parce qu'elle allait rater son émission favorite à cause de cette « veillée débile », ce qui lui a valu une fessée, d'après ce que j'ai cru entendre. Son père lui a rétorqué qu'elle allait voir de ses propres yeux une indubitable preuve de la puissance de Dieu. Elle allait assister à une rédemption en direct. Ne mesurait-elle pas la chance qu'elle avait ?

Même si les circonstances ne s'y prêtaient pas vraiment, j'ai failli lui sauter à la gorge. Ce père avait-il conscience du genre de spectacle auquel le leader de sa congrégation avait convié ses fidèles ? Se rendait-il compte qu'on allait immoler devant lui deux vampires et un humain ? Croyait-il que sa fille pourrait conserver encore longtemps sa santé mentale après avoir vu cette « indubitable preuve de la puissance de Dieu » ?

Un malheur ne venant jamais seul, ils ont commencé à installer leurs sacs de couchage contre le mur, à l'autre bout du temple. En plus de la petite fille, il y avait deux autres enfants qui, en bons frère et sœur qu'ils étaient, se chamaillaient comme chien et chat.

Soudain, j'ai vu une paire d'escarpins rouge vif passer devant ma rangée de bancs. Ils ont disparu dans le couloir qui menait au bureau de Steve Newlin. Je me suis demandé si le débat se poursuivait, là-bas.

Peu après, les escarpins rouges sont revenus. Ils trottaient à petits pas pressés, cette fois. Pourquoi ?

J'ai attendu cinq bonnes minutes sans qu'il se passe rien.

Bon. Les gens n'allaient pas tarder à arriver, et il y en aurait de plus en plus : c'était le moment ou jamais. J'ai roulé sous les bancs.

Quand je me suis relevée, la chance a voulu que les membres de la famille boy-scout soient tous accaparés par leurs préparatifs. Je me suis mise à marcher à vive allure vers la sortie. Au silence qui s'est soudain installé, j'ai compris que j'avais été repérée.

— Bonsoir ! a lancé la mère en se redressant au pied de son duvet bleu. Vous devez être nouvelle, je ne vous ai jamais vue. Je m'appelle Frances Polk.

— Oui, oui, bonsoir, ai-je répondu d'un ton qui se voulait amical. Désolée, je suis un peu pressée. Il faut que je me sauve. À tout à l'heure !

Mais cette brave Frances Polk n'avait manifestement pas l'intention de me laisser filer comme ça.

Elle s'est approchée de moi, en m'examinant avec des yeux brillants de curiosité.

— Vous vous êtes blessée ? s'est-elle inquiétée. Vous... Excusez-moi, mais vous avez une mine épouvantable. N'est-ce pas du sang que vous avez sur votre chemisier ?

J'ai suivi son regard. Le devant de mon chemisier était déchiré et maculé de taches rouges.

— Je suis tombée, lui ai-je expliqué avec une moue de gaffeuse impénitente. Je dois rentrer chez moi me soigner et me changer. Mais je reviendrai après.

Frances Polk semblait sceptique.

— Ils ont une trousse de premiers secours, dans les bureaux. Et si j'allais la chercher ? a-t-elle proposé.

Et si tu me fichais la paix ?

— Oh ! De toute façon, il me faut un autre chemisier, vous savez, lui ai-je aimablement fait remarquer.

Et j'ai froncé le nez pour lui montrer que j'avais du mal à m'imaginer passer la soirée dans cette tenue.

C'est alors qu'une autre femme est apparue sur le seuil de la porte que j'espérais justement franchir dans les plus brefs délais. Elle s'est immobilisée pour suivre la conversation, en braquant alternativement ses grands yeux noirs sur moi et sur l'obstinée Frances Polk.

Finalement, elle m'a adressé un petit signe.

— Hé ! Salut, toi ! s'est-elle exclamée avec un léger accent hispanique.

C'était la Latino que j'avais croisée en arrivant – le changeling. Elle m'a embrassée sur les deux joues. Comme je suis du Sud, je suis habituée à ce genre de familiarités : j'ai répondu machinalement en la serrant dans mes bras. Elle en a profité pour m'étreindre l'épaule en signe de connivence.

— Comment vas-tu ? lui ai-je demandé d'un ton chaleureux. Ça fait un bail.

— Oh ! Tu sais, toujours le même train-train, m'a-t-elle répondu en souriant jusqu'aux oreilles.

Mais il y avait quelque chose de perturbant dans ses yeux, comme une mise en garde. Elle avait des cheveux très épais, plus brun foncé que noirs, et une peau mate avec des taches de rousseur sur les joues. Elle avait appliqué sur sa bouche pulpeuse un rouge à lèvres écarlate qui faisait ressortir ses dents blanches. Je l'ai examinée : tailleur-pantalon en lin, petit haut rouge vif et... escarpins assortis.

— Accompagne-moi donc dehors, j'ai envie d'en fumer une, m'a-t-elle dit en agitant le paquet de cigarettes qu'elle tenait à la main.

Frances Polk semblait rassurée. Sur mes intentions, du moins. Mais pas sur mon état de santé, apparemment.

— Mais, Luna, tu vois bien que ton amie a besoin de consulter un médecin ! s'est-elle alarmée.

— Dis donc ! Tu t'es bien arrangée, toi ! Tu vas avoir des bleus partout ! a soupiré Luna en m'observant d'un œil critique. Tu es encore tombée, hein ?

— Tu sais ce que dit toujours ma mère : « Marguerite, tu es plus empotée qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine ! »

Luna a hoché la tête d'un air entendu.

— Qu'est-ce que tu veux ? On ne me changera pas ! ai-je conclu en haussant les épaules. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser, Frances...

— Mais bien sûr, a dit Superglu. Je vous revois tout à l'heure, je suppose ?

— Bien sûr, a répondu Luna. Je ne manquerais ça pour rien au monde !

J'allais enfin quitter le centre de la Confrérie du Soleil ! J'ai fait très attention à conserver une démarche naturelle : je craignais que Frances ne me voie boiter. Ma claudication aurait pu éveiller ses soupçons.

— Dieu merci ! ai-je soufflé, une fois dehors.

— Vous m'avez tout de suite percée à jour. Comment avez-vous fait ? m'a aussitôt demandé Luna.

— J'ai un ami comme vous.

— Qui ?

— Il n'est pas d'ici. Et, de toute façon, je ne vais pas vous donner son nom sans son consentement.

Elle m'a dévisagée un moment, tout simulacre d'amitié envolé.

— OK. Je comprends. Que faites-vous ici ?

— Ça vous regarde ?

— Je viens de vous sauver la vie.

Elle avait marqué un point. Et même un sacré point.

— Très bien. Votre chef de zone a loué mes services pour

retrouver un des siens qui avait disparu, un vampire nommé Farrell.

J'ai cru qu'elle allait s'étrangler d'indignation.

— Mon « chef de zone » ? Holà ! Il y a maldonne. Je suis une Cess, pas un de ces monstres de vampires. Avec quel vampire avez-vous passé un accord ?

— Je n'ai pas à vous le dire.

Elle a haussé les sourcils.

— Non, je n'ai pas à répondre à ça, ai-je insisté.

Elle ouvrait déjà la bouche, prête à crier.

— Allez-y, appelez ! Il se trouve qu'il y a des choses que je ne dis pas. Point barre. C'est quoi, une Cess ?

— Une c.s. : une créature surnaturelle. Maintenant, écoutez-moi bien...

On traversait le parking, où de nombreuses voitures étaient en train de se garer. Luna distribuait les sourires et les signes de main à la pelle. De mon côté, j'avais la moitié du visage qui avait doublé de volume et le genou en bouillie. J'avais tellement mal que je ne pouvais plus m'empêcher de boiter. Et, malgré tout ça, j'essayais d'avoir l'air réjoui d'une ado qui voit rappliquer tous ses copains pour sa première surprise-partie.

— Vous informerez les vampires que nous avons placé cet endroit sous haute surveillance et que... disait Luna.

— Qui ça, « nous » ?

— Les changelings de la communauté urbaine de Dallas.

— Vous voulez dire que vous êtes organisés aussi ? Mais c'est génial ! Il va falloir que j'annonce ça à... mon ami.

Elle a levé les yeux au ciel. De toute évidence, elle n'était pas impressionnée par mes capacités de déduction.

— Écoutez-moi bien, ma petite. Vous allez dire aux vampires que, dès que la Confrérie s'apercevra de notre existence, elle nous tombera dessus comme la misère sur le pauvre monde. Et nous n'avons absolument pas l'intention de faire notre *coming out*, nous. Nous avons choisi la clandestinité et nous ne reviendrons pas là-dessus. Ces imbéciles de vampires ! Mais qu'est-ce qu'ils croyaient ? Enfin, quoi qu'il en soit, on a la Confrérie à l'œil. Alors, que les vampires ne viennent pas nous mettre des bâtons dans les roues.

— Si vous l'avez si bien à l'œil, comment se fait-il que vous n'avez pas prévenu les vampires que Farrell était enfermé au sous-sol ? Et pourquoi ne leur avez-vous rien dit, pour Godefroy ?

— Attendez un peu ! Si Godefroy veut se suicider, c'est son affaire. Il est venu de lui-même à la Confrérie. Ils ont tous sauté de joie, d'ailleurs – une fois remis du choc d'avoir dû se retrouver dans la même pièce qu'un de ces fichus « démons des ténèbres », comme ils disent. Bref, ce ne sont tout de même pas eux qui sont allés le chercher !

— Et Farrell ?

— Je ne savais pas qui était enfermé en bas, a-t-elle avoué. Je savais qu'ils avaient capturé quelqu'un, mais je n'ai pas réussi à découvrir son identité. J'ai même essayé de graisser la patte à ce connard de Gabby. Mais ça n'a rien donné.

— Vous serez sans doute contente d'apprendre que « ce connard » est mort, alors.

— Hé ! s'est-elle exclamée en affichant le premier vrai sourire que je lui aie vu depuis que je l'avais rencontrée. Ça, c'est une bonne nouvelle !

— Et voici la suite : dès que j'aurai repris contact avec les vampires, ils vont rappliquer ici pour libérer Farrell. Alors, si j'étais vous, je ne reviendrais pas au centre ce soir.

Elle s'est mordillé la lèvre un moment. On arrivait à l'extrémité du parking. Je n'avais plus le temps de prendre des gants.

— À vrai dire, ce serait super si vous pouviez me déposer à l'hôtel.

— Ouais, eh bien, c'est pas écrit « taxi », là, a-t-elle rétorqué en pointant un doigt sur son front. Il faut que je retourne dans ce maudit temple avant que ça parte en vrille. J'ai des papiers importants à récupérer. Mais réfléchissez deux secondes à ça, ma fille : qu'est-ce que les vampires vont faire de Godefroy ? Le laisser en vie ? C'est un tueur en série. Il a assassiné tellement de gosses que vous ne pourriez même pas les compter. Il est incapable de s'arrêter : c'est plus fort que lui, et il le sait. Les vampires qui prônent l'intégration ne sont pas très tendres avec ceux qui risquent de contrarier leurs plans. Godefroy ne leur fait pas une très bonne pub...

— Je ne peux pas résoudre tous les problèmes, Luna. Au fait, je m'appelle Sookie. Sookie Stackhouse. Et, de toute façon, j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai rempli la mission qu'on m'avait confiée, et maintenant, il faut que j'aille faire mon rapport, que Godefroy vive ou meure. Mais je crois qu'il se tuera, si vous voulez mon avis.

— Ça vaudrait mieux pour vous, a-t-elle répliqué d'un ton lourd de sous-entendus.

Je ne voyais pas en quoi ce serait ma faute si Godefroy changeait d'avis. Je n'étais pas d'accord avec la cérémonie de l'immolation, mais je ne remettais pas sa décision en question. Mais peut-être que Luna avait raison. Peut-être que j'avais une petite part de responsabilité dans cette affaire...

— Bon, au revoir, lui ai-je lancé en m'éloignant de ma démarche claudicante en direction de la route.

Je n'avais pas fait vingt pas que j'ai entendu des hurlements s'élever du côté du temple. Je me suis retournée. Tous les lampadaires extérieurs se sont allumés, et ce brusque flot de lumière m'a aveuglée.

— Peut-être que je ne vais pas retourner au centre, finalement, m'a crié Luna par la portière ouverte de son 4 x 4 Subaru. Montez !

Je me suis empressée de grimper sur le siège du passager et, machinalement, j'ai attaché ma ceinture.

Mais Luna avait beau avoir réagi au quart de tour, d'autres véhicules nous avaient précédées. Un tas de berlines familiales bloquaient déjà la sortie.

— Merde ! a juré Luna.

On a tourné en rond au ralenti un moment pendant qu'elle réfléchissait au problème.

— Ils ne me laisseront jamais passer, même si je vous cache sous la banquette. Je ne peux pas vous ramener au temple...

Elle avait recommencé à se mordiller la lèvre.

— Oh ! Et puis, j'en ai marre de ce job, de toute façon ! a-t-elle finalement conclu en passant la troisième.

Elle a d'abord joué les chauffeurs du dimanche pour ne pas attirer l'attention.

— Ces gens ne comprendraient toujours pas ce qu'est la foi, même si on le leur démontrait par a + b, a-t-elle ajouté.

Elle a roulé en direction du centre et a franchi le terre-plein en béton qui séparait le parking de la pelouse. Je me suis alors rendu compte que j'avais un sourire jusqu'aux oreilles (chose plutôt douloureuse dans mon état).

On a traversé en trombe le parvis du temple. Probablement sidéré par notre numéro de rodéo, personne ne nous avait encore prises en chasse.

— Ils ont coupé toutes les issues, a affirmé Luna en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Et ils se lancent à nos trousses.

Dans un concert de klaxons, on s'est engagées sur la route à quatre voies qui passait devant le centre. Luna a blasphémé entre ses dents. Elle a ralenti pour se fondre dans la circulation, tout en gardant un œil sur le rétroviseur.

— Il fait trop sombre, maintenant, a-t-elle marmonné. Comment veux-tu que je sache où ils sont ? Tous les phares se ressemblent !

De toute évidence, elle se parlait à elle-même (en tombant le masque, on avait aussi abandonné le tutoiement).

De mon côté, je réfléchissais. Je me demandais si Barry avait alerté Bill. Si seulement j'avais pu passer un coup de fil à l'hôtel...

— Vous avez un portable ?

— Dans mon sac, avec mon permis et tous mes papiers. Mon sac qui est resté dans mon bureau. C'est comme ça que j'ai su que vous vous étiez enfuie : dès que je suis entrée dans la pièce, j'ai senti votre odeur, ainsi que celle du sang frais. Je savais que vous étiez blessée. Alors, je suis allée faire un petit tour dehors pour vous chercher. Comme je ne vous trouvais pas, je suis rentrée. Encore une chance que j'aie gardé mes clés de voiture dans ma poche !

Dieu bénisse les changelings ! Je regrettais de ne pas avoir de téléphone, mais que pouvais-je y faire ? À propos de sac, où était passé le mien ? Il était sans doute resté dans le bunker de la Confrérie. Heureusement que j'avais laissé mes papiers dans mon petit sac noir ! Lorsque j'étais partie de l'hôtel, il m'avait semblé plus prudent de ne

pas les emporter.

— Et si on s'arrêtait à une cabine téléphonique ou au premier poste de police ? ai-je suggéré.

— Si vous alertez les flics, qu'est-ce qu'ils vont faire ?

Luna avait pris ce ton encourageant qu'ont les profs quand ils essaient d'inculquer des bribes de savoir à un cancre de dix ans.

— Se rendre au temple.

— Et qu'est-ce qui se passera là-bas, à ce moment-là ?

— Euh... ils demanderont à Steve pourquoi il retenait une femme prisonnière.

— Et que va-t-il répondre ?

— Je n'en sais rien.

— Il répondra : « Nous ne la retenions pas prisonnière. C'est elle qui est venue de son plein gré. Elle a eu une dispute avec un de nos employés, lequel a été retrouvé mort. Vous savez ce qu'il vous reste à faire, monsieur l'inspecteur. »

— Oh ! Vous croyez ?

— Oui, je crois.

— Et Farrell ?

— Si la police s'annonce, vous pouvez être sûre que Steve va *illico* envoyer quelqu'un lui planter un pieu dans le cœur. Avant que les flics arrivent, il ne restera déjà plus aucune trace de Farrell. Steve en fera autant avec Godefroy, s'il refuse de les soutenir. Mais il se tiendra sans doute en dehors de tout ça. C'est qu'il a vraiment envie de mourir, ce satané Godefroy !

— Et qu'advient-il d'Hugo, alors ?

— Vous croyez qu'il va leur expliquer comment il s'est retrouvé enfermé au sous-sol ? Je ne sais pas ce que cette enflure racontera. Sans doute pas la vérité, en tout cas. Ça fait des mois, maintenant, qu'il mène une double vie. Et il n'est même pas fichu de savoir de quel bord il est. Il ne sait même plus comment il s'appelle, à force de jouer sur les deux tableaux.

— Bon, d'accord. Ce n'est pas une bonne idée d'alerter la police. Que pouvons-nous faire, alors ?

— Moi, je vous ramène auprès de vos petits copains. Je n'ai aucune envie de vous présenter les miens. Ils n'ont aucune envie de vous rencontrer, d'ailleurs. Ils ne veulent même pas qu'on soupçonne leur existence, vous comprenez ?

— Parfaitement.

— Mais vous ne devez pas être tout à fait normale non plus, pour m'avoir démasquée au premier coup d'œil.

— Pas tout à fait, non.

— Eh bien, alors, vous êtes quoi ? Pas une vampire, ça, c'est certain. Pas l'une d'entre nous, non plus.

— Je suis télépathe. J'entre en contact avec l'esprit des gens.

— Vous entrez en contact avec les esprits ? Sans blague ? Hou hou !

Elle s'est esclaffée, en imitant les gamins qui jouent aux fantômes en battant des bras sous leur drap blanc.

— Pas « les esprits », l'esprit ! Les pensées des gens ! Et je ne suis pas plus anormale que vous, entre parenthèses !

Je m'étais un peu emballée. Mais bon, j'avais des excuses. Il y avait de quoi être à cran, après l'après-midi que je venais de passer.

— OK. Désolée.

C'est fou ce qu'elle avait l'air désolée !

— Bien, a-t-elle aussitôt enchaîné, voilà ce qu'on va faire...

Mais je ne devais jamais le savoir, car, à ce moment-là, une énorme voiture nous a percutées à l'arrière. Et hop là ! Le 4 x 4 s'est envolé.

Quand j'ai repris connaissance, j'étais suspendue à ma ceinture de sécurité, la tête en bas. Une main m'agrippait par le poignet pour me tirer à l'extérieur. Vernis rose, ongles parfaitement manucurés : j'ai reconnu Sarah. Je l'ai mordue jusqu'au sang (effet de mes mauvaises fréquentations ?).

Il y a eu un cri, et la main a disparu.

— La passagère est manifestement en vie, a dit la voix chantante de Sarah.

Il était clair qu'elle parlait à quelqu'un qui n'appartenait pas à la Confrérie. C'était l'occasion ou jamais.

— Ne l'écoutez pas ! ai-je crié. C'est elle qui nous est rentrée dedans. Ne la laissez pas s'approcher !

J'ai tourné la tête vers la place du conducteur. Luna était dans la même position que moi. Ses cheveux balayaient le toit. Elle se débattait avec sa ceinture pour s'extraire de la voiture.

Il y avait de l'agitation au-dehors, une discussion animée.

— Puisque je vous dis que c'est ma sœur ! insistait Polly. Elle a trop bu, voilà tout.

— Ce n'est pas vrai, je ne suis pas sa sœur ! me suis-je égosillée. Faites-moi souffler dans le ballon, vous verrez. Appelez la police ! Et une ambulance, s'il vous plaît, ai-je ajouté, à la réflexion.

Une voix masculine a coupé court aux protestations véhémentes de Sarah :

— Écoutez, madame, elle n'a pas l'air de vouloir vous voir. Et on dirait qu'elle a de bonnes raisons pour ça.

Un homme est apparu dans l'encadrement de la vitre. Il était à genoux et se tordait le cou pour examiner l'intérieur du véhicule accidenté.

— J'ai appelé les secours, m'a-t-il annoncé.

Il était échevelé, mal rasé, mais il n'aurait pas pu me paraître plus beau.

— Je vous en prie, restez avec moi en attendant qu'ils arrivent, ai-je supplié.

— Promis.

Puis son visage a disparu.

Il y avait d'autres voix, maintenant. Sarah et Polly s'énervaient. Elles avaient heurté notre voiture de plein fouet, et plusieurs témoins avaient assisté à la scène. Leurs protestations et leurs histoires de sœurs ne paraissaient pas avoir les faveurs du public. J'ai également compris qu'elles étaient accompagnées de deux membres masculins de la Confrérie.

— Puisque c'est comme ça, on s'en va ! s'est exclamée Polly.

— Certainement pas, a rétorqué mon défenseur attitré. Vous êtes obligées de faire un constat, de toute façon.

— Il a raison, a renchéri une autre voix masculine beaucoup plus jeune. Vous voulez vous tirer pour ne pas avoir à payer la réparation de leur voiture. C'est tout ce que vous cherchez à faire. Et si elles sont blessées, qui va payer l'hôpital ?

Luna avait réussi à se dégager. Elle est tombée sur le toit et, avec une souplesse que je lui ai envinée, elle s'est contorsionnée pour passer la tête par ma vitre ouverte. Puis, prenant appui du pied sur ce qu'elle trouvait, elle a commencé à pousser pour se faufiler par la fenêtre. L'appui qu'elle avait pris était mon épaule, mais je n'ai pas bronché. Il fallait qu'une de nous deux aille mettre un peu d'ordre dans tout ça.

Sa sortie a été saluée par un concert d'exclamations. Je l'ai entendue demander d'un ton tranchant :

— Laquelle de vous deux conduisait ?

Plusieurs réponses contradictoires se sont élevées, mais tous semblaient d'accord pour affirmer que Sarah, Polly et leurs deux compagnons étaient en tort et que Luna était bel et bien la victime. Il y avait tellement de monde sur les lieux de l'accident que lorsqu'une autre voiture de la Confrérie est arrivée, aucun de ceux qui avaient probablement été envoyés pour nous neutraliser n'a pu approcher. J'ai béni tous les badauds et curieux du Texas – je me sentais d'humeur magnanime. Les événements me portaient à la piété. Après tout, je l'avais quand même échappé belle, et Dieu devait bien y être pour quelque chose.

L'ambulancier qui a fini par me désincarcérer « était le mec le plus canon que j'aie jamais vu ». Il s'appelait Salazar, d'après le badge accroché à sa blouse blanche.

— Salazar ? ai-je murmuré.

— Oui, c'est moi, m'a-t-il répondu, pendant qu'il soulevait ma

paupière pour m'examiner. Vous avez été salement secouée, mademoiselle.

Je m'apprêtais à lui expliquer que j'avais déjà une bonne partie de ces blessures avant l'accident, mais Luna m'a devancée.

— Mon agenda l'a frappée au visage. Je l'avais posé sur le tableau de bord. Il a été projeté sous la violence du choc.

— Il serait plus prudent de ne rien poser sur votre tableau de bord, à l'avenir, madame, a dit un autre type avec un accent texan à couper au couteau.

— Compris, monsieur l'agent.

« Monsieur l'agent » ? J'ai voulu tourner la tête, mais je me suis fait réprimander par Salazar.

— Restez tranquille, le temps que je finisse de vous examiner, m'a-t-il ordonné avec autorité.

— Pardon. La police est là ?

Puisque je n'avais pas le droit de regarder, il n'avait qu'à me renseigner.

— Oui. Maintenant, dites-moi où vous avez mal.

Et il a tout de suite embrayé sur une longue liste de questions qui passaient en revue toutes les parties de mon anatomie, ou presque. La réponse la plus fréquente étant « oui », j'en ai déduit que j'avais mal partout.

— Je pense que vous n'avez rien de cassé, mais il vaut mieux qu'on vous emmène toutes les deux à l'hôpital pour vous faire passer des radios.

Salazar n'avait pas l'air inquiet. À en croire son apparente décontraction, ce n'était qu'une simple précaution.

— Oh, non ! me suis-je immédiatement exclamée. On n'a pas besoin d'aller à l'hôpital, n'est-ce pas, Luna ?

— Mais si mais si, a traîtreusement répondu mon chauffeur. Il faut que tu passes une radio, mon chou. Ta joue est dans un sale état, tu sais.

— Ah, bon ?

J'étais un peu déstabilisée par la tournure que prenaient les événements.

— Eh bien, si tu crois que c'est nécessaire...

— J'en suis sûre.

Luna s'est dirigée sans attendre vers l'ambulance. On m'a installée sur un brancard et on a vidé les lieux toute sirène hurlante. Mais avant que Salazar ferme la porte arrière, j'ai eu le temps d'apercevoir Sarah et Polly en grande conversation avec un policier. Elles n'avaient pas l'air très à l'aise. Ça m'a un peu requinquée.

L'hôpital ressemblait à n'importe quel hôpital, et Luna me collait aux basques comme si elle avait peur que je m'enfuisse. Quand

l'infirmière est entrée avec ses formulaires dans le box qu'on nous avait attribué, Luna ne l'a même pas laissée ouvrir la bouche.

— Dites au Dr Josephus que Luna Garza et sa sœur sont ici, lui a-t-elle ordonné.

L'infirmière, une jeune Noire qui n'avait pas l'air commode, l'a regardée de travers, mais a hoché la tête en silence avant de faire demi-tour.

— Bien joué ! me suis-je écriée, sincèrement impressionnée par l'autorité de Luna.

— Il valait mieux pour nous qu'elle n'ait pas le temps de remplir ses fiches d'admission, m'a expliqué Luna. C'est moi qui ai demandé qu'on nous conduise à cet hôpital. Nous avons un contact dans tous les hôpitaux de la ville, mais je connais celui-ci personnellement.

— « Nous » ?

— Les hybrides.

— Oh !

Autrement dit, les changelings. J'imaginai déjà la tête de Sam quand je lui apprendrais ça.

— Bonjour, je suis le Dr Josephus.

J'ai levé les yeux. Un homme aux tempes argentées venait d'écarter les rideaux qui nous isolaient des autres lits. Il perdait ses cheveux et portait des lunettes perchées sur son nez aquilin. De fines montures métalliques encerclaient ses yeux bleus au regard pénétrant.

— Bonjour, docteur, a dit Luna. Voici mon amie... euh... Marguerite.

J'ai été obligée de me tourner vers elle pour être bien sûre que c'était la même personne qui parlait, tant son ton avait changé.

— Nous avons eu des petits soucis dans l'exercice de nos fonctions.

Le docteur m'a jeté un coup d'œil méfiant.

— Elle est digne de confiance, a assuré Luna d'un ton si solennel que j'ai dû me mordre l'intérieur de la joue pour étouffer un éclat de rire malvenu.

— Il faut vous faire passer des radios, a déclaré le Dr Josephus après avoir longuement examiné ma joue et mon genou.

J'avais d'autres blessures, mais c'étaient surtout des contusions et des égratignures.

— Bon. Alors, ne perdons pas de temps. Nous devons partir d'ici au plus vite et en toute sécurité.

J'étais impressionnée. Le ton de Luna interdisait toute discussion.

J'imaginais que ce brave Dr Josephus faisait partie du comité de direction ou, du moins, qu'il était le chef du service. Un appareil de radiologie mobile a aussitôt été poussé dans le box, les clichés ont été pris et, quelques minutes plus tard, le Dr Josephus m'annonçait que

j'avais une fracture de la pommette de l'épaisseur d'un cheveu qui « se résorberait toute seule ». Il m'a donné une ordonnance pour des analgésiques, une tonne de conseils désintéressés et deux poches de glace : une pour ma joue et une pour mon entorse au genou, selon son diagnostic.

Moins d'un quart d'heure après son apparition, j'étais en route vers la sortie. Luna me poussait dans un fauteuil roulant, et le Dr Josephus nous précédait dans un couloir réservé au personnel. En chemin, on a rencontré des employés qui venaient en sens inverse. À la vue du médecin, ils ont tout de suite pris cet air humble et servile des travailleurs de base devant le grand patron. J'avais peine à croire que le Dr Josephus avait déjà mis les pieds dans ce couloir avant. Mais il semblait savoir où il allait, et les gens qu'on croisait n'avaient pas l'air surpris de le voir. Au bout du tunnel, il a poussé une lourde porte métallique à double battant.

Luna lui a adressé un signe de tête digne d'une reine saluant ses sujets, l'a aimablement remercié, et nous sommes sorties dans la pénombre. Une grosse voiture était garée devant le bâtiment, un modèle ancien rouge foncé ou brun. J'ai jeté un coup d'œil alentour. On se trouvait dans une allée sombre et déserte. De grosses poubelles, du style containers industriels, étaient alignées contre le mur. J'ai vu un chat sauter sur quelque chose (je préfère ne pas savoir quoi) entre deux d'entre elles. Pas très rassurant, comme endroit.

Je commençais à en avoir marre de cette peur qui me nouait l'estomac.

Luna s'est dirigée vers la voiture, a ouvert la portière arrière et dit quelque chose que je n'ai pas compris aux personnes qui attendaient à l'intérieur. La réponse qu'elle a obtenue ne lui a visiblement pas plu. Elle a craché un juron ou une insulte incompréhensible. La conversation a dégénéré en un échange musclé dans une langue que je ne connaissais pas.

Finalement, elle s'est tournée vers moi.

— Ils exigent que vous ayez les yeux bandés, m'a-t-elle annoncé.

Elle s'attendait visiblement à une réaction scandalisée de ma part. Je lui ai répondu d'un geste négligent de la main, pour lui montrer à quel point je m'en fichais.

— Vous acceptez ? s'est-elle étonnée.

— Oui, oui. Je comprends parfaitement, Luna. Tout le monde a ses petits secrets.

— Bon.

Elle est retournée à la voiture, puis est revenue avec un foulard qu'elle m'a noué derrière la tête, comme si on allait jouer à colin-maillard.

— Écoutez-moi bien, m'a-t-elle alors chuchoté à l'oreille. Ces

deux-là ne sont pas des rigolos. Alors, soyez prudente.

Comme si je n'avais pas déjà assez peur !

Elle a poussé mon fauteuil jusqu'au niveau de la banquette arrière et m'a aidée à m'asseoir. J'imagine qu'elle est ensuite allée rapporter le fauteuil. Une minute plus tard, elle était de retour.

Il y avait deux personnes à l'avant. J'ai tenté une petite incursion discrète dans leur esprit. Il s'agissait de deux changelings (de deux créatures qui avaient la même signature mentale que Sam et Luna, en tout cas). Mon patron, Sam, se transforme généralement en colley. Je me suis demandé quelle apparence prenait Luna. Ces deux-là, cependant, avaient quelque chose de différent. Il émanait d'eux une sorte de pulsation, une impression de force, de puissance surhumaine. Du peu que j'en avais vu, leur profil ne m'avait pas semblé tout à fait humain non plus.

Nous sommes sortis de l'allée, et la voiture s'est fondue dans la circulation urbaine. Personne ne parlait.

— *Le Silence Éternel*, c'est bien ça ? m'a demandé la conductrice au bout d'un moment.

Elle avait une drôle de voix grave, plus proche du grondement que d'une basse humaine. Et, brusquement, je me suis souvenue que c'était la pleine lune. Ça expliquait peut-être pourquoi Luna avait tant insisté pour que les choses aillent vite, à l'hôpital : elle devait sentir l'emprise de la lune s'accroître.

— Oui, merci.

— Ah ! Un casse-croûte qui parle ! a commenté le passager dans un grondement encore plus prononcé.

D'accord, c'était plutôt humiliant pour moi et ça méritait une répartie bien sentie. Mais que vouliez-vous que je fasse ? Vous savez gérer des changelings en pleine mutation, vous ? Eh bien, moi non plus.

— Fermez-la, vous deux ! a maugréé Luna. C'est ma protégée.

— Luna s'accroche à son petit chien-chien, a fait le passager d'un ton persifleur.

Je commençais vraiment à le prendre en grippe, celui-là.

— Comme casse-croûte, je dirais que c'est un hamburger plutôt saignant, à l'odeur, a renchéri la conductrice. Elle a dû se faire deux ou trois petites égratignures, hein, Luna ?

— Belle image que vous lui donnez, là ! s'est exclamée l'intéressée. Après ça, ne vous étonnez pas qu'on nous prenne plus pour des bêtes que pour des êtres civilisés ! Contrôlez-vous donc un peu ! Elle a déjà passé une sale soirée, ce n'est pas la peine d'en rajouter.

Et la nuit ne faisait que commencer ! J'ai déplacé la poche de glace que je maintenais sur mon visage. Le froid commençait à

m'engourdir la joue.

— Pourquoi a-t-il fallu que Josephus nous envoie deux maudits loups-garous ? a marmonné Luna à mon oreille.

J'étais sûre qu'ils avaient entendu. Sam entendait tout, et il était bien moins puissant qu'un loup-garou. Enfin, d'après ce que je savais. Pour ne rien vous cacher, jusqu'à cet instant, je n'étais pas certaine que les loups-garous existaient vraiment.

J'ai répondu d'une voix très audible, en choisissant mes mots avec soin :

— Il a dû penser qu'on serait mieux défendues, si on se faisait encore attaquer.

J'ai senti qu'ils dressaient l'oreille, à l'avant – peut-être même littéralement.

— On s'en sortait très bien toutes seules ! a protesté Luna d'un ton indigné.

Elle s'agitait sur la banquette à côté de moi comme si elle avait bu une bonne vingtaine de cafés serrés.

— Luna, on s'est fait rentrer dedans ; votre voiture s'est retrouvée les quatre roues en l'air, et nous aux urgences. C'est ce que vous appelez s'en sortir très bien ?

Je n'avais pas plus tôt fermé la bouche que je m'en voulais déjà de l'avoir ouverte. J'ai essayé de faire amende honorable.

— Pardon, Luna. Sans vous, ils m'auraient tuée. Vous m'avez sauvé la vie. Ce n'est pas votre faute si ces deux dingues ont voulu jouer aux autos tamponneuses.

— Il y a eu de la bagarre, ce soir ? s'est exclamé le passager, sur le ton d'un supporter qui vient d'apprendre qu'il a raté le match de son équipe favorite à la télé.

Je ne savais pas si tous les loups-garous étaient aussi belliqueux que celui-ci ou si c'était la pleine lune qui l'énervait, mais j'étais sûre que, s'il y avait « de la bagarre » quelque part, il ne devait pas être le dernier à s'en mêler.

— Oui, avec ces tarés de la Confrérie, lui a répondu Luna d'une voix où perçait une note de fierté. Ils avaient coffré cette fille. Ils l'avaient bouclée dans un abri antiatomique !

— Sans blague ? a fait la conductrice.

— Sans blague, ai-je répliqué sèchement. J'ai eu de la chance de croiser Luna sur ma route. Je l'ai repérée tout de suite : je travaille pour un changeling, dans la ville où je vis.

— Sans blague ? Qu'est-ce qu'il fait ?

La conductrice se répétait un peu, mais semblait réellement intéressée, cette fois. La pulsation qui émanait d'elle s'était amplifiée.

— Il tient un bar.

— Ah, ouais ? Loin d'ici ?

— Trop loin à mon goût, ai-je soupiré.

— Et cette petite chauve-souris de Luna a vraiment volé à ton secours, cette nuit ?

— Absolument. Je lui dois la vie.

J'étais sincère. Mais elle avait bien dit « chauve-souris » ? Luna se changeait en chauve-souris ? Ma parole ! J'étais abonnée aux oiseaux de nuit !

— Chapeau, Luna !

Il y avait une incontestable pointe de respect dans le grondement de plus en plus inquiétant de la conductrice.

Luna était manifestement flattée, à juste titre, et m'a remerciée d'une pression de la main. L'atmosphère m'a paru nettement moins pesante, tout à coup.

— *Le Silence Éternel*, nous a finalement annoncé notre chauffeur.

J'ai poussé un soupir de soulagement.

— Il y a un vampire qui fait les cent pas devant.

J'en ai presque arraché mon bandeau.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Très grand, carré, belle crinière blonde. Ami ou ennemi ?

— Ami.

— Mmm... est-ce qu'il sort avec quelqu'un, en ce moment ?

— Je n'en sais rien. Vous voulez que je lui demande ?

J'ai cru que Luna allait vomir et, aux bruits qu'il faisait, il était clair que le passager à l'avant n'en pensait pas moins.

— Sortir avec un macchabée ! s'est offusquée Luna. Il faut vraiment être en manque !

— Oh ! Certains ne sont pas si mal, a répliqué la louve en puissance. Je me gare devant l'entrée, l'espèce protégée ?

— Ça doit être vous, l'espèce protégée, m'a chuchoté Luna.

J'ai acquiescé. Après tout, étant donné les circonstances, ça m'allait plutôt bien.

La voiture s'est arrêtée, et Luna s'est penchée sur moi pour ouvrir la portière côté trottoir. Comme je sortais à tâtons, poussée par ses mains délicates, j'ai entendu une exclamation à quelques pas de moi. Vive comme l'éclair, Luna a claqué la portière, et la voiture a redémarré dans un crissement de pneus.

— Sookie ?

— Éric ?

Je me débattais avec mon bandeau. Éric l'a dénoué d'un seul geste, et j'ai pu constater que j'avais fait l'acquisition d'un beau foulard en soie. L'entrée de l'hôtel était illuminée et, dans la lumière crue, Éric semblait encore plus livide qu'à l'accoutumée.

Comme je commençais à chanceler, il m'a attrapée par le bras et m'a examinée de haut en bas avec un visage impassible (les vampires

sont très doués pour ça).

— Que t'est-il arrivé ? m'a-t-il calmement demandé.

— J'ai été... Eh bien, c'est un peu long à expliquer. Où est Bill ?

— Il s'est d'abord rendu au centre de la Confrérie du Soleil pour te chercher. Mais il a appris, par l'un des nôtres qui a infiltré la police, que tu avais eu un accident de voiture et que tu étais à l'hôpital. Une fois là-bas, il a découvert que tu étais partie sans être passée par la procédure réglementaire. Personne n'a voulu lui en dire plus, et comme il ne pouvait pas employer les méthodes d'intimidation habituelles...

Il avait l'air extrêmement amer en disant ça. Vivre parmi les humains, en obéissant à leurs lois, était une constante source d'irritation pour Éric, quoiqu'il soit le premier à en tirer de sonnants et trebuchants bénéfices.

— Par conséquent, il a perdu ta trace, a-t-il poursuivi. Et le chasseur de l'hôtel n'avait pas eu d'autre contact... psychique avec toi.

— Pauvre Barry ! Il a dû se demander ce qui lui arrivait.

— Il s'en est vite remis. Les quelques centaines de dollars qu'il a reçus pour ses services y ont largement contribué, m'a-t-il assuré avec hauteur. Maintenant, il ne manque plus que Bill. Quelle empoisonneuse tu fais, Sookie !

Il a sorti son portable et a tapoté un numéro. Après ce qui m'a semblé des heures, on a décroché.

— Bill ? Elle est avec moi. Des changelings l'ont ramenée à l'hôtel...

Il a écouté en silence.

— Un peu esquinée, mais entière...

Nouveau silence.

— As-tu ta clé, Sookie ?

J'ai palpé la poche de ma jupe dans laquelle j'avais glissé le rectangle en plastique. Il était toujours là. Incroyable ! La première bonne nouvelle de la journée !

— Oui, je l'ai... Oh, mais attends ! me suis-je soudain écriée. Et Farrell ?

Éric a agité la main pour me faire patienter.

— Ne t'inquiète pas. Je joue les infirmières à la perfection, poursuivait-il à l'adresse de Bill.

Il s'est brusquement raidi.

— Bill ! a-t-il protesté d'un ton extrêmement menaçant. OK, OK. À tout de suite, alors.

Il s'est tourné vers moi.

— Une escouade de vampires a attaqué le centre. Farrell a été libéré, m'a-t-il expliqué.

— Est-ce que... il y a beaucoup de victimes ?

— Non. La plupart des humains présents ont pris la fuite.

J'ai poussé un soupir de soulagement, tandis qu'il me prenait le bras pour m'accompagner jusqu'à l'ascenseur. Il réglait son pas sur le mien. Dieu sait pourtant que je ne marchais pas vite ! Ce devait être une vraie torture pour un type qui se déplaçait pratiquement à la vitesse de la lumière.

— Puis-je te porter ? m'a-t-il subitement demandé.

Qu'est-ce que je vous disais ?

— Oh ! Merci, mais je crois que ça ira. J'ai bien réussi à marcher jusque-là.

Si la proposition était venue de Bill, je n'aurais pas hésité une seconde.

J'ai aperçu Barry à la réception. Il m'a fait un petit signe. Je suis sûre qu'il se serait précipité pour m'aider si je n'avais pas été avec Éric. Je lui ai lancé un regard qui se voulait éloquent, du style : « On se parle plus tard », puis l'ascenseur est arrivé. Éric a appuyé sur le bouton du troisième étage et s'est adossé au miroir en face de moi. En le regardant, je me suis vue dans la glace.

— Oh, non ! me suis-je écriée, horrifiée par mon propre reflet. Oh, non !

Mes cheveux ayant été aplatis par la perruque, je les avais coiffés tant bien que mal avec mes doigts. Le résultat était désastreux. J'ai voulu réparer les dégâts, mais mes mains tremblaient et j'avais les larmes aux yeux. Et encore, ce n'était rien à côté du reste ! J'étais couverte de bleus et plaies diverses sur tout le corps. Du moins sur toutes les parties découvertes. Je n'osais même pas imaginer ce que ce devait être sous mes vêtements. J'avais la moitié du visage violet (tirant sur le noir) et une profonde entaille à la pommette. Mon chemisier avait perdu la moitié de ses boutons, ma jupe était sale et déchirée, et j'avais une sorte de crête de dinosaure ensanglantée tout le long du bras droit.

J'ai éclaté en sanglots. Me voir comme ça m'avait achevée.

Je dois reconnaître qu'Éric n'a pas ri, quoiqu'il ait eu les meilleures raisons du monde pour le faire. Il m'a même gentiment consolée.

— Allons, Sookie ! Un bon bain, des vêtements propres, et il n'y paraîtra plus.

Il n'aurait pas parlé autrement s'il s'était adressé à une gamine de cinq ans. À vrai dire, je ne me sentais pas beaucoup plus vieille, sur le moment.

— Le loup-garou qui conduisait t'a trouvé à son goût, ai-je lâché (allez savoir pourquoi), avant de me remettre à pleurer.

L'ascenseur s'est arrêté. Les portes se sont ouvertes.

— Un loup-garou ? Il t'en est arrivé, des aventures, ce soir !

Il m'a soulevée comme un paquet de linge sale et m'a blottie contre lui. Mes larmes ont trempé son costume croisé à mille dollars et sa chemise immaculée.

— Oh ! Je suis désolée, ai-je hoqueté entre deux sanglots.

— Ne pleure pas, je t'en prie, m'a-t-il suppliée. Cesse de pleurer, et je ne penserai plus à mon costume taché. Je m'en achèterai même un autre, si tu veux.

La situation ne s'y prêtait pas vraiment, mais j'ai trouvé plutôt marrant qu'Éric, le redouté leader des vampires de Louisiane, ait une sainte horreur des femmes en pleurs. J'ai pouffé au milieu de mes larmes.

— Il y a quelque chose de drôle ?

J'ai secoué la tête.

Il s'est arrêté devant la porte de ma chambre, et j'ai glissé ma clé dans le détecteur.

— Je vais te faire couler un bain et t'aider à entrer dans la baignoire, m'a proposé Éric en franchissant le seuil avec son fardeau larmoyant.

— Oh, non, non ! Ça ira.

Je rêvais d'un bain. Mais il était hors de question de m'accorder ce plaisir avec Éric dans les parages.

— Je parie que tu es délicieuse dans le plus simple appareil.

J'ai préféré tourner ça à la plaisanterie. C'était plus sûr.

— Tu le sais déjà. Je suis aussi délicieuse qu'un éclair au chocolat, pour vous autres vampires, ai-je soupiré en m'installant le moins inconfortablement possible sur une chaise. Mais pour l'instant, je me fais plutôt l'effet d'un vieux boudin tout racorni.

Éric a poussé une deuxième chaise vers moi, puis m'a soulevé la jambe pour surélever mon genou, qui avait quadruplé de volume. Il a ensuite appelé la réception pour se faire monter une trousse de premiers secours. Dix minutes plus tard, sa commande était livrée.

Éric a déplacé la petite commode calée contre le mur à droite de ma chaise et a posé mon bras dessus. Il a ensuite allumé l'applique qui nous surplombait. Après avoir nettoyé mes blessures avec un gant mouillé, il a entrepris de s'occuper des épines de ma crête de dinosaure : de petits bouts de verre provenant de la vitre du 4 x 4 de Luna.

— Si tu étais une fille ordinaire, je t'hypnotiserais et tu ne sentirais absolument rien, s'est-il désolé en approchant la pince à épiler de mon bras. Courage !

Ça faisait un mal de chien. Les larmes se sont remises à ruisseler sur mon visage, mais j'ai fait de mon mieux pour pleurer en silence, paupières et lèvres serrées.

Soudain, j'ai entendu quelqu'un entrer et j'ai ouvert les yeux. En

me voyant, Bill a fait la grimace. Il s'est approché pour regarder Éric opérer et, apparemment satisfait, lui a adressé un signe de tête approbateur.

— Comment t'es-tu fait ça ? m'a-t-il demandé en effleurant mon visage d'un doigt hésitant.

Il a tiré à lui une troisième chaise et s'est assis en face de moi, à côté d'Éric qui continuait imperturbablement son travail chirurgical.

Alors, je leur ai tout raconté. J'étais si fatiguée que, par moments, je butais sur les mots. Quand j'en suis arrivée à la partie qui concernait Gabby, je n'ai pas eu la présence d'esprit d'édulcorer mon récit. J'aurais dû censurer certains passages. Mais je ne m'en suis aperçue que lorsque j'ai vu Bill serrer les dents. Il faisait manifestement un énorme effort pour conserver son sang-froid. Il a juste délicatement soulevé mon chemisier pour évaluer les dégâts : les marques de coups sur mes seins et mon soutien-gorge déchiré. Il fallait vraiment qu'il soit perturbé pour faire ça devant Éric (qui s'est rincé l'œil, évidemment).

— Et qu'est devenu ce Gabby ? s'est-il enquis d'une voix dangereusement calme.

— Eh bien... il est mort. C'est Godefroy qui l'a tué.

— Tu as vu Godefroy ? s'est étonné Éric en se penchant vers moi.

Il n'avait pas dit un mot depuis l'arrivée de Bill. Il avait fini d'extraire les bouts de verre et avait achevé ses soins en me tartinant le bras de pommade antibiotique.

J'ai acquiescé, avant de me tourner de nouveau vers mon cher et tendre.

— Tu avais raison, Bill. C'est bien lui qui était responsable de l'enlèvement de Farrell. Mais c'est aussi lui qui a empêché Gabby de me violer. Enfin, je l'avais déjà bien amoché, ce salaud.

— Arrête de te vanter, a raillé Bill avec un petit sourire en coin. Donc, ce fumier est mort...

Ça n'avait pourtant pas l'air de le satisfaire.

— Godefroy a été vraiment formidable avec moi. Sans son intervention, jamais je n'aurais pu échapper à Gabby. C'est aussi grâce à lui que j'ai réussi à m'enfuir. Je lui en suis d'autant plus reconnaissante qu'il n'avait qu'une seule idée en tête : « s'offrir au soleil », comme il disait. Je me demande où il peut bien être, à présent.

— Il s'est enfui pendant l'attaque du centre. Personne n'a pu le rattraper.

— Ah, oui ! L'attaque du centre. Qu'est-ce qui s'est passé, alors ?

— Je te ferai un rapport détaillé pendant que tu prendras ton bain. Mais, d'abord, on va dire bonne nuit à Éric.

— Bonne nuit, donc, Éric, ai-je dit, docile. Merci d'avoir joué les

infirmières pour moi.

— Je pense que tu sais l'essentiel, Éric, a conclu Bill en saluant son chef de zone d'un hochement de tête protocolaire. Si j'en apprends davantage, je passerai dans ta chambre plus tard.

— Parfait, a approuvé Éric en me regardant entre ses paupières mi-closes.

Je lui trouvais la prunelle luisante. C'était plutôt gênant, voire inquiétant. Il m'avait léché le bras à plusieurs reprises pendant qu'il me soignait, et je me suis demandé si ça ne l'avait pas un peu enivré. Il avait l'air grisé, presque drogué.

— Repose-toi bien, Sookie, m'a-t-il murmuré.

— Oh ! me suis-je écriée tout à coup. Vous savez, on doit aussi une fière chandelle aux changelings.

Les deux vampires m'ont dévisagée en silence.

— Enfin, peut-être pas vous, mais moi, oui, ai-je insisté.

— Ne t'inquiète pas, m'a dit Éric. Ils ne tarderont pas à se manifester. Les changelings ne sont pas du genre à rendre service pour la beauté du geste, tu sais. Bonne nuit, Sookie. Je suis vraiment heureux que tu sois toujours en vie.

Et il m'a décoché un de ses sourires étincelants à la Tom Cruise.

— Eh bien... euh... merci, Éric, c'est gentil.

Mais mes yeux se fermaient déjà tout seuls.

— Bonne nuit, ai-je ajouté en réprimant un bâillement.

Quand la porte s'est refermée sur Éric, Bill m'a soulevée dans ses bras. Par rapport à la mienne, la salle de bains était gigantesque, et la baignoire à l'avenant. Bill l'a remplie d'eau chaude et a commencé à me déshabiller avec mille précautions. Tandis qu'il examinait mes blessures, sa bouche s'est crispée, et ses lèvres ont pâli.

— C'est la chute dans l'escalier, lui ai-je expliqué. Et puis, il y a eu l'accident de voiture.

— Si ce fumier de Gabby n'était pas mort, je serais déjà en train de le tailler en pièces, a-t-il grommelé. Et je prendrais mon temps, en plus. Je le tuerais à petit feu.

Il m'a délicatement déposée dans la baignoire. Dans ses bras, j'avais l'impression de ne pas peser plus lourd qu'une plume.

— Tu as vu mes cheveux ? ai-je dit avec un soupir consterné.

— Oui. Mais peut-être qu'on ferait mieux d'attendre demain pour s'en occuper. Il faut que tu dormes.

Après s'être assuré qu'Éric avait effectivement ôté tous les bouts de verre, il a posé mon bras droit sur le rebord de la baignoire pour ne pas le mouiller, puis il m'a soigneusement lavée. Avec tout le sang séché et la poussière, l'eau a rapidement viré au rouge sale. Bill a vidé la baignoire, me laissant frissonnante et perdue au milieu de l'immense vasque noire, avant de la remplir de nouveau. Après le

second bain, je me sentais déjà un peu mieux. Comme je me lamentais toujours sur ma coiffure, Bill a fini par céder. Il m'a lavé les cheveux, puis les a soigneusement démêlés avec un après-shampooing. Il n'y a rien de plus merveilleux que de se sentir fraîche de la tête aux pieds, après avoir dû supporter des heures sa propre crasse ; de se glisser dans un lit douillet, entre des draps doux et subtilement parfumés, pour enfin s'endormir en toute sécurité.

— Raconte-moi ce qui s'est passé à la Confrérie, maintenant, ai-je murmuré à l'oreille de Bill, tandis qu'il me déposait délicatement sur le lit. Tiens-moi compagnie.

Il m'a bordée, puis il est venu se glisser à côté de moi sous les draps. Il a passé son bras sous ma nuque et s'est rapproché, sans toutefois oser me toucher. J'ai vite parcouru les derniers centimètres qui nous séparaient et j'ai posé ma joue contre sa poitrine, tout en la caressant rêveusement.

Bill a alors commencé son récit :

— Sur place, c'était la panique. Apparemment, quelqu'un avait déjà donné un coup de pied dans la fourmilière. Le parking grouillait de gens et de voitures qui s'agitaient en tous sens. Et il semblait en arriver toujours davantage. Sans doute pour le... la... pour passer la nuit au centre.

— Pour la veillée, ai-je précisé en me tournant prudemment sur le côté pour me blottir contre lui.

— C'était la débandade. Tout le monde fichait le camp. Le gourou de la Confrérie, un certain Newlin, a essayé de nous interdire l'entrée du temple. Il nous a menacés, nous affirmant qu'on allait être transformés en torches vivantes dès qu'on franchirait le seuil parce qu'on était des damnés et que Dieu nous foudroierait, a dit Bill en ricanant. Stan l'a attrapé et l'a envoyé valser. On est entrés dans le temple, avec une poignée de derniers irréductibles de la Confrérie à nos basques. Évidemment, il ne s'est rien passé, ce qui a semblé en déstabiliser plus d'un.

— J'imagine, ai-je murmuré contre sa poitrine.

— Barry nous avait dit que, lorsque tu avais pris contact avec lui, il avait eu une impression de profondeur, comme si quelque chose était caché sous terre. Étant donné qu'il avait aussi eu une vision d'escalier, on a exploré le bâtiment à la recherche d'une volée de marches conduisant au sous-sol. On était six en tout : Stan, Vélasquez, Isabeau, deux vampires que tu ne connais pas et moi. Ça ne nous a pris que quelques minutes pour trouver l'escalier en question.

— Et pour la porte ? Comment avez-vous fait ?

Je me souvenais parfaitement des verrous et du code que Godefroy avait tapé sur le clavier numérique.

— On l'a arrachée.

— Ah, oui ! Évidemment.

C'était le moyen le plus rapide, bien sûr.

— Je croyais que tu étais toujours là, a repris Bill. Quand j'ai débarqué dans la pièce vide et que j'ai vu ce type mort par terre, la braguette ouverte...

Il s'est tu un long moment.

— J'étais certain que tu t'étais trouvée dans cette... cette cellule. Ton odeur était encore perceptible. Et puis, j'ai remarqué une tache de sang, sur l'humain. C'était ton sang. Et il y en avait d'autres alentour. J'étais mort d'inquiétude.

Je l'ai remercié d'un petit câlin (un tout petit câlin, parce que je n'étais vraiment plus « opérationnelle » et que c'était tout ce que je pouvais lui offrir comme lot de consolation).

— Sookie, est-ce que tu es bien sûre de n'avoir rien d'autre à me dire ? m'a-t-il soudain demandé d'un ton sinistre.

J'étais trop somnolente pour voir où il voulait en venir.

— Sûre et certaine, ai-je répondu en réprimant un énième bâillement. Je crois que je n'ai rien oublié. Rien d'important, en tout cas.

— Je pensais que tu n'avais peut-être pas voulu en parler devant Éric.

Ça a enfin fait tilt dans ma tête. J'ai déposé un baiser sur sa poitrine, à l'endroit où aurait dû battre son cœur.

— Godefroy est vraiment arrivé à temps, lui ai-je assuré dans un murmure.

Il y a de nouveau eu un long silence. J'ai levé les yeux. Le visage de Bill s'était métamorphosé en masque de pierre, chaque trait figé sous l'effet de la tension. Ses longs cils noirs ressortaient sur la pâleur de sa peau glabre, et ses yeux ressemblaient à des puits sans fond.

— Raconte-moi la suite, ai-je dit.

— Après, on a continué à explorer l'abri antiatomique. On a découvert une grande pièce avec des vivres et des armes où il était évident qu'un vampire avait séjourné. Plus loin, il y avait une autre cellule, dans laquelle on a trouvé Farrell et Hugo.

— Hugo était encore vivant ?

— À peine.

Bill m'a embrassé le front.

— Heureusement pour lui que Farrell préfère les petits jeunes ! a-t-il marmonné en sourdine.

— C'est peut-être parce qu'il est gay que Godefroy l'a choisi, quand on lui a mis dans le crâne qu'il devait faire un exemple avec un autre « pécheur ».

— C'est l'avis de Farrell. En tout cas, quand Hugo est arrivé dans sa cellule, Farrell avait été privé de sexe et de sang depuis très

longtemps : il avait faim, dans tous les sens du terme. Sans les menottes d'argent qui le retenaient au mur, Hugo aurait sans doute passé un sale quart d'heure. Même avec les menottes, Farrell a réussi à le saigner.

— Tu sais que c'était Hugo, le traître ?

— Farrell me l'a dit. Il a entendu votre conversation.

— Mais comment... Ah, oui, bien sûr ! La fameuse acuité auditive des vampires. J'aurais dû y penser.

— Farrell aurait bien voulu savoir ce que tu as fait à Gabby pour qu'il hurle comme ça.

— Je lui ai frappé les oreilles en criant.

Une esquisse de sourire a couru sur les lèvres de mon vampire.

— S'il avait pu, Farrell aurait applaudi. D'après lui, ce type était un pur sadique. Il prenait un malin plaisir à humilier Farrell dès qu'il en avait l'occasion.

— Et encore, Farrell a eu de la chance de ne pas être une femme ! Où est Hugo, maintenant ?

— En lieu sûr.

— Sûr pour qui ?

— Pour les vampires. Il est à l'abri des médias, en tout cas. Imagine ce qu'un journaliste pourrait faire des mésaventures d'Hugo et le retentissement que ça aurait.

— Qu'allez-vous faire de lui ?

— C'est à Stan de décider.

— Tu te rappelles le marché que j'ai passé avec ta communauté ? Si des humains sont impliqués dans un crime contre les vampires et que c'est par mon intermédiaire qu'on prouve leur culpabilité, on doit leur laisser la vie sauve.

Bill ne voulait manifestement pas se lancer dans ce genre de débat avec moi. J'ai vu son visage se fermer.

— Il faut que tu dormes, maintenant, Sookie. On en reparlera demain.

— Mais d'ici là, il sera peut-être tué.

— En quoi ça te regarde ?

— Ça me regarde parce que c'est une des conditions que j'ai posées pour accepter de travailler au service des tiens. Je sais qu'Hugo est un pauvre type et je le hais autant que Stan. Mais il me fait pitié. Je n'aurai plus jamais la conscience tranquille si je me retrouve impliquée dans son assassinat.

— Sookie, il sera encore en vie quand tu te réveilleras. On en reparlera demain.

Je sentais le sommeil me gagner. J'avais du mal à croire qu'il n'était que 2 heures du matin.

— Merci d'être... venu à mon secours, ai-je marmonné, déjà à

moitié endormie.

Mais, après un bref silence, Bill a repris son récit :

— D'abord, tu n'étais pas à la Confrérie. Il n'y avait que des traces de sang et ce violeur mort. Puis j'ai appris que tu avais disparu de l'hôpital...

— Mmm ?

— J'étais très inquiet, Sookie. Personne ne savait où tu étais. En plus, alors que j'étais en train de parler avec l'infirmière qui s'est occupée de ton admission, ton nom s'est effacé de l'écran de l'ordinateur...

J'étais très impressionnée. Drôlement bien organisés, ces changelings, tout de même !

— Peut-être que... je devrais envoyer... quelque chose à Luna... Des fleurs ?

J'avais du mal à articuler.

Pour toute réponse, Bill m'a embrassée. Ensuite, je ne me souviens plus de rien.

Je me suis retournée en geignant pour regarder le réveil sur la table de chevet. Moins d'une demi-heure avant le lever du soleil. Bill avait déjà regagné son cercueil : le couvercle était fermé. Pourquoi m'étais-je réveillée si tôt ? D'habitude, c'était pratiquement l'heure à laquelle je me couchais, et après la journée que j'avais passée...

Pourtant, j'éprouvais une étrange impression, comme une urgence qui m'empêchait de me rendormir. Oui, c'était bien ça : j'avais quelque chose à faire. Quelque chose qui ne pouvait pas attendre. Quelque chose... Bon sang !

Je me suis redressée et j'ai réussi à sortir du lit tant bien que mal. J'ai enfilé un short, un tee-shirt, chaussé mes sandales, jeté un vague coup d'œil au passage dans la glace. Seigneur ! C'était encore pire que la veille, à tel point que j'ai préféré tourner le dos au miroir pour me coiffer. À ma grande surprise, mon sac était posé sur la table basse du salon. Quelqu'un – mon vampire, sans doute – avait dû le récupérer au centre de la Confrérie et le rapporter. J'y ai glissé la clé de la chambre et j'ai claudiqué jusqu'à l'ascenseur.

Barry devait avoir terminé son service, et le jeune type qui l'avait remplacé était trop bien élevé pour oser me demander ce que je fichais dehors alors que je donnais l'impression d'être passée sous un train. Il s'est contenté de m'appeler un taxi sans broncher. Quand j'ai indiqué au chauffeur ma destination, il m'a jeté un coup d'œil incertain dans le rétroviseur.

— Vous feriez pas mieux d'aller à l'hôpital, des fois ? s'est-il alarmé, pas franchement enchanté de se coltiner un pareil chargement, apparemment.

— J'en viens.

Ça n'a pas eu l'air de le rassurer pour autant.

— C'est les vampires qui vous ont fait ça, hein ? Faut quand même pas être bien pour fréquenter cette engeance-là ! a-t-il maugréé en secouant la tête avec une moue dégoûtée.

— Ce sont des gens comme vous et moi qui m'ont agressée, ai-je rétorqué en respirant profondément pour ne pas m'énerver. Les vampires, eux, m'ont soignée.

Ça lui a cloué le bec, et il a démarré. La circulation était fluide, rares étant les gens qui prenaient leur voiture le dimanche à l'aube. Moins d'un quart d'heure plus tard, j'étais revenue à mon point de départ : le parking de la Confrérie.

J'ai demandé au chauffeur de m'attendre. C'était un homme d'une soixantaine d'années trapu et grisonnant, vêtu d'une chemise en laine à carreaux fermée par des pressions : le vrai Texan pure souche. Il lui manquait une dent de devant.

— Je peux faire ça, a-t-il grommelé en allumant le plafonnier, avant d'aller pêcher sous son siège une B.D de western à la couverture fatiguée, le genre de truc en noir et blanc en format poche qui avait disparu de la circulation depuis au moins cinquante ans (hors des frontières du Texas, s'entend).

Il n'y avait plus que deux véhicules sur le parking. L'un d'entre eux devait appartenir à Gabby.

L'idée qu'il avait peut-être une femme et des enfants m'a soudain traversé l'esprit. Si c'était le cas, je les plaignais. D'abord, parce que ce type était tellement sadique qu'il avait dû faire de leur vie un véritable enfer. Ensuite, parce qu'ils passeraient sans doute le restant de leurs jours à s'interroger sur la raison de son décès et sur la façon dont il était mort. J'ai préféré ne pas m'appesantir sur la question.

Quant à Steve et Sarah Newlin, qu'allaient-ils devenir, maintenant ? Avaient-ils encore assez d'adeptes pour continuer à financer leur secte ? Les armes et les vivres devaient être restés dans le temple. Peut-être s'étaient-ils barricadés dans leur bunker avec leurs provisions, en attendant la prochaine apocalypse.

Soudain, une silhouette est sortie de l'ombre du bâtiment. Je l'ai tout de suite reconnue. Le jeune homme s'est avancé dans la lumière des lampadaires. Il était toujours torse nu, avec sur son visage d'adolescent un reste d'enfance. Seuls ses tatouages et l'expression de son regard sans âge démentaient sa jeunesse apparente.

Comme il s'approchait de moi, j'ai murmuré :

— Je suis venue regarder.

« Pour témoigner », aurais-je dû ajouter.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous dois bien ça.

— Mais je suis un monstre, une créature maléfique. Personne ne me doit rien.

— C'est bien possible (difficile de dire le contraire, après ce qu'il avait fait), mais c'est tout de même grâce à vous que j'ai pu m'enfuir. Et puis, vous m'avez tirée des griffes de Gabby.

— En faisant une énième victime ? Enfin, vous savez, une de plus, une de moins... Ma conscience n'est plus à ça près. Il y en a tant eu que j'ai perdu le fil. Mais si j'ai pu vous épargner quelque humiliation...

Sa voix avait un accent si tragique que j'en ai eu le cœur serré. Le ciel commençait à pâlir. Il faisait pourtant encore sombre, et je ne me lassais pas de contempler ses traits incroyablement juvéniles à la clarté des lampadaires du parking.

Tout à coup, sans savoir pourquoi, je me suis mise à pleurer.

— C'est une bien agréable surprise, s'est étonné Godefroy d'une voix déjà lointaine. Je ne m'attendais certes pas à voir quelqu'un

verser des larmes le jour de ma mort.

C'est alors que le soleil s'est levé.

Quand je suis remontée dans le taxi, le chauffeur a rangé tranquillement sa B.D.

— Ils font un feu de camp, là-bas, ou quoi ? m'a-t-il demandé. J'ai cru apercevoir de la fumée. J'ai failli aller voir ce qui se passait.

— C'est fini, maintenant.

Oui, c'était bel et bien fini. Pour Godefroy, en tout cas.

Durant les deux premiers kilomètres, j'ai passé mon temps à me moucher et à me tamponner les yeux. Puis j'ai regardé par la vitre la ville qui s'éveillait.

De retour à l'hôtel, je suis montée directement dans la suite. J'ai enlevé mon short et je me suis allongée sur le lit, prête à broyer du noir durant de longues heures de solitude.

Quand je me suis réveillée, la nuit était déjà tombée. C'est Bill qui m'a tirée du sommeil. À sa manière... Mon tee-shirt était relevé, et ses cheveux bruns me chatouillaient le cou. Il était en train d'embrasser passionnément la moitié de ce qu'il appelle « la plus belle paire de seins du monde ». Il y mettait pourtant une délicatesse infinie, à cause de ses canines qui étaient complètement sorties : une des manifestations tangibles de son désir.

— Est-ce que tu te sens en état de faire ça ? m'a-t-il chuchoté à l'oreille. D'y prendre plaisir, je veux dire. Si je te promets de faire très, très attention ?

— Si tu réussis à me persuader que je suis une statuette en verre filé à cent millions de dollars, oui, ai-je murmuré, sachant pertinemment qu'il en était capable.

— Oh, mais ce que je touche là est bien trop chaud, bien trop humide pour être du verre...

J'ai laissé échapper une plainte.

— Je te fais mal ? a-t-il demandé, sans cesser toutefois le va-et-vient de sa main.

— Oh, Bill !

C'est tout ce que j'ai pu dire avant de coller ma bouche contre la sienne.

— Couche-toi sur le côté, m'a-t-il susurré. Je m'occupe de tout.

Et c'est ce qu'il a fait.

— Pourquoi étais-tu à moitié habillée ? s'est-il étonné, quelque temps plus tard.

Il était allé chercher une bouteille de sang dans le minibar et l'avait mise à réchauffer au micro-ondes, preuve qu'il tenait à me ménager.

— Je suis allée assister aux derniers instants de Godefroy.

— Quoi ?

— Godefroy s'est offert au soleil.

Cette expression, que j'avais trouvée tellement mélo il n'y avait pas si longtemps, m'était venue tout naturellement.

Bill a accueilli la nouvelle par un long silence pesant.

— Comment savais-tu qu'il le ferait ? Et où il le ferait ?

J'ai haussé les épaules.

— J'ai toujours pensé qu'il ne démordrait pas de son projet initial. Il avait eu tout le temps de peser sa décision et il semblait bien décidé à aller jusqu'au bout. Il m'a sauvé la vie, je lui devais bien ça.

— Il n'a pas flanché à la dernière minute ?

J'ai regardé Bill droit dans les yeux.

— Il n'a pas faibli une seule seconde. Il a fait preuve d'un courage exemplaire. Il avait hâte de mourir. Pour lui, c'était une délivrance.

Je me demandais ce que Bill pouvait bien se dire en un moment pareil.

— On doit retourner chez Stan, m'a-t-il soudain annoncé. Il faut l'avertir.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui nous y oblige ?

Si j'avais eu dix ans de moins, j'aurais fait la moue.

Bill m'a lancé un de ses regards noirs de Père Fouettard qui m'horripilent.

— Tu dois lui faire ton rapport pour qu'il puisse juger du travail que tu as accompli, a-t-il insisté. Tu dois lui prouver que tu as rempli la mission qu'il t'avait confiée. Et puis, ne voulais-tu pas connaître le sort d'Hugo ?

Hugo... Le seul fait de penser à lui gâchait ma journée.

Pour ménager ma peau toujours à vif, qui supportait mal le contact des vêtements, j'ai enfilé une petite robe sans manches taillée dans un coton mordoré, puis j'ai chaussé mes sandales. Voilà pour la tenue. Bill m'a coiffée et mis mes boucles d'oreilles (j'avais trop de mal à lever les bras). J'ai jeté un coup d'œil dans la glace et fait la grimace. C'est bien simple, j'avais l'air d'une éclopée tout droit sortie du service des urgences qui se rend au pot de bienvenue de s.o.s. femmes battues.

Bill a appelé la réception pour qu'on nous avance notre voiture de location devant l'hôtel. Je ne savais même pas qu'on en avait une, ni depuis quand on l'avait. Bill a pris le volant. Cette fois, je n'ai pas regardé par la vitre : Dallas me sortait par les yeux.

Quand on est arrivés au manoir de Green Valley Road, tout paraissait aussi calme que lors de notre première visite, deux jours auparavant. Mais, une fois le seuil franchi, la fête battait son plein. On débarquait au beau milieu de la soirée organisée pour célébrer le

retour de Farrell. Le héros du jour se tenait au milieu du salon, le bras passé autour de la taille d'un jeune homme qui ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. Il tenait à la main une bouteille de PurSang, et son petit copain un Coca. Farrell avait le teint presque aussi frais et rose que son compagnon.

Il a semblé ravi de faire ma connaissance. Il avait revêtu la panoplie du parfait cow-boy au grand complet, si bien que lorsqu'il s'est penché pour me faire le baisemain, je m'attendais presque à entendre ses éperons cliqueter.

— Vous êtes si belle ! s'est-il exclamé avec emphase, en agitant sa bouteille de sang synthétique. Si j'aimais les femmes, une semaine entière ne me suffirait pas pour rendre hommage à vos charmes. Je sais que vos blessures vous chagrinent, mais vous avez tort de vous en inquiéter : elles ne font que rehausser vos multiples attraits.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Non seulement je marchais comme une centenaire, mais sur toute la partie gauche de mon visage, j'avais la tête d'Elephant Man.

— Bill Compton, j'espère que vous mesurez votre chance, a conclu Farrell.

— N'en doutez pas, lui a assuré Bill en souriant (un peu froid, le sourire, tout de même).

— Quand on allie ainsi la beauté au courage... a repris Farrell.

J'ai préféré mettre un terme à ce déferlement de louanges. Non seulement ça commençait à énerver sérieusement Bill, mais ça avait éveillé la curiosité du jeune compagnon de Farrell, qui venait de poser la main sur mon bras, une tonne de questions sur le bout de la langue, je le sentais.

— Merci, Farrell, ai-je dit. Savez-vous où est Stan ?

— Dans la salle de réunion, m'a répondu un jeune vampire, celui-là même qui avait conduit Bethany à moi, lors de cette nuit fatidique qui devait être la dernière de la malheureuse.

C'était probablement le fameux Vélasquez dont Bill m'avait parlé. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix et devait à ses lointains ancêtres hispaniques un teint mat et des prunelles de jais d'authentique don Juan. Quant à son statut de vampire, il lui conférait cette troublante fixité du regard et cette vivacité de cobra qui incitaient immédiatement à la prudence. Il surveillait la pièce, prêt à réagir à la moindre alerte. J'en ai conclu qu'il faisait partie du service de sécurité maison.

— Il sera heureux de vous voir, a-t-il ajouté.

J'ai balayé la salle du regard, passant en revue les vampires et les rares humains réunis là. Pas trace d'Éric. Peut-être était-il retourné à Shreveport. Mais où était donc Isabeau ? J'ai posé discrètement la question à Bill.

— Elle est interdite de séjour, a-t-il chuchoté, si bas que j'ai dû tendre l'oreille. Elle a introduit un traître dans le nid : elle doit payer le prix de son erreur, a-t-il ajouté.

— Mais...

— Chut !

La salle de réunion était aussi bondée que le salon. Stan était assis à la même place et portait le même déguisement de truand que la fois précédente. Il s'est levé à notre approche. À la solennité qu'il mettait dans ce geste, j'ai compris qu'il s'agissait d'un insigne honneur dont nous étions probablement censés nous sentir flattés.

— Bonsoir, mademoiselle Stackhouse, m'a-t-il dit en me serrant la main de façon on ne peut plus protocolaire. Bonsoir, Bill.

Il m'a examinée de ses yeux de lynx, ses prunelles délavées enregistrant, j'en étais sûre, jusqu'à la plus infime écorchure.

— J'aimerais que vous me racontiez tout ce qui vous est arrivé hier. Et sans omettre le moindre détail, s'il vous plaît, a-t-il précisé.

J'ai pris le premier prétexte qui me passait par la tête pour essayer d'échapper à ce qui commençait à ressembler à un assommant exercice de récitation.

— J'ai déjà tout raconté à Bill, il risque de s'ennuyer...

— Bill y survivra, n'ayez crainte.

Bon. Apparemment, je n'allais pas y couper. J'ai tout de même poussé un gros soupir, puis j'ai entamé mon récit en commençant par mon rendez-vous avec Hugo, dans le hall du *Silence Eternel*. J'ai fait de mon mieux pour laisser Barry en dehors de tout ça. Cela ne lui aurait sans doute pas plu de se retrouver fiché comme télépathe auprès des vampires de Dallas. Je me suis contentée d'évoquer « un groom de l'hôtel ». Cela dit, Stan ne mettrait pas longtemps à l'identifier, s'il le voulait.

Lorsque j'en suis arrivée au passage où Gabby enfermait Hugo dans la cellule de Farrell, juste avant d'essayer de me violer, j'ai senti mes lèvres s'étirer en un sourire crispé. La peau de mon visage semblait tendue à craquer.

— Pourquoi fait-elle cela ? s'est enquis Stan, comme si je n'étais pas là.

— Parce qu'elle est nerveuse, lui a expliqué Bill.

— Ah !

Le regard de Stan est devenu encore plus perçant. D'autant plus crispée, j'ai machinalement lissé mes cheveux en arrière. Sans un mot, Bill m'a tendu l'élastique qu'il venait de tirer de sa poche et, au prix d'un douloureux effort, j'ai réussi à faire mes trois tours habituels. J'ai secoué ma queue de cheval. Ça allait déjà mieux.

Quand j'ai évoqué l'aide que les changelings m'avaient apportée, Stan s'est brusquement penché en avant, l'air captivé. Il voulait en

savoir plus, mais j'ai pris bien soin de ne citer aucun nom. Mon retour et, surtout, le fait que les changelings m'aient pratiquement jetée devant l'hôtel avant de démarrer sur les chapeaux de roue l'ont laissé songeur. J'ai hésité à mentionner la présence d'Éric. Puis, finalement, j'ai carrément sauté le passage qui le concernait. Après tout, il était censé venir de Californie : comment expliquer qu'il ait accepté de jouer les bons Samaritains pour une fille qu'il avait simplement croisée chez Stan ? Et une humaine, qui plus est. Sans vouloir faire de généralités, par nature, les vampires ne sont pas très portés sur la charité chrétienne. J'ai juste légèrement travesti la vérité en disant que j'étais montée directement dans la suite attendre Bill.

Ensuite, j'ai parlé de la dernière fois où j'avais vu Godefroy.

À mon grand étonnement, Stan s'est montré extrêmement affligé par sa mort. Il semblait incapable d'en supporter l'idée. Il m'a même fait raconter deux fois la scène finale, comme s'il ne parvenait pas à y croire. Pendant que je répétais ma description, il a fait pivoter son fauteuil, nous tournant le dos. Bill en a profité pour me caresser les cheveux, geste tendre qui m'a un peu détendue. Quand Stan s'est retourné, il s'essuyait les yeux avec un mouchoir rougi. C'était donc vrai que les vampires versaient des larmes de sang !

Du coup, je n'ai pas pu retenir les miennes. Pour les millions d'enfants qu'il avait torturés et massacrés, Godefroy méritait de mourir – sans parler des humains qui étaient encore derrière les barreaux pour des crimes qu'il avait commis. Mais Godefroy m'avait sauvée, et jamais je n'avais rencontré quelqu'un qui fût aussi écrasé par la culpabilité et le remords.

— Quelle force de caractère ! Quel courage ! s'est exclamé Stan, presque lyrique.

En fait, il ne pleurait pas la disparition de l'un des siens. Il était éperdu d'admiration.

— J'en pleure, a-t-il ajouté avec une emphase propre à nous faire apprécier l'incalculable valeur d'un aussi vibrant hommage. Suite à l'excellent travail de Bill qui nous avait permis de l'identifier, j'ai moi-même fait procéder à une petite enquête sur Godefroy et j'ai découvert qu'il appartenait à l'un des plus importants nids de San Francisco. Ses frères seront affectés par la nouvelle, et plus encore d'apprendre la part qu'il a prise à l'enlèvement de Farrell. Mais le courage dont il a fait preuve à la fin !

Stan a secoué la tête, l'air réellement bouleversé.

Quant à moi, j'avais mal partout et je commençais vraiment à être épuisée. J'ai fini par prendre mon petit flacon d'antalgiques dans mon sac et j'ai fait ostensiblement tomber deux cachets dans le creux de ma main. Sur un signe de Stan, un jeune vampire m'a apporté un verre d'eau. Stan a paru surpris quand je l'ai remercié.

— C'est moi qui vous remercie, mademoiselle Stackhouse ! s'est-il soudain écrié, toujours aussi pompeux. Vous avez accompli la mission dont nous vous avons chargée, et même davantage. Grâce à vous, nous avons pu retrouver notre frère et le libérer à temps, et je suis sincèrement désolé que vous ayez dû payer cet éclatant succès d'aussi fâcheux désagréments.

Il aurait voulu nous congédier qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

— Excusez-moi, mais...

Bill a posé la main sur mon épaule. Je savais que c'était un avertissement, mais je n'en ai pas tenu compte.

Stan a eu un haussement de sourcils incrédule devant tant de témérité.

— Oui ? a-t-il fait, hautain. Votre chèque sera envoyé à votre chef de zone, à Shreveport, comme nous en avons convenu. Mais, je vous en prie, restez pour célébrer le retour de Farrell avec nous.

— Dans notre accord, ai-je poursuivi, comme si de rien n'était, il était entendu que si, en utilisant mes services, vous découvriez qu'un humain s'était rendu coupable d'un crime, celui-ci serait livré à la justice pour pouvoir bénéficier d'un procès équitable. Où est Hugo ?

Le regard de Stan a glissé sur mon visage pour se river à celui de Bill, derrière moi. Il semblait lui demander pourquoi il n'était pas fichu de mieux contrôler son familier.

— Hugo est avec Isabeau, a-t-il finalement lâché.

Plutôt énigmatique, comme réponse. Je n'avais vraiment pas envie de savoir ce qu'elle recouvrait. Il le fallait, pourtant.

— Donc, vous avez décidé de ne pas respecter vos engagements ? Je savais que Stan verrait là une véritable provocation.

Il devrait y avoir un adage : « Fier comme un vampire. » Ils le sont tous. Mais, là, j'avais piqué Stan au vif. En posant cette question, je l'accusais d'être malhonnête. Pire, de manquer à sa parole. Ça l'a rendu fou de rage. En voyant son expression, j'ai failli partir en courant. Il n'avait subitement plus rien d'humain. Ses lèvres s'étaient rétractées, révélant de longues canines, et son corps s'était étiré vers l'avant comme s'il était en caoutchouc.

Au bout d'un moment qui m'a paru interminable, il s'est levé et, d'un geste vif de la main, nous a invités à le suivre.

Bill m'a aussitôt offert son bras. Stan a emprunté un long couloir qui s'enfonçait vers l'arrière de la maison et devait desservir les chambres. J'ai dénombré au moins six portes, toutes fermées. Derrière l'une d'elles s'élevaient des bruits trahissant indubitablement une activité sexuelle intense. À mon grand soulagement, Stan l'a dépassée sans s'arrêter. Le couloir conduisait à un escalier, qu'il a gravi en silence. Bill a été obligé de m'aider (pas évident de monter des

marches avec une entorse au genou). Pas une fois Stan ne s'est retourné pour voir si on lui avait emboîté le pas, et à aucun moment il n'a ralenti l'allure. Il a fini par s'immobiliser devant une porte que rien ne distinguait des autres. Il a sorti une clé de sa poche et l'a glissée dans la serrure, puis il a tourné la poignée et s'est effacé pour me laisser entrer.

Je n'étais pas franchement pressée de voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Mais je ne pouvais pas faire autrement. J'ai franchi le seuil à pas lents.

La pièce était vide de tout mobilier. Isabeau était enchaînée au mur de droite (avec des chaînes d'argent, bien sûr), et Hugo au mur de gauche. Ils se sont tournés vers nous avec un ensemble parfait.

Bien qu'entièrement nue, Isabeau m'a saluée avec la même souveraine froideur que si elle m'avait croisée dans le hall du *Silence Eternel*. Elle ne souffrait manifestement pas. En regardant mieux ses menottes et ses fers, j'ai compris pourquoi : ils étaient matelassés, afin de ne pas la blesser et de préserver sa peau des brûlures du métal (qui devait, malgré tout, considérablement l'affaiblir et la priver de tous ses pouvoirs).

Hugo non plus n'avait rien à cacher. Notre présence ne paraissait pourtant pas le gêner. D'ailleurs, il ne faisait absolument pas attention à nous. Après nous avoir jeté un coup d'œil, il s'était aussitôt détourné pour regarder avec avidité le corps nu d'Isabeau. Il semblait incapable d'en détacher les yeux. Quant à moi, je ne me sentais pas très à l'aise, même si je ne suis pas du genre à jouer les vierges effarouchées. Je crois bien que c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans la même pièce qu'un homme entièrement nu – à l'exception de Bill, bien entendu.

— Elle ne peut pas lui sucer le sang, bien qu'elle soit taraulée par la faim, et il ne peut pas la toucher, bien qu'il soit consumé de désir. Voilà leur châtiment, nous a doctement expliqué Stan. D'interminables heures de torture. Quel sort réserverait-on à Hugo dans un tribunal humain ?

J'ai réfléchi au problème. Qu'est-ce qu'Hugo avait fait de vraiment répréhensible ?

Il s'était introduit dans le nid des vampires de Dallas sous un faux prétexte. Il voulait réellement rester auprès d'Isabeau, mais il en avait profité pour trahir les vampires. Il n'existait aucune loi contre ça.

— Il vous a mis sur écoute ! ai-je fièrement proclamé, comme la bonne élève qui a bien appris sa leçon.

Ça, c'était illégal. Du moins, je le pensais.

— Quelle peine de prison lui infligerait-on pour une telle infraction ? s'est enquis Stan.

Bonne question. Je ne connaissais rien à la loi, mais ça ne devait

pas aller chercher bien loin. Un jury humain aurait même pu estimer qu'introduire un mouchard dans un repaire de vampires pour les espionner n'était peut-être pas une si mauvaise idée que ça. J'ai soupiré. Stan a sans doute jugé que c'était une réponse suffisante.

— Quel autre délit Hugo a-t-il commis ? a-t-il aussitôt enchaîné.

— Il m'a joué la comédie. Il m'a attirée dans un guet-apens. Il m'a... Hum ! Rien d'illicite là-dedans. Il... euh... Eh bien, il...

— Je vois.

Et, pendant tout ce temps, le regard enfiévré d'Hugo n'avait pas quitté le corps d'Isabeau.

À mon sens, par ses actes et par ses prises de position, Hugo avait provoqué et encouragé le crime aussi sûrement que Godefroy l'avait commis.

— Combien de temps comptez-vous les laisser comme ça ?

— Trois ou quatre mois, m'a répondu Stan avec un haussement d'épaules désinvolte. Nous nourrirons Hugo, bien entendu. Mais pas Isabeau.

— Et après ?

— Nous le libérerons en premier. Il aura un jour d'avance.

La main de Bill s'est soudain refermée sur mon poignet, me signifiant que j'avais déjà posé trop de questions.

Quand j'ai tourné les yeux vers Isabeau, elle m'a adressé un signe de tête, comme pour me signifier qu'elle était d'accord, que la peine infligée lui paraissait juste. J'ai capitulé.

— Bon. D'accord, ai-je murmuré à regret.

Et j'ai fait demi-tour.

Soit, j'avais perdu cette bataille, mais je ne voyais pas comment j'aurais pu agir autrement. Et plus je réfléchissais au problème, plus les choses s'embrouillaient dans mon esprit. Je n'ai pas l'habitude de me poser des questions de morale. Pour moi, tout est toujours noir ou blanc. Il y a le bien d'un côté, le mal de l'autre. Point final.

En l'occurrence, on pataugeait plutôt dans le gris. On entrait dans une zone intermédiaire, une zone d'ombre. Une zone dans laquelle on pouvait ranger un tas d'autres choses, d'ailleurs. Coucher ensemble sans être mariés, par exemple. De toute façon, je n'aurais pas pu épouser Bill : l'union entre un humain et un vampire n'était pas prévue par la loi. Mais, bon, il ne me l'avait jamais proposé non plus...

Mes pensées ne cessaient de revenir au malheureux couple enfermé dans la chambre du premier étage. Si surprenant que cela puisse paraître, je plaignais plus Isabeau qu'Hugo. Après tout, Hugo avait des torts envers moi, envers elle et, plus ou moins directement, envers nombre d'autres gens qu'il avait sciemment trompés. Isabeau n'était coupable que de s'être laissé abuser.

Ces réflexions ne me menaient nulle part. Je tournais en rond.

Mais je n'avais que ça à faire : Bill s'amusait tellement, à cette petite sauterie, qu'il m'avait complètement oubliée. Je n'avais assisté qu'à une ou deux autres soirées mixtes, auparavant, et je trouvais que, même après plus de deux ans de cohabitation légale, la mayonnaise avait toujours autant de mal à prendre entre les vampires et les humains. Il était formellement interdit de boire en public, pour les vampires (de sucer le sang d'un humain, autrement dit), et je peux vous assurer qu'au Q.G. de Stan Davis, le règlement était strictement respecté. De temps à autre, je voyais bien un couple s'éclipser, mais tous les humains revenaient apparemment en parfaite santé.

Bill vivait parmi les habitants de Bon Temps depuis tant de mois qu'il semblait tout excité de se retrouver en compagnie d'autres vampires. Il passait d'un groupe à l'autre, se lançant dans de grandes conversations sur le Chicago des années vingt, les nouveaux placements ou les holdings internationaux désormais détenus par de véritables trusts de vampires influents... Quant à moi, je restais assise sur le canapé, à siroter ma vodka-orange, en regardant vaguement ce qui se passait autour de moi. Le barman était un type plutôt sympathique, et j'ai bavardé un peu avec lui. Pour une fois que ce n'était pas moi qui faisais le service, j'aurais probablement dû en profiter, mais en fait, ça ne m'aurait pas gênée d'enfiler mon uniforme pour prendre les commandes. Ça me manquait presque. Je me serais sentie plus à ma place, en tout cas. Et puis, je suis une fille plutôt routinière, je n'aime pas trop qu'on bouscule mes petites habitudes.

À un moment donné, une jeune humaine est venue s'asseoir à côté de moi. Elle devait avoir quelques années de moins que moi. Elle m'a appris qu'elle sortait avec le dénommé Vélasquez, le vampire ténébreux qui jouait les vigiles, celui qui avait participé à l'attaque du centre de la Confrérie du Soleil avec Bill. Elle s'appelait Trudi Pfeiffer. Elle avait le crâne hérissé de crêtes rouges, trois piercings – un dans le nez, un dans la langue, un dans le nombril – et un maquillage gothique des plus macabres (un rouge à lèvres noir baptisé « terre de cimetière », notamment, comme elle s'est empressée de me le préciser). Son jean lui descendait si bas sur les hanches que je me demandais comment elle faisait pour s'asseoir et se relever sans se retrouver les fesses à l'air. Peut-être qu'elle l'avait justement choisi parce qu'il lui permettait d'exhiber l'anneau qu'elle avait dans le nombril. Quant à son haut, il tenait quasiment du soutien-gorge (vu qu'elle n'en avait pas mis, il faisait double emploi). Franchement, à côté d'elle, même dans la tenue que je portais le soir où la ménade m'avait sauté dessus, j'avais tout d'une première communiant.

Pourtant, quand on discutait avec elle, on s'apercevait vite que Trudi n'était pas aussi givrée qu'elle en avait l'air. Elle étudiait l'économie à l'université. Comme j'ai pu le découvrir par la suite, en

sortant avec Vélasquez, elle avait l'impression de « donner dans la provoc à fond », c'est-à-dire de défier ses parents.

— Ils préféreraient que je sorte avec un Black ! s'est-elle exclamée en riant, manifestement fière de pousser ses parents (de fiers descendants d'esclavagistes, sans doute) dans leurs retranchements.

Je me suis retenue pour ne pas relever l'allusion raciste et me suis efforcée de paraître aussi impressionnée par son courage qu'elle l'espérait.

— Ils ont une sainte horreur de tout ce qui touche aux immortels, j'imagine ?

— Et ce n'est rien de le dire ! s'est-elle exclamée en hochant la tête avec conviction et en m'agitant ses longs ongles vernis noirs sous le nez.

Elle a bu une gorgée de sa bière avant de poursuivre :

— Ma mère me dit toujours : « Tu ne peux donc pas fréquenter quelqu'un de vivant ? »

On a éclaté de rire toutes les deux.

— Alors, c'est comment, avec Bill ? m'a-t-elle soudain demandé sur le ton de la confiance.

Elle plissait les yeux d'un air entendu, probablement pour me montrer qu'il ne fallait pas lui en conter. J'ai préféré jouer les innocentes.

— Comment ça ?

— Ben, au lit, quoi. Avec Joseph, c'est le pied intégral !

Je mentirais si je disais que ce genre de déclaration me choquait, mais quand même ! Si Arlène s'était trouvée à la place de Trudi, je lui aurais peut-être adressé un petit sourire en coin ou un clin d'œil. Mais je n'avais aucune envie de discuter de ma vie sexuelle avec une parfaite inconnue, encore moins de connaître les détails de ses ébats avec Joseph Vélasquez.

Je me suis creusé la cervelle un moment pour tenter de trouver une échappatoire.

— Euh... tant mieux pour toi, ai-je finalement bredouillé.

Elle s'est levée pour aller chercher une autre bière et s'est attardée au buffet pour bavarder avec le barman. Ravie qu'elle ait trouvé une autre victime, j'ai fermé les yeux en poussant un gros soupir de soulagement.

C'est alors que j'ai senti le canapé s'affaisser de nouveau à côté de moi. J'ai jeté un coup d'œil entre mes paupières mi-closes pour voir qui s'était décidé à venir me tenir compagnie. Éric. De mieux en mieux.

— Comment vas-tu, Sookie ? m'a-t-il aussitôt demandé.

— Mieux que je n'en ai l'air, ai-je menti.

— Tu as vu Hugo et Isabeau ?

— Oui.

J'ai baissé les yeux vers mes mains posées sur mes cuisses.

— Édifiant, n'est-ce pas ? Et équitable.

Essayait-il de me provoquer ?

— En un sens, oui. À supposer que Stan s'en tienne là, évidemment.

— Tu ne lui as pas dit ça, j'espère ? a-t-il demandé, l'air amusé.

— Non. Enfin, pas aussi directement. Vous êtes tous tellement chatouilleux ! Et fiers, avec ça !

Il a eu l'air étonné.

— Fiers ? Oui, j' imagine qu'on ne peut pas dire le contraire.

— Pourquoi es-tu là, Éric ?

— À Dallas ?

— Oui. Ne me dis pas que tu es venu juste pour veiller sur moi.

— Mais si.

Il a haussé les épaules. Avec sa carrure, je vous jure que l'effet était plutôt impressionnant.

— C'est la première fois que nous louons tes services à l'extérieur. Je voulais m'assurer que les choses se dérouleraient normalement, sans pour autant faire jouer ma position officielle.

— Tu crois vraiment que Stan ignore qui tu es ?

Il a réfléchi un instant à la question.

— Ce n'est pas trop difficile à deviner, j' imagine, a-t-il finalement reconnu. Il aurait sans doute fait comme moi, à ma place.

— Et maintenant que tu es rassuré, tu ne penses pas que tu pourrais tout simplement me laisser mener une petite vie sans histoires, à Bon Temps, avec Bill ?

— Non. Tu m'es trop utile. En outre, je suis persuadé que, plus tu me verras, moins tu pourras te passer de moi. Du moins, je l'espère.

— Seigneur, tu es pire que la mauvaise herbe ! Plus on l'arrache, plus elle repousse.

Il a éclaté de rire. Mais ses yeux ne me quittaient pas.

— Tu es absolument à croquer dans cette robe, a-t-il soudain déclaré. Surtout sans rien en dessous. Tu sais, si tu quittais Bill pour moi de ton plein gré, il serait bien obligé de s'incliner.

— Mais je n'ai absolument pas l'intention de faire une chose pareille, ai-je aussitôt répliqué.

C'est à ce moment-là que j'ai eu une drôle d'impression, comme un signal d'alarme qui se déclenchait juste à la limite de mon champ de perception. Une simple intuition ?

Éric s'apprêtait à me répondre, mais j'ai plaqué ma main sur sa bouche. Puis j'ai tourné la tête d'un côté et de l'autre pour essayer de trouver la meilleure réception (je ne vois pas comment expliquer ça autrement).

— Aide-moi à me lever, lui ai-je ordonné.

Il s'est exécuté sans poser de questions. Je fronçais les sourcils, très concentrée.

Ça venait de partout à la fois. Oui, c'était bien ça. Ils étaient tout autour de nous. Ils encerclaient la maison. Et ils étaient remontés à bloc. Ils déversaient des torrents d'agressivité. Si Trudi ne m'avait pas assommée avec ses bavardages, j'aurais sans doute pu les repérer avant qu'on ne soit cernés.

— Éric... ai-je murmuré, tout en essayant de capter autant d'informations que possible.

Seigneur ! Un compte à rebours !

— Couchez-vous ! ai-je hurlé à pleins poumons pour tenter, en vain, de couvrir le brouhaha de la fête.

Tous les vampires, avantagés par la finesse de leur ouïe, se sont immédiatement jetés à terre.

C'est pourquoi, quand ces ordures de la Confrérie ont tiré, ce sont les humains qui ont trinqué.

Trudi a reçu une décharge de chevrotine en pleine tête, à moins d'un mètre de moi.

Ses cheveux sont passés du rouge cuivré au rouge sang, et elle s'est effondrée par terre, ses yeux grands ouverts rivés sur moi. Chuck, le barman, n'a été que légèrement blessé. Le buffet lui a servi de bouclier.

Éric s'était couché sur moi. Vu mon état et son poids, ce n'était pas franchement confortable. J'ai voulu le repousser, puis je me suis rendu compte que, s'il recevait une balle, il s'en tirerait probablement. Pas moi. J'ai donc accepté sans broncher cette protection très rapprochée pendant que carabines, fusils de chasse, pistolets et autres engins de mort mitraillaient la maison, encore et encore, sans interruption.

Après la première salve, j'ai instinctivement fermé les yeux (un réflexe. Et puis, le spectacle de la mort de Trudi m'avait suffi). L'explosion des vitres, les rugissements enragés des vampires, les hurlements de terreur des humains, leurs cris de douleur, les déflagrations, le sifflement et le crépitement des balles, le fracas des objets brisés... J'étais assaillie de bruits assourdissants, alors même que les vagues de rage meurtrière d'une vingtaine de cerveaux saturés d'adrénaline me submergeaient. Quand les choses se sont un peu calmées, j'ai rouvert les yeux et... croisé le regard d'Éric. Il m'a souri.

— Je savais bien que j'aurais le dessus un jour.

Mais, ma parole, il essayait de profiter de la situation !

— Tu cherches à me mettre en colère pour me faire oublier la trouille qui me noue les tripes, c'est ça ?

— Non. Simplement, je ne laisse jamais passer une bonne occasion quand elle se présente.

J'ai essayé de me dégager.

— Oh ! Continue comme ça. C'est divin !

— Éric, la fille à laquelle je parlais il n'y a pas cinq minutes gît à deux pas, avec la moitié de la tête arrachée.

— Sookie, ça fait des siècles que j'ai rendu mon dernier soupir, m'a-t-il répondu, enfin sérieux. Je suis habitué. Mais elle n'est pas encore tout à fait morte. Il reste en elle une minuscule étincelle. Veux-tu que je la ramène à la vie ?

Ça m'a tétanisée. Comment pouvait-on prendre une décision pareille ?

Mais j'ai à peine eu le temps de me poser la question qu'il déclarait :

— Trop tard.

Comme je le regardais fixement, glacée d'horreur, le silence est

retombé d'un coup. Le premier son perceptible a été un sanglot étouffé, celui du petit ami de Farrell, qui comprimait à deux mains sa cuisse ensanglantée. À l'extérieur se sont bientôt élevés des cris de pneus, des rugissements de moteurs lancés à plein régime, puis le vrombissement de véhicules filant dans la nuit à travers la paisible banlieue résidentielle. L'attaque était finie. J'avais du mal à respirer et à mettre de l'ordre dans mes idées. Pourtant, il y avait sûrement un tas de choses à faire, des dispositions à prendre, des gens à aider...

Soudain, des cris ont envahi la pièce, cris de douleur des survivants et cris de rage des vampires. Des coussins et des sièges capitonnés, crevés par des balles perdues, s'échappaient des plumes et des particules de mousse qui flottaient dans la pièce comme des flocons de neige. Il y avait des éclats de verre partout, et la chaleur de la nuit texane s'engouffrait dans la maison ouverte à tous les vents. La plupart des vampires s'étaient déjà relevés pour se lancer à la poursuite de leurs assaillants. Vélasquez était du nombre. Je l'avais vu partir.

— Aucune bonne excuse pour m'attarder davantage, a soupiré Éric avec un sourire en coin.

Il s'est redressé, puis a examiné sa tenue d'un œil critique.

— C'est une malédiction. Chaque fois que je m'approche de toi, ma chemise se retrouve dans un sale état.

— Oh, merde ! Mais c'est du sang ! Tu as été touché ! Bill ! Bill !

Je me suis agenouillée tant bien que mal. Mes cheveux défaits me cinglaient le visage tandis que je tournais la tête en tous sens, à la recherche de Bill. La dernière fois que je l'avais aperçu, il discutait avec une vampire à la longue chevelure noire qui m'avait fait penser à Blanche-Neige. Je l'ai repérée, étendue au pied d'une des fenêtres qu'une rafale avait littéralement pulvérisée. Le chambranle avait explosé, et l'ironie du sort avait voulu qu'un des fragments de bois, transformé en pieu, lui transperce le cœur. Bill n'était nulle part en vue, ni parmi les morts, ni parmi les vivants.

Pendant ce temps, Éric avait enlevé sa chemise et inspectait son épaule.

— La balle est encore dans la plaie, Sookie, m'a-t-il annoncé en serrant les dents. Aspire-la.

— Quoi ?

Je le fixais, bouche bée.

— Si tu ne la retires pas, la blessure va se refermer et elle restera à l'intérieur. Si tu es si délicate, va donc chercher un couteau !

— Mais je ne peux pas faire une chose pareille ! me suis-je écriée en portant la main à mes lèvres.

J'emportais toujours un canif avec moi, mais je n'avais pas la

moindre idée de ce que j'avais fait de mon sac.

— J'ai pris cette balle à ta place, alors tu peux bien me l'enlever, non ? Ne me dis pas que tu as peur ! Tu n'es pas lâche.

Je me suis forcée à recouvrer mon calme. J'ai ramassé sa chemise, qu'il avait jetée sur la moquette jonchée de débris, et je l'ai roulée en boule pour tamponner la plaie. Le saignement s'est progressivement tari, et en scrutant la chair meurtrie, j'ai aperçu la balle. Si j'avais eu les ongles longs de Trudi, j'aurais pu l'attraper, mais les miens étaient trop courts. J'ai soupiré. Je n'avais pas vraiment le choix.

Je me suis penchée sur l'épaule d'Éric. Il a poussé un long gémissement tandis que, les lèvres collées à la plaie, j'aspirais de toutes mes forces. Finalement, j'ai senti un truc métallique m'arriver dans la bouche. Étant donné le piteux état de la moquette, je ne me suis pas gênée pour recracher la balle par terre, avec tout le sang que j'avais aspiré par la même occasion (une partie, du moins. J'en avais inévitablement avalé un peu au cours de la manœuvre). La technique d'Éric avait marché. Déjà, la blessure se refermait.

— Cette odeur de sang frais... Ça embaume dans toute la maison ! a murmuré Éric.

— Eh bien ! me suis-je exclamée en relevant la tête. C'est le truc le plus dég...

— Et tes lèvres en sont pleines, a-t-il ajouté en me prenant le visage à deux mains pour m'embrasser.

C'est dur de résister quand un maître de l'art vous fait une petite démonstration. Et j'en aurais sans doute mieux profité si je n'avais pas été aussi inquiète pour Bill. Frôler la mort produit souvent cet effet-là : vous avez besoin de vous prouver que vous êtes toujours vivant, par n'importe quel contact avec un autre être humain. Quoique les vampires ne soient plus vivants, ils réagissent comme nous à cette situation. Sans compter qu'Éric avait été passablement excité par tout ce sang versé dont la pièce semblait imprégnée.

Mais je me faisais vraiment du souci pour Bill, et j'avais été secouée par la violence de l'attaque. Après un long moment, pendant lequel j'ai miraculeusement réussi à oublier le carnage autour de moi, je me suis donc écartée. Les lèvres d'Éric étaient désormais pleines de sang. Il les a léchées avec délectation.

— Va chercher Bill, m'a-t-il finalement lancé d'une voix rauque.

J'ai jeté un dernier coup d'œil à son épaule. La plaie était déjà presque cicatrisée. J'ai ramassé la balle sur la moquette et je l'ai enveloppée, encore toute collante de sang, dans un lambeau de la chemise d'Éric. Sur le coup, ça m'a paru une bonne idée : comme ça, je garderais un petit souvenir. C'est à se demander ce que j'avais dans le crâne à ce moment-là ! Les blessés et les morts jonchaient toujours le sol, mais la plupart des survivants étaient déjà entre les mains

d'autres humains ou des deux ou trois vampires qui n'étaient pas partis sur les traces des assassins de la Confrérie. Des sirènes résonnaient au loin.

La porte d'entrée était criblée de trous et d'impacts de balles. Je me suis plaquée contre le mur avant de l'ouvrir, au cas où un dernier tireur embusqué se serait attardé dans le jardin. Comme il ne se passait rien, j'ai jeté un coup d'œil à l'extérieur.

— Bill ? Bill, tu es là ?

Au même instant, il est apparu au bout de l'allée. Il courait souplement, la démarche féline et le visage tout empourpré.

— Bill !

Tout à coup, je me suis sentie vieille, moche et hargneuse. Une horreur nauséuse venait de me nouer l'estomac.

Il s'est arrêté net.

— Ils nous ont tiré dessus et plusieurs d'entre nous y sont restés, s'est-il aussitôt défendu.

Ses canines dégoulaient de sang, et il rayonnait.

— Tu viens de tuer quelqu'un.

— Légitime défense.

— Moi, j'appelle ça « assouvir sa vengeance ».

Dans mon esprit, il y avait une nette différence.

Ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir outre mesure.

— Tu n'as même pas cherché à savoir si j'étais morte avant d'y aller !

Qui a bu boira ; chassez le surnaturel, il revient au galop ; on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace... Tous les avertissements dont on m'avait bombardée depuis le début de ma relation avec Bill me revenaient en mémoire, avec l'accent de ma Louisiane natale.

J'ai tourné les talons. Je suis retournée dans la maison, enjambant taches de sang, chaises renversées, éclats de verre, fragments de meubles ou d'objets non identifiés, traversant cette scène de barbarie et de chaos comme si je voyais ça tous les jours. Il y a certains trucs que je n'ai pas enregistrés sur le coup, mais qui devaient surgir de mon cerveau sans crier gare la semaine suivante – le gros plan d'un crâne en bouillie, par exemple, ou un jet de sang jaillissant d'une artère sectionnée.

Retrouver mon sac, c'était tout ce qui m'importait. J'ai fini par mettre la main dessus. Pendant que Bill s'activait auprès des blessés pour éviter d'avoir à me parler, je suis sortie de cette fichue baraque, je suis montée dans la voiture de location et, malgré ma peur, ma rage, mon angoisse et ma déception, j'ai mis le contact et j'ai démarré. Rester dans cette maison en ruine, pour moi, c'était encore pire que d'affronter la circulation de la capitale texane. Au moment précis où je

tournais le coin de la rue, la police a débarqué.

Après avoir passé plusieurs pâtés de maisons, je me suis garée et j'ai fouillé dans la boîte à gants pour en sortir le plan de la ville. Cela m'a pris deux fois plus de temps que ça n'aurait dû, étant donné mon état de confusion, mais j'ai réussi à repérer l'aéroport.

Je m'y suis rendue directement. J'ai suivi les pancartes « Location de voitures » et j'ai abouti à un parking où je me suis garée. J'ai laissé les clés à l'intérieur de la voiture, puis je me suis dirigée vers le hall d'accueil qui m'avait tellement impressionnée deux jours auparavant. J'ai acheté un billet pour le premier vol à direction de Shreveport. Par chance, il partait moins d'une heure plus tard. J'ai remercié le Ciel d'avoir pensé à prendre ma carte de crédit.

Comme je n'avais jamais eu besoin de m'en servir avant, j'ai mis un petit moment à comprendre comment fonctionnait la cabine téléphonique. J'ai eu la chance de tomber sur Jason du premier coup. Il m'a promis de venir me chercher à ma descente d'avion.

J'étais rentrée chez moi et dans mon lit au petit matin.

Ce n'est que le lendemain que j'ai commencé à pleurer.

Ce n'était pas la première fois qu'on se disputait, Bill et moi. C'était déjà arrivé, quand j'en avais assez de toutes ces histoires de vampires, que je ne supportais plus de devoir m'adapter, que ça m'angoissait de me voir plonger de plus en plus profondément dans le monde surnaturel. Parfois, j'avais juste besoin de faire une pause, de voir des humains et rien que des humains pendant un temps.

Alors, durant trois semaines, c'est ce que j'ai fait. Je n'ai pas appelé Bill. Bill ne m'a pas appelée. Je savais qu'il était rentré, parce que j'avais retrouvé ma valise posée devant ma porte. En la défaisant, j'avais découvert un écrin en velours noir avec le nom d'un grand joaillier en lettres d'or sur le couvercle. J'aurais dû avoir le courage de ne pas l'ouvrir. À l'intérieur, il y avait une paire de boucles d'oreilles en topaze avec un petit mot qui disait : « Pour aller avec ta robe » (autrement dit, avec la robe mordorée que je portais le soir de la fusillade). J'avais tiré la langue à l'écrin et pris ma voiture pour aller le déposer l'après-midi même dans la boîte aux lettres de Bill. Il m'avait enfin offert un cadeau, et voilà que j'étais obligée de le lui retourner !

Je n'ai même pas essayé de mettre les choses à plat. Je me suis dit qu'à la longue, mes idées s'éclairciraient toutes seules, que, le moment venu, je saurais quoi faire.

Cela ne m'a pas empêchée de lire la presse. Les vampires de Dallas et leurs « amis humains » étaient maintenant élevés au rang de martyrs. Stan devait se frotter les mains. Dans tous les journaux, le « massacre de minuit » de Dallas passait pour le parfait exemple du crime raciste. On pressait les autorités de créer tout un tas de lois (qui ne seraient jamais votées, mais ça donnait bonne conscience à la population de penser qu'elles pourraient passer, un jour). Des lois qui garantiraient aux vampires une protection de leurs propriétés et de leurs biens, des lois qui leur permettraient d'accéder à certaines responsabilités politiques (quoique personne n'ait encore suggéré de présenter un vampire au poste de sénateur ou de député). Il y avait même une motion à l'étude, à la cour de justice du Texas, pour qu'un vampire puisse être nommé « exécuter légal de l'État ». Autrement dit, bourreau. Un certain sénateur Garza avait en effet déclaré : « La mort causée par une morsure de vampire est présumée indolore et, au moins, le sang versé ne l'est-il pas inutilement, puisque le vampire s'en nourrit. »

Eh bien, j'avais des infos pour le sénateur Garza : les morsures de vampire n'étaient agréables que si tel était son bon plaisir. S'il ne vous hypnotisait pas d'abord, une vraie morsure de vampire faisait un mal de chien.

Je me demandais s'il y avait un rapport entre ce sénateur Garza et Luna. Mais quand j'en ai parlé à Sam, il m'a affirmé que « Garza » était un nom aussi commun chez les Américains d'origine mexicaine que « Smith » chez les Américains d'origine britannique.

Sam n'a pas cherché à savoir pourquoi je lui posais la question. Ça m'a fait de la peine. Je me suis même sentie un peu délaissée. J'avais fini par m'habituer à l'idée de compter pour lui. Mais il était préoccupé, ces derniers temps. Arlène pensait qu'il fréquentait quelqu'un – une première, car nous ne lui avions jamais connu de petite amie. En tout cas, qui que soit l'heureuse élue, personne ne la voyait jamais. C'était déjà bizarre en soi et suffisait à rendre la chose encore plus extraordinaire. J'ai bien essayé de parler à Sam des changelings de Dallas, mais il s'est contenté de sourire et d'invoquer la première excuse venue pour m'envoyer voir ailleurs s'il y était.

Un jour, mon frère Jason est passé déjeuner à la maison. Ce n'était plus ce que c'était du temps de notre grand-mère. Granny mitonnait toujours un repas pantagruélique, à midi. Jason venait souvent nous voir, à cette époque. Il faut dire que Granny était un vrai cordon-bleu. Je me suis quand même débrouillée pour lui servir du poulet avec une salade de pommes de terre, en me gardant bien de lui dire que je l'avais achetée sous vide.

— Qu'est-ce qui se passe entre Bill et toi ? m'a-t-il demandé de but en blanc, en reposant son verre de thé glacé.

Il avait eu le tact de ne pas me poser de questions lorsqu'il était venu me chercher à l'aéroport. Mais je sentais que cette fois, je n'allais pas y couper.

— Je me suis disputée avec lui, ai-je sèchement répondu.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas tenu une promesse qu'il m'avait faite.

Jason se donnait vraiment du mal pour jouer au grand frère protecteur. J'aurais dû lui en être reconnaissante, au lieu de prendre le mors aux dents. Après tout, il s'inquiétait pour moi. C'était plutôt sympa de sa part. Je me suis d'ailleurs demandé (et ce n'était pas la première fois) si je n'avais pas une légère tendance à démarrer au quart de tour. Dans certaines circonstances, du moins.

Je me suis fermement retranchée derrière mes barrières mentales pour ne plus entendre que ce que Jason disait.

— On l'a vu à Monroe.

J'ai respiré un grand coup.

— Avec quelqu'un d'autre ?

— Oui.

— Qui ?

— Tu ne vas pas le croire. Portia Bellefleur.

Je n'aurais pas été plus surprise si Jason m'avait annoncé que Bill sortait avec Hillary Clinton (quoique Bill soit un démocrate convaincu). J'ai fixé mon frère comme s'il venait de me révéler qu'il était le diable en personne. Les seules choses que Portia Bellefleur et moi avions en commun étaient notre lieu de naissance, notre sexe et les cheveux longs.

— Eh bien ! Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer. Qu'est-ce que tu en penses ?

Si quelqu'un s'y connaît en relations homme-femme, c'est bien Jason (du point de vue masculin, en tout cas).

— C'est exactement ton opposé, m'a-t-il répondu, avec un air compatissant dont je ne voyais absolument pas l'utilité. Elle est cultivée, elle vient de l'aristocratie, elle est avocate... En plus, son frère est flic. Et ils vont voir des symphonies, des opéras et tout le bazar.

Les larmes me brûlaient les yeux. Moi aussi, je serais allée à une symphonie avec Bill, s'il me l'avait demandé.

— De ton côté, tu n'es pas bête, tu n'es pas moche et tu acceptes de supporter ses petites manies.

J'ignorais ce que Jason entendait par là, au juste, et je me suis bien gardée de l'inviter à préciser sa pensée.

— Mais on n'est pas de la haute, c'est sûr, a-t-il poursuivi. Tu bosses dans un bar et ton frangin refait les routes.

Il m'a adressé un petit sourire en coin.

— On est ici depuis aussi longtemps que les Bellefleur, ai-je protesté en m'efforçant de ne pas paraître trop agressive.

— Je le sais et tu le sais. Et Bill est bien placé pour le savoir, lui aussi, pour la bonne raison qu'il était déjà là, à l'époque.

Ce n'était pas faux. J'ai préféré faire diversion.

— Qu'est-ce que ça devient, l'affaire d'Andy ?

— Il n'a encore été accusé de rien, mais ça n'arrête pas de jaser en ville à propos de cette histoire de partouze. La rumeur enfle à vue d'œil. Ça gagne du terrain tous les jours. Lafayette était tellement content d'avoir été de la fête qu'il en a parlé à tout le monde. Comme on dit que la première règle de ce genre de club, c'est motus et bouche cousue, les gens prétendent que Lafayette a dû se faire descendre parce qu'il a eu la langue trop bien pendue.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— J'en pense que si quelqu'un avait fondé un club échangiste ou un truc de ce genre dans la région, on m'aurait déjà appelé, a-t-il répondu avec le plus grand sérieux.

— Tu as raison, ai-je finalement admis, épatée une fois encore par la perspicacité de mon frère. Tu aurais été le premier sur la liste.

Comment se faisait-il que je n'y aie pas songé plus tôt ? Non

seulement Jason avait une réputation de don Juan, mais il était aussi très séduisant et célibataire.

— Le seul hic que je vois... ai-je objecté en prenant mon temps pour ménager mon effet, c'est que Lafayette était gay.

— Et ?

— Et peut-être que ce club, s'il existe, n'accepte que des gens qui n'y voient pas d'inconvénient.

— Ça se tient, a concédé Jason. Ça expliquerait que je ne sois pas au courant.

— Ben oui, monsieur l'Homophobe.

Il a haussé les épaules en souriant.

— Personne n'est parfait, a-t-il rétorqué sans ciller. Et puis, ça fait déjà un moment que je sors avec Liz plutôt régulièrement. Et je ne m'en cache pas. Pas besoin d'être sorti de Harvard pour voir que Liz n'est pas du genre à prêter sa brosse à dents. Alors, son mec...

Il avait raison, une fois de plus.

— Parfois, j'ai du mal à te comprendre, frangin, ai-je repris après un silence. Il y a tellement de trucs cent fois pires que d'être gay, sur cette fichue planète.

— Comme ?

— Être un assassin, un terroriste, un violeur...

— OK, OK, j'ai compris.

— J'espère bien.

J'ai du mal à accepter nos différences, et ça me désole. Mais j'aime mon frère et je l'aimerai toujours, quoi qu'il arrive. Je n'ai plus que lui.

Le soir même, je suis tombée sur Bill et Portia. En fait, je les ai juste aperçus dans la voiture de Bill. Ils descendaient Claiborne Street. Portia avait la tête tournée vers Bill. Elle lui parlait. Bill regardait droit devant lui. Son visage ne semblait pas trahir la moindre émotion. Ils ne m'ont pas vue. J'étais passée chercher du liquide au distributeur, en allant au boulot.

Entre savoir et voir de ses propres yeux, il y a un monde. Aussitôt, j'ai senti monter en moi une rage qui frisait la folie meurtrière. Ça m'a permis d'avoir une petite idée de ce que Bill avait éprouvé quand il avait vu mourir ses petits copains. J'avais envie de tuer quelqu'un.

Andy était au bar, ce soir-là. Dans le secteur d'Arlène, heureusement. Tant mieux, parce qu'il avait vraiment une sale tête : il n'était pas rasé, et ses fringues étaient toutes fripées. Avant de partir, il est venu vers moi. Il empestait l'alcool à plein nez.

— Reprends-le, a-t-il craché d'une voix frémissante de colère. Reprends-le, ce foutu vampire, qu'il laisse ma sœur tranquille.

Je n'ai pas su quoi lui répondre. Je me suis contentée de le suivre des yeux pendant qu'il traversait le bar en titubant.

Le lendemain, un vendredi, j'avais ma soirée. La température avait un peu baissé, et j'en ai eu soudain marre d'être toute seule. J'ai décidé d'aller au match de foot. Le foot, c'est la distraction locale, à Bon Temps : tout le monde y va. Le lundi matin, les matchs font l'objet de débats enflammés dans toutes les boutiques de la ville. Le match est retransmis deux fois à la télé sur une chaîne régionale, et les joueurs les plus prometteurs sont traités comme des rois.

Bref, on ne se rend pas à un match de foot à Bon Temps habillé n'importe comment.

J'ai tiré mes cheveux en arrière pour me faire une queue de cheval bien nette à la Jennifer Lopez, et j'ai mis de grandes créoles en or. Mes bleus avaient disparu, et j'ai sorti le maquillage des grands jours, de la base matifiante jusqu'au contour des lèvres, avec une petite touche de gloss pour finir. J'ai enfilé un pantalon en coton noir, un tee-shirt noir et rouge ; j'ai chaussé mes bottines noires et épinglé un ruban noir et rouge autour de mon élastique pour le cacher (devinez les couleurs de notre équipe...).

J'ai regardé le résultat dans la glace.

— Hé, pas mal ! Pas mal du tout !

J'ai pris ma veste en cuir noir, mon sac, et j'ai filé au stade.

Il y avait plein de gens que je connaissais dans les tribunes. Une bonne dizaine d'entre eux m'ont fait un signe. Une bonne dizaine m'ont interpellée au passage. Une autre bonne dizaine m'ont dit qu'ils me trouvaient jolie. Mais le problème, c'était que j'étais triste à pleurer. J'ai donc affiché mon plus beau sourire Colgate et j'ai cherché une place.

— Sookie ! Sookie !

C'était Tara Thornton, une de mes rares bonnes copines de lycée. Elle m'appelait du haut des gradins. Quand j'ai levé la tête, elle m'a fait de grands signes pour m'inviter à la rejoindre. Je lui ai rendu son sourire et j'ai commencé à escalader les marches. J'étais obligée de m'arrêter toutes les trois secondes pour parler à quelqu'un. Mike Spencer, le coroner et entrepreneur de pompes funèbres, était là. Il avait mis son beau costume de cow-boy du dimanche. Il y avait Mary Fortenberry, l'amie de ma grand-mère, et son petit-fils Hoyt, le copain de Jason. J'ai aperçu aussi Sid Matt Lancaster, l'avocat, recroquevillé à côté de sa femme.

Tara était accompagnée de son fiancé, Benedict Tallie, Ben pour les intimes. Avec eux se trouvait le meilleur ami de Ben, JB du Rone. Quand j'ai reconnu JB, mon moral est remonté en flèche, de même que ma libido en berne. JB aurait pu faire la couverture d'un roman-photo.

Hélas ! Il avait un petit pois à la place du cerveau, comme j'avais pu m'en rendre compte à l'occasion d'une poignée de rendez-vous désastreux. Je m'étais souvent fait la réflexion qu'en sa compagnie, je n'avais même pas besoin de barrières mentales : dans sa tête, c'était le désert. Il n'y avait rien à lire.

— Hé ! Comment ça va ?

— Super ! m'a répondu Tara. Et toi ? Ça fait un moment que je ne t'ai pas vue !

Elle s'était fait couper les cheveux au carré, un carré court qui encadrait son visage un peu pâle, et s'était fardé les lèvres avec un rouge flamboyant. Habillée tout en noir et blanc, elle avait quand même noué un foulard rouge autour de son cou pour soutenir l'équipe locale. Ben et elle buvaient dans le même verre, un gobelet en carton de la buvette du stade. Ils avaient ajouté de l'alcool à leur soda. Je pouvais sentir l'odeur du whisky.

— Fais-moi une petite place, JB, ai-je lancé avec un sourire radieux à son adresse.

— Avec plaisir, Sookie, s'est immédiatement exclamé JB, manifestement ravi.

JB était toujours content de me voir. Ça faisait partie de son charme, au même titre que sa parfaite dentition d'un blanc étincelant, son nez aquilin, sa beauté toute virile (et pourtant si émouvante que, dès qu'on l'approchait, on avait envie de le câliner), sa large carrure et ses appétissantes tablettes de chocolat. D'accord, il n'était peut-être plus aussi baraqué qu'autrefois, mais bon, il était humain, et ça, à mon sens, c'était un énorme avantage. Je me suis glissée entre lui et Ben, qui s'est tourné vers moi avec un sourire niais.

— Tu veux un verre, Sookie ?

Je ne suis pas très portée sur la boisson. Je vois trop ce que ça donne tous les jours au bar. Et c'est précisément ce que je lui ai répondu.

— Alors, comment vas-tu, Ben ? ai-je ajouté.

— Bien, a-t-il fini par répondre, après un long moment d'intense réflexion.

Il avait déjà beaucoup bu. Beaucoup trop, à mon avis.

On a parlé de nos amis d'enfance, de nos connaissances communes et des derniers potins jusqu'au coup de sifflet. Ensuite, le match est devenu notre unique sujet de conversation. Les matchs, en fait, parce que chaque match des cinquante dernières années fait partie de la mémoire collective de Bon Temps. Le dernier est toujours comparé à ceux qui l'ont précédé, et les joueurs à leurs prédécesseurs. Maintenant que j'avais perfectionné mon système de protection mentale, je pouvais pleinement profiter de ce genre de grand rassemblement populaire. Je pouvais croire que les gens étaient

exactement ce qu'ils prétendaient être et qu'ils disaient exactement ce qu'ils pensaient, puisque je me coupais délibérément de toute « émission » parasite.

Tout en me submergeant de compliments sur mes cheveux, mes yeux, ma ligne et j'en passe, JB se serrait de plus en plus étroitement contre moi. Sa mère lui avait appris de bonne heure que les femmes qui se sentent appréciées sont des femmes épanouies et que les femmes épanouies sont généralement plus aimables et plus aimantes que les autres. Cette simple philosophie avait permis à JB d'enchaîner les conquêtes durant quelques années, encore aujourd'hui, elle lui permettait de faire illusion, du moins dans les premiers temps...

— Tu te souviens de ce toubib à l'hôpital, Sookie ? m'a-t-il soudain demandé.

C'était la mi-temps.

— Le Dr Sonntag ?

Le Dr Sonntag avait perdu son mari. Elle était bien jeune pour être veuve, et bien trop jeune pour le rester longtemps. C'était moi qui l'avais présentée à JB.

— On est sortis ensemble quelque temps. Tu te rends compte ? Moi avec un toubib !

— Hé ! Mais c'est génial !

J'avais un peu compté là-dessus, je dois bien l'avouer. Il m'avait semblé que le jeune Dr Sonntag saurait faire bon usage de ce que JB avait à offrir. Quant à JB, il avait besoin de... eh bien, il avait besoin que quelqu'un s'occupe de lui.

— Mais elle est retournée à Bâton Rouge, a-t-il repris, manifestement dépité. Je crois qu'elle me manque un peu.

Mais c'est qu'il avait l'air vraiment malheureux !

Une compagnie d'assurances privée avait racheté notre petit hôpital et, depuis, les médecins urgentistes ne restaient en poste à Bon Temps que par roulement de quatre mois. JB a resserré son étreinte (il avait passé son bras autour de mes épaules).

— Mais je suis rudement content de te voir, a-t-il repris, comme pour me rassurer.

Sacré JB ! Une vraie crème !

— JB, pourquoi n'irais-tu pas lui rendre une petite visite à Bâton Rouge ? lui ai-je suggéré.

— Elle est toubib, elle n'a pas beaucoup de temps de libre.

— Elle en trouverait.

— Tu crois ?

— À moins qu'elle ne soit complètement idiote...

— Oui, je pourrais faire ça... Justement, quand je lui ai parlé au téléphone, l'autre soir, elle m'a dit qu'elle aurait bien aimé que je sois là.

— C'est ce qui s'appelle un appel du pied, ça, JB.

— Tu crois ?

Il semblait nettement plus guilleret, tout à coup.

— Bon, alors, c'est décidé : je vais à Bâton Rouge demain, a-t-il déclaré avec entrain, avant de me planter un baiser sur la joue. Je me sens rudement bien avec toi, Sookie.

— Eh bien, JB, la réciprocité est vraie, lui ai-je répondu d'un ton tout aussi enjoué.

Et je lui ai fait un petit bisou sur la bouche.

C'est à cet instant que j'ai vu Bill. Il me fusillait du regard. Portia et lui étaient assis deux tribunes plus bas. Il s'était presque complètement retourné sur son siège et levait les yeux vers moi.

Si j'avais voulu le faire exprès, ça n'aurait pas pu mieux marcher. C'était ce qui s'appelait faire un bras d'honneur. Un bras d'honneur monumental. Et devant toute la ville, en plus ! Un beau moment de triomphe pour Sookie Stackhouse.

Mais au lieu de jubiler, j'avais le cœur déchiré. J'avais tellement envie de Bill que j'en crevais.

J'ai détourné les yeux et souri à JB. Pourtant, pendant tout ce temps, je ne rêvais que d'une chose : retrouver Bill sous les tribunes pour faire l'amour avec lui. Je voulais qu'il arrive derrière moi sans prévenir et qu'il me prenne comme ça, là, maintenant. J'avais envie qu'il me fasse gémir, hurler de plaisir.

J'ai été tellement choquée d'imaginer des trucs pareils que ça m'a complètement chamboulée. J'ai senti le rouge me monter aux joues. Je n'arrivais même plus à me cacher derrière mon inaltérable sourire de façade, pour une fois.

Il m'a fallu une bonne minute pour parvenir à apprécier le comique de la situation. J'ai reçu une éducation conventionnelle très puritaine. Évidemment, comme je pouvais lire dans les pensées des gens, j'ai découvert les choses de la vie assez tôt – étant enfant, je ne pouvais exercer aucun contrôle sur les informations que je recevais. Le sexe m'a toujours intéressée, quoique le handicap qui m'avait permis d'en savoir autant sur le sujet m'ait longtemps empêchée de passer à la pratique. Comment voulez-vous vous épanouir sexuellement quand vous savez que votre partenaire préférerait que vous soyez Tara Thornton (ce n'est qu'un exemple), qu'il prie pour que vous ayez pensé à apporter des préservatifs ou qu'il passe en revue tous vos défauts pendant qu'il vous déshabille ? Pour un rapport sexuel réussi, un bon conseil : concentrez-vous sur ce que votre partenaire est en train de faire. Ça vous évitera de vous laisser distraire par ce qu'il est en train de penser.

Avec Bill, au moins, rien ne pouvait me déconcentrer. Et puis, il avait une telle expérience ; il était si adroit, se montrait si

conscientieux, si attentionné, si soucieux de bien faire... Aïe, aïe, aïe !
À croire que j'étais devenue aussi accro qu'Hugo !

J'ai passé le reste du match bien gentiment assise sur mon siège, à sourire et à hocher la tête au moment voulu et à essayer de ne pas regarder en bas à gauche, où se trouvait Bill. Mais à la fin, je me suis rendu compte que je n'avais pas entendu un seul des airs que la fanfare avait joués. Je n'avais même pas vu la cousine de Tara faire son numéro de majorette. Quand la foule a commencé à se disperser sur le parking, après la victoire de l'équipe de Bon Temps, j'ai accepté de raccompagner JB chez lui. Ben avait un peu dessoulé entretemps, et je ne m'inquiétais pas trop pour Tara. J'ai quand même été soulagée quand j'ai vu que c'était elle qui prenait le volant.

JB habitait près du centre-ville. Il m'a aimablement priée de monter « prendre un dernier verre », mais je lui ai répondu que je devais rentrer. Je l'ai serré très fort dans mes bras et je lui ai conseillé d'appeler le Dr Sonntag (je ne connaissais toujours pas son prénom !).

Ensuite, il a fallu que j'aille faire le plein à la seule station-service encore ouverte après 20 heures. Là, j'ai eu une longue discussion avec le cousin d'Arlène, Derrick, qui était assez téméraire (ou assez givré, ou assez fauché) pour assurer le service de nuit. Du coup, je suis arrivée chez moi beaucoup plus tard que je ne l'avais prévu.

Au moment où j'introduisais la clé dans la serrure, Bill a surgi de l'obscurité. Sans même me dire un mot, il m'a attrapée par le bras et m'a violemment attirée à lui pour m'embrasser. L'instant d'après, il me plaquait contre la porte en se frottant contre moi. J'ai réussi à passer une main dans mon dos pour tourner la clé. On est entrés enlacés dans la maison, puis on s'est retrouvés dans le salon je ne sais comment. Là, il m'a fait pivoter face au canapé ; j'ai agrippé l'accoudoir à deux mains et, dans la minute qui suivait, il était en moi, exactement comme dans mon fantasme.

Un feulement rauque est monté dans ma gorge. Bill poussait des cris tout aussi primitifs. Je crois que j'aurais été incapable d'articuler la moindre syllabe sensée. Il avait passé les mains sous mon tee-shirt et avait déchiré mon soutien-gorge. Il était sans pitié, insatiable. J'ai failli m'effondrer après mon premier orgasme.

— Non ! a-t-il grondé en me voyant fléchir.

Et il a continué. Il a même accéléré le rythme, jusqu'à ce que je sois près de m'évanouir. Enfin, j'ai senti ses dents se planter dans mon épaule. Il a alors laissé échapper un long grognement. Après quelques interminables secondes, tout a été fini.

Je haletais comme si je venais de piquer un cent mètres. J'avais beau ruisseler de sueur, je frissonnais, et Bill frissonnait autant que moi. Sans se donner la peine de se reboutonner, il m'a tournée vers lui et s'est penché pour lécher la petite plaie qu'il m'avait faite à l'épaule.

Quand elle a cessé de saigner et qu'elle a commencé à se refermer, il m'a entièrement déshabillée, très lentement. Puis il m'a encore léchée, plus bas, et mordillée, plus haut.

— Tu sens son odeur.

C'est la seule chose qu'il m'a dite, avant d'entreprendre d'effacer cette odeur pour la remplacer par la sienne.

Puis on s'est retrouvés dans la chambre, comme par enchantement. Une idée idiote m'a traversé l'esprit – heureusement que j'avais changé les draps le matin même –, puis sa bouche s'est de nouveau écrasée sur la mienne, et j'ai cessé de réfléchir.

Si j'avais eu des doutes avant, je n'en avais plus aucun : il ne couchait pas avec Portia Bellefleur. Je ne savais pas à quoi il jouait avec elle, mais ils n'avaient pas une vraie relation amoureuse. Il a glissé ses bras sous moi, m'a serrée aussi étroitement que possible contre lui et a enfoui sa tête dans mon cou. Puis il m'a pétri les hanches, caressé les cuisses, embrassée au creux des genoux... Il me respirait, s'immergeait en moi, s'imprégnait de moi.

— Ouvre-toi pour moi, Sookie, m'a-t-il murmuré de sa voix sépulcrale.

Et je l'ai fait. Il a été brutal, comme s'il avait quelque chose à prouver.

— Doucement.

C'était le premier mot que je prononçais.

— Je ne peux pas. Ça fait trop longtemps. La prochaine fois, promis, m'a-t-il assuré en me mordant le cou.

Crocs, langue, lèvres, mains, sexe... J'avais l'impression de faire l'amour avec un diable de Tasmanie. Il n'était jamais au même endroit et partout à la fois.

Quand il s'est enfin écroulé, j'étais épuisée. Il s'est allongé à côté de moi, une jambe sur les miennes, un bras en travers de mes seins.

— Ça va ? a-t-il marmonné.

— À part que j'ai l'impression de m'être cognée dans un mur une bonne dizaine de fois, ça peut aller.

Je ne sais pas s'il m'a entendue : j'avais du mal à me comprendre moi-même.

On a sombré dans le sommeil en même temps. Bill s'est réveillé le premier, comme toujours.

— Sookie, a-t-il chuchoté. Mon amour, réveille-toi.

— Mmm...

Pour la première fois depuis des semaines, je me suis réveillée avec la vague certitude que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais je me suis vite souvenue que c'était loin d'être le cas.

J'ai ouvert les yeux. Bill était juste au-dessus de moi.

— Il faut qu'on parle, m'a-t-il annoncé en repoussant une mèche trempée de sueur sur mon front.

— Eh bien, parle.

— Je me suis laissé emporter, à Dallas, a-t-il aussitôt concédé. Les vampires éprouvent ce genre de pulsion, quand une telle occasion se présente. Nous avons le droit de pourchasser ceux qui tentent de nous tuer.

— C'est retourner à la sauvagerie des bêtes féroces, appliquer la loi de la jungle.

— Mais les vampires chassent, Sookie. C'est dans leur nature. Ce sont des prédateurs, comme les léopards ou les loups. Nous ne sommes pas humains. Nous pouvons toujours donner le change devant vous pour essayer de nous intégrer dans votre société. Certains souvenirs reviennent parfois à la surface pour nous rappeler notre vie passée, quand nous étions comme vous, parmi vous. Mais nous ne sommes plus de la même espèce. Nous ne sommes plus de la même chair.

J'ai réfléchi au problème. Ce n'était pas la première fois qu'il me disait ça. Il me l'avait répété de multiples façons, depuis qu'on avait commencé à se fréquenter.

Mais peut-être que je ne l'avais jamais vu clairement tel qu'il était. Je pensais avoir accepté sa différence, mais je me rendais bien compte, maintenant, que je m'attendais toujours qu'il réagisse comme s'il était JB du Rone, Jason ou le curé de ma paroisse.

— Je crois que je commence à comprendre, ai-je répondu posément, en détachant chaque mot. Mais toi, il faut que tu comprennes que, par moments, ce que je vois de toi ne me plaît pas. J'ai parfois besoin de prendre mes distances, de calmer le jeu. Mais je veux vraiment que ça marche, tu sais. Je t'aime, Bill.

Après lui avoir donc promis que je m'efforcerais de composer avec sa nature de vampire, je me suis souvenue d'un autre de mes griefs. Je l'ai empoigné par les cheveux et j'ai roulé avec lui dans le lit pour me retrouver, à mon tour, dans la position dominante. Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Et maintenant, tu vas me dire ce que tu fabriques avec Portia Bellefleur.

Il a posé ses grandes mains sur mes hanches et a répondu :

— Elle est venue me voir le soir où je suis rentré de Dallas. Elle avait lu ce qui s'était passé chez Stan dans les journaux, et elle voulait savoir si je connaissais quelqu'un qui se trouvait là-bas ce jour-là. Quand je lui ai dit que j'y étais – je ne lui ai pas parlé de toi –, elle m'a annoncé qu'elle savait de source sûre que certaines des armes qui avaient été utilisées par les fanatiques de la Confrérie provenaient d'un magasin de Bon Temps, *Sheridan Sport Shop*. Je lui ai demandé comment elle avait découvert ça. Elle m'a dit qu'en tant qu'avocate,

elle était tenue au secret professionnel. Je lui ai demandé pourquoi elle se sentait si concernée par un événement qui n'avait aucun rapport avec elle. Elle m'a dit qu'en bonne citoyenne américaine, elle ne pouvait que se sentir concernée lorsque d'autres citoyens américains étaient persécutés et qu'elle était venue s'adresser à moi parce que j'étais le seul vampire qu'elle connaissait.

C'est ça, et elle faisait la danse du ventre tous les soirs dans une maison close pour arrondir ses fins de mois, aussi !

J'ai plissé les yeux et j'ai réfléchi à haute voix au problème :

— Qu'on respecte ou non les droits des vampires, Portia s'en fiche comme de sa première chemise, si tu veux mon avis. Elle a peut-être envie que tu lui serves de couverture pour l'hiver, mais les problèmes légaux des vampires, elle s'en moque.

— Que je lui serve de couverture pour l'hiver ? Quelle drôle d'expression !

— Oh ! Tu l'as déjà entendue, ai-je ronchonné. Que tu la réchauffes, quoi.

Il a secoué la tête, les yeux pétillants de malice.

— Que je la réchauffe... a-t-il répété lentement. Je te réchaufferais bien, moi, si tu voulais...

Il s'est mis à me caresser les hanches pour me montrer sa bonne volonté.

— Arrête, s'il te plaît. J'essaie de réfléchir.

Mais il me massait les reins en un langoureux va-et-vient, me faisant danser sur lui en même temps. Je commençais à avoir un peu de mal à me concentrer.

— Ça suffit, Bill ! ai-je insisté, d'un ton qui manquait singulièrement de conviction. Écoute-moi. Je crois que Portia veut qu'on la voie avec toi pour se faire inviter à une de ces fameuses orgies qui défraient la chronique à Bon Temps.

— Des orgies ?

Il a paru très intéressé, mais ça ne l'a pas empêché de continuer ses caresses. Il a même accéléré le mouvement.

— Mais oui. Je ne t'ai pas parlé de... Oh, Bill ! Non, attends... Bill, je suis déjà crevée... Oh ! Oh, Bill !

Cette fois, il m'avait empoignée avec force et m'avait empalée sur lui. J'ai crié, happée par la violence des sensations qui naissaient en moi. Je commençais à voir des taches de couleur flotter devant mes yeux. Puis, bientôt, j'ai été emportée par un tourbillon si rapide que je ne savais plus ce que je faisais. On a joui en même temps et on est restés cramponnés l'un à l'autre, épuisé, pendant de longues minutes.

— Plus rien ne doit jamais nous séparer, a chuchoté Bill, les yeux fermés.

— Je ne sais pas... Si c'est pour fêter nos retrouvailles comme ça,

après chaque rupture, ça vaut presque le coup de se disputer.

Son corps tout entier a été soudain parcouru par un spasme, réplique du séisme qui venait de nous secouer tous les deux.

— Non, a-t-il dit d'une voix forte, en ouvrant les yeux. Je préférerais encore quitter la ville plutôt que de devoir revivre ça.

Il a alors plongé son regard noir dans le mien et m'a demandé :

— C'est vrai que tu as retiré la balle qu'Éric avait reçue dans l'épaule ?

— Oui. Il m'a dit qu'il fallait que je l'aspire avant que la plaie ne se referme.

— Est-ce qu'il t'a dit aussi qu'il avait un canif dans sa poche ?

— Non, ai-je répondu, stupéfaite. Il en avait un ? Mais alors, pourquoi a-t-il fait ça ?

Bill a haussé les sourcils comme si je venais de dire la chose la plus stupide qu'il ait entendue depuis longtemps.

— Devine.

— Pour que je lui suce le sang ? C'est un gag, j'espère ?

Il s'est contenté de me regarder avec un air de plus en plus consterné.

— Oh, Bill ! Je suis tombée dans le panneau, je te le jure. Tu comprends, il venait de se faire tirer dessus, de prendre une balle qui m'était destinée. Il a été touché à ma place. Il me protégeait.

— Comment ça ?

— Eh bien, il... il s'était couché sur moi pour...

— Le jury appréciera.

— Mais, Bill... Tu veux dire que... Il n'est quand même pas si retors que ça !

Nouvel haussement de sourcils.

— Mais enfin, il n'a tout de même pas pris le risque de se faire tirer dessus juste pour avoir le plaisir de m'avoir pour matelas ! Il ne faut pas exagérer ! C'est débile !

— Ça lui a permis d'introduire un peu de son sang dans tes veines.

— Une goutte ou deux. Pas plus. J'ai recraché le reste.

— Une goutte ou deux, ça suffit largement, quand on est aussi vieux qu'Éric.

— Ça suffit pour quoi ?

— Pour savoir certaines choses sur toi.

— Comme quoi ? Ma pointure ?

Il a souri, ce qui n'est pas toujours un spectacle très rassurant.

— Non. Ce que tu ressens. Tes émotions : colère, tendresse, désir...

— Ça ne l'avancera pas à grand-chose.

— Peut-être pas. Mais, dorénavant, méfie-toi.

Il avait l'air très sérieux. C'était vraiment une mise en garde.

— Penser que quelqu'un a pris une balle à ma place juste dans l'espoir que j'avale une goutte de son sang en la retirant, c'est franchement délirant. Tu sais ce que je pense ? Je pense que tu as délibérément changé de sujet pour que j'arrête de te prendre la tête avec Portia Bellefleur.

— De me quoi ?

En dépit de ses cent soixante ans, Bill n'a rien d'un croulant, mais parfois, il a du mal à suivre.

— De te chercher des poux, si tu préfères. Mais tu ne vas pas t'en sortir comme ça. À mon avis, Portia s'est dit que si elle se baladait en public avec toi, on finirait bien par l'inviter à une de ces fameuses orgies à laquelle Lafayette disait avoir participé, puisque si elle était prête à coucher avec un vampire, elle serait prête à faire n'importe quoi. Du moins, c'est ce qu'elle a dû penser, me suis-je empressée d'ajouter en voyant l'expression de Bill. Donc, Portia s'imagine qu'elle va y aller, qu'elle va récolter deux ou trois informations sur place qui lui permettront de découvrir qui a tué Lafayette et que, comme ça, Andy sera tiré d'affaire.

Bill s'est immobilisé, et son regard est devenu fixe. Ses yeux ne cillaient pas, ses mains étaient complètement relâchées : il réfléchissait.

Au bout d'un moment, il a fini par cligner des paupières.

— Elle aurait mieux fait de me dire la vérité dès le début, a-t-il conclu.

— J'espère pour toi que tu n'as pas couché avec elle, ai-je grommelé, après avoir enfin réussi à m'avouer que cette simple possibilité me rendait absolument folle de jalousie.

— Je commençais à me demander quand tu allais me poser la question, a-t-il rétorqué avec un calme souverain. Moi ? Partager le même lit qu'une Bellefleur ? Comment as-tu pu envisager une chose pareille ? En plus, elle n'éprouve strictement aucun désir pour moi. Elle a même eu un mal de chien à essayer de me prouver le contraire, lors de notre dernier rendez-vous platonique. Portia ne sait pas très bien jouer la comédie. Quand on est ensemble, elle passe son temps à m'entraîner dans d'absurdes chasses au dahu, soi-disant pour trouver les armes de la Confrérie que tous les gens du coin planqueraient chez eux, comme tout bon sympathisant de la Confrérie qui se respecte.

— Alors, pourquoi marches-tu dans la combine ?

— Il y a en elle quelque chose qui force le respect. Et puis, je voulais voir si tu étais jalouse.

— Tiens donc ! Et alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux que je ne te revoie jamais rôder autour de ce bellâtre aux yeux de velours.

— JB ? Il est comme un frère pour moi.

— Tu oublies que je t'ai donné un peu de mon sang et que je peux savoir ce que tu ressens. Or, il ne me semble pas que tu éprouves des sentiments très fraternels à son égard.

— C'est sans doute la raison pour laquelle je me retrouve au lit avec toi et pas avec lui, hein ?

— Que veux-tu ? Tu m'aimes.

J'ai ri, en me cachant dans le creux de son épaule.

— L'aube est proche, m'a-t-il tout à coup annoncé. Il faut que je me sauve.

— OK, lui ai-je répondu. Au fait, tu me dois un tee-shirt et deux soutien-gorge. Gabby en a déchiré un. C'est donc un accident du travail. Et tu en as déchiré un autre hier soir.

— C'est pour cela que j'ai ouvert un compte dans un magasin de prêt-à-porter féminin, a-t-il répliqué d'un ton détaché. Pour que je puisse déchirer tout ce que je veux quand ça me chante.

J'ai éclaté de rire et je me suis laissée retomber sur le lit. J'avais encore deux ou trois heures de sommeil devant moi.

Je dormais déjà quand il est parti, et je me suis réveillée en milieu de matinée avec le cœur léger. Il y avait bien longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Je suis allée directement dans la salle de bains me faire couler un bon bain chaud. Quand j'ai commencé à me laver, j'ai senti quelque chose qui me chatouillait le cou. Je me suis relevée pour me regarder dans la glace, au-dessus du lavabo. Pendant que je dormais, Bill m'avait mis les boucles d'oreilles en topaze qu'il m'avait achetées à Dallas.

Sacrée tête de mule ! Il fallait toujours qu'il ait le dernier mot !

C'est moi qui ai été invitée en premier. Je n'avais jamais imaginé que ça puisse m'arriver. Ça ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Mais, à la réflexion, ce n'était pas si étonnant que ça. Si, comme je le pensais, Portia comptait sur le fait de sortir avec un vampire pour multiplier ses chances de gagner un ticket d'entrée aux soirées très spéciales de Bon Temps, alors, moi, j'étais sûre de décrocher le gros lot.

À ma grande surprise, et si écœurant que ça puisse paraître, c'est Mike Spencer qui m'a abordée. Mes relations avec Mike n'avaient pas toujours été des plus cordiales, mais je le connaissais depuis l'enfance et j'étais habituée à lui témoigner un minimum d'égards (« De l'empire du notable sur le bas peuple », comme dirait l'autre). Une habitude dont il n'était pas si facile de se défaire. Mike, qui revenait de l'inhumation de Mme Cassidy, portait encore son habit de croque-mort quand il a débarqué *Chez Merlotte* : complet noir, chemise blanche, cravate sombre et derbys noirs impeccablement cirés. Ça le changeait

de sa *bolo tie* et de ses santiags de cow-boy.

Comme il avait au moins vingt ans de plus que moi, aux égards dus au notable s'ajoutait le respect qu'on témoigne aux aînés. Du coup, sa proposition m'a profondément choquée. Il était tout seul à sa table – ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, car ce n'était pas dans ses habitudes. Je lui apportais son hamburger et sa bière, quand, en sortant son portefeuille de sa veste, il m'a lancé :

— Dis donc, Sookie, on se réunit avec quelques amis, demain soir, chez Janet Fowler, et on se demandait si tu voudrais venir.

J'ai eu l'impression qu'un gouffre s'ouvrait sous mes pieds. J'en avais la nausée. J'ai tout de suite compris de quoi il retournait, mais j'avais du mal à le croire. Tout en poursuivant la conversation comme si de rien n'était, j'ai levé mes barrières mentales.

— « Quelques amis », monsieur Spencer ?

— Oh ! Appelle-moi Mike.

J'ai hoché la tête, pendant que je m'aventurais prudemment dans ses marécages cérébraux et... Oh, bon sang, pour être glauque, c'était glauque.

— Eh bien, il y aura certains de tes amis, déjà, m'a-t-il répondu, pour m'appâter sans doute. Ben, Tara, Portia, les Hardaway...

Ben et Tara... Ça m'a secouée.

— Et alors, qu'est-ce qui se passe dans ces soirées ? C'est juste histoire de boire un verre et de danser ? Une sorte de boîte privée ?

Oh ! Je ne risquais rien en posant la question. Les gens avaient beau savoir que je lisais dans les pensées, presque personne n'y croyait. Mike ne pouvait tout simplement pas concevoir que j'avais la faculté de voir ce qui lui trottait dans la tête.

— Eh bien... on s'encanaille un peu... Et comme tu as rompu avec ton petit copain, on s'est dit que tu aurais sans doute besoin de te distraire...

— Peut-être... ai-je lâché du bout des lèvres.

Ça aurait pu paraître suspect si j'avais eu l'air emballée tout de suite.

— Et c'est à quelle heure ?

— Vers 22 heures, à la maison du lac, chez Janet.

— D'accord. Oh ! Et merci d'avoir pensé à moi, ai-je ajouté avant de filer avec mon pourboire, comme si je me rappelais soudain mes bonnes manières.

Cette histoire m'a trotté dans la tête toute la soirée. À quoi cela servirait-il que j'y aille ? Pourrais-je vraiment découvrir quelque chose ? Est-ce que ça me permettrait d'éclaircir le mystère qui planait sur la mort de Lafayette ? Je n'aimais pas beaucoup Andy Bellefleur. Quant à Portia, maintenant, je l'aimais encore moins qu'avant. Mais ce n'était tout simplement pas juste qu'Andy risque d'être poursuivi et de

voir sa vie gâchée pour quelque chose qu'il n'avait pas fait.

Par ailleurs, il paraissait évident que personne, à la maison du lac, ne me mettrait dans la confiance. À moins que je ne devienne une habituée, et ça, il ne fallait pas y compter. Je n'étais même pas sûre de pouvoir supporter une seule de ces petites sauteries. S'il y avait une chose que je n'avais pas envie de voir, c'était bien mes amis et mes voisins « s'encanailler ».

— Ça ne va pas, Sookie ?

Je n'avais pas entendu Sam approcher. Il était si près de moi que j'ai sursauté. Je me suis tournée vers lui. Si seulement j'avais pu lui demander ce qu'il en pensait ! Non seulement Sam, en dépit de sa taille, était un solide gaillard, mais il avait aussi un moral d'acier et un caractère bien trempé. Et il était intelligent. La comptabilité, la gestion des stocks et du personnel, les commandes, la maintenance, l'organisation des plannings... il jonglait quotidiennement avec tout ça sans jamais se laisser déborder. Sam était un type indépendant et autonome. Il était son propre patron : il avait créé sa boîte et savait la faire tourner. Je l'admirais et j'avais confiance en lui.

— Juste un petit dilemme. Quoi de neuf de ton côté ?

— J'ai reçu un drôle de coup de fil, hier soir.

— Ah, oui ? De qui ?

— D'une petite dame de Dallas.

— Tiens donc !

Je me suis surprise à sourire.

— Est-ce que ce ne serait pas une dame d'origine mexicaine, par hasard ?

— C'est bien possible. Elle m'a parlé de toi.

— Méfie-toi. Elle n'est pas facile.

— Elle semble avoir beaucoup d'amis, pourtant.

— Le genre d'amis que tu aimerais te faire ?

— J'ai déjà de très bons amis, m'a-t-il assuré en me tapotant le bras. Mais c'est toujours agréable de rencontrer des gens avec qui on partage les mêmes centres d'intérêt.

— Donc, tu vas aller faire un tour à Dallas.

— Ce n'est pas exclu. En attendant, elle m'a mis en relation avec des gens de Ruston qui, eux aussi...

« ... se transforment les nuits de pleine lune », ai-je achevé mentalement. Du coup, je n'ai même pas laissé Sam finir sa phrase.

— Comment est-elle remontée jusqu'à toi ? J'ai pourtant refusé de lui donner ton nom. Je ne savais pas si tu aurais été d'accord.

— C'est jusqu'à toi qu'elle est remontée. Elle n'a pas eu de mal à trouver pour qui tu travaillais. Il lui a suffi de renouer certains contacts locaux.

— Comment se fait-il que tu n'aies jamais fréquenté ces... ces

gens de Ruston ?

— Jusqu'à ce que tu me parles de ta ménade, je n'avais jamais réalisé qu'il me restait tant de choses à découvrir dans les environs.

— Sam ! Ne me dis pas que tu as traîné avec elle !

— J'ai passé quelques nuits en sa compagnie. Tel que tu me vois là et aussi sous mon autre forme.

— Mais c'est un vrai démon !

Je l'ai senti se raidir.

— C'est juste une créature surnaturelle, comme moi, a-t-il répliqué d'une voix égale. Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Elle est comme ça, c'est tout.

— N'importe quoi ! Si c'est le genre de salades qu'elle te sert, c'est qu'elle cherche quelque chose. Elle doit avoir besoin de toi.

Je me souvenais de la ménade, de sa cruauté, de sa beauté sauvage (à condition d'oublier les taches de sang, et je savais que Sam, en tant que changeling, ne devait pas y prêter attention).

Soudain, la lumière s'est faite dans mon esprit. Non pas que j'aie lu la vérité dans les pensées de Sam (ça m'est difficile avec les Cess), mais je pouvais quand même sentir ce qu'il éprouvait : un certain malaise, de la rancœur... mais, surtout, du désir.

— Ah ! me suis-je exclamée, un peu gênée. Excuse-moi, Sam. Je ne voulais pas te blesser en critiquant quelqu'un avec qui tu... euh...

Je me voyais mal lui dire « avec qui tu baisses », même si c'était ce qui s'imposait, en l'occurrence.

— Avec qui tu... tu fais sans doute des tas de trucs intéressants, ai-je lamentablement bafouillé. Je suis sûre qu'elle est adorable, quand on apprend à la connaître. Évidemment, le fait qu'elle m'ait découpé le dos en rubans sanguinolents pourrait facilement justifier que j'aie certains *a priori* négatifs sur elle. Mais j'essaierai de me montrer moins bornée à l'avenir.

Et, sur ces bonnes paroles, je suis partie servir un nouveau client. Sam en est resté sans voix.

Entre deux commandes, j'ai laissé un message sur le répondeur de Bill. Je ne savais pas ce qu'il avait l'intention de faire avec Portia, et il n'était pas impossible que mon message soit entendu par une oreille étrangère. Alors, je me suis contentée de lui dire :

— Bill, j'ai été invitée à cette soirée, demain. Crois-tu que je doive y aller ?

Je n'ai pas dit mon nom : il reconnaîtrait ma voix. Il était fort possible que Portia lui ait laissé exactement le même message. À cette pensée, mon sang n'a fait qu'un tour.

Quand je suis rentrée chez moi, après le travail, j'espérais à moitié que Bill m'attendrait dans le noir pour me sauter dessus et

réaliser mes fantasmes érotiques les plus débridés. Mais le jardin était désert, tout comme la maison. Cependant, quand j'ai vu le voyant de mon répondeur clignoter, mon moral est remonté en flèche.

— Sookie, disait Bill de sa voix glaciale, ne t'aventure pas dans les bois. La ménade n'a pas apprécié notre tribut. Éric sera à Bon Temps, demain soir, pour négocier avec elle. Il n'est pas impossible qu'il t'appelle. Les... autres personnes qui t'ont aidée ont exigé une récompense exorbitante des vampires de Dallas. Je prends donc le premier vol pour aller aider Stan à parlementer avec eux.

Oh, non ! Bill ne serait pas à Bon Temps en cas de pépin, et je n'aurais aucun moyen de le joindre. À moins que... Il était 1 heure du matin... J'ai composé le numéro du *Silence Éternel*, que j'avais noté dans mon agenda. Bill n'était pas encore passé à la réception, mais son cercueil (ce que le concierge de l'hôtel a pudiquement appelé « ses bagages ») avait été monté dans sa chambre. J'ai laissé un message. Je l'ai formulé de façon si sibylline qu'il avait de grandes chances d'être incompréhensible.

J'étais vraiment épuisée après la nuit que j'avais passée, mais je n'avais pas l'intention de me rendre à la soirée du lendemain toute seule. J'ai poussé un gros soupir et j'ai appelé *Le Fangtasia*, le vamp'bar de Shreveport.

— Vous êtes bien au *Fangtasia*, là où les morts reviennent à la vie tous les soirs, a débité la voix enregistrée de Pam (elle est copropriétaire de l'établissement). Pour connaître nos horaires, tapez un. Pour organiser des soirées privées, tapez deux. Pour être mis en relation avec un vivant ou un mort, tapez trois. Si vous appelez juste pour faire une petite blague de mauvais goût, prenez garde : un jour ou l'autre, nous vous retrouverons.

J'ai appuyé sur le trois.

— *Le Fangtasia*, a répondu Pam, avec, dans la voix, un ennui d'une profondeur abyssale.

— Salut, Pam ! ai-je lancé avec un entrain forcé. C'est Sookie. Est-ce qu'Éric est dans les parages ?

— Il est en train de faire son numéro de charmeur de vermine.

J'en ai déduit qu'Éric trônait dans le luxueux fauteuil en cuir blanc du bar (il n'y en avait qu'un, au rez-de-chaussée, et il lui était exclusivement réservé) et se pavanait devant la clientèle, jouant à la perfection son rôle de créature énigmatique, fascinante et terriblement dangereuse. Bill m'avait dit que certains vampires, sous contrat avec *Le Fangtasia*, devaient faire une ou deux apparitions d'une certaine durée par semaine pour que la boîte continue à attirer les touristes. En tant que maître des lieux, Éric y était pratiquement tous les soirs. Il y avait bien un autre bar où les vampires se retrouvaient entre eux, mais c'était le genre d'endroit où aucun touriste n'aurait osé mettre les

pieds. Je n'y étais jamais allée parce que, franchement, les bars, ce n'est pas trop mon truc. Ça me rappelle trop le boulot.

— Pourrais-tu lui apporter le téléphone, s'il te plaît, Pam ?

— Oh, bon, d'accord ! a ronchonné Pam. Il paraît que tu as passé un bon moment à Dallas ? a-t-elle enchaîné, tout en marchant.

Je ne percevais pas le bruit de ses pas, mais le fond sonore changeait et le volume fluctuait à mesure qu'elle se déplaçait.

— Inoubliable.

— Qu'est-ce que tu penses de Stan Davis ?

Hum...

— Il a un genre.

— Moi aussi, j'aime bien ce côté un peu gangster, un peu mac.

Heureusement qu'elle n'était pas là pour voir le regard ahuri que j'ai jeté au téléphone. Je n'avais jamais remarqué qu'elle aimait aussi les hommes. Je découvrais aussi que les vampires pouvaient s'attirer mutuellement. Je n'avais jamais vu deux vampires ensemble.

— En tout cas, je ne crois pas qu'il soit avec quelqu'un en ce moment, ai-je ajouté d'un ton qui se voulait dégagé.

— Vraiment ? Peut-être que je ne vais pas tarder à me payer des petites vacances à Dallas, moi.

— C'est moi, a soudain dit Éric.

— Et c'est moi, ai-je répondu, amusée par la formule.

— Sookie ! Ma suceuse de balle préférée !

Il y avait de la chaleur et de l'affection dans sa voix.

— Éric ! Mon manipulateur détesté !

— Que puis-je pour toi, ma chérie ?

— Pour commencer, je ne suis pas ta « chérie », et tu le sais pertinemment. Ensuite, Bill m'a dit que tu venais ici demain soir.

— À Bon Temps ? Oui. Je vais arpenter les bois à la recherche de la ménade. Elle a estimé nos offrandes de grands crus millésimés et d'un jeune taureau insuffisantes.

— Tu lui as amené un taureau vivant ?

Je me suis momentanément laissé distraire par la vision d'Éric bataillant avec un fougueux taurillon pour le forcer à monter dans un van, avant de le conduire sur la nationale pour s'arrêter finalement sur le bas-côté et le lâcher dans la nature.

— Absolument. Nous avons même dû nous y mettre à trois : Pam, Indira et moi.

— Et vous vous êtes bien amusés ?

— Moi, oui, a-t-il répondu d'un ton un peu étonné, surpris sans doute de l'intérêt que je semblais manifester pour cet épisode. Ça m'a rappelé l'époque où je m'occupais du bétail, il y a des siècles de ça. Pam est une citadine. Quant à Indira, elle éprouve presque de la vénération pour les bovins. Autant dire qu'elle ne m'a pas été d'un

grand secours non plus. Mais si tu veux, la prochaine fois que j'aurai des bêtes à transporter, je t'appellerai. Tu pourras venir avec moi.

— Merci, j'en serais ravie, ai-je assuré, persuadée que j'étais que ce genre de coup de fil n'était pas près d'arriver. En attendant, j'aimerais que tu me rendes un service. J'ai besoin que tu m'accompagnes à une soirée demain.

Il y a eu un long silence à l'autre bout de la ligne.

— Bill ne partage plus ton lit ? Le différend que vous avez eu à Dallas s'est finalement soldé par une séparation définitive ?

— Je me suis mal exprimée. J'aurais dû dire que j'avais besoin d'un garde du corps pour m'accompagner demain soir. Bill est à Dallas.

Je me suis frappé le front du plat de la main, atterrée par ma propre bêtise.

— Enfin, c'est un peu compliqué à expliquer, ai-je ajouté. Toujours est-il que je dois aller à une soirée, demain, qui ressemble plutôt, en fait, à une... eh bien, c'est une... une sorte d'orgie, disons, et que j'ai besoin que quelqu'un m'accompagne au cas où... où... Bref, au cas où.

— Fascinant ! s'est exclamé Éric, qui semblait sincère. Et comme tu savais que je serais justement dans le coin, tu as pensé que je pourrais te servir de cavalier à cette orgie ?

— Oui. Le truc, c'est que j'y vais pour lire dans les pensées des participants. Pour leur soutirer certaines informations. Il suffit que je les incite à penser à une chose précise pour récolter les renseignements que je cherche sur le sujet en question. Ensuite, il ne nous restera plus qu'à filer en douce.

Je venais justement d'avoir une idée lumineuse pour les pousser à penser à Lafayette. La mettre à exécution serait, théoriquement, d'une simplicité enfantine. Le tout serait de la faire accepter à Éric. Mais encore fallait-il oser la lui soumettre...

— Donc, tu veux que je t'accompagne à une orgie à laquelle je ne suis pas invité et où je ne serai pas le bienvenu. Et tu veux, de plus, qu'on parte avant même que j'aie eu la moindre chance de commencer à m'amuser. C'est bien cela ?

Mon « oui » ressemblait à un couinement de souris. J'appréhendais la suite, mais je me suis jetée à l'eau.

— Et est-ce que... est-ce que tu crois que... que tu pourrais te faire passer pour un homo ?

Le silence m'a paru interminable. J'ai même cru qu'il avait raccroché.

— Allô ?

— À quelle heure dois-je être chez toi ?

— Euh... 21 h 30. Le temps que je te mette un peu au courant.

— 21 h 30 chez toi.

— Je remporte le téléphone dans le bureau, m'a alors annoncé Pam. Je ne sais pas ce que tu as dit à Éric, mais il secoue la tête d'un air bizarre et il a les yeux fermés.

— Est-ce qu'il rit, ne serait-ce qu'un tout petit peu ?

— Vu la tête qu'il fait, pas vraiment.

Le lendemain, lorsque je suis rentrée à la maison me changer pour la soirée, le voyant de mon répondeur clignotait.

— Sookie, c'était un vrai casse-tête, ton message. J'ai eu un mal de chien à le décoder, disait Bill.

Sa voix était toujours aussi glaciale, mais elle m'a paru plus tendue que d'habitude. Il semblait contrarié, énervé, presque vexé.

— Si tu décides d'aller à cette soirée, ne prends pas de risques inutiles. Ça n'en vaut pas la peine. Demande à ton frère ou à Sam de t'accompagner...

Eh bien, j'avais trouvé encore mieux comme garde du corps. J'aurais donc dû avoir la conscience tranquille. Pourtant, allez savoir pourquoi, j'avais comme l'impression que la présence d'Éric à mes côtés n'aurait pas franchement rassuré mon vampire préféré...

— Stan Davis et Joseph Vélasquez te saluent. Ainsi que Barry, le groom.

J'ai souri. Assise en tailleur sur mon lit, dans mon peignoir rose, je me brossais les cheveux.

— Je n'ai pas oublié la nuit de vendredi, ajoutait Bill, de ce ton grave qui me donnait toujours des frissons. Je ne l'oublierai jamais.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé vendredi ?

J'ai poussé un hurlement et, quand j'ai été bien sûre que mon cœur n'avait pas sauté hors de ma poitrine, j'ai bondi de mon lit, les poings serrés.

— Bon sang, Éric ! Tu es assez grand pour savoir qu'on n'entre pas chez les gens sans frapper ! ai-je crié.

— J'ai frappé, a-t-il protesté en prenant un air offusqué. Je t'ai même appelée. Tu n'as peut-être pas répondu, mais j'ai bel et bien cru entendre ta voix. Alors, je suis entré.

— Ce n'est pas parce que tu as, soi-disant, murmuré mon nom que ça te donnait le droit de débarquer directement dans ma chambre ! Et tu le sais très bien !

Il a aussitôt changé de sujet, ce qui prouvait que j'avais raison.

— Que vas-tu mettre pour cette soirée ? Comment une petite fille bien élevée s'habille-t-elle quand elle se rend à une orgie ?

— Aucune idée, ai-je soupiré.

Rien que de penser à ce qui m'attendait, ma colère était retombée d'un coup.

— Je suppose que je dois avoir le profil de la fille qui participe régulièrement à ce genre de choses, vu qu'on m'a invitée, mais je n'y connais rien et je ne sais pas par où commencer – quoique j'imagine assez bien la façon dont les choses sont censées finir.

— Moi, je suis déjà allé à des orgies, m'a annoncé Éric.

— Pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas ? Bon, que faut-il porter, alors ?

— La dernière fois, j'avais revêtu une simple peau de bête. Mais, cette fois, j'ai opté pour ça.

Il a ouvert son imperméable d'un geste théâtral. J'en suis restée clouée sur place, sidérée. D'habitude, Éric faisait plutôt dans le costard sur mesure. Là, il arborait un débardeur rose fluo et un caleçon en Lycra rose fuchsia et bleu turquoise, comme les flammes peintes sur le pick-up de Jason. Je me demandais où il avait pu dénicher un truc pareil dans sa taille.

— Waouh ! ai-je finalement lâché, à court d'inspiration. Ça, pour être une tenue de sortie, c'est une tenue de sortie !

Quand un grand type en pleine force de l'âge porte des collants en Lycra, ça ne laisse pas grand-chose à l'imagination. J'ai failli lui demander de tourner sur lui-même pour que je puisse le détailler sous toutes les coutures, mais j'ai résisté à la tentation.

— Je ne pensais pas être très crédible en *drag queen*, mais je me suis dit que cette tenue serait suffisamment ambiguë pour laisser le champ libre à toutes sortes d'interprétations.

Il m'a adressé un coup d'œil langoureux en battant des cils. Ma parole ! Mais ça l'amusait vraiment !

— Oh ! Certainement !

J'essayais de regarder ailleurs.

— Veux-tu que je fouille dans tes tiroirs pour essayer de te trouver quelque chose ? m'a-t-il proposé.

Je n'avais pas eu le temps de répondre qu'il ouvrait ma commode. Un slip brésilien se balançait déjà au bout de son index.

— Non, non ! Je vais me débrouiller, ai-je vivement protesté, en lui arrachant le slip des mains.

J'ai cherché un truc qui soit sexy sans être trop provocant, mais je n'ai rien trouvé d'autre qu'un ensemble short-tee-shirt basique. Cela dit, le short en jean en question datait de mes années de lycée et il me moulait comme « une chenille enlace un papillon » selon Éric, poète à ses heures.

J'ai enfilé un slip en dentelle et un débardeur blanc profondément échancré qui dévoilait largement les fioritures de mon soutien-gorge bleu à reflets métalliques sur le devant. C'était un de mes plus beaux, et Bill ne l'avait encore jamais vu. J'espérais qu'il ne lui arriverait rien. Mon bronzage tenait encore le coup, et j'avais renoncé à ma queue de cheval habituelle.

— Hé ! Mais on a les cheveux de la même couleur ! me suis-je exclamée en regardant Éric, puis mon reflet dans la glace.

— Exactement, ma belle amie ! m'a répondu Éric avec un sourire en coin. À supposer que tu sois une vraie blonde, évidemment...

— Tu aimerais bien le savoir, hein ?
— Je ne dis pas non.
— Eh bien, il ne te reste plus qu'à le deviner.
— Moi, je le suis. Un vrai blond, je veux dire.
— Vu la toison que tu as sur la poitrine, ce n'est un secret pour personne.

Il m'a soulevé le bras pour regarder mon aisselle.

— Les femmes ! Idiotes que vous êtes, à vous raser partout ! a-t-il pesté en laissant retomber mon bras sans ménagement.

J'ouvrais déjà la bouche pour protester quand j'ai réalisé où ça risquait de nous mener. J'ai préféré écouter la discussion.

— Il faut y aller.

— Tu ne te parfumes pas ?

Il était en train de renifler tous les flacons posés sur ma commode.

— Oh ! Mets celui-là ! s'est-il soudain écrié en me lançant la bouteille.

Je l'ai rattrapée d'une main sans même réfléchir. Il a haussé les sourcils.

— Eh bien ! Tu as dans les veines plus de sang de vampire que je ne le pensais, ma chère Sookie.

J'ai délibérément ignoré sa remarque et appliqué sans discuter une touche de liquide ambré entre mes seins et à l'arrière de mes genoux. Comme ça, je serais enveloppée *d'Obsession* de la tête aux pieds.

— Quel est le programme ? a demandé Éric en me regardant faire avec un ostensible intérêt.

— Voilà l'idée : on va aller à cette soirée débile et en faire le moins possible dans le registre sexuel, pendant que je récolterai un maximum d'informations en lisant dans les pensées des participants.

— Des informations sur quoi ?

— Sur le meurtre de Lafayette Reynold, le cuistot de *Chez Merlotte*.

— Et pourquoi devons-nous faire une chose pareille ?

— Parce que j'aimais bien Lafayette. Et pour blanchir Andy Bellefleur.

— Bill est au courant ? Que tu fais tout ça pour disculper un Bellefleur, j'entends ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Tu sais bien que Bill déteste les Bellefleur, m'a-t-il répondu, comme si c'était placardé sur tous les murs de Louisiane.

— Non. Non, je n'en savais rien.

Je me suis assise sur la chaise près de mon lit pour chausser mes sandales.

— Pourquoi les déteste-t-il ? ai-je demandé d'un ton détaché.

— Tu n'auras qu'à l'interroger directement, Sookie. Et c'est la seule raison pour laquelle tu veux aller à cette soirée en ma compagnie ? Tu n'aurais pas finement invoqué ce prétexte pour provoquer un rapprochement plus... intime avec moi ?

— Je ne suis pas aussi « fine » que tu le dis, Éric.

— Je crois que tu te sous-estimes, Sookie, a-t-il répliqué avec un grand sourire.

Je me suis alors souvenue que, d'après Bill, Éric était censé percevoir ce que je ressentais. Que savait-il donc sur moi que j'ignorais ?

— Écoute, Éric... ai-je commencé en franchissant le seuil.

Puis je me suis interrompue. Comment allais-je bien pouvoir formuler ça ?

Il a attendu patiemment. Le temps s'était couvert dans la soirée, et les bois semblaient cerner étroitement la maison, comme s'ils s'étaient rapprochés avec la nuit. En fait, l'atmosphère m'aurait sans doute paru moins oppressante, si je n'avais pas été sur le point de me rendre à cette fichue soirée. J'allais découvrir des choses sur des gens que je connaissais, des choses que je n'avais aucune envie de savoir. Mais j'éprouvais une sorte de devoir moral envers Andy Bellefleur et, si bizarre que ça puisse paraître, j'avais une certaine admiration pour Portia. Pour sauver son frère, elle s'astreignait à fréquenter Bill, chose qui lui répugnait : ça forçait le respect. Le hic, c'était que je n'arrivais pas à comprendre comment Portia pouvait éprouver de la répulsion envers Bill. Pour moi, c'était tout bonnement inconcevable. Mais puisque Bill affirmait qu'il la terrorisait, je le croyais sur parole. La perspective de voir le vrai visage de gens que je connaissais depuis toujours me fichait bien une trouille bleue, à moi.

— Je compte sur toi pour qu'il ne m'arrive rien, ok ? ai-je finalement dit, faute de mieux. Je n'ai pas l'intention d'avoir des... relations intimes avec ces gens. Mais j'ai peur que ça puisse se produire quand même, que quelqu'un veuille aller trop loin. Même pour venger la mort de Lafayette, il est hors de question pour moi de coucher avec qui que ce soit.

C'était cela qui me faisait vraiment peur, en définitive, même si j'avais refusé de me l'avouer jusqu'à maintenant. Je craignais que les choses ne dérapent, qu'une soupape de sécurité ne saute et que je ne me retrouve dans le rôle de la victime. Il m'était arrivé quelque chose quand j'étais petite, quelque chose que je n'avais pu ni empêcher ni contrôler, quelque chose d'ignoble. J'aurais préféré mourir plutôt que de laisser quiconque abuser de moi une nouvelle fois. C'était pour cette raison que je m'étais si violemment battue contre Gabby, pour cette raison aussi que j'étais tellement reconnaissante à Godefroy de

l'avoir tué.

— Tu as confiance en moi ? s'est étonné Éric.

— Oui.

— C'est... insensé, Sookie.

— Non, je ne pense pas.

Quant à savoir d'où me venait cette certitude, je n'en avais pas la moindre idée. Elle était bel et bien là, pourtant. J'ai enfilé le grand sweat-shirt molletonné que j'avais emporté. Il m'arrivait à mi-cuisses, et à la réflexion, je me demandais s'il était beaucoup plus décent que mon short : il me faisait une minirobe, et on avait l'impression que je ne portais rien dessous.

Sanglé dans son imperméable, Éric m'a ouvert la portière de sa Corvette rouge avec un effet de crinière très convaincant (il avait détaché ses longs cheveux blonds de Viking). Je lui ai indiqué le chemin pour aller au lac Mimosa, et pendant qu'on roulait sur l'étroite route à deux voies, j'en ai profité pour lui faire un petit topo : description du contexte et résumé des événements qui permettaient de comprendre plus ou moins comment on en était arrivés là. Éric conduisait avec le plaisir manifeste d'un homme qui adore la vitesse... et la témérité d'un vampire mort depuis des années.

— Je te rappelle que je suis mortelle, lui ai-je dit à la sortie d'un virage particulièrement serré, négocié à une allure qui m'avait fait regretter de ne pas avoir les ongles assez longs pour pouvoir les ronger.

— J'y pense souvent, m'a-t-il répondu, sans détacher les yeux de la route.

Comment auriez-vous interprété ça, vous ? Comme je n'avais aucune envie d'y réfléchir (j'avais déjà assez de trucs qui me turlupinaient comme ça) et que j'avais besoin de me détendre, étant donné que mon chauffeur confondait sa Corvette avec une Formule 1 et notre route de campagne avec le circuit de Daytona, j'ai préféré me concentrer sur des pensées relaxantes : les bains torrides que j'avais pris avec Bill, le joli petit chèque qu'Éric m'enverrait quand il aurait encaissé celui des vampires de Dallas, l'incroyable longévité de la relation de Jason avec Liz, qu'il fréquentait depuis plusieurs mois. J'ai commencé à me décontracter. Après tout, la nuit était douce, et je roulais en compagnie d'un super mec dans une super voiture...

— Tu te sens bien et tu es contente, a soudain affirmé Éric.

— C'est vrai.

— N'aie crainte : tu seras en sécurité.

— Merci. Je sais.

J'ai pointé l'index sur la petite pancarte marquée « Fowler », qui indiquait une intersection à peine visible derrière un buisson d'aubépine. La voiture s'est engagée dans une courte allée de gravier

bordée d'arbres. Le chemin plongeait à pic, et Éric a dû slalomer entre les ornières sans toutefois parvenir à éviter les embardées de son bolide. Enfin, la maison, nichée dans une petite clairière, est apparue. Il y avait quatre véhicules garés devant, sur le terre-plein en terre battue. Les fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer l'air frais du soir, mais les rideaux étaient tirés. Un brouhaha indistinct me parvenait de l'intérieur. À l'idée que j'allais mettre les pieds dans la maison de Janet Fowler, j'ai alors été saisie d'une irrésistible envie de prendre mes jambes à mon cou.

— Je pourrais être bisexuel, non ? m'a demandé Éric.

Ça m'a un peu détendue. Il n'avait pas du tout l'air rebuté par ce qui nous attendait. J'ai même cru apercevoir une fugace étincelle d'amusement dans ses prunelles. On était plantés l'un en face de l'autre, devant la voiture.

— Pourquoi pas ?

J'ai haussé les épaules. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? C'était du cinéma, après tout. J'ai surpris un mouvement du coin de l'œil. Quelqu'un avait légèrement écarté les rideaux.

J'ai alerté mon garde du corps en caleçon scintillant :

— On nous observe.

— Eh bien, je vais me conduire comme il se doit, alors.

Sur ces mots, il a posé ses lèvres sur les miennes. Il ne m'avait pas agrippée pour me plaquer contre lui et ne s'était pas non plus jeté sur moi. Je n'avais donc pas vu le coup venir et j'étais restée parfaitement calme. De toute façon, je me doutais bien que je serais obligée d'embrasser quelqu'un, à un moment ou à un autre. C'était le strict minimum, vu le contexte. J'ai donc essayé d'y mettre un peu de bonne volonté.

Au début de notre relation, Bill m'avait dit que j'embrassais extrêmement bien. Évidemment, si tant est que j'ai jamais eu un quelconque talent naturel pour la chose, j'avais également eu un excellent professeur pour le développer. Et j'entendais bien lui faire honneur.

À en juger par l'état d'Éric (de son caleçon, en tout cas), j'étais parvenue à mes fins.

— Prêt ? lui ai-je lancé en veillant à ne pas baisser les yeux au-dessous de sa taille.

— Pas vraiment, mais je suppose qu'il faut y aller, de toute façon. Au moins, j'aurai l'air d'être déjà dans l'ambiance.

Je n'aurais pas dû être d'humeur à plaisanter, étant donné que je venais tout de même d'embrasser Éric pour la deuxième fois et que j'y avais pris plus de plaisir qu'il ne l'aurait fallu, mais, malgré moi, j'ai senti un petit sourire se dessiner sur mes lèvres. On a monté les marches de la large terrasse en teck avec son inévitable lot de chaises

pliantes et son tout aussi imparable barbecue. La porte-fenêtre coulissante a crissé quand Éric l'a ouverte. J'ai frappé sur la vitre.

— Qui est-ce ? a crié Janet.

— C'est Sookie, avec un ami.

— Oh, chic ! Entrez donc !

Tous les participants ont tourné la tête vers nous. Mais à la seconde où ils ont vu Éric, leurs sourires accueillants se sont brusquement évanouis, laissant place à des mines effarées.

Comme il venait se placer à côté de moi, son imperméable sur le bras, j'ai failli hurler de rire. Vous auriez vu la tête qu'ils faisaient ! Passé le premier moment de stupeur (imaginez le choc que ça leur avait fait quand ils avaient réalisé qu'ils avaient bel et bien un vampire devant eux ; ce dont tout le monde dans la pièce avait fini par se rendre compte, au bout d'une minute ou deux), ils l'ont détaillé de haut en bas, histoire de bien profiter du panorama. C'est ce qui s'appelait se rincer l'œil.

— Hé, Sookie ! Qui est donc cet apollon qui te sert de chevalier servant ? s'est exclamée Janet.

Janet Fowler, une divorcée multirécidiviste d'une trentaine d'années, était uniquement vêtue d'une courte nuisette en dentelle. Son épaisse chevelure, composée de mèches ton sur ton, cascadaient élégamment (dans le genre coiffé-décoiffé que seuls savent réussir les coiffeurs aguerris) sur son déshabillé. Son maquillage n'aurait sans doute pas déparé sur une scène de music-hall, mais, dans une bicoque de bord de lac, l'effet produit était peut-être un petit peu excessif. Cela dit, en tant qu'hôtesse, j'imagine qu'elle pouvait se permettre tout ce qu'elle voulait à sa propre « réception ».

J'ai enlevé mon sweat-shirt et dû subir le même humiliant examen qu'Éric, avant de me plier docilement au rituel des présentations officielles.

— Voici Éric. J'espère que vous ne m'en voulez pas de l'avoir amené ?

— Oh, non ! Plus on est de fous, plus on rit ! m'a assuré Janet avec une évidente sincérité.

Son regard n'était toujours pas remonté jusqu'au visage de mon compagnon.

— Éric, que puis-je vous offrir à boire ? a-t-elle demandé avec empressement.

— Vous avez du sang ? s'est enquis Éric d'un ton sceptique.

— Bien sûr ! Enfin, je crois qu'il me reste un peu de O quelque part, a-t-elle répondu, incapable de détacher les yeux de son caleçon en Lycra. Il nous arrive de... faire semblant.

Elle a accompagné cette déclaration d'un haussement de sourcils entendu et s'est essayée au coup d'œil lubrique. Le résultat ne m'a pas

paru franchement engageant.

— Plus besoin de faire semblant, maintenant, a-t-il rétorqué en lui rendant son regard (d'une façon nettement plus convaincante, je dois bien le reconnaître).

Il s'est avancé pour la rejoindre devant le réfrigérateur, en se débrouillant pour étreindre l'épaule de Ben au passage. Le visage de ce dernier s'est brusquement illuminé.

Eh bien ! Je me doutais que j'allais en apprendre de belles, mais quand même ! Plantée à côté de son fiancé, Tara semblait boudier. Elle était en soutien-gorge et en string, un ensemble d'un rouge vif agrémenté de dentelle noire affriolante très sexy. Vu la surface de peau dénudée et le contraste de la couleur éclatante avec sa pâleur naturelle, elle s'en tirait plutôt bien. Son vernis était parfaitement assorti à ses sous-vêtements, de même que son rouge à lèvres : elle avait sorti le grand jeu. Je m'apprêtais à l'interpeller quand je l'ai vue détourner brusquement les yeux. Pas besoin de lire dans ses pensées pour comprendre qu'elle était morte de honte.

Mike Spencer et Cléo Hardaway étaient vautrés dans un canapé fatigué calé contre le mur de gauche. Toute la maison (qui consistait en une seule grande pièce équipée d'un évier et d'un radiateur électrique fixés au mur de droite, près de l'entrée, et d'un cabinet de toilette ajouté dans un coin, au fond) n'était meublée que de vieux trucs de récupération. À Bon Temps, on ne jetait pas le mobilier usagé, on le recyclait. Cela dit, la plupart des cabanons du lac n'étaient probablement pas pourvus d'un tapis aussi épais, ni d'autant de coussins jetés pêle-mêle à même le sol, ni de rideaux aussi opaques à toutes les fenêtres. Sans parler de tous les objets qui traînaient par terre et qui n'avaient certainement pas été achetés chez un marchand de jouets ordinaire... Qu'est-ce que c'étaient que ces engins de torture ? Il y en avait même certains dont j'ignorais l'usage. J'aurais bien été incapable de dire de quoi il s'agissait.

Refoulant mon dégoût, j'ai arboré un large sourire et serré Cléo Hardaway dans mes bras avec la même chaleur que si je l'avais rencontrée dans la rue. C'est vrai qu'elle était un peu moins dévêtue quand elle tenait la cafétéria du lycée, mais elle avait tout de même un slip, contrairement à Mike Spencer, qui était nu comme un ver – un gros ver blanc et luisant. Beurk !

Bon. Je m'étais dit dès le début que ce ne serait pas beau à voir. Mais je suppose qu'il y a certaines choses auxquelles on ne peut tout simplement pas se préparer. Les énormes seins café au lait de Cléo étaient enduits d'une sorte d'huile qui les faisait briller, de même que le bas-ventre de Mike. Je préférais ne pas penser à ce que ça pouvait laisser supposer.

Mike a essayé de m'attraper la main, sans doute pour... faire

pénétrer le produit. J'ai réussi à m'esquiver et me suis fauflée entre les coussins vers Ben et Tara.

— Je n'aurais jamais cru que tu viendrais, m'a aussitôt confié Tara.

Elle souriait, elle aussi, mais c'était un bien triste sourire. En fait, elle avait l'air malheureuse comme les pierres. Peut-être que le fait d'avoir Tom Hardaway à genoux devant elle, en train de lui lécher l'intérieur des cuisses, y était pour quelque chose. Peut-être aussi que le très net intérêt que Ben manifestait pour Éric n'était pas étranger à sa tristesse. Je ne pouvais pas la regarder en face. Ça me rendait malade.

— Tu fais ça souvent ? ai-je demandé à Tara, incapable de trouver autre chose à dire.

Les yeux rivés aux fesses d'Éric, qui discutait devant le réfrigérateur avec Janet, Ben a commencé à jouer avec les boutons de mon short (heureusement que ce n'était pas une fermeture Éclair !). Il avait encore bu : il avait le regard vitreux, la lippe pendante, l'équilibre instable... Des détails qui ne trompent pas.

— Il est drôlement balèze, ton copain, a-t-il marmonné, comme s'il salivait (et c'était peut-être le cas).

— Plus balèze que Lafayette, hein ? ai-je murmuré.

Ben a immédiatement tourné les yeux vers moi.

— Oh, oui, oui... Oui, beaucoup plus baraqué. C'est bien d'avoir un peu de diversité, a-t-il répondu, manifestement décidé à esquiver le sujet. Ça permet de varier les plaisirs...

— Oh ! De quoi voir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel !

Il n'a pas réagi. Sans doute était-il déjà trop soûl pour saisir mon allusion au drapeau gay.

— En tout cas, difficile de trouver mieux à Bon Temps, ai-je conclu, en essayant de ne pas trop faire l'article quand même.

Mais ça n'a pas marché. Ben ne pensait plus qu'aux fesses d'Éric.

Quand on parle du loup... Éric s'est glissé derrière moi et m'a enlacée, me plaquant contre lui pour me soustraire aux mains baladeuses de Ben. Je me suis laissée aller contre lui. Heureusement qu'il était là ! C'est à cet instant que j'ai compris : sa présence en un tel lieu me rassurait parce que je m'attendais à l'y trouver. Je m'attendais à le voir se comporter de cette façon, alors que voir des gens que vous avez toujours connus agir comme ça... eh bien, c'était tout bonnement répugnant. Je n'étais pas très sûre de parvenir à dissimuler mon dégoût plus longtemps. Par sécurité, je me suis tournée vers Éric, j'ai noué mes mains derrière sa nuque et j'ai levé la tête vers lui. Le visage caché et le corps bien gardé, je me suis senti l'esprit plus libre, assez libre, du moins, pour commencer mes investigations. Juste au moment où je m'ouvrais aux pensées

extérieures, Éric a forcé le barrage de mes lèvres avec sa langue. Ça a suffi à lever mes dernières barrières mentales. Il y avait de puissants « émetteurs » dans la pièce, à tel point que je me suis subitement sentie transformée en pipeline canalisant tous les désirs débridés des gens qui m'entouraient.

Je pouvais détecter la direction que prenaient, à présent, les pensées de Ben. Il se souvenait de Lafayette, de son corps mince, de sa peau brune, de ses doigts agiles, de ses yeux de velours lourdement fardés. Les suggestions qu'il lui avait susurrées de sa voix sucrée résonnaient encore à son oreille. Puis ces heureux souvenirs ont été brusquement chassés par d'autres réminiscences beaucoup moins réjouissantes : les protestations de Lafayette, ses cris stridents...

— Sookie, m'a chuchoté Éric à l'oreille, si bas que personne ne pouvait l'entendre, j'en étais pratiquement certaine. Sookie, détends-toi. Je te tiens.

Je me suis obligée à lui caresser langoureusement le cou. C'est comme ça que je me suis rendu compte qu'il y avait quelqu'un d'autre dans son dos, quelqu'un qui se collait à lui et le caressait par derrière. La main de Janet est alors passée le long de la hanche d'Éric pour venir me toucher avec la même audace. Grâce à ce contact physique, je pouvais lire dans ses pensées à livre ouvert. L'esprit de Janet était on ne peut plus clair : je n'avais plus qu'à tourner tranquillement les pages une à une. Mais je n'ai rien trouvé d'intéressant. Elle se concentrait tout particulièrement sur l'anatomie d'Éric et s'inquiétait de la fascination qu'elle éprouvait pour les seins de Cléo. Inutile d'insister : aucun indice pour moi là-dedans.

J'ai donc orienté mes « capteurs » en direction de Mike Spencer. Ce que j'ai détecté dans l'esprit du coroner ressemblait à ce que j'avais imaginé : une vraie décharge ! Si les pensées avaient eu une odeur, les siennes auraient empuanti l'atmosphère à des kilomètres à la ronde. J'ai notamment découvert que, pendant qu'il pétrissait les seins de Cléo, il songeait à une autre chair, plus foncée, plus froide, inerte. Son sexe se dressait à ce souvenir. Dans sa mémoire, j'ai déniché une image de Janet endormie sur le vieux canapé, pendant que Lafayette menaçait les autres de raconter tout ce qu'ils avaient fait et de donner des noms, s'ils n'arrêtaient pas de le torturer. Puis j'ai vu les poings de Mike s'abattre, les genoux de Tom Hardaway s'écraser sur l'étroite poitrine noire...

Il fallait que je fiche le camp d'ici. Même si je n'avais pas trouvé tout ce que j'étais venue chercher, j'étais incapable de tenir une seconde de plus. Je me demandais comment Portia aurait pu supporter un truc pareil, d'autant que, n'ayant pas mon don pour l'aider, elle aurait été obligée de jouer les prolongations pour obtenir la moindre bribe d'information.

Janet s'obstinait à me malaxer les fesses. C'était le plus désolant simulacre de sexe que j'aie jamais vu : du sexe sans âme et sans esprit, coupé de tout sentiment, sans amour, sans la plus infime trace d'affection, sans même la moindre sympathie.

D'après mon amie Arlène, quatre fois divorcée, les hommes pouvaient sans problème avoir des relations sexuelles avec des partenaires pour qui ils n'éprouvaient rien. Apparemment, certaines femmes aussi.

— Il faut que je sorte de là, ai-je soufflé contre la bouche d'Éric.
Je savais qu'il m'entendrait.

— Suis-moi.

J'ai eu l'impression que sa voix résonnait dans ma tête.

Il m'a brusquement soulevée de terre et m'a renversée sur son épaule. Mes cheveux balayaient l'arrière de ses genoux.

— On va faire un petit tour dehors, a-t-il lancé à Janet.

Au bruit de succion que j'ai entendu, j'ai compris qu'il venait de l'embrasser.

— Est-ce que je peux venir aussi ? lui a-t-elle demandé d'une voix rauque et haletante à la Marlene Dietrich.

— Laisse-nous deux minutes, mon chou, lui a-t-il susurré d'un ton aussi prometteur qu'une pub pour un nouveau parfum de crème glacée. Sookie est encore un peu farouche.

— Chauffe-la bien ! lui a conseillé Mike Spencer. On a tous hâte de voir notre Sookie s'enflammer.

— Elle sera brûlante, a promis Éric.

— Foutrement brûlante, a renchéri Tom Hardaway, toujours coincé entre les jambes de Tara.

Enfin – Éric soit loué ! –, nous nous sommes retrouvés dehors. C'est alors qu'il m'a couchée sur le capot de la Corvette. Il s'est allongé sur moi, en veillant à faire reposer tout son poids sur ses bras tendus de chaque côté de mes épaules.

Il me fixait, le visage aussi fermé que les écouteilles d'un navire en pleine tempête. Ses canines étaient sorties, et son regard brillait dans la nuit. Je distinguais parfaitement le blanc de ses yeux dans l'obscurité, mais il faisait trop sombre pour que je puisse discerner le bleu de ses prunelles.

— C'était...

J'ai dû m'interrompre pour reprendre mon souffle. Je suffoquais.

— Tu peux me traiter de sainte nitouche hypocrite si ça te chante, ai-je repris. Et je ne t'en blâmerai pas : après tout, c'était mon idée. Mais tu veux que je te dise ? Ça me donne envie de vomir. Les hommes aiment réellement ça ? Et les femmes aussi ? On s'éclate vraiment quand on couche avec quelqu'un qu'on n'aime même pas un peu ?

— Est-ce que tu m'aimes un petit peu, Sookie ? m'a demandé Éric en se faisant plus lourd contre moi.

Il a commencé à bouger imperceptiblement.

Oh oh !

— Éric, tu te rappelles la raison pour laquelle on est venus ?

— On nous regarde, m'a-t-il prévenue.

— Tu t'en souviens ? ai-je insisté.

— Oui.

— Bon. Eh bien, on peut s'en aller.

— Tu as des preuves ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Je n'ai pas plus de preuves que je n'en avais avant d'arriver, ai-je avoué en me forçant à l'enlacer pour la galerie. Pas de preuves qu'on puisse brandir devant un tribunal, en tout cas. Mais je sais qui a tué Lafayette : Mike, Tom et peut-être Cléo.

— Intéressant...

C'est fou ce qu'il avait l'air intéressé ! Il m'a mordillé l'oreille. Il se trouve que j'adore ça. Ma respiration s'est accélérée d'un coup. Peut-être que je n'étais pas aussi allergique au sexe sans sentiment que je l'imaginai, finalement...

— Non. J'ai horreur de ça, me suis-je écriée, apportant subitement une réponse à mes propres interrogations. Je déteste ça, de A à Z. Ça me dégoûte.

J'ai repoussé violemment Éric, ce qui n'a eu strictement aucun effet.

— Éric, écoute-moi bien. Même si le résultat n'est pas brillant, j'ai fait tout ce que je pouvais pour Lafayette et pour Andy Bellefleur. Il ne lui restera plus qu'à enquêter à partir des maigres infos que j'ai collectées pour lui. C'est un flic, après tout. À lui de trouver des preuves. Je ne suis pas altruiste à ce point-là.

— Sookie, a murmuré Éric, qui n'avait manifestement pas écouté un traître mot de ce que je lui avais dit. Donne-toi à moi.

Eh bien, ça avait le mérite d'être clair, au moins !

— Non, Éric, ai-je rétorqué de mon ton le plus tranchant et le plus catégorique. Non.

— Je te protégerai contre Bill.

— Tu parles ! C'est toi qui aurais besoin de protection !

Une réflexion stupide et parfaitement puérile, je le reconnais.

— Tu crois que Bill est plus puissant que moi ?

— Je refuse de poursuivre cette conversation.

Puis, n'étant pas à une contradiction près, je l'ai poursuivie :

— Éric, j'apprécie l'aide que tu es prêt à m'offrir et je te remercie d'avoir accepté de m'accompagner dans un endroit pareil...

Il m'a interrompue au beau milieu de ma tirade.

— Crois-moi, Sookie, ce dérisoire lupanar de campagne n'est rien,

mais alors vraiment rien, à côté de certains lieux que j'ai fréquentés.

Je n'avais aucun doute là-dessus.

— Peut-être, mais pour moi, c'est un véritable enfer. Je me rends bien compte, maintenant, que cette... petite sauterie devait fatalement... euh... attiser ton désir. Mais tu sais parfaitement que je ne suis pas venue ici pour chercher des sensations fortes. J'ai déjà un petit ami, et ce petit ami, c'est Bill. Alors...

L'association des mots « Bill » et « petit ami » dans la même phrase avait quelque chose d'incongru, voire de grotesque. « Petit ami » était pourtant bien le rôle que jouait Bill dans ma vie. Enfin, c'était la place que je lui attribuais, en tout cas.

— Ravi de te l'entendre dire, m'a alors lancé une voix glaciale familière. Cette scène aurait pu prêter à confusion, sinon.

Oh, super !

Éric s'est redressé, et je suis descendue en quatrième vitesse du capot, avant de me précipiter dans la direction d'où provenait la voix.

— Sookie, a repris Bill dans le noir. Je commence à croire que je ne peux pas te laisser seule cinq minutes.

Il avait l'air plutôt furieux. Étant donné les circonstances, je pouvais difficilement lui en vouloir.

— C'est vrai que j'ai fait une sacrée bourde en venant ici, ai-je reconnu en me blottissant contre lui.

Et je le pensais du fond du cœur.

— Tu sens son odeur, a-t-il maugréé dans mes cheveux.

J'ai senti un flot de tristesse et de honte me submerger et j'ai compris que les choses allaient mal tourner.

Mais ça ne s'est pas vraiment passé comme je l'imaginais.

Andy Bellefleur a surgi des futaies, un revolver à la main. Il semblait sale et dépenaillé, et son arme m'a paru énorme. Visiblement, il avait bu.

— Sookie, écarte-toi ! m'a-t-il ordonné.

— Non, ai-je répliqué sans hésiter.

J'ai enlacé Bill et me suis collée contre lui. Je ne sais pas qui je cherchais à protéger, mais une chose était sûre : si Andy voulait nous séparer, moi, je voulais plus que jamais nous rapprocher. Mieux : nous souder.

Un brouhaha étouffé s'est soudain élevé sur la terrasse du cabanon. Quelqu'un nous avait manifestement épiés de la fenêtre, car, bien qu'il n'y ait pas eu le moindre éclat de voix, la scène qui se jouait dans la clairière avait attiré l'attention des fêtards – j'avoue que quand Éric m'avait dit qu'on nous regardait, je m'étais demandé s'il ne me racontait pas des histoires pour m'inciter à pousser la plaisanterie un peu plus loin.

Visiblement, pendant qu'Éric et moi simulions nos ébats dehors

(moi, je simulais, en tout cas), les autres avaient poursuivi les leurs à l'intérieur : Tom Hardaway était nu, ainsi que Janet. Ben semblait complètement soûl, à présent.

— Tu sens son odeur, a répété Bill entre ses dents.

Cette fois, la moutarde m'est montée au nez. Oubliant complètement Andy et son arme, j'ai fait un bond en arrière.

Je vous jure que, quand je me mets en colère, ça vaut le détour. Heureusement, ça n'arrive pas souvent (plus souvent qu'avant, quand même). Et ça m'a fait un bien fou. C'était... jouissif.

— Moi, je ne serais même pas fichue de dire ce que tu sens ! Parce que, pour ce que j'en sais, tu t'es frotté contre une bonne demi-douzaine d'autres femmes ! Pas très équitable, hein ?

Bill en est resté bouche bée. J'ai entendu le rire d'Éric derrière moi. Le public sur la terrasse semblait captivé. Quant à Andy, il a sans doute estimé qu'il n'était quand même pas là pour faire de la figuration, car il a soudain hurlé :

— Regroupez-vous !

Éric a haussé les épaules.

— As-tu déjà eu affaire à des vampires, Bellefleur ?

— Non, mais je vais te tuer quand même. Il y a des balles d'argent là-dedans, lui a répondu Andy du tac au tac, en agitant son arme.

— Ce n'est pas...

Vif comme l'éclair, Bill s'est rapproché de moi et a plaqué la main sur ma bouche. Les balles d'argent n'étaient fatales qu'aux loups-garous, même si les vampires réagissaient violemment à la présence d'argent dans leur organisme.

Éric a haussé un sourcil incrédule, puis, suivant l'ordre d'Andy, a rejoint les fêtards sur la terrasse. Bill m'a pris par la main et m'a entraînée vers le cabanon. Qu'avait-il en tête ? J'aurais bien voulu pouvoir lire dans ses pensées, pour une fois.

— Qui l'a fait ? Lequel d'entre vous ? À moins que vous ne vous y soyez mis à plusieurs, hein ? a beuglé Andy.

Personne n'a répondu. Je me tenais à côté de Tara, qui tremblait dans sa lingerie sexy. Elle était terrifiée, ce qui n'avait rien d'étonnant.

J'ai commencé à me concentrer sur Andy. Les ivrognes ne font jamais de bons émetteurs (je suis bien placée pour le savoir, j'en côtoie tous les jours au bar). Ils enchaînent les trucs débiles dans un monologue intérieur complètement décousu, et les plans qu'ils échafaudent, quand ils en sont encore capables, ne sont ni réalistes ni très fiables. Leur mémoire leur joue des tours, aussi. Pour l'heure, les idées ne se bouscullaient pas dans l'esprit d'Andy. Il détestait tout et tout le monde, lui compris, et il était bien décidé à faire éclater la vérité.

— Viens ici, Sookie ! a-t-il braillé.

Bill lui a opposé un « non » ferme et définitif.

— Si elle n'est pas là dans trente secondes, je tire... sur elle, a menacé Andy en pointant son revolver sur moi.

— Si tu fais ça, tu ne vivras pas assez longtemps pour la voir mourir, a rétorqué Bill avec un flegme assez impressionnant.

Je savais qu'il ne mentait pas. Andy non plus, apparemment.

— Je m'en fous, a crié Andy. Je ne serai pas une grosse perte pour l'humanité, et elle non plus.

Il n'aurait pas dû dire ça. J'avais commencé à me calmer un peu, mais je m'étais embrasée trop vite pour que ma fureur soit déjà complètement retombée. Les dernières paroles d'Andy n'ont fait que l'attiser.

Prenant Bill au dépourvu, j'ai échappé à son emprise et dévalé les marches de la terrasse, puis je me suis avancée vers Andy Bellefleur au pas de charge. Je n'étais pas aveuglée par la colère au point d'en oublier son arme, mais il fallait vraiment que je me retienne pour ne pas lui flanquer un bon coup de genou dans le bas-ventre. Ça ne l'empêcherait pas de tirer, mais il aurait quand même le temps de souffrir. Bon, d'accord, c'était une réaction aussi stupide que de boire pour se donner du courage.

— Maintenant, Sookie, tu vas lire dans les pensées de ces gens et me dire qui a fait ça, m'a ordonné Andy en m'agrippant derrière la nuque, comme on attrape un chiot par la peau du cou.

Il m'a fait brusquement pivoter pour me tourner face à la terrasse.

— Qu'est-ce que tu crois que je suis venue faire ici, espèce de crétin ? ai-je riposté. Tu penses vraiment que je n'ai rien de mieux à faire que de passer mes soirées libres avec des obsédés sexuels ?

Andy m'a secouée comme un prunier. J'ai pas mal de force et, théoriquement, j'avais de bonnes chances de pouvoir lui échapper et de le désarmer dans le même mouvement, mais cela me paraissait encore trop hasardeux pour passer sans hésiter à la pratique. J'ai préféré réfléchir deux secondes. Bill faisait des mimiques à mon intention, mais je n'étais pas bien sûre de saisir ce qu'il voulait me dire.

C'est à ce moment-là qu'un chien s'est mis à gémir à la lisière du bois. La tête bloquée par la main de fer d'Andy, j'ai juste pu tourner les yeux dans sa direction. Il ne manquait plus que ça !

— C'est mon colley, ai-je annoncé à Andy. Dean, tu te rappelles ?

J'avais bien besoin d'aide et j'aurais nettement préféré la voir s'incarner sous une forme humaine, mais puisque Sam débarquait en colley, je n'allais pas pinailler. Le problème, c'était qu'il allait être obligé de conserver cette apparence, sous peine de dévoiler sa véritable identité.

- Qu'est-ce que ton clébard vient faire ici ?
- Je n'en sais rien. Ne lui tire pas dessus, ok ?
- Jamais je ne tirerais sur un chien, t'es malade ! s'est exclamé

Andy.

Malgré la situation pour le moins fâcheuse dans laquelle je me trouvais, je n'ai pas pu m'empêcher de rétorquer :

- Mais sur moi, ça ne te gênerait pas !

Le colley s'est dirigé calmement vers nous. Je me suis demandé ce que Sam mijotait (si tant est qu'il ait conservé un peu de ses facultés de réflexion, une fois changé en chien). J'ai posé les yeux sur le revolver, et Sam a suivi mon regard. Était-ce vraiment de la compréhension que je décelais dans ses prunelles ? Je n'arrivais pas à évaluer la part d'humanité qu'il avait réussi à préserver.

C'est alors que le chien s'est mis à grogner. Il montrait les crocs et regardait le revolver d'un œil mauvais.

- Arrière, le chien ! a crié Andy.

Si seulement je parvenais à immobiliser Andy une seconde, les vampires pourraient le neutraliser. J'ai commencé à répéter tous les gestes mentalement. Il faudrait que j'attrape son bras à deux mains et que je l'oblige à lever le revolver vers le ciel pour qu'il ne blesse personne. Mais, tel qu'Andy était placé là, me tenant à distance à bout de bras, la manœuvre s'annonçait délicate. J'avais intérêt à réussir. Il n'y aurait pas de deuxième essai.

- Non, mon amour, m'a lancé Bill.

J'ai automatiquement tourné les yeux vers lui. Je devais avoir l'air éberluée.

D'un léger signe de tête, Bill m'a désigné quelque chose derrière Andy.

— Oh oh ! Regardez qui se fait secouer les puces, comme un vilain petit chien-chien, a dit une voix ricanante dans mon dos. Mais c'est ma messagère !

Alors là, c'était le bouquet !

La ménade a décrit un large cercle pour contourner Andy et venir se poster à sa droite, à quelques pas devant lui, prenant bien soin de ne pas se placer entre le tireur et ses cibles. Cette fois, elle n'avait pas de trace de sang sur elle – pas plus qu'elle n'avait de vêtements, d'ailleurs. Elle ne s'était même pas donné la peine de s'habiller pour venir. J'imagine qu'elle et Sam batifolaient dans les bois quand ils avaient entendu Andy nous faire son grand numéro du justicier éméché. Sa longue chevelure emmêlée lui tombait jusqu'aux fesses. Elle ne semblait pas avoir froid, contrairement aux humains nus, que la fraîcheur de l'air faisait gretlotter.

— Salut, messagère ! m'a-t-elle lancé. J'ai oublié de me présenter lors de notre dernière rencontre, comme mon ami canin me l'a fait

justement remarquer. Je m'appelle Callisto.

— Bonsoir, mademoiselle Callisto, ai-je répondu, ne sachant comment m'adresser à elle autrement.

Je l'aurais bien saluée d'un hochement de tête, si Andy ne m'avait pas quasiment étranlée. Ça commençait à devenir pénible.

— Qui est ce bel homme brave et vigoureux qui te tient en respect ? a demandé Callisto en se rapprochant lentement.

J'ignorais quelle tête faisait Andy, mais sur la terrasse, ils avaient tous l'air fascinés et terrifiés à la fois – hormis Éric et Bill, évidemment. Les deux vampires reculaient progressivement, s'écartant peu à peu des humains. Mauvais signe.

— Andy Bellefleur, ai-je croassé, à moitié asphyxiée.

La ménade s'est encore rapprochée, et j'ai senti les poils se dresser sur mes bras.

— Tu n'as jamais rien vu de comparable à moi, n'est-ce pas ? a-t-elle demandé à Andy.

— Non, a répondu ce dernier d'une voix ahurie.

— Me trouves-tu belle ?

— Oui, a-t-il répondu sans hésitation.

— Penses-tu que je mérite quelque hommage ?

— Oui, a-t-il répété avec la même conviction.

— J'aime l'ivresse et tu es complètement ivre, l'a félicité Callisto. J'aime les plaisirs de la chair et ces humains se vautrent dans la luxure. Je suis à ma place ici.

— Oh ! Parfait, a approuvé Andy d'un ton un peu plus hésitant. Mais l'un d'entre eux est un assassin, et je veux le démasquer.

— S'il n'y en avait qu'un... ai-je marmonné.

Malheureusement, j'avais rappelé Andy à mon bon souvenir et, pour le prouver, il a cru nécessaire de me secouer de nouveau comme un prunier.

La ménade était maintenant assez près de moi pour me toucher. Elle m'a caressé doucement la joue. J'ai senti l'odeur d'humus et de vin qui imprégnait ses doigts.

— Tu n'es pas ivre, a-t-elle constaté.

— Non.

— Et tu n'as pas goûté aux plaisirs de la chair, ce soir.

— Oh ! La nuit n'est pas finie !

Elle a ri. C'était un drôle de rire, haut perché, un peu rocailleux, qui semblait ne jamais devoir s'arrêter.

Perturbé par sa présence toujours plus proche, Andy avait l'air de ne plus trop savoir où il en était et, peu à peu, son emprise sur mon cou se desserrait. Je ne savais pas ce que les spectateurs de la terrasse voyaient, mais Andy, lui, avait compris qu'il avait devant lui une créature de la nuit. Il était comme hypnotisé. Et, tout à coup, il m'a

lâchée. Mais je ne pense pas que ça ait été un acte volontaire. C'était plutôt comme s'il m'avait... oubliée.

— Viens donc par là, la nouvelle, qu'on voie un peu à quoi tu ressembles, a soudain lancé Mike Spencer.

Je m'étais écroulée sur place, aux pieds de Dean, qui me léchait affectueusement la joue. Prostrée sur le sol, j'ai vu le bras de la ménade s'enrouler autour de la taille d'Andy. Andy a changé son arme de main pour lui rendre la politesse.

— Maintenant, dis-moi, a-t-elle demandé à Andy, que veux-tu savoir ?

Sa voix paraissait calme, posée. Elle a agité d'un geste vague son long bâton entouré de feuilles de vigne (un thyrses, d'après ce que j'avais appris. J'avais cherché le mot « ménade » dans l'encyclopédie, et l'article décrivait cet « attribut de Bacchus »).

— L'un d'entre eux a tué un homme. Je veux qu'il paie, a répondu Andy avec l'agressivité des ivrognes.

— Bien sûr, mon chou, a dit la ménade d'une voix enjôleuse. Désires-tu que je trouve le coupable pour toi ?

— Oui, je vous en prie, a dit Andy d'un ton presque suppliant.

— D'accord.

Elle a examiné l'assistance et fait signe à Ben d'approcher. Tara a essayé de le retenir par le bras, mais il s'est rageusement dégagé, a dévalé les marches et s'est avancé en titubant vers la ménade, un large sourire idiot aux lèvres.

— Z'êtes une fille ? a-t-il bredouillé.

Callisto s'est esclaffée.

— Oh, pas vraiment. Tu as beaucoup bu, on dirait. Elle l'a effleuré de l'extrémité de son thyrses.

— Oh, oui ! a reconnu Ben.

Son sourire s'était évanoui. Il a levé les yeux vers Callisto. Lorsque leurs regards se sont croisés, il tressailli et s'est soudain mis à trembler. Les prunelles de la ménade luisaient comme des braises. J'ai jeté un coup d'œil vers Bill. Il regardait obstinément le sol. Quant à Éric, il avait tourné la tête en direction de sa voiture. Manifestement ignorée de tous, j'ai commencé à ramper vers Bill.

Le chien marchait à côté de moi. Il me poussait du museau comme s'il voulait me faire avancer plus vite. Quand je suis enfin arrivée près de Bill, je me suis agrippée à ses jambes, et j'ai senti sa main me caresser les cheveux. J'étais terrorisée à l'idée qu'en me levant, je risquais d'attirer l'attention de la ménade sur moi.

Callisto avait enlacé Ben et chuchotait à son oreille. Il a opiné du bonnet et lui a murmuré quelque chose à son tour. C'est alors qu'elle l'a embrassé. Il s'est figé. Quand elle l'a quitté et s'est dirigée vers le cabanon, il est resté pétrifié, telle une statue, le regard tourné vers la

forêt.

Callisto s'est arrêtée à la hauteur d'Éric, qui se tenait plus près de la terrasse que nous. Elle l'a examiné de haut en bas et a souri, de cet horrible sourire propre à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Éric gardait les yeux rivés au capot de sa Corvette pour ne pas croiser son regard.

— Charmant, a-t-elle commenté. Tout à fait charmant. Mais ce morceau de choix n'est pas pour moi. Je hais la viande froide.

Quand elle a rejoint les autres sur la terrasse, elle a pris une profonde inspiration, inhalant les odeurs d'alcool et de sexe. Elle flairait l'air comme si elle suivait une piste. Puis, soudain, elle s'est tournée vers Mike Spencer. Il frissonnait et n'avait pas très fière allure, avec son corps bedonnant de quinquagénaire. Mais Callisto a semblé le trouver à son goût.

— Oh ! s'est-elle exclamée joyeusement, comme si elle venait de recevoir un cadeau. Quel orgueil ! Quelle morgue ! Es-tu un roi ? Un grand chef de guerre, peut-être ?

— Euh... n... non, a bégayé Mike, visiblement pris de court. Je gère une entreprise de pompes funèbres.

Il n'avait pas l'air très sûr de lui, pour une fois.

— Tu n'as jamais rien vu de comparable à moi, n'est-ce pas ? a répété Callisto.

— Non.

Tous les autres ont secoué la tête en même temps que Mike.

— Ne te souviens-tu pas de ma première visite ?

— Non, madame.

— Tu m'as pourtant déjà fait une offrande.

— Je vous ai fait une offrande, moi ?

— Oh, oui ! Quand tu as tué le petit homme noir si fin, si gracieux. C'était un parfait tribut pour moi. Je te remercie de l'avoir laissé devant un débit de boissons : les bars sont mes lieux de prédilection. N'as-tu pas réussi à me trouver dans les bois ?

— Mais, madame, on n'a pas fait d'offrande, a protesté Tom Hardaway.

Il avait la chair de poule, et son sexe recroquevillé pendait lamentablement entre ses jambes.

— Je vous ai vus.

Soudain, le silence a envahi la clairière. Toujours bruissants et agités des infimes mouvements de la vie animale, les bois environnants étaient devenus immobiles. Je me suis prudemment levée pour me blottir contre Bill.

— J'aime le stupre, la violence et l'odeur enivrante de l'alcool et du vin, a repris Callisto d'une voix rêveuse. Je peux parcourir des kilomètres pour assister au sacrifice final.

La terreur qui les submergeait tous a commencé à m'envahir à mon tour, inondant mon esprit comme un fleuve en crue gonflé par la brusque montée de tous ses affluents. C'était un véritable déferlement. Je me suis enfoui le visage dans les mains, tout en levant les plus puissants boucliers de protection mentale que j'aie jamais invoqués. Pourtant, je pouvais à peine contenir le torrent d'épouvante. Les muscles bandés, le dos courbé pour résister à l'assaut, je me suis mordu la langue pour ne pas gémir. J'ai senti Bill se tourner vers moi, Éric se rapprocher dans mon dos, puis la soudaine étreinte de leurs deux corps pressés contre le mien. Et je vous jure qu'il n'y avait vraiment rien d'érotique dans cette situation. Leur propre crainte pour ma sécurité ne faisait qu'accroître la mienne, parce que, entre vous et moi, qu'est-ce qui pouvait bien effrayer des vampires ? Le chien s'était collé à nos jambes comme s'il nous offrait sa protection.

— Tu l'as molesté pendant que tu forniquais avec lui, a affirmé la ménade en pointant l'index sur Tom. Tu l'as frappé parce que tu es fier et orgueilleux : sa servilité te dégoûtait. Elle t'excitait tellement, pourtant...

Elle lui a caressé le visage d'une main décharnée. Tom n'a pas eu l'air d'apprécier. Le blanc de ses yeux brillait dans la nuit. Il devait être mort de trouille.

— Quant à toi, a-t-elle poursuivi en tapotant Mike dans le dos de son autre main, comme pour le féliciter, tu l'as battu sous l'emprise de la folie.

— C'est à ce moment-là qu'il vous a menacés de tout dévoiler...

— Elle a abandonné Tom et Mike pour caresser les seins de Cléo. Celle-ci avait mis un gilet pour sortir, mais il était resté ouvert.

Comme elle semblait avoir échappé à l'attention de la ménade, Tara en a profité pour commencer à battre en retraite. Elle était la seule à ne pas avoir été frappée par la terreur collective. Je sentais la fragile lueur d'espoir qui vacillait en elle, son désir de vivre. Elle a réussi à se glisser sous la table en fer forgé de la terrasse, s'est roulée en boule et a fermé les yeux en serrant les paupières de toutes ses forces. Je l'ai entendue promettre à Dieu tout un tas de choses, dont une conduite exemplaire à l'avenir, s'il la tirait de là. Ses prières sont venues s'ajouter au flot d'épouvante qui me submergeait. J'ai brusquement été prise de tressaillements irrépressibles. Les autres projetaient leur effroi avec une telle violence que, sous la pression, toutes mes barrières mentales se lézardaient. Je me noyais littéralement dans l'horreur. Il ne restait plus rien de moi que la peur. Éric et Bill se sont empoignés par les bras pour me soutenir et m'empêcher de trembler.

Janet, elle, était totalement ignorée par la ménade. Sans doute n'y avait-il rien en elle à même de séduire la créature. Janet n'était ni

fière, ni orgueilleuse. Elle était plutôt pathétique et elle n'avait pas bu une goutte d'alcool de la soirée. Elle s'adonnait au sexe pour d'autres raisons que le besoin de se perdre dans la luxure, des raisons qui n'avaient rien à voir avec le désir de s'oublier dans un moment de merveilleuse extase. Tentant, comme à son habitude, d'être le point de mire, Janet, le sourire aguicheur et l'œil humide, a tendu la main pour prendre celle de la ménade. À son contact, elle s'est mise à convulser, tandis que d'affreux gargouillements s'échappaient de sa gorge. L'écume aux lèvres, les yeux révulsés, elle s'est effondrée sur le sol, le corps agité de tremblements tels que ses talons martelaient le plancher en bois.

Puis le silence est retombé. Mais, au sein du groupe réuni sur la terrasse, quelque chose a commencé à monter. Quelque chose de terriblement beau, quelque chose d'horriblement parfait. L'épouvante des uns et des autres refluit, et la tension qui m'habitait me quittait. Mes tressaillements se sont apaisés, et l'étau qui me broyait le crâne s'est desserré. Mais, à mesure que la terreur se dissipait, une nouvelle force naissait, une force d'une indicible beauté : le mal absolu.

C'était de la folie à l'état pur, de la folie dévastatrice et souveraine. De la ménade s'échappaient une fureur aveugle, un orgueil ravageur, le désir de détruire, la soif de saccage. J'ai été submergée en même temps que les autres. Je gesticulais, je me débattais, sous les flots de démence que vomissait Callisto dans leurs esprits torturés. Seule la main d'Éric, qui me bâillonnait, m'a empêchée de hurler avec eux. Mais je me défendais. Je ruaïs dans les brancards comme un cheval affolé. J'ai même mordu la main d'Éric. J'ai senti le goût de son sang dans ma bouche et je l'ai entendu étouffer un grognement de douleur.

Et l'horreur ne cessait de croître, de s'amplifier. Puis il y a eu les cris et ces bruits atroces, bruits de succion, bruits humides et moites. Le chien, collé contre nos jambes, s'est mis à geindre plaintivement.

Et, brusquement, tout s'est arrêté. C'était fini.

Je me suis sentie toute molle, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Bill m'a couchée sur le capot de la Corvette. J'ai ouvert les yeux. La ménade m'a regardée. Elle avait toujours son ignoble sourire et était couverte de sang. On eût dit qu'elle s'était douchée sous une cascade pourpre : ses cheveux trempés dégouлинаient, chaque centimètre carré de sa peau nue était enduit de sang, et elle empestait cette caractéristique odeur de cuivre.

— Tu l'as échappé belle, m'a-t-elle glissé d'une voix flûtée.

Elle se déplaçait posément, presque lentement, comme quelqu'un qui sort de table après un repas trop copieux.

— Tu es passée tout près, a-t-elle insisté. Plus près peut-être que tu ne le seras jamais. Ou peut-être pas. Je n'avais jamais vu personne

être contaminé ainsi par la folie des autres. L'idée est plaisante.

— Plaisante pour vous, ai-je hoqueté, pantelante.

Le chien m'a mordu la jambe pour me rappeler à l'ordre. La ménade a tourné son regard vers lui.

— Mon cher Sam, a-t-elle murmuré, je dois te quitter.

Le chien a levé les yeux vers elle. Ses prunelles pétillaient d'intelligence.

— Nous avons eu de bons moments à courir les bois, a-t-elle déclaré en lui caressant la tête. À chasser côte à côte le petit gibier...

Le chien a agité la queue.

— ... et à faire d'autres choses...

Le chien s'est mis à haleter en tirant la langue.

— Mais il est temps pour moi de partir. Le monde est plein de bois et de gens qu'il faut rappeler aux convenances. Je tiens à recevoir les hommages qu'est en droit d'exiger une fille de Bacchus, dieu de l'ivresse et de la débauche auxquelles ils s'adonnent. Il ne faut pas qu'ils oublient à qui ils doivent leurs extases. J'exige mon tribut, a-t-elle affirmé d'une voix égale. Un tribut de fureur et de mort.

Elle a commencé à s'éloigner en direction du bois.

— Après tout, a-t-elle lancé par-dessus son épaule, ce ne peut pas être tous les jours la saison de la chasse...

Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu aller voir ce qui s'était passé sur la terrasse. Bill et Éric semblaient écœurés et, quand des vampires ont l'air écœurés, vous n'avez vraiment pas envie d'aller y regarder de plus près.

— Il va falloir incendier la maison, a annoncé Éric. Callisto aurait pu faire le ménage elle-même avant de partir.

— Ce n'est pas dans ses habitudes, d'après ce que j'ai entendu dire, lui a répondu Bill. Callisto est la folie incarnée, et la folie se moque bien d'être découverte.

— Hum... possible, a maugréé Éric.

Il semblait occupé à soulever quelque chose. J'ai entendu le bruit mat d'une masse flasque tombant sur le bois.

— Pour une drôle de soirée, c'est une drôle de soirée... a repris Bill.

— C'est elle qui m'a appelé pour me demander de l'accompagner, s'est aussitôt défendu Éric, qui avait parfaitement décrypté le message codé.

— Bon, OK. Mais tu n'as pas oublié notre accord, n'est-ce pas ?

— Comment aurais-je pu l'oublier ?

— Prends garde à ce que tu dis. Sookie nous écoute, tu sais.

— Pas de problème, en ce qui me concerne, a affirmé Éric.

Et il a éclaté de rire.

Les yeux perdus dans l'obscurité de la nuit, je me suis vaguement demandé de quoi ils pouvaient bien être en train de parler. Puis je me suis ressaisie. Oh ! Pour qui se prenaient-ils, là ? Pour de puissants alliés se partageant les terres du vaincu au terme du conflit ? J'avais l'impression d'être un quartier de gibier que la meute se dispute à la curée. En parlant de meute, Sam était toujours assis par terre, à côté de moi. Il avait recouvré forme humaine et... il était aussi nu qu'Adam à l'aube de la Création. Mais en cet instant, je m'en fichais comme de l'an quarante. De toute façon, Sam ne risquait pas d'avoir froid : c'était un changeling.

— Oups ! Il y en a un de vivant, nous a crié Éric.

— Tara ! s'est exclamé Sam.

Tara a descendu les marches de la véranda d'une démarche chancelante et nous a rejoints. Elle s'est jetée dans mes bras et a éclaté en sanglots. Accablée de lassitude, je l'ai instinctivement enlacée et je l'ai laissée pleurer tout son soûl. On devait ressembler à deux gros nénuphars blancs, toutes les deux, moi avec mon short riquiqui et elle dans sa lingerie incendiaire. J'ai serré Tara contre moi pour la réchauffer.

— Il n'y aurait pas une couverture qui traînerait dans ce cabanon,

par hasard ? ai-je lancé à Sam.

Il est parti en courant vers la maison. J'ai noté le spectacle intéressant qu'il offrait ainsi, vu de dos. Après quelques instants, il est revenu, toujours en courant. Le panorama était carrément imprenable, vu de face. Il nous a enveloppées toutes les deux dans un vieux plaid élimé.

— La vie vaut vraiment la peine d'être vécue, ai-je marmonné en secouant la tête.

— Pourquoi dis-tu ça ? s'est étonné Sam.

Comme je pouvais difficilement lui avouer que c'était à cause de son anatomie, j'ai préféré changer de sujet.

— Comment ça va, Ben et Andy ?

— On dirait un numéro de cirque, a fait Tara en pouffant.

Ses gloussements ne me disaient rien qui vaille.

— Ils sont toujours là où Callisto les a laissés, m'a répondu Sam. Debout et raides comme des piquets.

— *I'm still standing*, a chantonné Tara, reprenant la chanson d'Elton John. *I'm still standing, yeah, yeah, yeah...*

Éric a éclaté de rire. Bill et lui étaient sur le point de mettre le feu à la maison. Ils sont venus nous rejoindre pour une vérification de dernière minute.

— Dans quelle voiture êtes-vous arrivée, Tara ? a demandé Bill.

— Oh ! Un vampire ! s'est extasiée Tara. T'es le chéri de Sookie, hein ? Qu'est-ce que tu fichais, l'autre soir, au match, avec un boudin comme Portia Bellefleur ?

— Et gentille, avec ça, a lâché Éric en devisageant Tara, un petit sourire indulgent aux lèvres, comme un éleveur de chiens de race auquel on présente un ravissant corniaud d'origine incertaine.

— Dans quelle voiture êtes-vous venue ? a répété Bill. S'il vous reste une once de bon sens, c'est le moment de le prouver.

— Je suis venue dans une Chevrolet Camaro blanche, a finalement répondu Tara d'un ton plus sérieux. Je vais la prendre pour rentrer. Quoi que... peut-être pas. Sam ?

— Bien sûr, Tara, je vais te reconduire chez toi, a dit l'intéressé. Bill, as-tu besoin d'un coup de main, ici ?

— Je pense qu'on pourra y arriver tous les deux, avec Éric, a répondu Bill. Pourrais-tu nous débarrasser de ce sac d'os ?

— Ben ? Je vais voir ça.

Tara m'a embrassée sur la joue et s'est dirigée, en suivant une trajectoire plus ou moins directe, vers sa voiture de sport grand luxe.

— Heureusement que j'avais laissé les clés sur le contact ! m'a-t-elle lancé en riant.

— Et ton sac ?

La police s'interrogerait sans doute si elle trouvait le sac de Tara

dans les cendres de la maison, au beau milieu d'un amas de corps calcinés.

— Oh ! Il est resté à l'intérieur.

Un simple coup d'œil de ma part a suffi. Bill est revenu avec un sac à bandoulière assez gros pour contenir une tenue de rechange.

— C'est le vôtre ? a-t-il demandé à Tara.

— Oui, merci.

Elle lui a pris le sac du bout des doigts, comme si elle avait peur d'attraper la gale en le touchant. Elle ne s'était pas montrée si regardante, un peu plus tôt dans la soirée...

Éric avait chargé Ben sur son épaule et se dirigeait avec son fardeau brinquebalant vers la voiture blanche.

— Il ne se souviendra de rien, a-t-il annoncé à Tara, comme Sam ouvrait la portière de la Chevrolet pour coucher Ben à l'arrière.

— J'aimerais bien pouvoir en dire autant, a soupiré Tara.

Son visage a brusquement semblé s'affaïsser sous le poids de toutes les horreurs auxquelles elle avait assisté pendant la nuit.

— Je voudrais n'avoir jamais vu cette... chose, quelle qu'elle soit. Je voudrais n'être jamais venue ici, déjà, pour commencer. Ça me dégoûtait de faire ça. Je croyais que Ben en valait la peine.

Elle a jeté un regard morne à la forme inerte allongée sur la banquette arrière.

— Mais non. Personne ne vaut la peine de faire des trucs pareils.

— Je peux effacer votre mémoire aussi, lui a proposé Éric, avec la même désinvolture que s'il lui offrait un Coca.

— Non. Il faut que je me souviennne. Certaines des choses que j'ai apprises, ce soir, méritent d'être retenues, même si ça doit peser des tonnes sur la conscience.

À l'entendre, elle paraissait avoir pris vingt ans d'un coup. Il arrive, parfois, qu'on vieillisse prématurément en un instant. J'ai vécu ça quand j'avais dix ans, à la mort de mes parents. Tara venait d'en faire la cruelle expérience.

— Mais... ils sont tous morts. Tous sauf Ben, Andy et moi, a-t-elle repris. Vous n'avez pas peur qu'on parle ?

Éric et Bill se sont consultés du regard. Éric s'est insensiblement rapproché de Tara.

— Écoutez, Tara... lui a-t-il lancé du ton du brave type qui veut vous ramener à la raison.

Elle a eu le malheur de lever les yeux vers lui. À peine son regard avait-il croisé celui d'Éric qu'il commençait déjà à effacer de sa mémoire tous les événements de la nuit. J'étais trop fatiguée pour protester. De toute façon, je n'aurais rien pu y changer. J'espérais seulement que, désormais ignorante du prix qu'elles lui avaient coûté, Tara n'répéterait pas les mêmes erreurs. Mais on ne pouvait pas

prendre le risque qu'elle aille cafarder, j'étais bien obligée de l'admettre.

Conduits par Sam (qui avait emprunté à Ben son pantalon), Tara et Ben prirent le chemin du centre-ville tandis que Bill arrosait un pan de mur d'essence pour faire disparaître le cabanon. Quant à Éric, il semblait occupé à compter les os sur la terrasse pour s'assurer que les corps étaient bien au complet. Le contraire n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons des enquêteurs. Son inventaire terminé, il a traversé la clairière pour aller voir ce que devenait Andy.

J'en ai profité pour revenir à la charge.

— Pourquoi Bill déteste-t-il tant les Bellefleur, au fait ?

Cette fois, il a consenti à me répondre.

— Oh ! C'est de l'histoire ancienne. Cela remonte à l'époque où Bill était encore humain.

L'état d'Andy a paru le satisfaire, et il est retourné aider Bill.

C'est à ce moment-là que j'ai entendu une voiture arriver. Bill et Éric sont immédiatement revenus dans la clairière. Un craquement de bois sec, provenant de l'autre côté de la maison, nous a annoncé que le feu avait pris.

— Nous ne pouvons pas créer plusieurs foyers d'incendie en même temps, ils seraient capables d'en déduire que ce n'est pas un accident, a dit Bill à Éric. Ces progrès de la police scientifique m'exaspèrent.

— Si nous n'avions pas décidé de sortir de la clandestinité, ils seraient bien obligés d'accuser un humain, a répondu Éric. Mais, les choses étant ce qu'elles sont... Et puis, c'est tellement tentant de faire de nous des boucs émissaires ! C'est rageant, quand on pense à la facilité avec laquelle nous pourrions les écraser.

Je n'ai pas pu tenir ma langue plus longtemps.

— Hé ! Je suis là ! Et je ne suis pas une Martienne. Je suis humaine, au cas où vous l'auriez oublié.

Je les fusillais tous les deux du regard. Ils me regardaient d'un air un peu gêné quand Portia Bellefleur est sortie de sa voiture pour se précipiter vers son frère.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? s'est-elle écriée d'une voix haut perchée et chevrotante. Saletés de vampires !

Elle inspectait le cou d'Andy sous toutes les coutures, à la recherche de marques de dents.

— Ils lui ont sauvé la vie, Portia !

Elle s'est tournée vers moi, blême.

Éric l'a longuement dévisagée, comme s'il la jugeait, puis il est parti fouiller les autres voitures garées devant la maison. Il avait récupéré les clés de tous les véhicules – je préfère ne pas imaginer comment.

Bill s'est approché d'Andy.

— Réveillez-vous, lui a-t-il dit, si doucement que j'ai eu du mal à l'entendre, alors que je n'étais qu'à quelques pas de lui.

Andy a cligné des paupières. Il s'est d'abord tourné vers moi, étonné de ne plus me tenir prisonnière sous son bras (c'est du moins ce que j'ai imaginé en voyant son air ahuri). Il a ensuite aperçu Bill, si près de lui qu'il en a frémi, comme s'il craignait des représailles. Il a enfin remarqué la présence de Portia à ses côtés, puis a tourné les yeux vers le cabanon.

— Il y a le feu, a-t-il calmement constaté.

— Oui, a confirmé Bill d'une voix tout aussi calme. Et ils sont tous morts. Tous sauf deux d'entre eux, qui sont retournés en ville. Et ils n'étaient au courant de rien.

— Alors, ils ont vraiment tué Lafayette ?

— Oui, ai-je dit. Mike Spencer et les Hardaway. Et Janet devait le savoir, même si elle n'a pas directement participé.

— Mais je n'ai aucune preuve.

— Oh, je crois que si, a lancé Éric.

Il se tenait penché au-dessus du coffre de la Ford Lincoln de Mike Spencer. On l'a tous rejoint. Seule la vue perçante des vampires permettait à Bill et à Éric de repérer les taches de sang. Mais les vêtements souillés constituaient des pièces à conviction suffisantes. Il y avait aussi un portefeuille, qu'Éric a ouvert.

— À qui appartient-il ? lui a demandé Andy.

— Lafayette Reynold.

— Donc, si on laisse les voitures là, la police n'aura qu'à les fouiller pour trouver les coupables. L'affaire sera classée et je serai mis hors de cause.

— Oh ! Merci, mon Dieu ! s'est exclamée Portia avec un sanglot dans la voix. Oh ! Andy, quittons cet endroit. Rentrons à la maison, je t'en prie.

— Portia, est intervenu Bill, regarde-moi.

Elle a commencé à lever les yeux vers lui, puis s'est brusquement détournée.

— Je suis désolée de t'avoir manipulé de cette façon, a-t-elle dit précipitamment.

À l'évidence, elle avait honte de devoir demander pardon à un vampire.

— Je cherchais juste à me faire inviter ici dans l'espoir d'innocenter mon frère, a-t-elle ajouté.

Il y avait presque du défi dans la manière réticente dont elle se justifiait.

— Sookie s'en est chargée pour toi, a aimablement rétorqué Bill.

Portia m'a décoché un regard indécis.

— J'espère que cela n'a pas été trop pénible, Sookie, a-t-elle déclaré.

Plutôt surprenant de sa part. Je ne l'ai pas ménagée pour autant.

— C'était carrément horrible, si vous voulez savoir. Mais j'ai fait ce que j'avais à faire.

On aurait dit qu'elle se ratatinait sur place.

— Merci pour l'aide que vous avez apportée à Andy, a-t-elle daigné ajouter.

Bel effort ! D'autant que, telle que je la connaissais, cela devait lui écorcher la langue.

— Je n'ai pas aidé Andy, ai-je riposté. J'ai aidé Lafayette.

Elle a respiré un grand coup avant de me répondre, se drapant dans sa dignité :

— C'est compréhensible, c'était votre collègue de travail.

— Lafayette était mon ami.

Elle s'est raidie.

— Oui, oui, bien sûr, votre ami.

Le feu s'était engouffré dans le cabanon. La police et les pompiers n'allaient pas tarder à débarquer. Il était plus que temps de mettre les voiles.

Je me suis tournée vers Andy – auquel, ai-je songé tout à coup, ni Bill ni Éric n'avaient proposé un lavage de cerveau salvateur.

— Tu ferais mieux de décamper tout de suite, Andy, lui ai-je conseillé. Rentre chez toi avec Portia et demande à ta grand-mère de jurer que vous n'avez pas bougé de chez vous de la soirée.

Les Bellefleur n'ont pas pipé mot. Mais ils sont tous les deux montés dans l'Audi de Portia et ont filé sans demander leur reste. Éric a grimpé dans sa Corvette pour retourner à Shreveport, et j'ai traversé les bois avec Bill pour rejoindre sa voiture, cachée derrière les arbres, de l'autre côté de la route. Bill me portait, comme il aimait à le faire. Je dois avouer que ça ne me déplaisait pas, quand l'occasion se présentait. Et, justement, celle-là me paraissait plutôt bonne.

L'aube était proche. Une des plus longues nuits de ma vie était sur le point de s'achever. Je me suis laissée aller contre le dossier du siège avant, épuisée.

— Où est allée Callisto, d'après toi ? ai-je demandé d'une voix pâteuse.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Elle se déplace constamment. Rares sont les ménades qui ont survécu à la disparition de leur dieu. Ces rescapées trouvent des bois ou des forêts qu'elles hantent pendant un temps. Elles changent d'endroit avant que leur présence ne soit découverte. Elles sont douées pour ça. Souvent, elles s'installent à proximité d'un champ de bataille. Elles aiment la guerre et sa folie destructrice. J'imagine qu'elles éliraient toutes domicile au Moyen-

Orient, si ce n'était pas une contrée désertique.

— Et elle était venue ici pour...

— Elle ne faisait que passer. Elle n'a pas dû rester plus de deux mois. J'ignore quelle sera sa prochaine destination.

— Je ne comprends pas comment Sam a pu... euh... copiner avec elle.

— Ah ? Tu appelles ça comme ça, toi ? Alors, c'est ce qu'on fait, nous aussi ? On copine ?

Je lui ai donné un petit coup de poing dans le bras.

— Peut-être qu'il était juste en quête de sensations fortes, a repris Bill. Après tout, ça ne doit pas être facile pour Sam de trouver quelqu'un qui soit capable d'accepter sa véritable nature.

Il a marqué une pause (ce qui s'appelle un silence éloquent).

— Eh bien, ça peut être un peu compliqué, oui, ai-je admis.

Puis j'ai eu brusquement la vision de Bill revenant chez Stan, ivre de sang. J'ai dégluti bruyamment et j'ai ajouté :

— Mais il en faut plus pour séparer ceux qui s'aiment.

J'ai repensé à ce que j'avais ressenti quand j'avais appris qu'il fréquentait Portia et à la façon dont j'avais réagi lorsque je l'avais vu avec elle au match de foot. J'ai posé ma main sur sa cuisse et j'ai refermé mes doigts doucement.

Il n'a pas quitté la route des yeux, mais il a souri. Ses canines sont apparues à la commissure de ses lèvres.

— As-tu résolu le problème avec les changelings de Dallas ? lui ai-je demandé au bout d'un moment.

— J'ai réglé ça en une heure. Ou, plutôt, Stan a réglé ça : il leur a proposé son ranch pour les nuits de pleine lune, durant les quatre mois à venir.

— Oh ! C'est drôlement sympa de sa part.

— Eh bien, en fait, ça ne lui coûte rien. Et puis, comme il n'a pas le temps de chasser et que la population de gibier sur ses terres a besoin d'être régulée...

— Tu veux dire que...

— Ils chassent, m'a confirmé mon cher et pas si tendre.

Quand on est arrivés à la maison, le soleil n'allait plus tarder à pointer le bout de son nez. Éric atteindrait Shreveport de justesse. Pendant que Bill prenait une douche, je me suis préparé une tartine de beurre de cacahuète et de confiture (je n'avais rien mangé depuis plus d'heures que je ne pouvais en compter), puis je suis allée me brosser les dents.

L'avantage, maintenant, c'est que ce n'était plus la course contre la montre : Bill avait passé plusieurs nuits, le mois précédent, à s'aménager un pied-à-terre (un sous-terre, plutôt) chez moi. Il avait découpé le fond du placard de mon ancienne chambre, celle qui avait

été la mienne pendant des années, avant que ma grand-mère meure et que je m'installe dans la sienne. Il y avait installé une trappe, de telle manière qu'il pouvait entrer dans le placard, se glisser sous terre et refermer la trappe derrière lui. Ni vu ni connu. Si j'étais encore debout quand il s'enterrait, je mettais une vieille valise et une ou deux paires de chaussures dans le placard pour que ça ait l'air plus naturel. Bill s'était confectionné une grande boîte pour dormir, dans le boyau qu'il avait creusé, parce que c'était plutôt sale, là-dessous. Il n'y allait pas souvent, mais ça se révélait pratique, de temps à autre.

— Sookie ! a-t-il lancé. Viens, que je te lave.

— Si tu me laves, je vais avoir du mal à m'endormir.

— Pourquoi ?

— Parce que je serai frustrée.

— Frustrée ?

— Parce que je serai propre, mais... en manque.

— Il ne me reste pas beaucoup de temps, a-t-il reconnu en sortant la tête de la douche. Mais on se rattrapera la nuit prochaine.

— Si Éric ne nous envoie pas je ne sais où, pour changer, ai-je marmonné, une fois sûre qu'il avait la tête sous le jet d'eau.

Il allait me vider mon ballon d'eau chaude, comme d'habitude. Je me suis extirpée de ce maudit short en me jurant qu'il irait à la poubelle dès le lendemain. Puis j'ai enlevé mon débardeur et je me suis allongée sur le lit en attendant Bill. Heureusement, mon nouveau soutien-gorge était sorti intact de l'aventure. Je me suis tournée sur le côté : la lumière de la salle de bains, qui filtrait par la porte entrebâillée, me faisait mal aux yeux.

— Sookie ?

— T'es sorti de la douche ? ai-je bredouillé, encore à moitié endormie.

— Oui, ça fait douze heures.

— Quoi ?

J'ai brusquement ouvert les yeux et j'ai regardé par la fenêtre. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée, mais il faisait déjà sombre.

— Et tu dormais à poings fermés.

J'avais une couverture sur moi, mais j'étais toujours en slip et en soutien-gorge. Je me sentais aussi fraîche que du pain rassis. J'ai levé la tête. Mmm... Bill était en tenue d'Adam.

— Ne bouge pas ! lui ai-je lancé, avant de me précipiter aux toilettes.

Quand je suis revenue, Bill m'attendait, allongé sur le lit, en appui sur un coude.

— As-tu remarqué la tenue que tu m'as offerte ? ai-je minaudé, en tournant sur moi-même pour qu'il puisse mesurer l'étendue de sa générosité.

— C'est ravissant, mais tu ne crois pas que tu es un peu trop habillée pour l'occasion ?

— Quelle occasion ?

— La plus belle nuit d'amour de ta vie.

J'ai senti un brusque afflux de désir me traverser le corps. Mais je n'en ai rien laissé paraître, évidemment. J'avais bien le droit de m'amuser un peu...

— Et comment peux-tu savoir que ce sera la plus belle ?

— Oh ! C'est absolument certain, a-t-il affirmé d'une voix de plus en plus grave et froide. Tu peux en être sûre.

— Prouve-le, ai-je lancé avec un petit sourire en coin.

Ses yeux étaient dans l'ombre, mais j'ai vu sa bouche frémir : le défi semblait l'émoustiller.

— Avec un immense plaisir... partagé, j'espère, a-t-il répondu.

Quelque temps plus tard, son bras droit en travers de mon ventre et sa jambe en travers des miennes, j'essayais de reprendre mes esprits... et des forces. J'avais si mal aux lèvres que je n'arrivais même pas à déposer un baiser sur son épaule. Il léchait doucement les petites marques qu'il m'avait faites dans le cou.

— Tu sais quoi ? ai-je murmuré d'un ton paresseux.

— Mmm ?

— Il faudrait qu'on jette un coup d'œil au journal.

Après un long moment de réflexion, Bill a fini par démêler nos corps enlacés et s'est dirigé vers la porte d'entrée pour récupérer le journal sur la véranda – en échange d'un assez gros pourboire, ma livreuse remonte l'allée et jette le quotidien auquel je suis abonnée en direction du perron.

— Regarde.

J'ai ouvert les yeux. Bill me tendait une assiette recouverte de papier aluminium. Il avait le journal plié sous le bras.

J'ai roulé hors du lit, et nous sommes allés discuter dans la cuisine. J'ai enfilé mon peignoir rose au passage, tout en le suivant à pas feutrés. Il jouait toujours les naturistes. J'appréciais le spectacle.

— Tu as un message sur ton répondeur, m'a-t-il annoncé, pendant que je préparais du café.

Cette priorité accomplie, j'ai pris l'assiette mystérieuse et j'ai soulevé la feuille d'aluminium. J'ai alors découvert un gâteau à deux étages recouvert d'un glaçage au chocolat, avec une étoile en noix de pécan sur le dessus.

— Mais c'est le gâteau au chocolat de la vieille Bellefleur ! me suis-je exclamée, les papilles en émoi.

— Tu peux le reconnaître rien qu'en le regardant ?

— Oh, oui ! Il est fameux dans tous les sens du terme !

Légendaire, même. Il n'y a rien de meilleur au monde que le gâteau au chocolat de Mme Bellefleur mère. Si elle concourait à la foire régionale, le prix serait gagné d'avance. Elle en apporte un à chaque veillée funèbre. Jason dit toujours que « ça vaut le coup que quelqu'un claque rien que pour s'enfiler un bout du gâteau de la mère Bellefleur », je cite.

— Mmm ! Cette odeur ! Quelle merveille ! s'est écrié Bill, à mon grand étonnement.

Il s'est penché pour humer l'assiette et a ajouté :

— Si tu portais ça en parfum, je te mangerais.

— C'est déjà fait.

— Eh bien, je recommencerais.

— Je ne crois pas que je pourrais supporter ça deux fois de suite.

Je me suis servi une tasse de café et j'ai considéré le gâteau d'un œil incrédule.

— Je ne savais même pas qu'elle connaissait mon adresse !

Je n'arrivais pas à m'en remettre. C'est alors que Bill a appuyé sur la touche de lecture du répondeur.

Mademoiselle Stackhouse, a dit la voix d'une très vieille aristocrate du Sud. Je suis venue frapper à votre porte, mais vous deviez être occupée. Je vous ai laissé un gâteau au chocolat parce que je ne savais comment vous manifester autrement ma gratitude. Portia m'a dit ce que vous aviez fait pour mon petit-fils Andrew. Certaines personnes ont eu la gentillesse de trouver cette modeste pâtisserie à leur goût et de m'en faire compliment. J'espère que vous l'aimerez. Si je peux vous rendre quelque service que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler.

— Elle n'a pas dit son nom, s'est étonné Bill.

— Caroline Holliday Bellefleur n'a pas besoin de dire son nom.

— Qui ça ?

J'ai levé les yeux vers lui. Il était debout à côté de la fenêtre. Je m'étais assise à la table de la cuisine pour boire mon café dans une des tasses à grosses fleurs de ma grand-mère.

— Caroline Holliday Bellefleur.

Bill n'aurait pas pu être plus pâle qu'il ne l'était déjà naturellement, mais il était indubitablement en état de choc. Il s'est brusquement laissé tomber sur la chaise qui me faisait face.

— Sookie, rends-moi service, tu veux ?

— Bien sûr, mon amour.

— Va chez moi et rapporte-moi la Bible rangée dans le cabinet vitré de l'entrée.

Il semblait tellement secoué que je n'ai pas hésité une seconde.

J'ai juste pris le temps d'attraper mes clés avant de courir à ma voiture en peignoir, en espérant que je ne rencontrerais personne de ma connaissance en chemin. Mais à 4 heures du matin, je ne risquais pas grand-chose.

J'ai trouvé la Bible en question exactement à l'endroit indiqué. Je l'ai sortie avec précaution. Elle ne datait manifestement pas d'hier. J'étais si nerveuse en la rapportant à la maison que j'ai failli trébucher sur les marches de la véranda. Bill était toujours assis à la même place. Quand j'ai posé la vieille Bible devant lui, il l'a regardée longtemps sans la toucher. Comme il ne me demandait pas de l'ouvrir, j'ai attendu sans broncher. Enfin, il a tendu la main. Ses longs doigts exsangues ont caressé la couverture de cuir craquelée. C'était un gros volume, massif, avec des lettres dorées tarabiscotées sur le dessus.

Il l'a ouvert doucement, puis a tourné un feuillet pour consulter la page de garde. Elle était couverte d'inscriptions à l'encre passée. Plusieurs écritures différentes se succédaient.

— C'est moi qui ai écrit ça, a-t-il murmuré en désignant de l'index quelques lignes. Ça, là.

J'avais la gorge serrée lorsque j'ai fait le tour de la table pour regarder par-dessus son épaule. J'ai posé la main sur son bras, non seulement pour rester plus étroitement en contact avec lui, mais aussi pour le rattacher physiquement au présent, au réel. Il semblait si loin...

J'avais du mal à déchiffrer les lettres penchées.

William Thomas Compton, avait écrit sa mère (ou peut-être son père). *Né le 9 avril 1840*. Et, dans une écriture différente : *Mort le 25 novembre 1870*.

— Tu as un anniversaire, alors.

C'était une réflexion idiote, mais je n'avais jamais pensé que Bill pouvait avoir un anniversaire, comme tout le monde.

— J'étais le deuxième fils de la famille, m'a-t-il confié. Le seul que mes parents ont vu grandir.

Je me suis alors rappelé que son frère aîné, Robert, était mort vers douze ou treize ans et que deux autres enfants étaient morts en bas âge. Toutes ces naissances et ces décès étaient consignés là, sur cette feuille de papier jauni qu'effleuraient les doigts de Bill.

— Ma sœur Sarah n'a pas laissé de descendance, a-t-il poursuivi. Je m'en souvenais.

— Son fiancé est mort à la guerre. La plupart des jeunes gens de l'époque sont morts à la guerre. J'ai survécu. Pas très longtemps. Voici la date de ma mort. Pour les miens, du moins. C'est l'écriture de Sarah.

Je serrais les lèvres, de crainte de briser le silence. Il y avait dans l'intonation de Bill, dans ses paroles, dans la façon dont il touchait cette Bible, quelque chose de déchirant, à la limite du supportable. Je sentais les larmes me monter aux yeux.

— Ça, c'est le nom de ma femme, a-t-il repris d'une voix de plus en plus sourde.

Je me suis penchée pour lire. *Caroline Isabelle Holliday*. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru que la pièce basculait. Puis je me suis rendu compte que c'était tout bonnement impossible.

— Nous avons eu des enfants. Trois enfants.

Leurs noms étaient inscrits là aussi : *Thomas Charles Compton, né en 1859*. Elle était tombée enceinte juste après leur mariage, alors.

Je ne porterais jamais l'enfant de Bill.

Sarah Isabelle Compton, née en 1861. On lui avait donné les prénoms de sa tante paternelle et de sa mère. Elle était née au moment où Bill partait pour la guerre. *Lee Davis Compton, né en 1866*. Un cadeau de retrouvailles. *Mort en 1867*, avait ajouté une autre main.

— Les nouveau-nés tombaient comme des mouches, en ce temps-là, a chuchoté Bill. On était si pauvres après la guerre. Et puis, il n'y avait pas de médicaments...

Je m'apprêtais déjà à évacuer ma misérable carcasse larmoyante de la cuisine quand j'ai soudain réalisé que, si Bill pouvait endurer ça, je devais être capable d'en faire autant.

— Et tes deux autres enfants ? ai-je demandé d'un ton hésitant.

Ses traits se sont un peu détendus.

— Ils ont survécu. Tom n'avait que onze ans quand je suis mort, et Sarah neuf. Elle était blonde, comme sa mère...

Il a ébauché un sourire, un sourire que je n'avais jamais vu sur son visage avant. Un sourire plein d'humanité. C'était comme si je découvrais un homme nouveau dans ma cuisine – une personne différente de celle avec laquelle j'avais fait l'amour si intensément il n'y avait même pas une heure, en tout cas. J'ai pris un Kleenex dans la boîte posée sur le micro-ondes pour m'essuyer les joues. Bill pleurait aussi, et je lui en ai tendu un. Il l'a regardé d'un air surpris, comme s'il s'attendait à autre chose (un mouchoir avec ses initiales brodées dessus, peut-être). Il s'est essuyé les yeux. Le Kleenex est devenu rose.

— Je n'ai jamais cherché à savoir ce qu'ils étaient devenus, m'a-t-il avoué d'un air songeur. J'ai coupé les ponts définitivement. Je ne suis jamais retourné là-bas tant qu'il existait une chance de les retrouver en vie, bien sûr. C'aurait été trop douloureux.

« Jessie Compton a été la dernière de ma famille en ligne directe. C'est d'elle que je tiens la maison où je vis aujourd'hui. Du côté de ma mère non plus, la descendance n'a pas été très prolifique... a-t-il poursuivi en continuant à parcourir la liste des naissances et des

décès. Mais Jessie descendait en droite ligne de mon fils Tom et, apparemment, ma fille, Sarah, s'est mariée en 1881. Elle a eu un enfant en... Sarah ! Sarah a eu un bébé ! Quatre bébés ! Mais... Ah ! L'un d'entre eux est mort à la naissance...

Je ne pouvais même plus le regarder. J'avais tourné les yeux vers la fenêtre. Il s'était mis à pleuvoir. Ma grand-mère adorait son toit en tôle ondulée. Alors, quand il avait fallu le refaire, on avait repris de la tôle. D'ordinaire, une bonne averse avait le don de me détendre : le crépitement de la pluie avait un effet souverain sur moi. Mais pas cette nuit-là.

— Regarde, Sookie ! s'est soudain écrié Bill, le doigt pointé sur la Bible. Regarde ! La fille de Sarah, Caroline, a épousé un de ses cousins, Matthew Phillips Holliday. Et son deuxième enfant était une fille : Caroline Holliday !

Il rayonnait littéralement.

— Donc, la vieille Mme Bellefleur est ton arrière-petite-fille ?

— Oui.

Il semblait incrédule.

— Alors, Andy est ton... euh... ton arrière-arrière-arrière-petit-fils, ai-je enchaîné. Et Portia...

— Oui.

Il avait déjà l'air nettement moins emballé (je devrais vraiment réfléchir avant de parler).

Je ne savais pas trop quoi dire. Au bout d'une ou deux minutes de silence, je me suis sentie franchement mal à l'aise. Alors, j'ai essayé de me faufiler derrière Bill, histoire de quitter discrètement la cuisine.

— De quoi ont-ils besoin ? m'a-t-il subitement demandé, en me retenant par la main.

— D'argent, ai-je répondu sans hésiter. Tu ne pourras pas régler leurs problèmes personnels, mais, question fric, ils n'ont pas un rond. Mamie Bellefleur ne veut pas lâcher sa baraque et elle leur bouffe jusqu'au dernier cent.

— Est-ce qu'elle est fière ?

— Ça s'entend rien qu'en écoutant son message, non ? Si elle ne s'était pas appelée Holliday, Caroline Le Paon lui serait allé comme un gant.

J'ai coulé un regard vers mon vampire préféré et j'ai ajouté, l'air de ne pas y toucher :

— Ça doit être de famille...

Bizarrement, maintenant que Bill savait qu'il pouvait faire quelque chose pour ses descendants, il semblait aller beaucoup mieux. Je me doutais bien que son passé lui trotterait dans la tête quelque temps, et comment aurais-je pu lui en vouloir de se replonger dans son ancienne vie ? Je n'allais quand même pas jalouser des fantômes vieux

de plus d'un siècle. Mais, de là à adopter Andy et Portia, il ne fallait quand même pas pousser !

— Tu n'avais pas l'air d'aimer beaucoup les Bellefleur, avant, ai-je lancé, insidieuse. Pourquoi ?

J'étais moi-même surprise d'oser enfin aborder le sujet.

— Tu te souviens du jour où j'ai fait cette conférence pour l'association de ta grand-mère, le Cercle des héritiers des glorieux défunts ?

— Oui, bien sûr.

— J'ai raconté cette histoire du soldat blessé, celui qui avait appelé à l'aide pendant des heures... Tu te rappelles ? Celui que mon ami Tolliver Humphries avait essayé de sauver.

J'ai hoché la tête.

— Tolliver y a laissé sa peau, a-t-il poursuivi d'une voix d'outre-tombe. Et ce soldat, qui s'était remis à crier et qu'on a finalement réussi à tirer de là pendant la nuit, s'appelait Jebediah Bellefleur. Il avait dix-sept ans.

— Oh ! La vache ! Et c'était tout ce que tu savais des Bellefleur jusqu'à maintenant ?

Il a acquiescé d'un geste.

J'ai essayé de trouver un truc intelligent à dire. Un truc sur les voies impénétrables du Seigneur, le destin ou quelque chose comme ça, mais rien ne m'est venu à l'esprit.

Comme je tentais de m'éclipser, Bill m'a, une fois de plus, attrapée par le bras.

— Merci, Sookie, m'a-t-il dit en m'attirant contre lui.

C'était bien la dernière chose à laquelle je m'attendais.

— Pourquoi ?

— Tu m'as fait faire une bonne action sans en attendre la moindre récompense.

— Bill, tu sais pertinemment que je ne peux rien te faire faire.

— Tu m'as fait agir et penser comme un humain, comme si j'étais encore vivant.

— Le bien que tu fais est en toi, pas en moi.

— Je suis un vampire, Sookie. Et j'ai été beaucoup plus longtemps vampire qu'humain. Je t'ai souvent blessée, choquée. Pour ne rien te cacher, parfois, je ne comprends pas pourquoi tu agis comme tu le fais. Il y a tant d'années que je n'ai plus rien d'humain... Et ce n'est pas toujours agréable de se rappeler ce que c'était qu'être un homme. Parfois, je ne veux pas m'en souvenir.

Holà ! On commençait à nager en eaux trop profondes pour moi.

— Je ne sais pas si j'ai tort ou raison, si ce que je fais est bien ou mal, ai-je répondu. J'agis comme je le sens. Tout ce que je sais, c'est que je serais trop malheureuse sans toi.

— Si jamais il m'arrive quelque chose, va voir Éric.

— Tu me l'as déjà dit. Si jamais il t'arrivait quelque chose, je n'aurais pas à aller voir qui que ce soit. Je n'ai besoin de personne. J'ai l'habitude de prendre mes décisions toute seule et de faire ce que je veux quand je le veux. À toi de te débrouiller pour qu'il ne t'arrive rien.

— La Confrérie va multiplier ses actions contre nous, dans les années à venir. Des mesures devront être prises. Des mesures qui pourraient te heurter, en tant qu'être humain. Sans compter les risques du métier, en ce qui te concerne...

Et il ne parlait pas de mon job de serveuse au bar.

— Pour le moment, on n'en est pas là.

C'était un vrai bonheur, pour moi, d'être assise sur ses genoux. La vie n'avait pas toujours été tendre avec moi avant que je rencontre Bill. Mais, maintenant, chaque jour me réservait un ou deux petits bonheurs comme ça.

Dans la pénombre de la cuisine, qu'embaumaient le café frais et le gâteau au chocolat de Mamie Bellefleur, avec la pluie qui tambourinait sur le toit, je vivais un merveilleux moment avec mon vampire préféré, ce qu'on aurait pu appeler un moment de chaleur humaine...

« Mais peut-être que je ne devrais pas dire ça », ai-je songé en frottant ma joue contre la sienne. Ce soir, Bill m'avait semblé presque humain. Mais un peu plus tôt, pendant qu'on faisait l'amour, j'avais remarqué que, dans l'obscurité, la peau de Bill brillait d'un étrange éclat sur les draps bleus, un merveilleux éclat irréel.

Et la mienne aussi...

FIN.

[1] Delphine Lalaurie, née Marie Delphine de Macarthy en 1775 à La Nouvelle-Orléans en Louisiane française et morte le 7 décembre 1842 à Paris, est une personnalité mondaine de la bourgeoisie louisianaise et une tueuse en série de près d'une centaine d'esclaves noirs.